

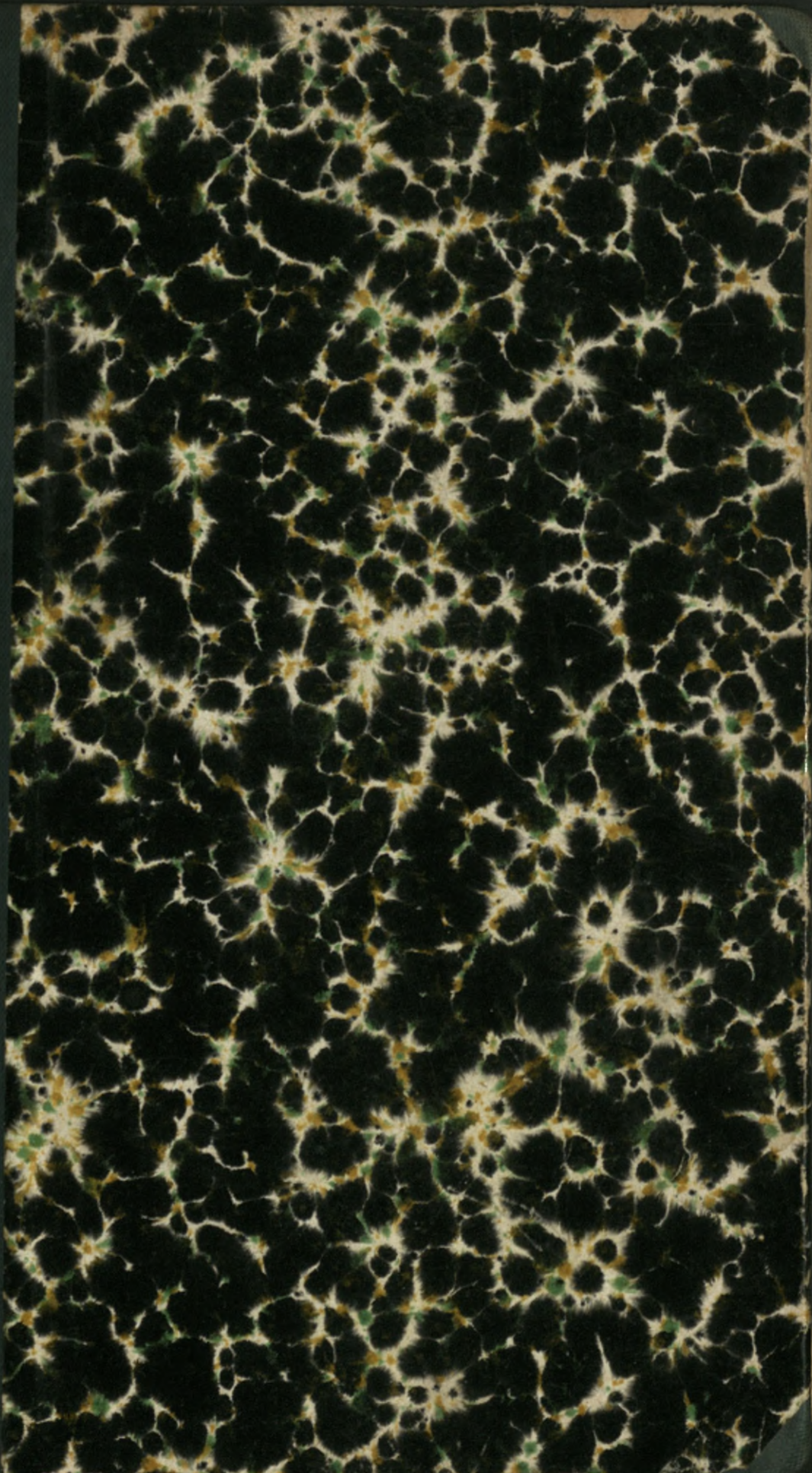
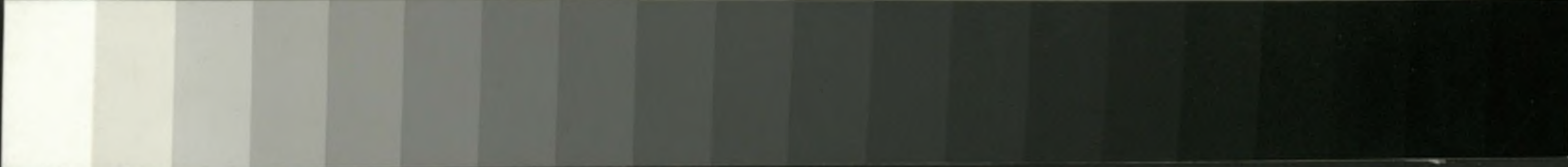


Grey Scale #13



DANES-PICTA.COM

A 1 2 3 4 5 6 M 8 9 10 11 12 13 14 15 B 17 18 19



Blue

Cyan

Green

Yellow

Red

Magenta

White

3/Color

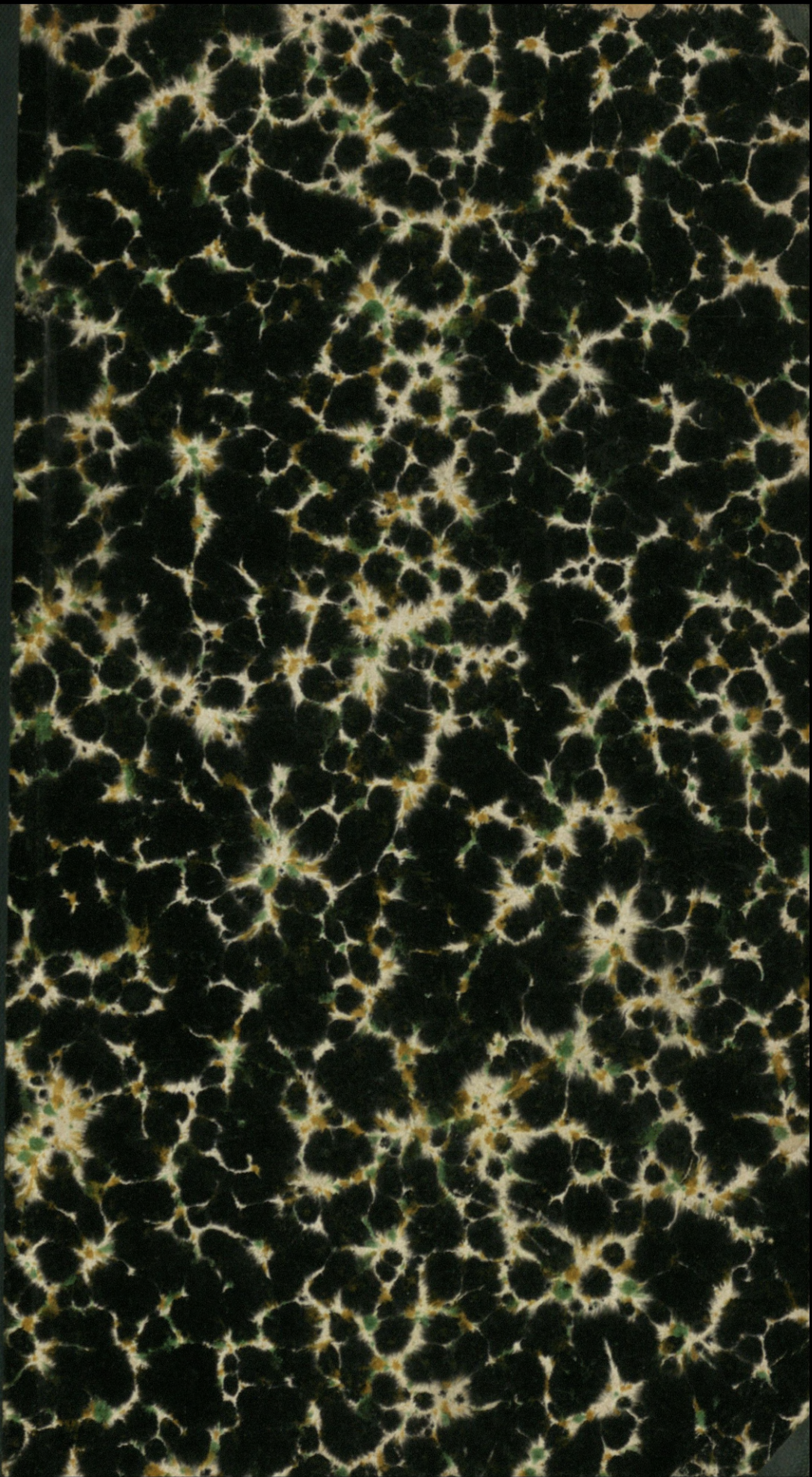
Black

Colour Chart #13

Centimetres

Inches

DANES-PICTA.COM



# VAINCRE



\*

PRÉPARATION A L'ÉTUDE DE LA GUERRE

## Ouvrages du même Auteur :

### VAINCRE :

- I. Préparation à l'étude de la guerre.
- II. Étude de la guerre.
- III. La guerre.

*Berger-Levrault, Paris.*

**MON LIVRE** (Ouvrage d'instruction et d'éducation morale pour le soldat). 1910.

*Berger-Levrault, Paris.*

**ÉTUDES SUR LA GUERRE.** 1911 (Épuisé).

*Berger-Levrault, Paris.*

**TIR A TUER** (Méthode pour la formation du tireur de précision). 1912.

*Charles-Lavauzelle, Paris.*

**LA GUERRE, L'ARMÉE.** 1899.

*Féret et fils, Bordeaux.*

---

LIEUTENANT-COLONEL MONTAIGNE

---

# VAINCRE

---

ESQUISSE D'UNE DOCTRINE DE LA GUERRE

*basée sur la Connaissance de l'Homme et sur la Morale*

---

\*

PRÉPARATION A L'ÉTUDE  
DE LA GUERRE

*J. I.*



BERGER-LEVRULT, ÉDITEURS

PARIS

RUE DES BEAUX-ARTS, 5-7

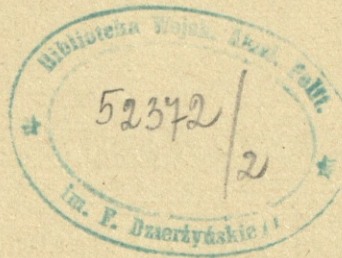
NANCY

RUE DES GLACIS, 18

1913



7728/II



## AVANT-PROPOS

---

Nous avons publié, l'an passé, un ouvrage écrit par le lieutenant-colonel Montaigne et intitulé *ÉTUDES SUR LA GUERRE*. Ce n'était là qu'une partie de l'œuvre de ce penseur militaire, aujourd'hui connu; l'accueil fait à ces *Études* — l'édition en a été épuisée en quelques mois — nous a décidés à publier l'œuvre entière.

Comme cette œuvre est une étude complète de la guerre, comme elle aboutit à une véritable *doctrine de la guerre* — et comme il convient que le titre de l'ouvrage donne une idée claire du contenu, qu'il en exprime la pensée première, inspiratrice — le titre *ÉTUDES SUR LA GUERRE* a été modifié en celui de *VAINCRE*, avec le sous-titre *Esquisse d'une doctrine de la guerre basée sur la connaissance de l'homme et sur la morale*.

Pour qu'il n'y ait aucune confusion dans l'esprit du lecteur, nous l'avertissons expressément que les quatre parties des *Études sur la Guerre*, modifiées toutefois par endroits, se retrouvent :

La I<sup>re</sup> PARTIE (*La Peur. Contre la Peur*), à la fin du volume I : PRÉPARATION A L'ÉTUDE DE LA GUERRE ;

La II<sup>e</sup> PARTIE (*Les Doctrines françaises. Les Doctrines allemandes. La Bataille napoléonienne*), à la fin du volume II : ÉTUDE DE LA GUERRE ;

Les III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> PARTIES forment le volume III : LA GUERRE.

Nous donnons ci-après la Table des chapitres des trois volumes de *VAINCRE*, qui permettra au lecteur de se rendre compte que chacun d'eux constitue bien une étude particulière, pouvant être acquise séparément. Ces volumes se distinguent par des sous-titres et des astérisques (\*, \*\*, \*\*\*).

Octobre 1912.

---

*Les Éditeurs.*

# TABLE DES CHAPITRES

## DES TROIS VOLUMES

---

\*

### PRÉPARATION A L'ÉTUDE DE LA GUERRE

#### L'HOMME ET LA PEUR

L'homme. — Les foules. — Les races. — La peur. — Contre la peur.

---

\* \*

### ÉTUDE DE LA GUERRE

#### LES FAITS ET LES DOCTRINES

Les armes de main. — L'arme à feu. — Le fusil à tir lent et à courte portée. — Le fusil à chargement rapide. — Le fusil à tir rapide. — Enseignements et conclusions. — Les doctrines françaises. — Les doctrines allemandes. — La bataille napoléonienne.

---

\* \* \*

### LA GUERRE

#### LA GUERRE DANS SA FORME ET DANS SON ESSENCE

Les fins de la guerre et du combat. — Étude du feu. — L'œuvre de destruction. — L'acte de terrorisation. — L'œuvre d'anéantissement. — Les préliminaires de la bataille. — Annexes. — Le droit et le devoir de guerre. — Les doctrines sur la guerre. — Caractère moral des actes de la guerre. — La volonté de vaincre; ses ressorts. — Préparation de l'homme au devoir et au sacrifice. — Conclusions.

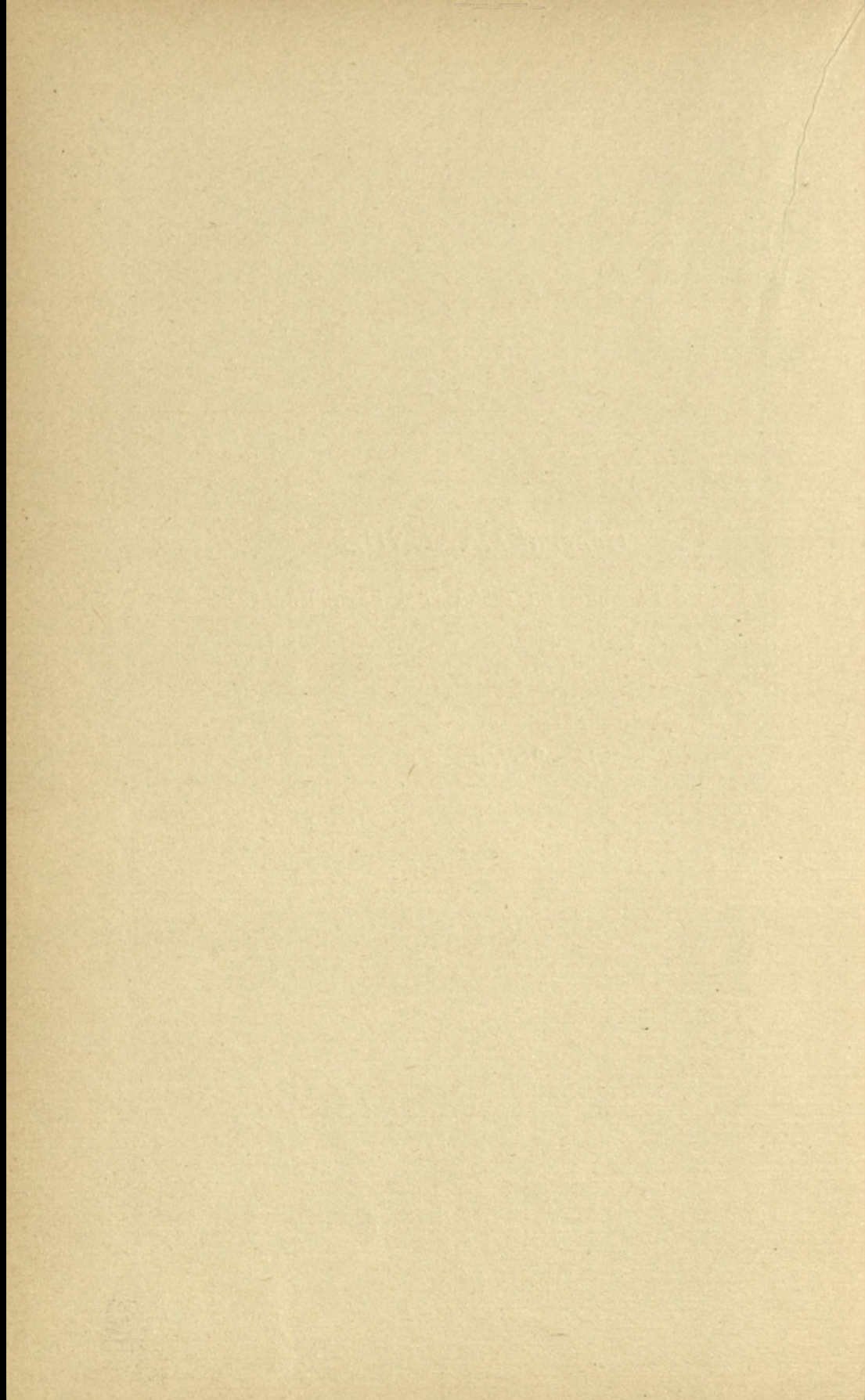
---

*Au*

*Général CANONGE*

*à l'homme, au soldat et à l'écrivain,  
dont la parole me fut encouragement  
et l'acte exemple,  
en toute reconnaissance et en toute vénération,  
je dédie cette œuvre.*

*MONTAIGNE*



## PRÉFACE

---

Il y a trente-cinq ans que je suis soldat, trente-cinq ans ! toute une vie d'homme ! Et, arrivé au déclin, j'ai voulu me rendre compte de ce qu'est réellement cette « Science de la guerre » à laquelle j'ai consacré de si longues heures et si précieuses.

J'ai jeté un regard en arrière ; j'ai vu, sur la route parcourue, se dérouler l'étrange théorie des doctrines qui me furent successivement enseignées ; et, à côté d'elles, me sont apparues, nettes et distinctes, les fluctuations et les transformations de ma pensée et de ma foi guerrières, de ma conscience de soldat.

D'abord Saint-Cyr ! Saint-Cyr, froide geôle qui se referme sur l'adolescent au moment où l'esprit, au sortir des humanités et des philosophies, entrevoit les pensées hautes, les horizons lumineux. Saint-Cyr ! après ces clartés, quelle nuit (1) !

La pensée imposée dans son essence et dans son expression ;  
L'action dans sa forme et dans ses gestes ;

La science de la guerre réduite à la solution de problèmes d'arithmétique ou de géométrie.

Et l'erreur formidable pèse sur toute l'institution militaire. Elle pénètre le régiment, les écoles professionnelles, même

---

(1) Je parle du Saint-Cyr d'il y a trente-cinq ans. Il s'est modifié, et il faudrait aujourd'hui modifier aussi les couleurs de la palette. Mais les teintes du tableau en seraient-elles moins sombres ?

l'École de guerre. Le germe de corruption est partout, empoisonnant les sources mêmes de l'action et de la pensée.

Il faut agir suivant la formule, penser suivant la formule et mourir suivant elle. L'homme récite, le jeune officier récite, le vieil officier, blanchi sous le harnais, récite ! « Nous sommes ici pour apprendre », affirme le chef. Et à l'esprit de personne ne vient la pensée : « Nous sommes ici pour agir. »

Dans une estampe vigoureuse, l'enlumineur Marcel Lenoir représente une femme aux traits durs, qui, de ses mains osseuses, pétrit un cœur humain et en distille le sang goutte à goutte. Et, vers son visage impassible, un enfant lève des yeux ingénus et étonnés. Cela est intitulé : *Éducation*.

Ai-je besoin de dire ce que l'image évoque en mon esprit ?  
Et ma pensée évolue.

Adolescent, l'intelligence et la volonté dans le chef, — mais surtout la volonté — l'enthousiasme et le courage dans le soldat, m'apparaissaient comme les seuls facteurs de la victoire. Mais, sous l'action dissolvante de l'enseignement officiel, cette image s'efface pour faire place à l'image classique du jeu d'échecs. Le chef intelligent, le chef savant, enserre son adversaire dans le réseau sûr d'ingénieuses combinaisons, et, par le calcul, maîtrise la victoire ! Quant au soldat — pièce de bois entre les mains du chef — je n'y songe plus.

Aussi, au sortir de Saint-Cyr, je fais de l'érudition, m'appliquant à dessécher mon cœur, à pétrifier mon esprit, et, dès que je le peux, je me prépare à l'École de guerre, où peut-être j'apprendrai ! je saurai ! Et je parcours l'*Histoire de la Guerre de 1870-1871* par l'État-major allemand.

Alors, l'ombre se dissipe, la lumière éclate : la vie m'apparaît dans sa réelle et tragique grandeur, épanouissement d'énergies, explosion de passions.

La guerre, enserrer cette fureur, cette frénésie, dans des règles et des formules ! Quel crime — si ce n'était folie —  
« Arme-toi, rugis et déchire. »

J'entrais à l'École de guerre avec cette vision — et elle fut ma sauvegarde. Mon esprit, mon cœur, restèrent fermés aux conceptions savantes d'hommes instruits, que j'avais entendues à l'état embryonnaire à Saint-Cyr; que j'avais lues, développées dans les classiques de l'enseignement militaire, et que je retrouvais ici parées, ornées, magnifiées, mais tout aussi froides..... tout aussi fausses.

Et soudain, déchirant l'artificiel et le convenu — un cri du cœur, une parole d'apôtre. — La scène, tant elle est restée vivante dans mon esprit, me paraît d'hier.

« Péris, mais sauve tes frères! » Des dix longues conférences « que je développerai devant vous, je ne vous demande de « retenir que ces seules paroles. Elles en renferment l'essentielle « substance. »

Et quelques secondes après, tombant sur le silence presque religieux, l'aveu : « Si nous avons été vaincus en 1870, c'est « parce que nous avons été lâches. »

Et la parole du commandant Cardot assura ma foi.

Oui, la guerre est action, la guerre est passion, la guerre est sacrifice. Et tout le reste est vain, faux, funeste. Car tout le reste détourne de l'unique pensée, la seule de vie et de salut, la pensée de sacrifice. N'osant affronter le drame terrible, tremblant devant la loi de sacrifice, les misérables humains se réfugient dans l'illusion de la science; et ils essaient de se distraire, par des spéculations vides, de la pensée d'épouvantement. Pour ne pas voir le trou béant que le fossoyeur a déjà creusé, ils mettent sur leurs yeux le bandeau de la science! La science, homme, ne sauvera pas ta carcasse!

La guerre, on admire Austerlitz; on s'extasie devant la combinaison, que l'on proclame éclair de génie, de placer dans le fond, comme appât, l'apparence du nombre, pour jeter sur les hauteurs, dans le flanc de l'ennemi abusé, le nombre, la masse.

Et personne n'admire la puissance, seule admirable, qui

riva ceux-là au sol, dans l'attente impassible de la mort, et la puissance qui, empoignant ceux-ci, les précipita exultants à l'œuvre de carnage.

Enlevez à Napoléon sa faculté de fascination, à ses soldats leur courage, leur enthousiasme, que restera-t-il ? La défaite.

Ravaler une victoire du cœur à un succès de l'esprit !

La guerre a pour but la terreur, pour moyen la destruction. Et terreur et destruction ont l'homme pour sujet, l'homme pour objet.

Le facteur homme domine à la guerre, et de cent coudées, tous les autres facteurs. Et il est cependant arrivé cette chose étrange, que l'étude de l'homme a presque été constamment et systématiquement écartée des théories de la guerre.

Cependant la science — religion du vingtième siècle, — par l'observation patiente et l'insatiable curiosité, en se penchant sur tout et en observant tout, a transformé les assises du savoir humain.

L'être et la vie ont été étudiés sous toutes leurs faces, analysés, disséqués. Et le mouvement intellectuel a eu sur les doctrines qui intéressent la conduite de l'homme, politique, religion, philosophie, morale, un retentissement profond.

La science de la guerre elle-même a été touchée par la révolution née des doctrines d'Auguste Comte et de Darwin. D'abord elle leur a emprunté une épithète. On a proclamé l'avènement de la « guerre scientifique » ; un plus audacieux a même prononcé le mot de « guerre positive ». L'esprit de précision mathématique qui nous distingue affirmait ainsi ses droits. La masse en est d'ailleurs restée à cette conception de la guerre.

Quelques-uns, cependant, allèrent plus loin et osèrent emprunter à la science ses méthodes d'investigation, en faisant de la physiologie et de la psychologie la base de leurs études.

L'effort est encore insuffisant.

Et, sur le tard, tourmenté par le besoin de savoir, j'ai étudié l'homme et les hommes, j'ai regardé les faits, j'ai scruté les doctrines, et, rejetant les livres et les doctrines, m'enfermant dans ma pensée comme en un sanctuaire, je me suis efforcé de parvenir à la vérité par la réflexion pure, et de pénétrer l'essence, l'âme même de la guerre.

Et par un long détour — tellement l'érudition obnubile — j'en suis arrivé à cette vérité simple, que *la guerre, conflit de passions, choc de sociétés, est science d'ordre moral.*

Et mon ambition est de *transporter du champ intellectuel dans le champ moral les bases sur lesquelles repose notre édifice militaire : institutions, éducation, doctrines, instruction.*

L'heure ne semble guère propice à une œuvre de ce genre; car la pensée morale s'éloigne de plus en plus des préoccupations humaines, de quelque ordre qu'elles soient.

Le devoir de parler n'en est que plus impérieux: Dieu aide!

---

## PRÉPARATION

A

# L'ÉTUDE DE LA GUERRE

---

## L'HOMME, LES FOULES ET LES RACES

---

### PRÉFACE

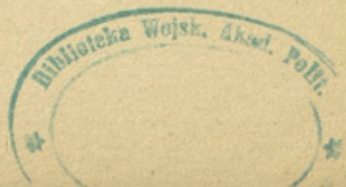
---

Deux nations entrent en conflit, deux volontés, deux énergies. Il faut qu'une de ces volontés s'incline, qu'une de ces énergies soit brisée : la guerre inclinera, la guerre brisera.

Ainsi, au seuil même de ce que l'on est convenu d'appeler la science de la guerre, apparaît, déterminatrice, la volonté humaine, l'énergie humaine; et de prime abord s'impose la pensée, banale à force de redite, que les causes de la victoire ou de la défaite sont des causes humaines, des causes morales.

C'est l'homme qui vaincra; c'est l'homme qu'il faut vaincre. Force amie ou ennemie, d'attaque ou de défense, il faut la connaître, cette force, sous tous ses aspects et dans toutes ses manifestations, dans l'essence même de son être : car, de tout son être, l'homme à la guerre doit s'efforcer.

L'homme, sous quelque aspect qu'on le considère, n'est pas figé dans une absolue immutabilité. Il varie. Mais pendant



que l'être physique est rivé au sol et n'évolue qu'avec une extrême lenteur, l'être sensible, intellectuel, volontaire et surtout moral semble se soustraire peu à peu au joug de la nature et échapper à son emprise.

Les lois auxquelles le premier est soumis — les rudes lois de la faim, de la fatigue, de la douleur, de la mort — se manifestent d'ailleurs par des phénomènes visibles et à peu près constants. Mais il en va autrement de l'homme sensible, intellectuel et moral; et, à vouloir pénétrer ce dernier, l'être moral, — l'homme libre, — l'esprit tâtonne et s'égaré.

Et il s'égaré encore plus à vouloir pénétrer l'âme versatile des foules, et l'âme profonde des races.

Cette étude — préface indispensable à l'étude de la guerre — pourtant s'impose.

Je l'ai essayée, et je me suis aventuré dans le dédale confus des doctrines, des dogmes et des systèmes, et j'ai erré au gré des guides du moment.

Naïvement, je m'étais imaginé pouvoir m'appuyer sur des opinions fermes et marcher vers le but d'un pas assuré. J'avais oublié que nos convictions sont commandées par nos sentiments et non par notre raison, et je suis bien obligé d'avouer que j'ai fait œuvre de foi plus que de science.

Cette œuvre est loin de présenter l'harmonie d'unité que j'avais rêvée. On me le pardonnera; on me pardonnera aussi les erreurs graves que certainement j'ai commises, les hérésies scientifiques dans lesquelles certainement je suis tombé. Comment pourrait-on en vouloir de se tromper au soldat qui parle science, lorsque l'opinion est si indulgente au savant qui parle guerre?

On dira encore : « Qu'ont à voir, avec la guerre, les philosophies et les religions? »

Tout!

La flamme de bravoure est flamme de foi. Et je cherche dans la foi d'un peuple sa suprême raison de se dévouer.

---

## CHAPITRE I

# L'HOMME

---

### I — L'Être physique

Un axe osseux, surmonté d'une boule informe, qui est la boîte crânienne, projetée, deux vers les côtés, deux vers le bas, des prolongements qui sont les membres :

C'est l'armature sur laquelle est pétrie la glaise humaine, c'est le squelette humain.

Autour des os, amassée en paquets rougeâtres, de la chair;

Partant de l'axe et sillonnant le corps en tous sens, jusqu'à la périphérie, des filaments blancs;

Groupée vers le crâne, répandue le long de l'axe, une substance grise :

Ce sont les muscles, les nerfs, la moelle : ce par quoi l'homme se meut, sent et pense.

Partant d'un réservoir central, s'écoulant par de larges canaux, s'éparpillant en de minces rivelets pour revenir à la source en de nouveaux rivelets et canaux, baignant tout, pénétrant tout, une masse liquide, d'un rouge vif ou foncé, au flux rythmique et continu :

C'est le sang, qui apporte à toutes les parcelles du corps les sucs nourriciers.

Telle est, en son essentiel, la machine humaine.

Au sortir du sein maternel l'enfant n'est qu'une masse inerte. Un cri : l'air s'engouffre dans les poumons, le cœur bat; une flamme a pénétré en lui, et cette flamme est la vie.

La vie est combustion; s'éteindre signifie mourir. Il faut donc à la machine humaine un comburant et un combustible : le combu-

rant, elle l'emprunte à l'air, c'est l'oxygène; le combustible, elle le prend au monde extérieur, ce sont les aliments; et le sang est le véhicule qui charrie à travers l'organisme entier comburant et combustible.

A cela, à cette combustion, se réduit d'abord toute la vie humaine, purement intérieure, inconsciente et végétative. Mais les nécessités mêmes de cette vie contraignent l'homme à entrer en contact avec les êtres et les objets qui l'entourent, à vivre d'une vie extérieure.

L'homme vit donc d'une double vie, la première dite organique, la seconde dite de relation, et sa constitution physique répond aux exigences de l'une et de l'autre.

### 1° *La vie organique*

A la base de la vie est le protoplasme, substance albuminoïde amorphe. Le protoplasme se meut par prolongement et se multiplie par fragmentation; donc il vit, mais « d'une vie affranchie de la forme », aux mouvements tentaculaires.

Limité par une membrane protectrice, pourvu d'un noyau, le protoplasme devient la cellule, également douée de vie. Les cellules se groupent pour former les êtres, et dans chaque être elles s'assemblent par types pour former les différents tissus du corps : osseux, nerveux, musculaire, etc.

L'unité homme est un composé de 60 milliards d'êtres cellulaires; et la vie humaine est le grouillement de 60 milliards de vies microscopiques, il est vrai, mais distinctes et individuelles : l'homme est un tourbillon vital.

Assurer le maintien de ces vies innombrables, c'est-à-dire entretenir les combustions vitales qui en sont la condition essentielle, c'est le premier objet de la vie organique, dont les trois fonctions constitutives sont : la respiration, la circulation du sang, la nutrition.

L'homme respire, et la respiration fournit aux combustions vitales l'oxygène nécessaire; l'homme mange, et la nutrition leur fournit les aliments utiles; le cœur de l'homme bat, et le flux sanguin charrie à travers tout le corps humain, jusqu'aux cellules extrêmes, les éléments de vie, et en ramène les déchets de la combustion.

La vie a-t-elle dans l'organisme un siège défini et déterminé?

Non. « La vie c'est la somme ou le concert des vies partielles des différents organes. Elle repose sur l'intégrité du poumon, du cœur et du cerveau, qui sont le trépied vital (1).

« La vie est un mouvement moléculaire qui, se cachant dans les profondeurs de l'être, échappe à nos yeux et ne se manifeste que par ses résultats.

« Le mouvement qui constitue la vie est un mouvement intime, profond, invisible, incessant, tout à la fois de combinaison et de décomposition. La matière vivante naît sans cesse et meurt sans cesse, se forme et se détruit tout en même temps. C'est en ce sens que Claude Bernard a pu dire que la vie n'est qu'une mort constante. »

Mais la nature intime de la vie, son essence nous échappe :

« Le mouvement est partout au fond des tissus de l'être vivant, depuis les plus simples, comme la substance de l'os, jusqu'aux plus complexes, comme celle des muscles ou du cerveau. Il est partout dans l'être vivant, que celui-ci s'accroisse ou fleurisse, ou s'incline vers la mort, ou qu'il soit atteint des divers états morbides ou passionnels qui peuvent l'affecter.....

« Mais nous restons impuissants à pénétrer, à connaître la véritable nature de ce mouvement moléculaire intime qui fait des corps animés un monde à part dans le grand Cosmos. » (Georges POUCHET, *La Forme et la Vie.*)

## 2° La vie de relation

Il faut vivre. Pour vivre, il faut manger et — ne pas être mangé. La poursuite de la proie, la défense contre la bête de proie, ce fut sans doute la première et unique préoccupation de l'homme primitif; et la loi de la proie, dès l'origine, pesa sur l'univers : elle domine encore, sous la forme adoucie ou hypocrite de la lutte pour la vie, notre civilisation.

Ainsi l'homme entra, pour et par la lutte, en relation avec le monde extérieur, subissant l'action de celui-ci par l'entremise des organes de la sensibilité, réagissant à son tour sur lui à l'aide des organes du mouvement volontaire.

---

(1) « L'organe a d'ailleurs une vie indépendante : un cœur de tortue bat pendant des jours avec des artères et des veines de caoutchouc. L'organe vit et fonctionne pour son compte; et cette décentralisation descend jusqu'à la cellule. » (DASTRE, *La Physiologie de la Vie et de la Mort.*)

## ORGANES DU MOUVEMENT

Les organes immédiats, ou d'exécution, du mouvement sont les leviers que fournit la charpente osseuse; ces leviers sont actionnés par les muscles, et les muscles obéissent à l'impulsion des nerfs, qui reçoivent et transmettent les ordres élaborés par les centres nerveux, moelle épinière et cerveau.

Les muscles sont les agents actifs du mouvement. Au repos, ils affectent la forme d'un fuseau; en action, ils se contractent, prennent la forme globulaire et leur axe se raccourcit. Ils exercent ainsi, par l'intermédiaire des tendons — cordes résistantes qui rattachent les muscles aux leviers osseux — une traction qui produit le mouvement du membre actionné.

Les nerfs se détachent de l'axe cérébro-spinal et se rendent soit aux muscles, soit à la surface du corps humain. Les premiers agissent sur les muscles et sont dits moteurs ou musculaires; les seconds reçoivent les impressions extérieures et sont dénommés sensitifs. Certains nerfs sont mixtes, c'est-à-dire transmettent à la fois et le mouvement et la sensation.

Les centres nerveux, où aboutissent les sensations et d'où partent les ordres d'action musculaire, sont constitués par la « substance grise ». Rangés sur l'axe cérébro-spinal, ils s'échelonnent de bas en haut pour ainsi dire dans l'ordre de noblesse, suivant les règles de la préséance. Les centres qui règlent la vie organique et déterminent les actes inconscients sont situés dans la moelle épinière; les sensations brutes qui ne se transforment pas en idées s'élèvent jusqu'à la protubérance; enfin les perceptions avec mémoire parviennent seules jusqu'au cerveau, siège de l'intelligence.

## ORGANES DES SENS

Muscles, nerfs et substance grise répondent aux besoins généraux de l'être. Les organes des sens accomplissent des fonctions plus précises et plus définies. Ils nous révèlent et nous livrent le monde extérieur.

Les objets extérieurs, animés ou inanimés, se manifestent par des phénomènes que saisit notre sensibilité. Ils impressionnent les origines périphériques des nerfs sensitifs, et ces impressions, ou bien se réfléchissent au niveau de l'appareil médullaire pour donner

lieu à des actes réflexes, ou bien vibrent jusqu'aux centres nerveux de l'encéphale pour provoquer des actes volontaires.

Aux cinq sens classiques du toucher, du goût, de l'odorat, de l'ouïe et de la vue, il convient d'ajouter le sens *musculaire* qui mesure l'effort à faire dans le travail; et aussi le sens *génital* qui préside au rapprochement des sexes et assure, par la reproduction de l'individu, la conservation de l'espèce.

La machine humaine réunit ainsi les conditions d'un fonctionnement parfait. Commandement et coordination, transmission, exécution, tous ces éléments de l'action idéale et complète se retrouvent en elle : ils lui assurent la suprématie sur la nature animée.

### 3° Le travail et la fatigue

Vivre, c'est agir. L'action est par excellence la loi de la vie humaine; elle en est aussi la condition essentielle. « L'inaction est une mort apparente qui est le seuil de la mort réelle. » Or, pour l'être physique, l'action se traduit par le travail.

Le travail humain est soumis à des lois physiologiques bien déterminées, qu'il faut observer, donc connaître.

La nature, par le besoin de mouvement, avertit de la nécessité du travail; par la fatigue, elle avertit de la nécessité du repos. Et la nature ne souffre pas d'être désobéie et réprime brutalement toute infraction à ses lois.

Un exercice ou un travail physique se décompose en mouvements.

L'élément simple du mouvement est la contraction musculaire. La contraction musculaire s'exécute en trois temps inégaux : le muscle entre en état d'excitation latente, il se charge; il se contracte ensuite et la durée de la contraction est plus ou moins longue; enfin il se relâche et passe à l'état de repos.

Lorsque la contraction musculaire s'étend à tout le corps, elle prend le nom d'effort. Dans l'effort, le tronc s'immobilise, la cage thoracique se gonfle de manière à servir de point d'appui aux côtes. La respiration se trouve ainsi arrêtée et la circulation du sang modifiée.

Quel que soit le nombre des muscles mis en jeu, il y a toujours, dans l'exécution d'un mouvement, action du centre nerveux, des nerfs moteurs et des muscles.

Chez le débutant, le cerveau intervient à chaque instant pour



coordonner le jeu des muscles et discipliner les actions individuelles. Mais l'habitude amène le concert naturel des muscles, l'attention se relâche, et le cerveau abandonne progressivement à la moelle épinière son rôle de coordination et de commandement. Le mouvement, de voulu et réfléchi, devient automatique, c'est-à-dire inconscient et réflexe.

#### LA FATIGUE

« La fatigue est un régulateur du travail. » Elle est produite par l'excès de travail.

La contraction répétée outre mesure soumet les muscles à des secousses et des tiraillements comparables aux effets d'un violent massage; elle exerce sur les muscles et sur les nerfs des torsions et des pressions qui produisent de véritables traumatismes, avec leur cortège de ruptures, d'inflammations, d'abcès. Enfin, les combustions organiques altèrent la structure des tissus et engendrent une substance créatrice de la fatigue qui, injectée dans un muscle sain et vigoureux, le rend inapte au travail (1).

Pour qu'un muscle fatigué continue à travailler, il faut une excitation nerveuse de plus en plus considérable, un ébranlement de la substance grise du cerveau de plus en plus fort; le cerveau à son tour se fatigue et souffre, et l'affaissement moral suit l'affaissement musculaire, et même le précède chez les natures faibles.

Le phénomène de la fatigue se décompose donc en une action mécanique, origine de la douleur; en une action chimique, origine de l'impuissance.

Et cette double action se manifeste sur les muscles et sur le cerveau.

#### L'ESSOUFFLEMENT

Dans les exercices qui nécessitent une très grande dépense de force dans un temps très court, la course par exemple, la fatigue se traduit par l'essoufflement.

La circulation du sang s'accélère, le poumon se congestionne, le travail respiratoire devient plus intense. Par suite de la suractivité des combustions vitales, il y a surproduction d'acide carbonique et

---

(1) En travaillant, le muscle produit une substance nocive qui l'empêche peu à peu de se contracter. En injectant l'artère qui baigne le muscle d'eau salée (dont la composition se rapproche de celle du sérum du sang) le Dr Mosso a restauré le muscle.

l'organisme fait de violents efforts pour fournir aux combustions l'oxygène nécessaire et se débarrasser de l'acide carbonique en excès. Il peut y avoir, à un moment donné, saturation du sang par le gaz délétère et auto-intoxication.

Le repos fait généralement cesser la fatigue et la vie organique, après quelques instants de crise, reprend son cours normal.

#### LA COURBATURE

Mais si, dédaignant les avertissements de la fatigue, on a poussé le travail au delà des limites raisonnables, les lésions mécaniques produites sur les nerfs et les muscles persistent et les agents toxiques qui se sont produits ne peuvent être que lentement éliminés par le sang et les reins. C'est la *courbature*.

La courbature présente plusieurs degrés depuis la simple douleur locale jusqu'à la courbature fébrile de forme typhoïde. Dans ce dernier cas l'indisposition est due à la présence dans le sang d'urates nés de la combustion des tissus de réserve; elle est une véritable auto-intoxication.

L'entraînement fait disparaître les tissus de réserve. Il fait donc disparaître la cause même de la courbature.

#### LE SURMENAGE

Poussée à l'extrême, la fatigue amène le surmenage qui se présente sous trois formes :

##### 1<sup>o</sup> *Surmenage aigu.*

Dans la chasse à courre, l'animal poursuivi s'arrête de temps en temps, reprend son souffle et échappe ainsi à l'essoufflement. Mais le travail excessif auquel il est soumis produit des déchets qu'il ne peut éliminer; ils engorgent les jointures, ils infectent le sang; les jambes se roidissent, refusent le service et l'animal est forcé.

##### 2<sup>o</sup> *Surmenage suraigu.*

Que l'on pousse sans pitié un cheval essoufflé; qu'on ne lui permette pas de s'arrêter, il ne pourra pas se débarrasser par la respiration des produits gazeux de la combustion, il succombera par asphyxie.

##### 3<sup>o</sup> *Surmenage à évolution lente.*

Un travail excessif et prolongé, dont on se repose imparfaite-

ment, peut conduire à l'état de *surmenage* qui se révèle par des états morbides mal caractérisés ou par des fièvres graves à forme typhoïde.

Les états maladifs qui précèdent sont tous dus à un travail immodéré, mais généralement de courte durée.

Un travail relativement modéré, mais poursuivi pendant une longue période de temps, sans repos et surtout sans alimentation suffisante, entraîne aussi des désordres graves.

L'organisme s'alimente alors à ses propres dépens. Après avoir consommé les substances de réserve, il dévore les éléments essentiels à la vie. Il y a épuisement par autophagie.

Enfin le travail exagéré conduit à un état morbide mal connu que l'on appelle *épuisement dynamique*. Cet état semble résulter de la dépense de force elle-même.

Certains physiologistes veulent que l'influx nerveux existe à l'état latent dans les muscles; le travail l'en fait sortir, mais à chaque effort le trésor emmagasiné diminue et enfin s'épuise.

Ainsi les causes de fatigue sont :

- 1° Les lésions matérielles des organes de mouvement;
- 2° L'auto-intoxication par les déchets de la combustion (1);
- 3° La résorption exagérée des tissus vivants;
- 4° L'épuisement dynamique des éléments musculaires.

Et les sanctions de la nature contre l'excès de travail sont :

L'essoufflement;

Le surmenage;

L'épuisement soit organique, soit dynamique.

La machine humaine dépense et use. Il faut qu'elle se répare. L'œuvre de réparation se fait par le repos, par la nourriture.

L'organisme exige une alimentation en rapport avec le travail fourni, c'est-à-dire avec les pertes éprouvées. L'insuffisance de nourriture conduit à l'épuisement. Même l'entraînement, en faisant disparaître les tissus de réserve, a pour conséquence de rendre l'organisme plus sensible à la privation de nourriture.

---

(1) Ces substances ou déchets sont normalement brûlés au moyen de l'oxygène du sang, détruits par le foie, ou éliminés par les reins. « Si ces déchets s'accumulent dans le sang, nous sommes fatigués; quand leur quantité dépasse la limite physiologique, nous devenons malades. » (D<sup>r</sup> Mosso, *La Fatigue intellectuelle*.)

Le repos procure aux muscles le temps nécessaire à l'élimination des déchets de combustion. Il permet aux éléments plastiques du sang de remplacer les matériaux enlevés aux organes par la combustion du travail; il permet aux éléments musculaires et nerveux de faire une nouvelle provision d'énergie. L'état de repos complet est le sommeil où la vie de relation s'éteint complètement, pendant que la vie organique réduit ses dépenses au minimum.

La fatigue est un ordre très net et très clair donné par la nature : il faut y obéir, sous peine de s'exposer à de très dures, à de cruelles sanctions.

Donc, ne rien faire, puisqu'il est si dangereux de travailler?

D'abord la nature châtie encore plus rudement les fautes par défaut de travail que les fautes par excès de travail. Un cortège respectable de maladies accompagne l'inaction habituelle, l'oisiveté. En second lieu, le meilleur moyen de lutter contre la fatigue, c'est le travail lui-même, l'entraînement. « C'est là une des perfections les plus sublimes de notre machine, que l'action ne la déprime point et n'épuise pas ses forces, mais, au contraire, la rend plus apte au travail. » (Mosso.)

Les individus sont surtout différenciés, au point de vue physique, par le genre de vie qu'ils mènent. Deux loups soumis aux mêmes efforts ont même robustesse, même vigueur. Mais quelle différence entre un chien de luxe et un chien de berger! Il n'en va pas autrement pour l'homme.

Le travail musculaire bien conduit a une action remarquable sur l'organisme : il transforme l'être humain. La loi physiologique de l'adaptation de l'organe à la fonction ne souffre d'ailleurs pas d'exception et s'applique aux organes d'exécution du travail : l'inaction ankylose les articulations et, prolongée, va jusqu'à souder les os.

L'accoutumance au travail n'est pas l'accoutumance à la douleur, à la fatigue; c'est l'aptitude au travail accrue, amenant la disparition de la fatigue.

L'exercice musculaire active les combustions vitales; il accroît les dépenses, mais aux dépens des réserves grasses, causes de courbature; il accroît les acquisitions, mais au profit des muscles. Il est ainsi favorable et aux anémiques et aux pléthoriques.

Il grossit, durcit et discipline le muscle.

Il fortifie les gaines des nerfs; il accroît l'irritabilité du nerf lui-même, de sorte que celui-ci obéit à des excitations moindres.

Il retentit sur toutes les fonctions vitales; il augmente la capacité respiratoire; il active et régularise le cours sanguin.

L'exercice a, de plus, une grande vertu éducative. Il discipline et affermit la volonté; par lui elle gagne en énergie, en décision. Il fait même du courage en faisant de la force et de la confiance.

Il agit sur la pensée et le docteur Grasset dit : « Je n'ai de puissance sur ma pensée que parce que je suis maître de mes muscles. »

« Il faut d'abord être de bons animaux » (Herbert SPENCER); et la culture physique fait d'abord de l'homme un bon animal.

« Le corps de l'homme est la première des armes pour l'homme » (Gabriel HANOTAUX); et la culture physique donne à cette arme la trempe qui lui convient.

La culture physique est la base de l'éducation militaire.

Ceci est une ébauche bien imparfaite de ce qu'est l'homme physique. Pour se rendre un compte à peu près exact et complet et de ses forces et de sa faiblesse, il faudrait étudier comment agissent sur lui et le froid, et la chaleur, et la faim, et les années et la maladie. De cette ébauche cependant on peut entrevoir combien fragile et combien robuste en même temps est la machine humaine.

Elle est d'un maniement délicat. Elle veut de la prévoyance, de l'attention, du tact; si l'on dépasse tant soi peu sa limite d'élasticité, elle se brise net.

Une goutte d'eau fait déborder le verre plein : quelques secondes d'allure exagérée suffisent dans une marche à garnir les fossés de traîneurs.

Cependant l'homme, s'il est soigneusement entraîné et prudemment conduit, est capable d'efforts extraordinaires, d'un travail presque continu.

Il y a, dans l'emploi des forces et des énergies humaines pour les buts de la guerre, trois stades bien distincts : acquérir, maintenir, dépenser.

Il faut d'abord, dans le temps de paix, par l'entraînement, porter au maximum la valeur physique de l'homme.

Il faut ensuite, en guerre, dans la période de marches qui précède le combat, veiller âprement, en avare, au maintien de la valeur acquise; rejeter impitoyablement toute dépense non justifiée; réparer immédiatement toute dépense que la nécessité a imposée pour, à l'échéance sanglante du combat, jeter à pleines mains, sans compter, les trésors de force accumulés.

---

## II — L'Être sensible

### 1° Sensations — Émotions

M. Charles Richet écrit dans la *Revue Scientifique* : « Il y a, pour toutes les formes vivantes qui s'agitent à la surface de notre microcosme planétaire, une tendance invincible à deux grandes choses : la conservation de la vie individuelle et la conservation de la vie de l'espèce.....

« La nature animée nous offre ce spectacle d'une matière vivante, qui fait effort vers la vie — *in vitam ruens* — et qui, par tous les moyens possibles, essaie de réaliser un maximum de vie. »

Cette volonté de vie se traduit par une double loi, qui règle presque souverainement les actes de l'être, aussi bien dans le domaine du conscient que dans le domaine de l'inconscient : la *loi de conservation de l'individu*, la *loi de reproduction de l'espèce*.

Et l'on donne le nom d'*instinct* à la tendance fatale et innée qu'a l'homme d'obéir à ces deux lois sans l'intervention de la conscience.

Mais la nature veut le maximum de vie, la vie totale. Aussi, sa fin dernière est la vie de l'espèce, et l'individu ne l'intéresse que dans la mesure où il sert cette fin. « Il n'a pas d'autre valeur dans le mécanisme de la vie que celle d'un pur reproducteur. Pour la finalité du monde, l'homme n'est rien, l'humanité est tout. » (D. C. VANLAIR.)

La loi de la nature se manifeste à l'homme par la sensation, qui est de plaisir ou de douleur. La sensation, parvenue au cerveau, se transforme en émotion de joie ou de tristesse, en sentiment de désir ou de crainte; et l'émotion ou le sentiment, s'il est intense, profond et durable, s'élève jusqu'à la passion, qui est d'amour ou de haine.

Et dans le domaine de l'action, sentiment, émotion, passion, se traduisent par des gestes d'attraction ou de répulsion, de fuite ou de poursuite, d'attaque ou de défense (1).

L'être animé juge les objets d'après le degré de douleur ou de

---

(1) En d'autres termes, pour attacher l'homme à la vie, la nature a fait plaisir tout ce qui favorise l'intensité de la vie, et douleur tout ce qui lui porte atteinte. La sensation est la conscience de l'état de plaisir ou de douleur, et la *sensibilité est la faculté de souffrir et de jouir*.

plaisir qu'ils lui apportent. Mais les deux sentiments n'exercent pas sur lui une égale puissance. Ce qui intéresse avant tout l'être, c'est que sa vie ne soit pas atteinte, ni diminuée; et à l'apport d'un plaisir il préfère l'éloignement d'une douleur. La crainte de la mort est plus forte chez lui que le désir de la vie; et la crainte est le sentiment primitif par excellence et profondément humain. Il joue à la guerre le rôle capital.

La douleur, la crainte, le dégoût (qui est la crainte des aliments), sont les trois grands sentiments répulsifs. Ils procèdent tous de l'instinct de la conservation. « La douleur est la sentinelle de la vie, » (les physiologistes affectionnent cette métaphore guerrière) et aussi le dégoût et aussi la crainte. Ils sont tous trois des instincts protecteurs qui, sans le secours d'aucun effort intellectuel, mettent en garde contre les causes de mort.

Les sentiments d'attraction nous portent, au contraire, vers ce qui favorise la vie. Ils sont donc utiles à l'égard des sentiments de répulsion. Les uns et les autres sont impérieux dans la mesure de leur utilité.

Il semble que les deux sentiments attractifs par excellence soient le besoin de manger et le besoin de reproduire — la faim, l'amour. Ils hurlent d'être rapprochés : leurs manifestations extérieures sont cependant de même ordre et ils s'empruntent de l'un à l'autre des gestes nombreux.

## 2° Expression des émotions

Les émotions et les passions se manifestent extérieurement, s'expriment par des phénomènes physiques et physiologiques. « *Expression des émotions* » est le titre choisi par Darwin pour son étude sur ces manifestations. Plus hardi et leur attribuant un caractère psychologique et social, puisqu'elles s'adressent à d'autres individus et veulent être comprises d'eux, Alfred Fouillée emploie le terme de « *Langage des émotions* » (1). Et, de fait, le sourire n'est-il pas le premier langage de la mère à l'enfant, et au sourire l'enfant ne répond-il pas par le sourire?

---

(1) « Le langage de la passion est essentiellement communicatif et « apostolique », suivant l'expression de M. Mantegazza. » (A. FOUILLÉE.)

#### A) Expression générale des émotions

L'émotion violente retentit sur tout l'organisme et le corps entier souffre de la souffrance ressentie par l'une de ses parties. Il y a, entre toutes les cellules du corps humain, sympathie et synergie; il y a solidarité, et solidarité au triple point de vue de l'excitation, de l'émotion, de la réaction.

Et l'expression est la même pour le sentiment moral et la sensation physique : « car les deux ont leur origine dans le même mouvement de l'appétit et de la volonté et s'exercent dans le même champ de la conscience. » (A. FOUILLÉE.)

L'émotion, suivant qu'elle est de joie ou de souffrance, est une augmentation ou une diminution de l'activité vitale. La première se manifeste comme expansion, la seconde comme contraction. A l'expansion et à la contraction se réduit toute la mimique des êtres rudimentaires attachés au sol. Pour l'être capable de mouvement, la contraction se traduit par l'éloignement ou la fuite, l'expansion par le rapprochement ou la poursuite.

Tout se ramène donc à un mouvement général de la volonté vers ou loin des objets, et c'est le mouvement corrélatif d'expansion qui est le vrai générateur du langage des émotions. De là le caractère concentrique des expressions par lesquelles se manifestent les sentiments égoïstes, dont la peur est le type, et le caractère excentrique des expressions nées des sentiments altruistes.

#### B) Action physiologique des émotions

Le système nerveux joue, dans le mécanisme de la vie humaine, un rôle prépondérant. Cette prépondérance est absolue dans le domaine de la sensibilité; il commande les états passionnels de l'homme (1). Il convient donc d'étudier d'assez près le processus de l'action nerveuse.

J'en emprunte la description à M. Dastre (2).

Le système nerveux remplit deux rôles distincts :

1<sup>o</sup> Il crée l'unité de l'organisme en en rendant toutes les parties solidaires;

---

(1) M. Létourneau va jusqu'à affirmer : « La vie de conscience, humble ou sublime, est une fonction des centres nerveux. »

(2) *Le Système nerveux.*

2° Il est l'instrument des relations conscientes de l'être vivant avec le monde extérieur et par là il préside aux phénomènes psychiques.

Cette dernière fonction appartient au cerveau, siège de la volonté et de l'intelligence.

« Les relations conscientes de l'animal avec le monde extérieur offrent deux aspects : le milieu ambiant agit sur l'animal par la sensibilité; l'animal réagit sur le milieu ambiant par le mouvement volontaire.

« Le contact du monde extérieur se traduit par des excitations qui impressionnent les organes sensoriels placés en surveillance à la périphérie du corps. Ces impressions, par ébranlement moléculaire, sont transportées du point où elles ont été recueillies, c'est-à-dire de la frontière de l'organisme, vers un poste central, sorte de station intermédiaire appelée *centre nerveux* et qui se trouve dans la moelle épinière, ou les parties de l'encéphale qui lui sont homologues, voire même dans des masses ganglionnaires indépendantes de l'axe nerveux.

« Après cette station, l'impression est dirigée vers l'écorce cérébrale : le fonctionnement du cerveau est éveillé et l'acte physiologique terminé. Mais alors s'ajoute aux phénomènes physiologiques un fait d'ordre psychique : le phénomène de la perception. Il y a sensation perçue. Le « moi » a pris connaissance d'une modification qui s'est produite. « Le phénomène a passé du monde « physique dans le monde de l'âme. »

« La perception devient à son tour le point de départ d'une série de phénomènes psychiques, qui ressortissent soit à l'intelligence, soit à la volonté, et qui se déroulent de la perception à la détermination volontaire.

« La détermination volontaire clôt la série des phénomènes psychiques et ramène à une nouvelle série de phénomènes physiologiques. Le cerveau donne un ordre; cet ordre, transmis par un centre nerveux, aboutit à un organe fonctionnel, aux muscles par exemple, et se traduit par l'exécution d'un mouvement.

« Le cycle complet de l'acte nerveux est le suivant :

« Action d'un agent extérieur stimulant produisant l'impression; conduction de l'impression; arrêt au centre nerveux; sensation.

« Attention portée par le cerveau à la sensation, réflexion, détermination volontaire.

« Incitation volontaire, arrêt du centre nerveux, conduction, mouvement volontaire. »

Le système nerveux retentit d'un côté sur la circulation du sang, de l'autre sur le système musculaire.

#### LE CŒUR ET LES ÉMOTIONS

L'action réciproque du cerveau et du cœur a été établie en 1864 par Claude Bernard; elle a été précisée par M. E. Cyon, et voici comment elle est exposée par M. Papillon, dans sa *Physiologie des Passions* :

« Le cœur est muni d'un certain nombre de ganglions nerveux autonomes, sans relation avec le cerveau, et d'où partent, sous l'influence du sang, un certain nombre d'impulsions motrices. Ce sont ces ganglions qui président aux battements ordinaires et normaux de l'appareil cardiaque; mais le rythme et la force de ces battements sont à chaque instant modifiés par des excitations d'ordre cérébral. C'est que le cerveau envoie aux ganglions du cœur deux ordres de nerfs : les nerfs pneumogastriques ou ralentisseurs et les nerfs accélérateurs. L'excitation des premiers diminue le nombre et augmente la puissance des mouvements cardiaques. Les nerfs accélérateurs agissent d'une manière inverse, ils augmentent le nombre et diminuent la puissance des contractions. Les deux espèces de nerfs approprient l'activité du cœur à celle du reste de l'organisme et la maintiennent en équilibre avec les oscillations continuelles des diverses fonctions du corps et de l'âme. Outre ces filets qui vont du cœur dans le cerveau, il en est qui vont du cœur au cerveau et que M. Cyon appelle dépresseurs. Ces derniers ont pour office de prévenir le cerveau, et par suite l'âme, des changements survenus dans le rythme et la force des contractions cardiaques. Ainsi, grâce aux nerfs pneumogastriques et accélérateurs, le cœur est un organe où tous les états passionnels, avec leurs nuances les plus délicates, se réfléchissent exactement et immédiatement comme dans un miroir. D'autre part, grâce aux nerfs dépresseurs et à la loi physiologique qui nous fait reporter le siège de nos sensations dans l'organe qui les recueille, notre conscience connaît l'infinie diversité des oscillations et des variations des battements cardiaques consécutifs aux états passionnels. La mécanique des mouvements du cœur dans la passion dépend de ces deux courants nerveux dirigés en sens inverse.

« Tous les mouvements agréables ou joyeux de l'âme excitent les nerfs accélérateurs du cœur et font battre cet organe très vite en diminuant l'intensité des contractions qu'il éprouve. Au con-

traire, tous les mouvements tristes ou affligeants agissent principalement sur les fibres ralenties des nerfs pneumogastriques. Les émotions de ce genre diminuent la vitesse des battements du cœur, augmentent par suite la quantité de sang que cet organe pompe pendant la diastole et il en résulte que les contractions destinées à chasser le sang dans les vaisseaux deviennent alors pénibles et longues. »

Une douleur imprévue, subite et violente, peut amener des contractions irrégulières, tumultueuses, dues à une paralysie des nerfs moteurs; et il n'est pas rare de voir survenir un arrêt complet du mouvement cardiaque, et par suite une syncope succéder à cette excitation désordonnée.

Les expressions employées dans le langage courant répondent exactement à ces phénomènes : palpiter, tressaillir de joie, avoir le cœur léger, le cœur gros, oppressé, brisé.

L'intensité des effets des passions sur le cœur dépend surtout du degré d'excitabilité des nerfs qui relient le cœur au cerveau. Plus ce degré est élevé, plus les mouvements cardiaques sont prononcés et plus aussi les impressions consécutives sont délicates. Les nerfs sont très excitables chez la femme et les enfants : de là leur sensibilité.

Le cœur et la tension artérielle sont le vrai thermomètre des états passionnels. — « Ai-je peur! Tâtez mon pouls! » — dit Louis XVI à la foule furieuse qui l'entoure. Et M. Cyon se fait fort d'établir, à l'aide du cardiographe, le degré de chagrin ou... d'allégresse qui affecte le cœur d'un héritier.

Le cœur répond d'autre manière aux excitations nerveuses du cerveau. Dans le cerveau, la nutrition et la transformation des tissus sont très actives, et l'équilibre moléculaire très instable est profondément modifié pour des causes qui laissent insensibles les autres parties du corps : « De toutes les fonctions de l'organisme, la plus sensible est la conscience. »

Or, une loi physiologique veut que le sang afflue abondamment dans tout organe qui travaille. Il accourt apporter aux combustions vitales l'aliment nécessaire. Toute émotion attire donc le sang au cerveau, et provoque les phénomènes de rougeur et de pâleur qui caractérisent la plupart des états passionnels.

#### LES MUSCLES ET LES ÉMOTIONS

Le système musculaire est le canal par où se décharge au dehors l'afflux nerveux. L'émotion se traduit par la contraction, la détente

ou l'affaissement des muscles, suivant qu'il y a attaque ou défense, tension ou abandon de la volonté. L'émotion violente produit le tremblement.

L'action de l'émotion sur les muscles est d'autant plus énergique que l'émotion elle-même est plus intense, et que le muscle intéressé est plus petit : de là, la mobilité des muscles du visage, l'expressivité de la physionomie.

L'action de l'émotion sur la respiration est indirecte, dérivée. Elle est le résultat du trouble profond apporté au fonctionnement du système nerveux et musculaire et à la circulation du sang. « Le cœur est sous l'influence des sentiments; le poumon est sous l'influence de la pensée : dans l'attention profonde, la respiration cesse presque. » (M. PAPILLON.)

L'émotion vive agit aussi sur les autres fonctions organiques, digestion, nutrition, sécrétions, et provoque des phénomènes spéciaux.

Les émotions ont donc sur tout l'organisme un retentissement profond et immédiat. Suivant leur nature et leur intensité, elles sont excitantes ou déprimantes, créatrices d'énergie ou de faiblesse, et, dans les deux cas, elles se traduisent par des gestes et des attitudes caractéristiques.

### C) Manifestations extérieures des émotions

La distinction des émotions en énergétiques ou dépressives, en offensives ou défensives, est assez délicate. Le sentiment affectif n'est presque jamais simple et les ondes passionnelles se croisent et s'entre-croisent, s'enchevêtrent dans l'âme humaine, comme le font les ondes nerveuses dans le corps humain. La réaction à l'offense diffère avec les individus, et dans le même individu avec l'humeur ou la santé : l'homme n'est pas un, et la passion n'est pas une.

D'une manière générale, le plaisir est force et la douleur faiblesse; l'attraction conduit à l'offense, la répulsion à la défense.

Tout ce qui est plaisir, joie, désir, procure un sentiment vague de bien-être physique, de surabondance, de force, et se manifeste par une expression de dilatation, d'expansion, d'exubérance de vie.

« La gaité s'accompagne d'un cortège de phénomènes physiologiques qui tous dénotent un excès de force à dépenser. La vie déborde

de toute part. L'individu ne peut rester en place : il gesticule, il chante; les muscles de son visage se contractent, de manière à exprimer le plaisir. La respiration devient plus active; la chaleur augmente. Tous les muscles du visage ont une tendance à se contracter, ce qui produit l'épanouissement de la physionomie, et particulièrement le sourire, qui se retrouve sous l'expression de tous les plaisirs. »

Doucement affecté par les émotions de joie, le cœur bat plus vite. On rougit de plaisir. Les nerfs se détendent. La physionomie est « ouverte », réjouie; le regard brille, le visage rayonne.

Ces émotions favorisent toutes les fonctions organiques, même les fonctions sexuelles. Leur action sur l'organisme est donc des plus salutaires. Mais « *est modus in rebus* ». L'être humain n'est capable que d'une quantité donnée d'émotion. La joie violente, le plaisir exagéré sont suivis de fatigue ou d'épuisement. Même, sous le choc d'un grand bonheur inattendu, le cœur s'arrête et l'on meurt de joie comme l'on meurt de douleur.

Au contraire de ce qui est plaisir, tout ce qui est peine épuise et déprime. Les manifestations des émotions de douleur, de tristesse, de crainte, sont d'épuisement, d'affaiblissement; leur caractère est, pour employer l'expression de A. Fouillée, concentrique.

Elles peuvent cependant débiter par un accroissement de l'activité; l'organisme fait effort pour écarter l'offense ou le danger; l'instinct de la conservation bande, un moment, les ressorts de l'énergie humaine. Mais cette surexcitation due seulement à l'intensité de la stimulation, n'est que passagère; dès que l'être sent la victoire au-dessus de ses forces, elle tombe et la prostration apparaît. Même celle-ci est immédiate dans la surprise du danger ou de la douleur.

Les émotions et les passions peuvent être considérées au point de vue de leur direction vers le moi ou vers autrui. Les premières proviennent d'un besoin d'expansion. Elles sont dues à une exubérance de force morale, née elle-même d'un exubérance de force physique. Et cet excès de force veut se dépenser.

Les sentiments altruistes sont donc essentiellement énergétiques.

L'homme moralement ou physiquement faible se replie sur lui-même : il craint; et les émotions égoïstes qui l'agitent sont d'ordre dépressif et défensif.

Il y a donc analogie entre les sentiments altruistes et les émotions de plaisir d'un côté; entre les sentiments égoïstes et les émotions de peine de l'autre.

Mais, quelle que soit son origine, qu'elle dérive de l'altruisme ou bien de l'égoïsme, la passion portée à son paroxysme devient essentiellement énergétique. Elle s'empare tyranniquement de l'âme humaine, en chasse tout autre sentiment, crée la pensée fixe, le désir aveugle, la volonté obstinée, et, étouffant même l'instinct qui l'a engendrée, elle tend à l'extrême tous les ressorts de l'être. A ce degré d'intensité, il faut que la passion explose et elle explose presque toujours en actes de violence et de mort. Elle jette l'homme à la gorge de l'homme.

Ainsi font l'indignation, la colère et surtout la fureur. Ces passions se manifestent par des mouvements d'une extraordinaire violence et leur expression est une expression de menace, d'énergie et de brutalité outrancières.

La fureur met violemment en jeu tous les muscles du corps humain. Elle s'exhale en cris, en hurlements, en rugissements, qui ont pour effet, d'un côté, d'étonner et d'ébranler l'ennemi; de l'autre, de réagir contre le froid de la peur en réchauffant le sang (1).

Le cœur et la circulation sont impressionnés. Le visage devient rouge, parfois livide; les veines du cou et du front se gonflent; les muscles du visage se contractent violemment et se relèvent. Les dents se serrent; les lèvres se rétractent, montrant les dents à découvert comme prêtes à mordre. La respiration est forte, saccadée. Le regard étincelle.

Dans l'impuissance, la fureur se répand en cris et en gestes désordonnés et frénétiques. L'enfant se roule à terre avec des pleurs, des cris, des frémissements.

La colère et l'indignation offrent, à des degrés moindres, les mêmes symptômes que la fureur.

### 3° Réaction réciproque du physique et du moral

#### A) Action du physique sur les passions

« On parle d'une armée européenne où, pendant les exercices, retentit le commandement : « Faites la figure féroce ! » puis un second ordre : « Encore plus féroce ». Il s'agit pour les hommes de contracter les traits du visage pour prendre l'aspect de furieux qui vont tout massacrer. »

J'ignore quelle est cette armée et quel est le but de cette pra-

(1) « La colère est l'éperon du courage. » (D<sup>r</sup> ALIBERT.)

tique qui d'abord étonne. Veut-on simplement effrayer l'ennemi; et le visage rendu volontairement féroce remplace-t-il le masque hideux jadis employé chez les peuples orientaux; ou bien est-ce une inconsciente application de la loi physiologique qui porte les animaux à s'exciter au combat, à allumer leur fureur, à mettre leur sang et leurs nerfs en train par des mouvements violents et désordonnés?

Cette loi a été exprimée par Shakespeare et formulée par Darwin : il est intéressant de comparer le poète et le savant.

En temps de paix, rien ne sied mieux à l'homme  
 Qu'une douce tranquillité, qu'une allure modeste;  
 Mais quand le vent de la guerre souffle à nos oreilles,  
 Alors il faut faire comme le tigre :  
 Roidir ses tendons, exciter son sang,  
 Donner à ses yeux un aspect terrible,  
 Affermir ses dents, dilater ses narines,  
 Respirer à pleins poumons et tendre à la fois  
 Tous les ressorts de son être! sus! sus! nobles Anglais (1)!

(SHAKESPEARE.)

Et Darwin explique :

« La libre expression d'une émotion quelconque par ses signes extérieurs la rend plus intense. Inversement, les efforts faits pour réprimer toute manifestation extérieure d'une émotion modèrent l'émotion elle-même. L'homme qui se laisse aller à des gestes violents augmente sa fureur; celui qui n'exerce aucun contrôle sur les marques de sa frayeur ressent une frayeur bien plus grande; celui qui reste inerte sous le coup d'une grande douleur perd sa meilleure chance de pouvoir réagir contre elle. Ces résultats viennent en partie de la relation intime qui existe entre presque toutes les émotions et leur manifestation extérieure, en partie de l'influence directe de l'effort musculaire sur le cœur et par conséquent sur le cerveau (2). »

Une loi d'association relie donc étroitement l'émotion et sa ma-

---

(1) Citation faite par Darwin.

(2) Burke assurait avoir souvent éprouvé que la colère s'allumait en lui, à mesure qu'il contrefaisait les signes extérieurs de cette passion et Dugald Stewart, qui rapporte le fait, remarque : « Est-ce que les chiens, les enfants et même les grandes personnes qui luttent en jouant, ne finissent pas souvent par se fâcher tout de bon? »

Le dicton populaire « jeux de mains, jeux de vilains » est l'expression de la même pensée.

nifestation, au point que cette manifestation artificiellement provoquée peut à son tour provoquer l'émotion. Même de ce fait le psychologue américain William James a cru pouvoir inférer que l'expression est cause, et non conséquence des états émotionnels. Il dit : « Les faits de conscience ne sont que des actions réflexes arrêtées. » Et « les émotions sont la reverbération consciente des actions réflexes..... »

« Nos passions sont constituées et composées avec les changements corporels que nous prétendons être leurs conséquences. Nous ne tremblons pas par crainte : nous craignons parce que nous sommes tremblants; nous sommes tristes, parce que nous avons le cœur serré et les larmes aux yeux..... »

Si la théorie n'est qu'originale, les faits restent; et lorsque M. James affirme : « La fuite augmente la panique et la crée. Refusez d'exprimer une passion et elle meurt », l'on est obligé de reconnaître qu'il y a dans ces assertions un grand fond de vérité.

La fiction, par le geste, d'une émotion, crée cette émotion; et l'air de bravoure est de la bravoure en puissance.

#### **B) Action de la volonté sur les passions**

La volonté a donc sur l'émotion une action réelle : elle peut l'intensifier en exagérant les mouvements extérieurs par lesquels elle se manifeste, elle peut la combattre en exécutant les gestes attachés aux dispositions contraires. Elle peut même créer la passion de toutes pièces et cela arrive parfois au théâtre. Ce qui est vrai pour les émotions, l'est aussi pour les sentiments, et l'expression volontaire d'un sentiment peut faire naître ce sentiment, en faisant naître les sensations qui lui sont liées et qui à leur tour s'associent aux sentiments corrélatifs.

#### **C) Action de l'Intelligence sur les passions**

L'idée possède une puissance analogue à celle de la volonté.

« L'idée a une force propre », dit M. A. Fouillée, et il développe : « Toute idée est une image, une représentation intérieure de l'acte; or la représentation d'un acte, c'est-à-dire d'un ensemble de mouvements, en est le premier moment, le début, et est aussi elle-même l'occasion commencée, le mouvement à la fois naissant et réprimé. L'idée d'une action possible est donc une tendance réelle, c'est-à-

dire une puissance déjà agissante, et non une possibilité purement abstraite. »

« S'affirmer une idée, dit aussi M. Lévy, se répéter cette affirmation, c'est, en cumulant ainsi sur elle l'attention, en la maintenant ainsi avec complaisance dans l'esprit, lui donner la vitalité nécessaire pour réapparaître, des bas-fonds où elle sommeillait, à la pleine lumière de la conscience. Par là l'assentiment stérile que nous lui accordons se transforme en une croyance ferme et féconde; par là elle acquerra une telle force d'expansion qu'elle aboutira presque fatalement à la réalisation effective (1). »

Et que l'idée s'attache à un acte ou à un sentiment, elle initie l'acte ou le sentiment.

Parmi les facultés intellectuelles, deux surtout, le jugement et l'imagination, exercent sur la sensibilité une influence considérable. Le jugement contrôle, modère ou arrête, s'oppose aux écarts et aux excès. L'imagination, au contraire, exalte et aveugle. Elle transforme la sensibilité nerveuse en sensibilité cérébrale, en passion. L'image créant le sentiment, plus l'image est vive, plus le sentiment est puissant. On a dit : la lâcheté est une maladie de l'imagination. Une imagination vive voit partout des fantômes, et si la volonté est impuissante à les repousser, la lâcheté naîtra — comme naîtra le courage, si les images présentées à l'esprit sont de triomphe et de gloire, d'exaltation.

#### 4° Causes des émotions

Quand ils décrivent les symptômes qui accompagnent les émotions, quand ils montrent le processus par lequel la sensibilité nerveuse irritée fait appel au cerveau et provoque ainsi l'intervention musculaire, les savants concordent, mais l'accord cesse, lorsqu'il s'agit de pénétrer et de déterminer les causes des émotions.

M. Dumont se contente d'exposer le conflit :

« Les mouvements de la substance nerveuse produisent les phénomènes de la sensibilité ou de l'intelligence.

« Le même phénomène se présente au point de vue objectif, comme un mouvement, au point de vue subjectif, comme un fait de conscience. Le physiologiste voit le mouvement; le métaphysicien, la sensation. »

---

(1) Ce phénomène a un nom scientifique : c'est l'auto-suggestion.

Donc, double tendance. D'ailleurs, jusque dans le même camp, désaccord.

Le D<sup>r</sup> Mosso avoue : « On s'imagine que les impressions extérieures donnent naissance à un courant qui pénètre par les nerfs jusqu'au cerveau, qui les élabore en pensées ou en sentiments. Mais comment a lieu le passage de la sensation à la pensée, on l'ignore. »

Et physiologiste, il recherche dans la propriété de la substance vivante la cause des nombreux phénomènes attribués par Darwin à la volonté et aux causes accidentelles de lieux et de circonstances.

S'appuyant sur ce fait qu'il a pu produire les symptômes de la peur chez des animaux à qui il avait sectionné la moelle épinière, il conclut : « Ce que nous croyons le résultat d'un choix libre est une nécessité fatale, conséquence d'une chaîne indissoluble de causes et d'effets, d'actions physiques et mécaniques, de réactions automatiques et inconscientes de la machine humaine (1). »

D'après Darwin et son école, tous les phénomènes physiologiques qui accompagnent les émotions ont pour explication la mise en état de défense et la protection de l'individu et de l'espèce. Ils dérivent soit de l'idée d'utilité, soit de l'action nerveuse. Ils sont commandés par les trois principes régulateurs suivants :

- 1<sup>o</sup> Le principe de l'association des actes utiles ;
- 2<sup>o</sup> Le principe de l'antithèse ;
- 3<sup>o</sup> Le principe de l'action directe du système nerveux.

1<sup>o</sup> Les actes utiles deviennent habituels en s'associant à certains états d'esprit et sont accomplis, que le besoin s'en fasse ou non sentir, dans chaque cas particulier.

Ainsi certains actes utiles, accomplis d'abord d'une manière raisonnée, ont été convertis en actes réflexes par l'habitude et l'association ; et ils sont maintenant si bien fixés par l'hérédité, qu'ils se produisent même sans aucun effet utile toutes les fois que surgissent des causes semblables à celles qui, à l'origine, en provoquaient l'accomplissement volontaire.

Le pouvoir des centres nerveux croît d'ailleurs avec la fréquence de leur excitation et l'acte devient automatique (2).

---

(1) Les sensations de douleur et le sentiment de peur, intimement liés, se traduisent par les mêmes manifestations. Il est aussi logique de conclure des expériences du D<sup>r</sup> Mosso à la douleur qu'à la peur.

(2) A l'appui de sa thèse, Darwin cite une anecdote caractéristique.

Il appuyait son visage contre l'épaisse glace de verre d'une cage où était enfermé un serpent et il avait pris la ferme résolution de ne pas bouger, si l'animal s'élançait sur lui. De fait le serpent s'élança, et Darwin de faire un bond en arrière « avec une éton-

2° L'état de l'esprit inverse de l'état qui a amené un acte utile habituel amène les mouvements contraires aux mouvements produits par celui-ci.

3° Certains actes sont dus à la constitution même du système nerveux et sont complètement indépendants de la volonté et, jusqu'à un certain point, de l'habitude.

Ainsi, action nerveuse, utilité et habitude, voilà pour Darwin les origines des émotions et de leurs expressions.

Mais les philosophes s'élèvent contre les doctrines des physiologistes. Ils leur reprochent de laisser de côté l'intelligence et la volonté. L'état émotionnel, d'après eux, renferme trois éléments : intellectuel, sensible, volitif, se traduisant par perception, douleur, aversion ; et, suivant qu'ils accordent la prédominance à l'un ou à l'autre de ces éléments, ils placent la source de l'émotion dans la sensibilité, l'intelligence ou la volonté.

Les premiers considèrent l'être humain comme un ensemble de forces physiologiques, intellectuelles, morales. L'état de peine naît de la rupture de l'équilibre entre ces différentes forces, et la destruction ou la désorganisation des éléments organiques, par exemple, crée la douleur (DUMONT).

Les seconds font naître l'émotion de la perception de l'objet agréable ou dangereux, de la représentation par l'esprit du plaisir à éprouver ou du danger à courir. Descartes dit : « Les passions sont des précipitations de pensées » et Pascal complète : « A mesure qu'on a plus d'intelligence, les passions sont plus grandes. »

Enfin les troisièmes expliquent, avec M. A. Fouillée : « Les émotions sont des mouvements instinctifs de la volonté, réagissant sous l'influence du plaisir ou de la douleur. Ces mouvements modifient d'une part le cours des idées et se communiquent d'autre part aux organes où ils s'expriment. »

M. A. Fouillée dit aussi, et la thèse est un peu différente :

---

nante rapidité ». La volonté et la raison avaient été impuissantes à triompher de l'instinct.

Et que l'instinct est acquis, le fait suivant le prouve :

M. Bernacchi, de l'expédition de la *Discovery*, rapporte que, pendant deux ans et demi qu'ils séjournèrent dans les glaces polaires, les membres de l'expédition se nourrissent de chair de phoque et de pingouins, et il raconte :

« On s'en empare très facilement. Ces animaux, n'ayant jamais vu d'êtres humains, ne connaissent pas la peur. On s'approche d'eux ainsi que d'un objet inanimé, on les caresse, puis on les tue. C'est cruel, mais c'est commode. »

Rudyard Kipling fait naître la peur du meurtre d'un homme par le tigre. C'est bien de l'homme même, le plus tremblant des êtres, qu'est né le meurtre — et la peur !

« La sensation amenant une impression de plaisir ou de peine entraîne une préférence de la jouissance sur la souffrance; mais cette préférence est le germe de la volonté, et le discernement le germe de l'intelligence. »

Je constate, en me gardant bien de conclure :

Par la sensation, l'homme jouit et souffre; par l'intelligence, il prend conscience des causes de sa jouissance et de sa souffrance; par la volonté, il combat pour se rendre maître des causes de sa jouissance, ou écarter les causes de sa souffrance.

La sensibilité s'émeut, l'intelligence pèse, la volonté décide.

C'est-à-dire que, dans la passion comme en tout, chacune des facultés humaines joue son rôle. L'homme tout entier est affecté; et pour combattre ou favoriser la passion, il faut faire appel à l'homme tout entier, et mettre en jeu toutes ses forces et toutes ses facultés.

### 5° Origine des émotions

Mais l'origine des passions, leur source profonde est dans la finalité même des buts de la nature, c'est-à-dire dans le vouloir vivre.

« La faim et l'amour mènent le monde », dit Schiller, et aussi la peur, et aussi la haine, toutes nées du vouloir-vivre.

L'homme primitif ne s'extasiait pas devant les beautés de la nature. Son œil, avide et anxieux, fouillait les profondeurs de la forêt pour découvrir la proie ou le chasseur. Il voulait vivre, il voulait ne pas mourir. Il avait faim, il avait peur. Et la faim et la peur sont les deux passions premières. La faim jette à l'offense, la peur à la défense : Toutes deux aboutissent au combat.

L'effort est partout, et c'est la loi de la vie. Il se manifeste sous une double forme : par le travail, qui est l'effort contre la nature; par le combat, qui est l'effort contre l'homme.

Nés de la même loi de nature, la guerre et le travail sont frères.

L'amour eut, au début, le caractère de violence de la faim. Il fut un besoin impérieux comme elle. L'homme eut faim de la femme et la femme fut la proie.

On a dit l'amour « plus fort que la mort ». L'affirmation n'est vraie que pour l'amour maternel. « Le courage des mères seul est sans exception ».

Que pèsent, au regard de l'amour maternel, les autres amours? C'est que l'amour maternel est, par excellence, la sauvegarde de l'espèce. Le mâle peut mourir — dans certaines espèces, il est

sacrifié pendant l'acte même de la procréation — la mère reste qui assure l'existence de la progéniture.

L'amour paternel et l'amour filial ne correspondent pas aux vues de la nature. Aussi ces sentiments sont surtout d'ordre acquis, d'ordre moral. Jusqu'à un certain point, l'amour paternel dérive de l'instinct de conservation; et c'est un désir de nature que le désir d'être continué dans sa race. L'amour filial, lui, est seulement fait du dénuement de l'enfant, de son besoin d'être protégé. Il s'affaiblit au fur et à mesure que l'enfant grandit, et chez l'homme fait, il s'efface presque devant l'amour sexuel.

La nature n'a ni remords, ni regards en arrière.

L'amour maternel lui-même prend un caractère moral lorsque l'enfant est assez fort pour se suffire. Aussi la mère humaine est-elle la seule qui aime toujours.

Le sentiment de l'amour est, dans l'homme primitif, essentiellement égoïste, et l'acte sexuel n'est guère pour lui que l'assouvissement d'un impérieux besoin. Ce sentiment devient chez la femme nettement, violemment altruiste, mais limité à la progéniture et presque exclusif d'autres amours.

La faim, pour abattre la proie trop forte; la peur, pour combattre l'animal féroce trop puissant, rassemblèrent les premiers individus, firent le troupeau. Cimentés par l'amour sexuel et l'amour maternel, les liens imposés par le besoin se resserrèrent et engendrèrent successivement l'amour de la famille, celui de la cité, puis de la patrie, enfin l'amour de l'humanité : toutes les affections sympathiques, réfrénatrices de l'égoïsme et créatrices des sociétés. Mais ce que le sentiment gagne en étendue, il le perd en profondeur, et notre patriotisme ne ressemble que de fort loin au patriotisme farouche et exclusif que le citoyen grec ou romain nourrissait pour la cité.

L'amour ne va guère sans la haine : haine contre qui s'oppose à sa satisfaction, haine contre qui menace l'objet aimé. Aussi, c'est une étrange conception que celle d'un patriotisme douceâtre et tolérant, patient des injures à la patrie, sans jalousie contre l'étranger, sans haine contre l'ennemi.

Qui ne sait haïr ne sait aimer.

La haine est par excellence la passion d'agression et de meurtre. C'est elle qui donne aux guerres nationales d'aujourd'hui un caractère d'acharnement à peu près inconnu aux guerres purement politiques des siècles antérieurs, où la patrie n'était pas en jeu; et elle leur donne ainsi un haut caractère de moralité.

### III — L'Être intelligent

#### I

L'homme, par la sensibilité, reste courbé sous le joug de la nature, enserré dans les liens de l'animalité. Par l'intelligence, il s'élève au-dessus du monde sensible et pénètre dans le monde de la pensée, où il règne en maître.

Ces deux mondes, de la sensation et de la pensée, sont si différents, que les spiritualistes, avec Platon, les opposent l'un à l'autre. Le principe de la connaissance, d'après Platon, c'est l'âme; et l'âme connaît soit par elle-même, soit par les organes du corps, suivant l'objet de la connaissance. « La science ne réside pas dans la sensation, mais dans la réflexion sur la sensation. »

Les sensualistes au contraire affirment : « L'intellect doit d'abord être fondé dans le sens »; et la science moderne, qui a qualité d'être sensualiste, s'efforce de ramener à un principe unique d'ordre physique la diversité des phénomènes qui se passent en nous et en dehors de nous.

Et ce principe est le mouvement.

« Tout dans la nature, disent-ils avec M. Herzen, est mouvement ou mode de mouvement, et la lumière et la chaleur et l'électricité et la matière elle-même; mouvement, l'impression ressentie par les nerfs; mouvement, le transfert de cette impression au cerveau, et aussi le transfert des ordres du cerveau aux organes d'exécution, et l'exécution même de ces ordres.

« Ainsi, l'acte psychique qui transforme l'impression en pensée est intercalé entre deux mouvements; il naît de l'un, il meurt en donnant naissance à l'autre : donc il est mouvement (1). »

M. A. Fouillée remarque que la psychologie moderne, avec

---

(1) Certains physiologistes vont jusqu'à attribuer aux organes intérieurs, par exemple aux viscères abdominaux, un rôle important dans la formation du sentiment et des pensées. « La cause générale qui modifie les extrémités sentantes des nerfs, agit pareillement à notre insu sur les organes internes indépendants des déterminations de la volonté. Ces impressions, transmises au cerveau, peuvent s'y transformer en sentiments et en idées; et même provoquer des décisions de la volonté. Il est en nous une force intérieure qui règle, coordonne, harmonise les effets de la sensibilité organique, et qui par là est bien supérieure à la sensibilité même. » (A rapprocher de la théorie de M. William James sur les origines des émotions.)

H. Spencer et Taine, incline à accepter cette doctrine. Pour lui, il lui répugne que les phénomènes intellectuels soient soumis à un principe matériel. Cependant, l'idée d'unité lui plaît et il trouve « une unité plus profonde et plus vraie dans le rapport des idées au désir et au mouvement, à « l'appétit » d'Aristote, au « vouloir-vivre » de Schopenhauer, qui est le grand ressort de la vie. »

« Le cerveau humain, explique-t-il, n'est arrivé à son développement total qu'à la suite de très lentes accumulations poursuivies pendant des siècles. La forme actuelle de la pensée n'est que le dernier terme des évolutions antérieures; et l'intérêt a joué dans la formation de la pensée, comme en tout, un rôle capital.

« L'affirmation : « *l'intellect doit d'abord être fondé dans le sens* » est donc justifiée. Mais la sensation brute n'explique pas tout. Il y a aussi l'émotion agréable ou pénible, et aussi la réaction de la volonté.

« La première différence que l'être saisisse, c'est l'aise ou le malaise; le premier éveil de l'intelligence est la douleur. On a d'abord jugé par contraste senti.

« Le sentiment des différences ou des ressemblances s'est ensuite transformé en idée, en se renforçant et en se mettant au point visuel de la conscience.

« Sensation, émotion, volition, sont les éléments de tout acte intellectuel, sont les trois couleurs du spectre mental »; et la sensation d'un côté, et le désir de l'autre expliquent tous les modes particuliers du fonctionnement intellectuel.

« Mais, avoue M. Fouillée, les éléments essentiels de la pensée nous échappent. Il faut rechercher une révélation de la réalité « non dans le forme et les rapports intelligibles, mais dans le fonds « même de la conscience », comme le croient ceux qui professent la philosophie de la volonté. »

La diversité de ces théories montre que l'esprit humain ignore et sa nature, et les ressorts intimes de son fonctionnement, qu'il est réduit aux hypothèses. Le physiologiste Mosso le reconnaît, et le reconnaît aussi le philosophe spiritualiste A. Fouillée.

Quoi qu'il en soit, le cerveau est l'organe noble. Il a une double fonction : la première physiologique, qui se traduit par des phénomènes chimiques ou dynamiques; la deuxième psychique, qui se traduit par des phénomènes intellectuels. Il est le siège de la conscience et de l'intelligence.

Dans l'acte réflexe, une cellule retentit sur toutes les autres et

toutes les autres retentissent sur elle. Par l'intervention du cerveau, ce retentissement devient durable et indéfini; il crée la personnalité humaine.

## II

### Comment travaille l'intelligence

La matière sur laquelle travaille l'intelligence est l'idée.

L'idée est une impression psychique. Elle est une image qui, en présence des faits et des objets, se peint dans notre esprit.

Par l'expérience, l'esprit accumule les idées, c'est-à-dire les matériaux qui alimenteront son activité. Lorsqu'il en est besoin, sous l'influence d'une cause extérieure ou à la demande de la volonté, une idée réapparaît dans la conscience; il y a ébranlement ou vibration d'une cellule nerveuse; d'autres cellules se mettent en vibration et provoquent la « phosphorescence » de nouvelles idées, liées avec la première et entre elles. L'esprit brasse ces idées; il saisit leurs rapports et les rapports de leur rapports; il compare et juge; abstrait, induit ou déduit; simplifie et généralise : bref, raisonne; il multiplie les combinaisons entre idées et rapports d'idées; et ainsi comparant, raisonnant et imaginant, il produit la pensée.

L'acte par lequel l'esprit produit la pensée — et qui s'appelle aussi pensée (1) — comprend donc trois phases :

1<sup>o</sup> L'esprit conçoit, c'est-à-dire saisit les notions de l'idée;

2<sup>o</sup> Il juge et raisonne, c'est-à-dire affirme un rapport entre les idées ou entre les rapports d'idées;

3<sup>o</sup> Il imagine ou combine.

Ainsi interviennent, successivement ou simultanément, les différentes facultés de l'esprit, parmi lesquelles l'imitation, l'attention, la mémoire, l'association des idées, l'imagination jouent le rôle prépondérant.

### L'IMITATION

L'imitation, faculté d'ordre presque animal, est le premier signe intellectuel qui apparaisse dans l'homme, son premier effort pour sortir de l'instinct. A quatre mois déjà, l'enfant imite ce qu'il voit faire.

---

(1) Le même terme désigne donc à la fois l'acte lui-même et le résultat de l'acte.

Aussi M. Baldwin et M. Gabriel Tarde font du phénomène psychologique de l'imitation « le type achevé de la réaction sensori-motrice qui, mieux que tout autre, peut expliquer les premières phases du développement mental, soit dans l'homme, soit dans les sociétés ».

De l'imitation découlent l'habitude et l'accommodation : « L'habitude, c'est-à-dire la tendance de l'organisme à maintenir les états et les mouvements qui lui sont avantageux et sa capacité à les maintenir avec une aisance toujours accrue; l'accommodation, c'est-à-dire la capacité que possède l'organisme et la nécessité où il se trouve de s'acquitter de fonctions de plus en plus complexes, pour s'adapter à des excitations ambiantes elles-mêmes de plus en plus complexes. »

L'imitation étend d'ailleurs son empire jusque dans le domaine de la volonté, — il y a de l'imitation dans la suggestion, — jusque dans le domaine de l'action. — « Elle est au fond des paniques comme des élans héroïques des armées. » (BERTILLON.)

#### L'ATTENTION

Une impression agit sur nos sens. Elle peut passer inaperçue ou, si elle est perçue, son action peut être passagère : elle n'est pas retenue et elle reste inutile pour notre expérience. Si, au contraire, l'esprit la saisit, si nos facultés intellectuelles s'y attachent, elle s'imprime dans le cerveau et elle augmente nos acquisitions.

Cette faculté de saisir et de retenir l'impression, donc de former l'idée, s'appelle l'attention.

Dans l'attention, il y a un double phénomène : 1° une représentation mentale renforcée; 2° un arrêt de toutes les sensations extérieures qui pourraient la troubler. L'attention sur un objet a pour conséquence la distraction par rapport aux autres objets. Le savant, plongé dans l'étude, perd le sentiment du monde extérieur et parfois de son existence. L'animal aux aguets, prêt à fondre sur sa proie, ne songe plus à sa propre sécurité. Facile est la surprise de qui croit surprendre; et elle est absolue et violente.

L'attention est volontaire ou involontaire; dans le premier cas, elle est un acte purement intellectuel; dans le second, elle est violemment appelée par un danger imminent ou provoquée par une impérieuse préoccupation. Mais, même volontairement, l'attention ne dépend pas entièrement de la volonté. Il faut qu'elle soit sollicitée, soit par l'intérêt, soit par l'attrait qu'exerce son objet sur l'esprit.

Darwin considère l'attention comme la plus importante de toutes les facultés qui concourent au développement de l'intelligence. Elle conditionne l'expérience; elle est donc à la base de toute connaissance et de tout progrès. C'est elle qui d'abord met des degrés entre les intelligences. Le génie n'est qu'une longue patience, mais cette patience est attention.

L'enfant ni le sauvage ne peuvent être attentifs, ou l'être longtemps. Prolongée, l'attention devient pour les cerveaux bruts une véritable torture (1). Elle exige d'ailleurs une grande dépense nerveuse. Le docteur Mosso raconte que des Indiens de la Floride, soumis à un assez long interrogatoire, ressentirent très vite une fatigue qui allait jusqu'à la paralysie.

Cependant, pour rendre les hommes primitifs aptes au progrès, il fallut d'abord éveiller leur attention, c'est-à-dire les contraindre à être attentifs. Le militarisme y parvint par l'énergie de ses répressions. Par là, il rendit l'humanité capable de progrès (2, 3).

#### LA MÉMOIRE

La mémoire est la faculté par laquelle l'esprit acquiert et conserve, pour les utiliser au moment voulu, les impressions emmagasinées par le cerveau.

Il semble que la mémoire s'enrichisse par un processus presque mécanique. On apprend par la répétition ou par l'attention, c'est-à-dire par impressions légères, mais nombreuses; ou bien par impressions peu nombreuses, mais énergiques. Lorsque l'intelligence est faible, elle procède de la première manière, et l'enfant apprend d'abord par répétition, en perroquet.

La destruction de la mémoire suit une loi constante. Comme si les impressions étaient superposées, les plus récentes disparaissent les premières et les plus anciennes en dernier lieu. Dans la disso-

---

(1) Il n'y a qu'à rappeler, pour être convaincu de la réalité du fait, les traits contractés et les regards angoissés de nos troupiers à la moindre question théorique. Et combien inutile le supplice! Jean Bart, à qui Louis XIV demandait comment il s'y était pris pour battre les Anglais, tomba, à ce que raconte la légende, à bras raccourcis sur les courtisans du Roi. Nous, pour contrôler l'habileté au tir de nos soldats, nous demandons qu'ils nous dégoisent les règles de tir.

(2) Herbert Spencer.

(3) M. d'Hotel fait une intéressante remarque sur ce qu'il appelle le signe pupillaire. Lorsqu'un auditeur en arrive à l'acquiescement, à la conviction, les pupilles se dilatent. Elles se contractent, au contraire, lorsqu'il se refuse, lorsqu'il est en état de défiance. En pédagogie, ce signe peut donc servir à doser l'attention de l'élève.

lution totale, l'oubli s'empare d'abord des faits récents, puis des idées, des sentiments, enfin des actes. Il y a régression, du complexe au simple, du volontaire à l'automatique. L'être humain s'animalise.

La mémoire est un élément fondamental de la pensée; mais son rôle, au point de vue moral, est encore plus élevé.

« Les cellules dont est composé notre corps naissent, combattent et meurent. En quelques années, rien de ce qui fut nous n'est plus, sinon nos actes et le souvenir de nos actes. En ce souvenir, en cette suggestion consiste réellement la personnalité humaine, non dans un corps qui se renouvelle sans cesse. » De fait, par rapport à l'enfant, à l'adolescent qu'il fut, l'homme mûr est un héritier; et c'est à la continuité de ses souvenirs, à la persistance de sa mémoire, qu'il doit la conscience de son être, sa personnalité.

Mais, malgré son importance, la mémoire est loin d'être la première parmi les facultés humaines, et c'est une erreur de faire de son développement la base de la formation intellectuelle de l'homme.

La mémoire, par une culture poussée à l'excès, s'hypertrophie aux dépens des circonvolutions voisines du cerveau, et déborde du coin où elle est normalement localisée pour étouffer l'intelligence, le jugement, et, assure-t-on, jusqu'à la volonté.

« Aussi, l'école primaire aussi bien que l'enseignement supérieur nous fabriquent-ils des générations d'abouliques et d'incapables, ressortissant à la tératologie pédagogique. »

#### ASSOCIATION DES IDÉES

Une cellule du cerveau s'ébranle et dégage une idée. L'ébranlement de cette cellule se communique à d'autres cellules et provoque le dégagement d'autres idées. Cette propagation de l'onde nerveuse dans le cerveau, et par conséquent l'éveil successif des idées, s'effectue suivant les lois déterminées. Cet éveil a lieu des manières les plus diverses : par ressemblance ou contraste, par rapprochement dans le temps ou l'espace, de cause à effet ou d'effet à cause, etc.

L'association des idées est-elle fatale ou dépend-elle de la volonté? On l'ignore. L'association des idées puise ses matériaux dans la mémoire, et la mémoire tantôt obéit à la volonté et tantôt lui échappe.

## IMAGINATION

L'imagination est le pouvoir d'associer des idées anciennes suivant un ordre nouveau. Le souvenir et l'association des idées sont donc ses éléments essentiels.

En langage littéraire, l'imagination est l'ensemble des facultés qui concourent à une œuvre d'art. Elle réunit alors les plus hautes puissances de l'esprit. C'est la faculté créatrice par excellence. Elle devance la raison et illumine sa voie. Elle prévoit, elle pénètre l'avenir. Elle devient une vue prophétique. M. Vacherot dit : « Imaginer dans le sens élevé et vrai du mot, c'est réaliser l'idéal.... Toute œuvre réelle d'imagination est un symbole. » Et le symbole ne doit sa puissance qu'à l'imagination. Le drapeau, par exemple, que peut-il être aux yeux d'un matérialisme grossier ?

L'imagination occupe, dans l'histoire de l'humanité, une place immense. Son rôle toujours capital, fut tantôt bienfaisant et tantôt funeste. Car c'est une faculté essentiellement indépendante et capricieuse. Elle regimbe au contrôle de la raison, et s'insurge contre les ordres de la volonté. On la surnomme « la folle du logis », et cette folle en est souvent la maîtresse.

La sensibilité et l'imagination ont d'étroites relations.

Sous le choc d'une émotion vive, d'un sentiment profond, toutes les cellules du cerveau se mettent à vibrer et laissent jaillir désordonnement images et pensées. Et plus l'instinct qui donne naissance à la passion est puissant, plus puissant aussi est l'essor de l'imagination.

De son côté, l'imagination agit sur la sensibilité pour la transformer en passion ; et, suivant les images suscitées, elle provoque les défaillances ou crée les héroïsmes.

Il faut à l'imagination un contrôle, le jugement ; un chef, la volonté.

## ESPRIT DE CONTRADICTION

Les savants ont surtout été frappés du rôle de l'imitation dans le développement de l'esprit humain : le contraire de l'imitation, la contradiction, n'a-t-elle pas joué un rôle, sinon plus étendu, du moins plus important et plus élevé ? Par l'imitation se sont répandues et conservées les acquisitions utiles. Mais il n'y a pas en elle de vertu créatrice. Il y en a dans la contradiction.

Celle-ci exerce d'abord sur le vrai et le juste un contrôle efficace. Elle permet de démasquer les erreurs qui se cachent sous le voile prestigieux de l'affirmation : « Il est évident que..... Il est indubitable que..... Il est incontestable que..... »

Mais surtout l'esprit de contradiction est l'esprit d'examen et de critique; donc de réforme et d'invention. Car l'esprit de critique, ayant découvert l'erreur, cherche à améliorer; ayant découvert le mal, cherche à guérir — et il est ainsi le véritable promoteur du progrès, aussi bien dans le domaine des faits que dans le domaine de la pensée.

#### RAISON PURE

Mémoire, association des idées, imagination, sont des facultés tributaires des sens, et dont l'action ne s'exerce que sur des idées nées des sens. Mais il est toute une classe d'idées qui semble ne pas appartenir au monde sensible et relever de facultés plus hautes.

Ce sont les vérités premières, les principes.

On range ces principes en deux groupes :

1° Le principe pratique, régulateur de la conduite. Il y a du bien, il y a du mal. Il faut faire le bien, éviter le mal. Ce principe a pour conséquence le devoir;

2° Les principes spéculatifs, dont les uns servent de fondement aux sciences exactes (principes analytiques), les autres aux sciences de faits (principes synthétiques).

Les spiritualistes affirment que les principes sont innés en nous et les font découler de la raison pure. Les empiristes prétendent qu'ils sont le fruit de l'expérience accumulée d'âge en âge. Acquis d'abord, ils furent ensuite transmis par l'hérédité et sont maintenant à peu près innés.

Considérée en elle-même, l'intelligence ne peut guère être modifiée : elle se meut entre les limites imposées par la constitution organique du cerveau. Mais considérée par rapport à son objet, l'intelligence offre une perfectibilité presque indéfinie.

Le cerveau humain renferme 60 millions de cellules cérébrales. Chaque cellule est capable de plusieurs impressions coexistantes. Ces impressions peuvent entrer en combinaison avec les impressions des autres cellules. On voit quel champ immense est ouvert à la pensée, et l'on conçoit que l'esprit humain s'enorgueillisse et rêve d'un empire illimité.

Mais la paresse humaine refuse l'effort intellectuel;

Mais la lutte pour la vie condamne au travail manuel, et le corps las ne permet pas au cerveau de travailler;

Mais la lutte pour la vie oblige les plus heureux à la spécialisation; et même pour eux la plus grande partie du champ intellectuel reste en friche.

Aussi la plupart des hommes vivent sur un fond très restreint d'idées communes, imposées et vagues; et rares sont les esprits qui s'élèvent jusqu'à l'idée générale, jusqu'à la pensée originale et indépendante.

Les facultés intellectuelles peuvent être distinguées en assimilatrices et créatrices, les unes d'acquisition et de préparation, les autres de dépense et de production.

Celles-là semence, celles-ci moisson.

Et c'est la moisson qui importe.

Aussi personne ne nie la prédominance des secondes sur les premières, et cependant développer les facultés assimilatrices, surtout « enrichir la mémoire », semble l'unique but que se propose l'éducateur en France. Il conduit au vestibule du temple, mais il ne permet pas qu'on en franchisse le seuil; et l'idéal pédagogique se réduit à l'idéal du singe et du perroquet : imiter, réciter.

On aime en France les esprits soumis et disciplinés, sages; on y redoute les facultés d'examen et de critique, que l'on estime être d'indiscipline et de révolte et qui sont de progrès et de création.

Et avec l'âge, tout doucement, tout naturellement, grâce à une compression savamment dosée, l'âme ardente de l'enfant se racornit en l'âme froide et indifférente du fonctionnaire, fruit moderne de l'arbre de la science.

L'homme qui ne sait pas, qui ne pense pas, reste sous la domination des sens, esclave de l'instinct, aux confins de l'animalité. Par l'intelligence, il s'affranchit du joug de la nature, dans la mesure exacte de la puissance de son esprit. Les facultés assimilatrices lui entr'ouvrent les portes de sa prison; par les facultés créatrices, il s'évade de cette terre, hors de l'emprise de la nature ennemie, pour se réfugier dans les régions sereines, immatérielles, où plane libre, libre... la pensée.

---

## IV — L'Être volontaire

### 1° La volonté

....D'où le ramène brutalement sur terre l'impérieuse nécessité : l'éternelle faim, l'éternelle peur.

La vie n'est pas rêve, la vie est action ; et la faculté maîtresse de l'homme est celle qui détermine à l'action : la volonté.

La volonté joue, dans les choses humaines, un rôle si considérable, qu'elle a paru à certains philosophes former le fond même de l'être, la substance de l'homme et, par extension, la substance de l'univers.

« Un esprit agite l'univers » et cet esprit est volonté.

La volonté considérée physiologiquement est un attribut essentiel de l'animalité. Elle distingue l'animal du végétal. Elle réside dans les hémisphères cérébraux, et l'ablation de ces organes entraîne la perte de la volonté chez l'animal.

Mais, chez l'animal, la volonté n'est qu'instinct ; elle est de nature purement organique. En est-il de même pour l'homme, être pensant et doué de raison ? Oui, disent les déterministes ; non, disent les spiritualistes.

D'après M. Ribot, les phénomènes de la volonté sont conditionnés par la constitution organique du sujet.

La volonté peut être affaiblie par défaut ou par excès d'impulsion ; et tantôt l'impulsion, insuffisante, ne meut pas la volonté, et tantôt, trop violente, elle l'emporte. Dans le premier cas, il y a aboulie, arrêt de la volonté et finalement inertie ; et, dans le second, le sujet est en proie à une impulsivité, à une irritabilité telle, qu'instrument passif d'une force qu'il ne peut maîtriser, il agit sans en avoir conscience et avant que la raison puisse intervenir.

La volonté va jusqu'à être anéantie dans le somnambulisme et l'extase. Dans l'extase, une image unique, ou une image qui sert de noyau à un groupe unique d'images, agit avec une extrême intensité, chasse de l'esprit toute autre représentation et, ne laissant aucun choix à la volonté, ne lui laisse aucune liberté.

Aussi, aux yeux de M. Ribot, la volition est un état de conscience final produit par la coordination plus ou moins complète d'un groupe d'états conscients, subconscients et inconscients, qui tous

réunis se traduisent par une action ou une inhibition, état physiologique résultant d'autres états physiologiques.

Cette coordination a pour facteur principal le caractère, « expression psychique d'un organisme individuel ». L'acte par lequel cette coordination s'établit et s'affirme est le choix, fondé sur une affinité de nature. Le choix est effet, non cause. Les actes et mouvements qui le suivent résultent directement de tendances, sentiments, images, idées qui ont abouti à se coordonner.

Et M. Ribot conclut, d'une conclusion fermement déterministe :

« Le travail psycho-physiologique de la délibération aboutit d'une part à un état de conscience, la volition; d'autre part à un ensemble de mouvements et d'arrêts. Le « Je veux » constate une situation, mais ne la constitue pas. »

Voici maintenant la doctrine spiritualiste sur la volonté.

L'acte de la volonté s'appelle volition. La volition a pour cause un motif, pour effet une action. Le motif est soit un acte d'intelligence qui peut toujours se juger, soit un élan du cœur qui peut toujours s'apprécier.

L'être humain, quand il veut, trouve d'abord en lui la triple conception de l'action, du but et des moyens. A cette conception s'ajoute l'examen des motifs qu'il a d'agir ou de s'abstenir; puis intervient l'influence des mobiles qui l'affectent et l'agitent en sens divers, sentiments moraux, sentiments d'attraction ou de répulsion, émotions et passions. Il délibère et, ayant délibéré, il se détermine. Mais la détermination n'est pas toujours la conclusion logique de la délibération. Elle peut lui être opposée. L'action suit la détermination; dans l'ordre physique la volonté se traduit par le mouvement; dans l'ordre intellectuel, par l'attention; dans l'ordre moral, par le commandement sur soi-même.

De ce que la détermination peut être contraire aux conseils de la raison et aux entraînements du cœur, les philosophes spiritualistes concluent que la volonté est libre. Même ils font de la liberté le caractère de la volonté, et de l'homme moral, sa cause efficiente (1).

(1) Le conflit des opinions apparaîtra surtout dans l'étude de l'homme moral. Cependant un mot.

La volonté est-elle libre? Non, disent les gens à volonté faible. Oui, disent les gens à volonté forte. Et les uns et les autres ont raison. Cette volonté est esclave qui se sent esclave, et libre qui se sent libre. Une vie n'arrive à la conscience d'elle-même qu'à condition d'être intense. Une volonté vacillante ne sent pas son être, n'est pas.

Ainsi on croit au libre arbitre, à la force de la volonté, lorsque, jeune, on se sent capable de violenter le destin et de violer la fortune. Mais le vieillard sent sa force décriée inégale aux forces qui l'environnent, dominée par elles : il devient déterministe.

Quoi qu'il en soit, une chose est certaine : celle-ci que, si l'homme est libre de vouloir, il n'est libre que de vouloir. Son pouvoir reste faible et limité. Il peut faire effort vers l'acte, mais être impuissant à l'accomplir. Vouloir et pouvoir sont deux ; seulement le premier est le principe et la condition indispensable du second.

L'homme est donc responsable du vouloir, affirmé par l'effort ; non de l'agir qui dépend du pouvoir. C'est la volonté qui est bonne, c'est la volonté qui est mauvaise.

On transporte cependant à l'action même le caractère de la volition, et l'on parle de bonnes actions, de mauvaises actions ; et l'on a raison, parce que la volition est non seulement l'intention d'agir, mais déjà le mouvement initial.

On dit aussi : « C'est la volonté qui constitue la personne humaine. L'intelligence, la sensibilité ne sont que nôtres ; la volonté est nous. »

C'est encore vrai, mais avec cette restriction, que la volonté est limitée dans son exercice par des forces qui ne dépendent pas d'elle. La personne humaine est activité volontaire, c'est-à-dire vouloir et pouvoir (1).

## 2° La suggestion

Toute supériorité, de quelque nature qu'elle soit, douée de prestige celui qui la possède, c'est-à-dire lui procure sur ses semblables une autorité qui se traduit dans le domaine des sentiments et des idées par la faculté d'émouvoir et de persuader, et dans le domaine de l'action par la faculté d'entraîner à l'acte. Mais il y a surtout emprise de la volonté forte sur les volontés faibles, emprise qui va jusqu'à l'asservissement de celles-ci à celle-là.

Cette action dominatrice s'appelle suggestion.

Et cette action est partout dans les choses humaines. Elle s'exerce de professeur à élève, d'écrivain à lecteur, de chef à soldat. Ses moyens sont la parole, le geste, le livre, l'exemple. Elle s'appelle persuasion, autorité, ascendant, commandement, fascination.

Il y a dans la suggestion deux éléments, d'un côté, la volonté

---

(1) Autre point de vue : On juge l'arbre à ses fruits ; et la méthode, dans l'état de relativité de nos connaissances, est prudente. Le germe sain — ici la vérité — est seul fécond. La foi en la volonté libre fortifie le vouloir, et le pouvoir. Donc la doctrine des spiritualistes est « humainement » vraie ; et le vrai « humain », en humanité, est supérieur au vrai scientifique.

de l'agent actif, de l'autre la créditivité (1) de l'agent passif. Et l'esprit est d'autant plus enclin à croire qu'il sait moins, qu'il est plus faible et plus chancelant. L'enfant, le vieillard, l'ignorant, sont de suggestion très facile, mais pour des raisons différentes. L'enfant surtout est en état constant de suggestion. Il a foi dans l'expérience, le savoir et la bonne foi des grandes personnes. Sa suggestibilité est faite de confiance. Elle s'affaiblit avec le développement régulier de l'intelligence et disparaît sans qu'il soit nécessaire d'aider l'œuvre de la nature. La confiance de l'enfant va d'abord aux parents, elle passe ensuite au maître, instituteur ou professeur. Elle ne se donne que difficilement, à contre-cœur, à l'étranger.

La suggestibilité du vieillard vient de la faiblesse seule de la volonté. Car le vieillard n'a guère qualité d'être confiant.

L'ignorant croit aveuglément en la parole de l'homme instruit. Mais il se laisse fasciner surtout par l'écrit, le livre, le journal. « Ceci est écrit dans mon journal » est pour lui un argument sans réplique. L'esprit d'examen et de critique lui manque; pourtant il veut savoir, il a besoin de croire; dans son impuissance, dans sa débilité, il prend les signes extérieurs de la conviction pour la conviction même, et les apparences de la vérité pour la vérité.

La suggestion définie par ses moyens est imitative, verbale ou persuasive, suivant qu'elle a recours au geste, à l'affirmation ou au raisonnement.

« Dans le premier âge, la suggestion imitative est toute-puissante, et il faut suivre le précepte de Locke : « *Peu de paroles, et beaucoup d'usages.* » En grandissant, l'enfant devient sensible à la suggestion verbale, et ce n'est pas en vain qu'on lui répète, *sans se soucier de les justifier*, quelques proverbes, tels que : « Fais ce que dois, advienne que pourra. »

« La suggestion persuasive réussira dès que l'enfant sera éveillé à la vie sentimentale. Par des louanges et des blâmes habilement distribués, on saura toucher son cœur.....

« L'éducateur saura discerner quel genre de suggestibilité prédomine chez son élève; cela est d'importance capitale. Les Spartiates montrent à leurs enfants des ilotes ivres : la méthode, excel-

---

(1) Qu'il faut se garder de confondre, avertit le Dr Bernheim, avec la crédulité. La crédulité est une infirmité de l'esprit; la créditivité, au contraire, est propriété intellectuelle des plus utiles. Sur elle est basée la tradition, l'éducation, etc. C'est un lien moral très puissant.

lente pour le sujet sentimental, sera funeste pour le sujet imitatif. (L'ilote est esclave, donc méprisé, et son exemple devait rester sans influence, ou ne soulever que le dégoût chez les maîtres.)

« L'habitude intervient ensuite et enracine les actes premiers de l'enfant, que ceux-ci soient dus à la suggestion imitative, verbale ou persuasive.

« La suggestion semble ne pas avoir prise sur les sujets doués de l'esprit d'opposition (1).

« Autant il est facile d'éduquer un enfant au début, terre vierge qui n'a encore reçu aucune semence, autant il est difficile de redresser de mauvaises habitudes. Il faudrait alors en arriver à la suggestion hypnotique ou médicale. » (Résumé d'après le D<sup>r</sup> F. REGNAULT, *La Suggestion dans l'éducation.*)

La suggestion fait donc le fond de l'éducation, et la valeur de l'éducateur réside dans sa puissance de suggestion — comme aussi la valeur du chef.

Pour que la suggestion ait lieu, il n'est pas même nécessaire qu'intervienne une volonté extérieure. Elle peut naître d'elle-même sous l'influence d'une idée fixe, ou bien être volontairement provoquée par l'application de l'esprit, par la concentration de l'attention sur un seul objet. C'est l'auto-suggestion, qui se produit aussi bien dans la foule que chez l'individu.

Tel est le phénomène curieux et redoutable de la suggestion, qui est en tout et partout, exerçant son action jusque sur les fonctions de l'organisme, jusque sur la vie inconsciente et automatique; commandant la vie de relations, commandant surtout, par la création des idées communes, la vie collective et les mouvements de sociétés.

Et la suggestion affirme surtout son empire par la toute-puissance de l'idée en laquelle réside le commandement des âmes et des esprits; sur laquelle repose le gouvernement des hommes (2).

---

(1) Mais n'est-ce pas là un phénomène de contre-imitation?

(2) Le D<sup>r</sup> Grasset donne, du mécanisme de l'hypnotisme, une explication curieuse qu'il déclare empruntée en partie à l'*Automatisme psychique* de Pierre JANET.

Il définit « phénomène psychique » tout phénomène dans lequel il y a de la pensée. Les phénomènes psychiques ressortent à deux groupes de centres nerveux différents, mais tous deux situés dans le cerveau. Le D<sup>r</sup> Grasset les dénomme « Centres psychiques supérieurs » et « Centres psychiques inférieurs »; et les représente graphiquement, les premiers par un point O, les seconds par un polygone placé au-dessous du point O.

Les sensations qui s'arrêtent au polygone restent non perçues et donnent naissance

aux actes psychiques inférieurs, caractérisés par l'automatisme et l'inconscience. Les sensations qui, au contraire, parviennent au point O sont perçues et produisent les actes « psychiques supérieurs », volontaires et conscients.

Or, dans le sommeil, les centres psychiques supérieurs dorment, les centres psychiques inférieurs s'émancipent et agissent en perroquets et en singes merveilleusement dressés.

La suggestion a précisément pour effet d'endormir les centres supérieurs et d'influencer les centres inférieurs qui, en l'absence du contrôle de la conscience, obéissent aveuglément à la volonté de l'hypnotiseur.

D'ailleurs, entre les deux genres de phénomènes, psychiques supérieurs et psychiques inférieurs, il n'y a pas de ligne de démarcation bien nette. Les centres supérieurs et inférieurs peuvent agir concurremment. Ils le font dans les actes d'instinct, d'habitude, de passion, d'entraînement grégaire. Ils peuvent aussi entrer en lutte.

« Les notions accumulées en nous par l'hérédité et qui constituent l'instinct sont conservées dans les centres psychiques inférieurs... Les centres supérieurs ne connaissent l'instinct que pour le discuter et le combattre. »

On dit que la passion aveugle. Elle annihile l'action des centres supérieurs pour ne laisser subsister que l'action des centres inférieurs.

Il se passe, dans la foule, un phénomène semblable; les centres psychiques supérieurs sont abolis; il y a abdication, devant la sensibilité, de l'intelligence et de la volonté. Mais c'est l'inverse qui se produit dans le meneur; et le D<sup>r</sup> Grasset dit, originalement : « Seul, le berger agit avec ses centres psychiques supérieurs sur le troupeau des polygones désagrégés. »

---

## V — Le Caractère

L'homme ne conçoit pas une pensée, n'exécute pas un acte, que chacune de ses facultés n'intervienne, et ne joue, dans la pensée ou l'acte, son rôle spécial et important. La personnalité humaine ne saurait être disséquée en parties distinctes et indépendantes. Volonté, intelligence, sensibilité; constitution organique, état de santé, état moral sont en étroite liaison et étroite dépendance, et à chaque pas, au courant de cette étude, il a fallu tenir compte de la pénétration mutuelle de ces éléments. Tous influent sur l'être et le paraître de l'homme; et leur ensemble constitue le caractère.

Le caractère forme la marque propre de l'individu, au sens psychologique du mot, et le différencie de tous les autres individus de la même espèce; c'est lui qui est la raison dernière du choix dans les conflits de la morale.

Le caractère a une base physiologique, le tempérament; une base psychologique, le naturel. Ces deux éléments sont hérités. Mais intervient un troisième élément que Littré appelle « innéité », Bain et Wundt « facteur personnel », et qui donne à chaque caractère son cachet distinctif.

Cependant ces trois éléments, s'ils constituent l'individualité, ne constituent pas la personnalité, c'est-à-dire ne suffisent pas à faire de l'homme un agent actif, dans l'acception large du mot.

Il faut, pour parfaire le caractère et créer une « personne », l'action de l'éducation.

Sur le fond natif du caractère, sur le naturel et le tempérament, agissent notre volonté et notre intelligence, et les volontés et les intelligences qui nous entourent; et autant que de la nature, nous sommes œuvre des nôtres et œuvre de nous-mêmes.

Les fatalistes — Spinoza, Taine, Schopenhauer — disent : « Chacun de nous apporte en naissant sa prédestination physiologique », ce qui est vrai. Mais ils ajoutent : « Les vrais caractères ne changent pas »; et l'affirmation devient fausse.

L'homme est conscient et il peut intervenir, pour former ou modifier son caractère, de tout le poids de son intelligence et surtout de sa volonté.

### 1° *Le tempérament*

Le tempérament est sous la dépendance directe de la constitution organique et il est déterminé, d'un côté par le mode des échanges vitaux, de l'autre par le mode de réaction nerveuse. Suivant le premier, suivant que prédominent l'intégration ou la désintégration, l'épargne ou la dépense, les tempéraments se divisent en actifs ou sensitifs; et, suivant le second, ils se subdivisent en actifs à réaction prompte et intense ou actifs à réaction lente et modérée, et en sensitifs à réaction prompte, mais peu intense et en sensitifs à réaction durable et intense.

D'ailleurs, la classification moderne correspond exactement à celle des anciens, qui rangeait les tempéraments, suivant la nature des « humeurs », en bilieux et mélancoliques, sanguins et flegmatiques.

A la première classe — actifs à réaction prompte et intense — appartiennent les esprits dominateurs, à la volonté forte et agissante, et les hommes qui possèdent le courage naturel (courage de tempérament); mais elle compte surtout les violents et les irritables, les bilieux et les colériques. L'influence de la chaleur précipitant les échanges vitaux, les bilieux sont surtout gens du Midi, et la vendetta, qui se replie sur elle-même pour attendre et frapper à son heure, est pratique méridionale.

L'actif à réaction lente et modérée, ou flegmatique, a du sang-froid, un courage tranquille et sûr. Il sait se commander et a de la constance dans ses affections et ses passions. Mais sa volonté est d'arrêt plutôt que d'action.

Le sensitif à réaction prompte, mais peu intense, qui est le sanguin des anciens, est d'une sensibilité vive, mais peu profonde, de sentiments mobiles, de caractère léger et enjoué; il apprend vite et oublie vite; ses intentions valent mieux que ses actions.

Le sensitif à réaction durable et intense est essentiellement nerveux, essentiellement émotionnel; mais sa sensibilité reste toute intérieure. C'est un mélancolique. Il ressent plus vivement une légère contrariété qu'un grand bonheur. Il a chance d'être pessimiste.

Il est difficile de rencontrer ces quatre tempéraments à l'état pur et leurs combinaisons sont des plus variées.

Le tempérament dynamique par excellence résulte de l'équilibre entre une intégration et une désintégration, toutes deux rapides et intenses; de l'accord d'un système nerveux, d'un système sanguin et d'un système musculaire également bien constitués. C'est le type normal, parfait — donc inexistant.

## 2° Le caractère

« Chacun de nous, dit Platon, est composé d'une hydre, d'un lion et d'un homme. L'hydre aux cent têtes, c'est la passion; le lion, c'est la volonté; l'homme, c'est l'intelligence. » Sensibilité, intelligence, volonté sont les trois éléments du caractère, mais ils s'allient dans des proportions qui varient avec chaque individu, et la prédominance de l'un ou de l'autre dans l'alliage sert précisément de base à leur classification en sensitifs, intellectuels et volontaires.

### SENSITIFS

Les sensitifs se groupent en trois classes, différenciées par le degré d'intelligence et de volonté.

Les impulsifs sont des sensitifs à intelligence et à volonté faibles. Êtres du premier mouvement, ils obéissent à l'émotion immédiate. Mais leurs impressions sont rapides et fugitives, et leurs passions vives et fragiles. Ils sont caractérisés par l'inconstance, à moins qu'une idée fixe ne s'empare de leur faible cerveau et n'en fasse des monomanes.

Si, l'intelligence étant faible, la volonté est forte, la passion non contenue par le contrôle de la raison ira immédiatement à la violence et sera brutale.

Si, au contraire, la volonté étant faible, l'intelligence est grande, l'individu se rendra compte des conséquences de ses actes; il modérera ses passions; il deviendra réfléchi et laissera sa pensée s'épuiser dans le rêve : ce sera un intellectuel.

### INTELLECTUELS

Avec ses 60 millions de cellules cérébrales à impressions multiples, le cerveau est doué d'une puissance prodigieuse, et l'on comprend que le désir de connaître s'exaspère en passion et en passion exclusive. Même M. Ribot fait de cette exclusivité la caractéris-

tique de l'intelligence et la veut inaccessible à toute autre passion, *apathique*.

L'intelligence nuit ainsi à la sensibilité. Elle peut nuire aussi à la volonté.

L'intelligence se satisfait d'un travail purement intérieur; elle trouve en elle-même sa nourriture; elle n'éprouve pas le besoin d'agir, de s'épancher au dehors.

A un autre point de vue, elle discute, elle mène au doute, à l'abstention; elle tue la foi « qui transporte les montagnes ».

Et notre époque souffre de l'intellectualisme qui nous détourne des grandes actions pour nous jeter aux pensées petites et vaines. Rien ne nous intéresse plus que le « moi »; et l'étude psychologique, la dissection du « moi », est devenue la grande préoccupation de la littérature moderne. L'altruisme fécond de nos grands écrivains s'est mué en un narcissisme impuissant et stérile, qui se nourrit et se consume lui-même.

Et tout cela, au fond, dénonce un affaiblissement des intelligences. Car, où l'esprit superficiel pèse, discute et recule, l'esprit réellement fort pèse, décide et agit.

#### VOLONTAIRES

La volonté, comme direction, peut être tournée vers le moi ou le non-moi, être égoïste ou altruiste. Comme fonction, ou bien elle peut pousser à l'action, ou bien la régler, la modérer ou l'empêcher. Elle a donc tantôt un rôle d'impulsion, et tantôt un rôle d'arrêt ou d'inhibition.

La volonté dans un cerveau simple pousse à l'action avant toute réflexion; elle est explosive — c'est ainsi qu'elle agit sur l'enfant, la femme et la foule — et l'action irréfléchie est poursuivie avec obstination, entêtement.

La véritable volonté est consciente et réfléchie. Les deux fonctions d'impulsion et d'inhibition s'exercent régulièrement : l'esprit juge de l'opportunité de l'acte et, l'acte entamé, il conserve le pouvoir de le contrôler et de rectifier, s'il y a lieu, la manière d'agir.

La constance dans le vouloir, fondée sur la clairvoyance, est de la fermeté.

L'intelligence joue donc un rôle important dans l'exercice de la volonté.

Les volontaires se divisent, suivant le degré d'intelligence et de sensibilité, en trois classes :

Intelligence faible et sensibilité faible donnent les obstinés, les têtus; la sensibilité domine chez les emportés et les violents; l'intelligence chez les froids et les énergiques.

Le caractère type, le caractère idéal, réunit à un haut degré l'intelligence, la volonté, la sensibilité.

Non seulement tempéraments et caractères varient d'un individu à l'autre, mais encore dans le même individu ils ne sont pas constants. Car ils sont sous la dépendance de facteurs physiques soumis soit à l'action passagère de l'état de santé, soit à l'action durable de l'âge. « Nous sommes en perpétuel devenir. »

Le fond de notre caractère ne se manifeste pas non plus dans le train-train des occupations journalières de la vie. Les mœurs, les coutumes, les lois — l'éducation et le milieu — recouvrent tout d'un vernis superficiel qui ne laisse apparaître que des teintes uniformes et pâles. Mais vienne l'incendie d'une grande crise, le vernis éclate, et sans transition un pacifique notaire se révèle ardent soldat et capitaine habile, et un vertueux magistrat se transforme en un terroriste forcené. C'est qu'en chacun de nous et ignorées de nous, dorment, suivant l'expression de G. Le Bon, « des possibilités de caractère » que l'occasion propice éveille. Et, si les causes de réveil sont générales, si elles agissent sur tout un peuple, il y a brusque efflorescence de caractères énergiques et violents, dont l'outrancière énergie étonne les siècles suivants et fait croire à l'essor d'une génération de géants.

« Il est certain, dit A. Fouillée, que les éducateurs ignorent trop la physiologie du caractère, tout comme ils ignorent l'hygiène du travail intellectuel. » L'éducateur militaire sentira plus que personne la justesse du reproche; car la connaissance des tempéraments, des caractères et des possibilités de caractère lui importent bien plus qu'à l'éducateur civique ou social.

Cette connaissance est la base de l'éducation; elle est la condition de la maîtrise des hommes.

La guerre réclame surtout des qualités de caractère, et comme elle est un état de crise violente, elle dégage les possibilités de caractère dont l'influence s'exerce alors dans sa plénitude. Et il importerait de deviner ces possibilités de caractère sous les apparences imposées par les conventions du temps de paix, et de mettre en la place qui leur convient, les volontés et les énergies qui violenteront la victoire.

Malheureusement, les qualités appréciées du temps de paix, grâce

à une conception de la guerre étroite jusqu'à en devenir fausse, sont exclusives des qualités rudes que veut l'action (comme si par la mer calme, et non dans la tempête, se formait le maître de la mer!), et ces dernières, ayant figure d'indépendance et de révolte, effarouchent.

C'est à l'éducation physique qu'il faut demander l'amélioration des tempéraments;

A l'éducation morale, la transformation du caractère;

A l'action même, l'éclosion des possibilités de caractère.

L'action de l'éducation est d'ailleurs d'autant plus problématique qu'elle pénètre davantage dans l'intime de l'homme; et, si elle est très efficace quand il s'agit de l'être physique, les possibilités de caractère lui échappent presque complètement.

Ainsi de nombreux facteurs entrent dans la formation des caractères. Le monde matériel, les circonstances variables et fugitives, notre être, les êtres qui nous entourent, et tous ceux qui nous précédèrent, tout cela se meut, se mêle, se fond et se confond pour faire de chacun de nous un individu spécial et distinct, facilement reconnaissable dans la multitude des êtres de même espèce. Et tous ces facteurs semblent peser sur nous d'un poids si lourd que la volonté humaine en paraît écrasée.

Mais la volonté rencontre dans la conscience même un point d'appui sûr, qui lui permet de dominer et de dompter les êtres multiples qui se disputent en nous, ou plutôt se liguent pour nous entraîner sur la pente des abandons.

Ce point d'appui a nom devoir.

« Je dormais et je rêvais que la vie était beauté. Je me réveillais et je vis qu'elle est devoir. » (KANT.)

## VI — L'Être moral

L'homme est un être vivant. Mais tout se borne-t-il pour lui à la vie? Et n'est-il intelligent, n'est-il doué de volonté, que pour satisfaire à des besoins purement organiques et donner naissance à des organismes nouveaux, destinés à perpétuer cette vie végétative courbée vers le sol?

L'homme nè vit-il que pour vivre et procréer? Ou bien est-il né pour des fins plus hautes et encore inaperçues? La question est de valeur, car la conception de la vie commande la conduite des hommes.

Or cette conception est multiple.

Une statue à forme humaine git inerte; un souffle la pénètre, elle vit : quel est ce souffle? Quel est le principe de la vie?

Simple jeu des forces naturelles, pur mécanisme, disent les uns; force vitale et périssable, affirment les autres; âme immortelle, proclament les troisièmes.

La vie, encore, peut être considérée sous un double aspect : Ou bien elle est quelque chose de strictement personnel à l'individu; ou bien elle n'est que parcelle d'une vie plus élevée et plus large dans laquelle elle s'abîme.

Et ces doctrines extrêmes se nuancent de toutes les opinions intermédiaires.

Quelles ombres! l'homme a pénétré les secrets de la vie organique, il entrevoit les secrets de la vie psychique. Mais la vie morale qui lui importe le plus, comme elle lui échappe!

L'esprit humain s'égaré dans l'inextricable dédale des dogmes, des systèmes et des doctrines édifiés par les apôtres, les philosophes, les savants. Il a tout dit, tout affirmé, tout cru, invoquant tantôt ses sens, tantôt sa raison et tantôt sa foi. Et il erre toujours dans les mêmes sentiers, qu'il ne reconnaît pas, parce que les arbustes qui les bordent ont grandi ou disparu, — parce que les apparences des objets environnants se sont modifiées et se modifient sans cesse.

Il n'y a qu'une vérité : et cependant, à la lumière artificielle des doctrines erronées, l'humanité poursuit son chemin; car une doc-

trine vaut moins par le fonds de vérité qu'elle renferme que par les ferments qu'elle procure à l'activité des hommes.

Les croyances générales sont les ressorts de la vie sociale et politique. Elles exercent sur les sociétés une action décisive de force ou de faiblesse, d'exaltation ou d'humiliation. C'est cette action qui intéresse les hommes politiques, les hommes qui gouvernent; et toujours les gouvernements s'efforcèrent de soumettre les religions et les philosophies; ils s'efforcèrent toujours de s'emparer des âmes.

On enseigne — ou l'on enseignait jadis — que la règle morale de l'homme, c'est le devoir; que le devoir prescrit de faire le bien et défend de faire le mal, et que la distinction du bien et du mal est innée en nous et appartient à la conscience.

Du bien physique, nous avons une idée très nette et très claire : c'est le plaisir. Mais le bien moral, quel est-il? Est-il vrai que l'amour du bien moral soit inné en nous? Est-il vrai que nous soyons libres de choisir entre le bien et le mal? Et les réponses varient à l'infini; et, autant de réponses, autant de morales.

Suivant le principe de vie : mécanisme, vitalisme, animisme;

Suivant le principe d'examen : sensualisme, positivisme, rationalisme, spiritualisme;

D'où découlent et les morales de l'intérêt, de l'utilité, du plaisir, de la force, de l'anéantissement, du devoir, de l'amour, etc... et les morales naturiste, physiologiste, positiviste, indépendante, religieuse, et même les morales amORALES et immORALES.

Toutes les idées se heurtent et se combattent — fortes surtout dans la négation, puissantes surtout dans la destruction.

### 1° *Les religions*

La nature à l'homme primitif fut hostile et cruelle; et en présence du danger qui était partout et de la souffrance qui était toujours, l'homme trembla. Son imagination transforma les forces mystérieuses de la nature en être puissants et malfaisants dont il se crut le jouet et qu'il espéra fléchir par des prières ou gagner par des offrandes et des sacrifices.

Le sentiment religieux fut donc au début (1) terreur — *Primus in orbe Deos fecit terror* — il fut ensuite justice.

L'humanité, devenue consciente, se demanda avec angoisse pourquoi cette vie et pourquoi la souffrance. Il lui parut qu'il n'était pas juste qu'elle souffrit ainsi; elle pensa qu'une compensation lui était due, et elle conclut à l'existence, au delà de la vie terrestre, d'une vie réparatrice et compensatrice.

Enfin, avec le ciel plus clair et la vie plus assurée, l'homme aima, non seulement de l'amour sexuel, mais de l'amour de prédilection. Et les religions, d'abord de terreur, ensuite de vengeance et de justice, devinrent de pardon et d'amour.

Mais, terreur, justice, amour, qu'est-ce, en fin de compte, tout cela, sinon des expressions différentes des deux grands besoins qui dominent l'humanité : le besoin de vivre, le besoin d'aimer?

Presque partout la morale sociale se confondit avec la morale religieuse. La volonté divine régla les actions humaines. Le bien fut la soumission, et le mal la désobéissance à cette volonté.

Ainsi gouvernèrent, directement ou indirectement, les théocraties.

Les conceptions religieuses reflètent l'incertitude de l'esprit humain sur la nature de l'homme et sur le sens de la vie. Tantôt elles font de l'homme un être à part dans la nature, prédilection et chef-d'œuvre du créateur, roi de la création; tantôt un être faible et débile, « saisi dans le mécanisme impassible qui meut les mondes, écrasé par les forces formidables de la nature et dont la vie infime se perd dans la vie universelle qui circule à travers les êtres et les formes ».

Elles s'accordent cependant à peu près toutes à représenter la vie terrestre, soit comme le vestibule d'une vie indéfiniment continuée, soit comme le simple chaînon d'une chaîne qui relie d'incalculables vies antérieures à d'interminables vies futures. Elles s'accordent encore dans la croyance en un être suprême qui commande aux forces de la nature, règle les événements humains et récompense et châtie les hommes d'après leurs mérites.

On conçoit combien doit être différente la conduite des hommes, suivant qu'ils se considèrent comme isolés dans la nature, ou bien comme incorporés à une vie immense qui embrasse tout être et

---

(1) « La peur est la mère de la morale. » (NIETZSCHE.) « L'âme humaine a d'abord élevé des autels à celui « qui est fort (*the strong one*) », à celui « qui est hostile (*the hostile one*). » (William ROMAINE-PATERSON.)

toute chose; suivant qu'ils se croient le jouet de forces naturelles inconscientes, ou bien maîtres et responsables de leurs pensées et de leurs actions; suivant enfin qu'ils bornent leurs désirs à un présent fugitif et limité, ou bien les tendent vers un impérissable au-delà.

## LE CHRISTIANISME

M. Milsand (1), s'appuyant sur les œuvres de Lecky, a recherché les origines du christianisme actuel, et s'est efforcé d'établir ses tendances. Je résume les résultats de son étude.

« Il y a deux manières de concevoir l'être : ou bien nos pensées et nos volontés sont l'effet des forces inhérentes aux choses extérieures mêmes; ou bien elles sont l'effet d'une force agissant au dedans de nous-mêmes; elles sont le résultat des fonctions de notre être.

« La première manière est celle du fétichisme, du paganisme grec et romain, du matérialisme actuel. Elle se traduit par le fatalisme, l'ananké antique, le déterminisme contemporain.

« La deuxième manière est d'origine judaïque. Elle a donné naissance au Dieu un et immatériel, au Dieu-Esprit; elle se traduit par la Foi.

« Ainsi, cette donnée si spéciale d'un Dieu intérieur qui est la conscience de nous-mêmes, qui nous porte à regarder au dedans de nous, et à nous croire maîtres et responsables de nos volontés et de nos actes, nous la devons aux juifs.

« Cette semence tomba sur le monde barbare, au moment où il était encore à l'âge du fétichisme, c'est-à-dire à l'âge moral où l'homme est sous l'empire exclusif de ses sensations immédiates, et où il se fait l'effet d'être purement passif. Il ne put comprendre immédiatement cette idée d'un Dieu immatériel — foi intérieure agissant au sein même de la créature. Il l'objectiva, il en fit une force matérielle surnaturelle; et la foi chrétienne au Moyen Age fut superstitieuse, comme l'aurait été toute croyance implantée sur le fonds barbare. Mais cette idée pénètre peu à peu en lui, le moralise et lui fait une conscience de plus en plus élevée.

« Intervint aussi l'esprit romain, qui donna à la physionomie du christianisme son empreinte particulière. Plié au sentiment d'un devoir public, hanté par le rêve de l'empire universel, il hiérarchisa

(1) *L'École scientifique, ses promesses et ses prétentions* (Revue des Deux-Mondes).

la divinité, et l'Église s'emparant de la religion et de la morale codifia tout en des règles strictes et immuables.

« La société européenne actuelle est donc sortie du fonds barbare, sur lequel sont venus s'implanter, d'un côté l'esprit des institutions romaines, de l'autre l'idée profonde du Dieu Juif. »

Ainsi, en pénétrant chez un peuple, l'idée religieuse y subit un travail d'assimilation qui en altère jusqu'à l'essence; mais à son tour elle exerce sur l'âme de ce peuple une action profonde et durable, décisive et souveraine. Et, suivant la nature du germe et la nature du sol, la moisson s'épanouit en semence de vie ou s'épand en poison de mort.

De la même source, jaillissent trois religions, celle de Bouddha, du Christ et de Mahomet. Toutes les trois proclament les mêmes vérités premières, imposent les mêmes règles morales, glorifient les mêmes vertus.

La première tombe sur les multitudes qui se pressent entre l'Himalaya et la mer, et elle en fait des troupeaux serviles que mène une poignée d'étrangers. Nous avons vu l'action de la seconde sur le monde barbare de l'Europe. La troisième se répand parmi les tribus pastorales qui errent sur les bords de la mer Rouge, et elle les transforme en armées conquérantes qui, en un brusque galop, foulent aux pieds la Syrie, la Perse, l'Égypte, le Nord de l'Afrique et pénètrent jusqu'en Europe.

On a reproché à la religion chrétienne d'avoir surexcité, exacerbé en l'homme, par la croyance en l'âme immortelle, les sentiments égoïstes; de l'avoir détourné, par le mépris de cette vie et les promesses et les craintes de la vie future, des efforts et des affections terrestres; on lui a reproché d'avoir courbé le monde sous la terreur; on lui a reproché et son intolérance et son esprit de prosélytisme.

Oui, la terreur de l'enfer pesa sur tout le Moyen Age, et pendant tout le Moyen Age le salut éternel fut l'unique préoccupation, l'idée fixe des masses et des individus. Mais quelle idée religieuse, si non puissante et violente, aurait eu prise sur les âmes des barbares, auraient pu s'emparer de leur imagination et briser la brutalité de leurs instincts?

Dignité humaine, conscience humaine ne vont pas sans un sentiment très vif du moi. Seulement il y a, entre cet égoïsme moral et l'égoïsme organique borné au désir irréflecti de vivre et de jouir, un abîme. Celui-là est surabondance de vie, de puissance morale qui veut s'épancher au dehors; qui ne peut se satisfaire qu'à condi-

tion de vivre dans un milieu semblable à lui, dans un milieu de surabondance morale; qui crée l'esprit de prosélytisme. C'est ce moi qu'a exalté la religion chrétienne, et l'égoïsme chrétien a tantôt produit le renoncement, qui est souvent l'oubli d'autrui, et tantôt le dévouement, qui est l'effort pour autrui (1).

Les religions ne connaissent pas le désintéressement absolu. Saint Vincent de Paul sacrifie sa liberté; mais sa foi lui affirme une récompense infiniment plus précieuse.

Mais le désintéressement absolu, l'humanité est-elle capable de le connaître? Et existe-t-il autre part que dans les spéculations des philosophes? Et toutes les philosophies réunies ont-elles jamais produit un seul des actes de dévouement qu'a provoqués, dans les âmes simples et convaincues, l'idée religieuse? Les religions apportèrent à l'humanité ce à quoi s'efforcèrent vainement les philosophies, des consolations et des espérances.

« La religion est la seule part d'idéal faite aux masses. » (G. LE BON.)

L'idée religieuse est puissante et féconde au-dessus de toutes. C'est le ferment d'action par excellence, la source où l'humanité va puiser la désespérance ou le bonheur, la vie ou la mort.

M. de Quatrefages remarque que l'homme primitif est universellement et naturellement religieux et il fait de la religiosité le caractère distinctif du genre humain. Ce caractère subsiste.

Il faut que l'homme — surtout la foule — croie. Et si elle ne croit pas, son incroyance revêt le caractère de la foi; elle est intolérante et persécutrice, intolérance et persécution d'autant plus odieuses qu'elles naissent d'une négation, qu'elles semblent une révolte stupide du néant contre l'être.

## 2° La science

La science, accusant les religions et les philosophies d'avoir

(1) « Le Nazaréen Jésus prêche une religion d'amour et promet une éternité de bonheur à qui oublie les biens de la terre pour ne songer qu'à ceux de la vie éternelle — à qui se macère, se dévoue, à qui renonce. — « Car, à quoi te sert de conquérir le monde, si tu viens à perdre ton âme. » Alors la mort est délivrance et le martyr triomphe. Et les deux grands instincts de la vie sont vaincus : la crainte de la mort et l'amour sexuel.

« Christ a vaincu la mort.

« Mais il faut bien avouer qu'au milieu de peuples féroces, très vivants, toute nation aurait été dévorée, qui aurait strictement suivi les préceptes du Christ, qui aurait été pénétrée de son esprit. Heureusement, la semence chrétienne tombe sur un sol rude, et sur ce sol rude, elle se transforme en ferments d'activité guerrière. Croisades et guerres religieuses.

« Christ a vaincu la mort : il n'a pu vaincre la guerre » (VERSAIX).

usurpé son rôle, prétend leur reprendre « les rênes de l'humanité » et affirme son aptitude à résoudre les questions essentielles qui touchent à l'origine de l'homme, à la loi de sa conduite, à sa destinée.

La morale, dit-elle, résulte des connaissances et des croyances du moment; elle est leur répercussion sur la conduite humaine; et c'est affaire à la science, non à la religion, d'ériger ces croyances et ces connaissances en système. De la science, aujourd'hui, l'humanité recevra sa foi et sa morale.

Les doctrines scientifiques vont du mécanisme au vitalisme, du matérialisme à l'idéalisme. Elles disent: « Tout n'est que matière et la matière est tout, et tout dans l'être animé est soumis aux lois qui régissent la matière »; ou bien: « Un esprit est en l'homme, et de cet esprit dérivent les principes de la conduite et de la morale humaines. »

La querelle est vieille. Elle remonte à Démocrite et Platon. Seulement l'atôme des anciens est devenu la cellule des modernes. C'est la différence essentielle.

#### A) Les doctrines scientifiques

##### LE MATÉRIALISME

Huxley prive une grenouille de ses hémisphères cérébraux, la place sur la main qu'il tourne lentement, et la grenouille fait des prodiges d'équilibre pour se maintenir.

Et Huxley d'en déduire: « L'homme est un automate comme cette grenouille; seulement il est conscient et il attribue à la raison ce qui est un effet de la nature (1). »

Tous les faits de conscience se passent dans le cerveau; ils n'existent pas sans cerveau; ils sont abolis quand le cerveau éprouve une lésion destructive. Mais les faits de conscience ne sont que des faits « subjectifs et accessoires » de l'automate humain.

Supprimez la conscience et les mobiles de la conscience: plaisir, douleur, pensée, désir, le mécanisme de la vie se développe de la même manière, par l'effet de forces purement naturelles. « L'animal-

---

(1) Socrate, remarque Alfred Fouillée, a déjà répondu. Sur le point de boire la ciguë, il disait: « Les partisans du mécanisme universel attribueront mon acte au jeu de mes muscles sur mes os et sur mes membres, aboutissant à une telle situation de mon corps. Et moi je vous dis: « La vraie raison, c'est que j'aime mieux mourir que vivre infâme et parjure. »

machine et l'homme-machine fonctionnent avec la même précision mathématique. »

D'ailleurs, la pensée, le sentiment, le désir, ne sont que de simples reflets de l'automatisme, qui doit la conscience de soi à la simple lenteur d'un mécanisme encore imparfait (1).

Le cerveau, en effet, explique M. Setchinoff, exerce sur les mouvements reflexes, au moyen des « centres d'arrêt », un pouvoir de ralentissement qui permet à la conscience de les saisir, qui est par conséquent l'origine même de la conscience. « La pensée n'est pas autre chose qu'une action réflexe arrêtée. »

D'où la conclusion : l'état de conscience n'est que la simple révélation d'un travail inconscient.

« Il n'y a pas de conscience, il n'y a que des faits de conscience. »

Au regard de cette doctrine, l'âme humaine n'est plus qu'« une force résultant de la réaction provoquée par la réunion des différents atomes de notre corps » (Simon BERGER); ou bien « une simple fonction du cerveau, une simple vibration des cellules qui s'éteint avec elles, lorsque la mort, cette transformation, vient rompre l'harmonie de la vie physiologique. » (D<sup>r</sup> MESLIER.)

Aussi « l'homme est irresponsable de ses pensées et de ses actes. Il conçoit les unes, agit les autres, et, toutes conditions étant données, il ne pouvait pas ne pas les concevoir, ne pas les agir ». « La volonté de l'homme, loin d'être le facteur libre qu'on croyait, est absolument assujettie à des conditions extérieures que l'individu est dans l'impossibilité de contrôler et elle est régie en toutes circonstances par des tendances congénitales et par des conditions mésologiques. » (CHATTERTON-HILL, *Morale physiologique*) (2).

#### LE POSITIVISME

Le positivisme, le premier, a nettement et audacieusement formulé les prétentions et les ambitions de la science moderne, et c'est son esprit qui anime aujourd'hui, à un degré plus ou moins élevé, toutes les écoles scientifiques.

D'abord, comment procède le positivisme? Par l'expérience pure. Le fond du problème lui importe peu. Il refuse de raisonner sur

(1) De sorte que la conscience humaine disparaîtra, si jamais le mécanisme humain parvient à la perfection.

(2) Proudhon se demande : « Qu'est-ce que le déterminisme? » et irrévérencieusement il répond : Une idée brutale, qui place dans les choses le principe de nos déterminations et fait ainsi de tout être pensant le bilboquet de la nature. »

les causes. Ce qui est, est; et voilà tout. Aussi Auguste Comte, rejetant les connaissances imaginées, réduit toute la sphère de la pensée au domaine de la connaissance vérifiée.

Donc : étudier les phénomènes, en établir les lois, en déduire les conséquences et atteindre ainsi le vrai.

Le positivisme, pour justifier ses ambitions, invoque le développement naturel de l'esprit humain.

« 1<sup>o</sup> Au début, celui-ci ignore les causes des phénomènes naturels, il les attribue à des êtres très puissants, qui sont les dieux (anthropomorphisme grec);

« 2<sup>o</sup> Plus tard, il les attribue à des essences ou des facultés abstraites, mais qui opèrent comme des êtres animés;

« 3<sup>o</sup> Enfin, il reconnaît que les phénomènes sont les effets de causes naturelles. Il les constate et s'efforce de les expliquer; mais il s'abstient de rechercher l'essence dernière des choses, l'absolu. »  
(TURGOT.)

Ainsi, trois modes successifs d'explication des choses : le dogme, la doctrine, la théorie; et trois états correspondants de l'esprit humain : la religion, la métaphysique, la science. Cette évolution est, d'ailleurs, naturelle, et chaque phase a son utilité. La théologie moralise, la métaphysique émancipe, la science conduit à la conquête de la nature et au gouvernement des sociétés, véritable destinée de l'humanité. Aujourd'hui, moralisé et émancipé, l'être humain en est à son troisième état, et notre siècle assiste à l'avènement de la science.

#### L'ÉVOLUTIONNISME

##### *Darwin. — La pensée anglaise.*

Le positivisme a établi la méthode et montré la voie vers la vérité : cette vérité s'appelle l'évolution.

« Il est enfin une théorie scientifique qui, par la portée de ses observations, par l'étendue et la variété de ses conclusions, a la grandeur d'une véritable philosophie : c'est la théorie de l'évolution. Elle est née d'observations faites dans tous les domaines des sciences naturelles : cosmologie, géologie, paléontologie, physiologie, etc. Aussi comprend-elle dans ses applications la genèse cosmique, les révolutions du globe, les révolutions de l'humanité, tout comme les évolutions de l'atome cellulaire. »

Par l'observation patiente et minutieuse, la nature a été surprise

dans l'exécution de son œuvre, et l'on a reconnu qu'« une même loi gouverne le développement de tout ce qui vit dans le monde de l'histoire comme dans le monde de la nature, que tout se forme et s'organise par le même procédé d'évolution. Tous les êtres une fois nés, les corps petits ou grands de la nature, comme les sociétés, les religions, les philosophies, les institutions et les arts de l'humanité, vont à leur forme actuelle, à leur organisation définitive, par une série d'états intermédiaires et transitoires. » (VACHEROT, *La Vie et la Matière*) (1).

Bref, la religion du vingtième siècle s'appelle l'évolutionnisme, et Darwin est son prophète.

Je résume d'après A. Fouillée et Le Dantec l'exposé de la théorie de l'évolution et de la sélection naturelle — qui est le plus important procédé de l'évolution.

Les êtres actuels sont le résultat de transformations successives, d'une évolution progressive, qui a duré jusqu'à ce que fussent fixés par sélection naturelle et par hérédité les caractères utiles; chaque caractère, d'ailleurs, est apparu fortuitement et a été fixé parce qu'utile (2).

La sélection est déterminée par les phénomènes de la multiplication et de la mort des individus.

Un milieu donné ne peut assurer qu'une quantité limitée de vie. Par l'alimentation, les substances inanimées se transforment en êtres vivants. Mais, d'un côté, les substances alimentaires s'épuisent, de l'autre, les individus se multiplient, et il vient un moment où une vie nouvelle considérée individuellement ne peut être qu'à la condition de supprimer une ou plusieurs vies déjà existantes.

Il faut que le vivant mange le vivant (3). « La lutte pour la vie est le drame universel. »

Soit ! qu'importe la mort des autres ? j'ai la vie !

Je suis une faim vaste, ardente, inassouvie.

(Victor Hugo.)

(1) « Darwin, en formulant le principe de la lutte pour l'existence et de la sélection, n'a pas seulement révolutionné la biologie et la philosophie naturelle : il a transformé la science politique. La possession de ce principe a permis de saisir les lois de la vie et de la mort des nations, qui avaient échappé à la spéculation des philosophes. » (VACHEROT DE LAPOUGE.)

(2) En particulier, l'homme descend du singe, qui descend du reptile, qui descend du poisson, qui descend de l'annélide, humble petit animal marin : de la mer, d'ailleurs, est sortie toute vie.

(3) « L'ordre exige que chaque être soit sacrifié aux autres êtres, afin que tous subsistent un temps donné : « C'est un fait très singulier, mais très positif, dit un habile

De même, une vie plus intense s'attribuera de cette quantité déterminée de vie dont est capable la nature, une plus grande part. Elle détruira davantage. Et les hommes aspirent à une vie de plus en plus large, de plus en plus intense.

Or, les sources de richesses et de jouissances sont les mêmes pour tous. Tous ambitionnent les mêmes biens. La lutte ne peut devenir que plus ardente; seulement il se peut qu'elle n'ait pas lieu franchement, à ciel ouvert. La conscience humaine s'accommode parfaitement des voies obliques et des moyens détournés. Mais la concurrence vitale, pour s'exercer sous forme larvée — commerciale, industrielle, financière, — n'en crée pas moins de ruines (1).

Si deux races, non susceptibles de se mélanger, sont mises en contact intime, l'une disparaîtra, l'autre se multipliera et survivra seule. Il y aura eu sélection naturelle, c'est-à-dire élimination de la moins apte au profit de la plus apte.

La loi de l'adaptation vient compléter la loi de la sélection. Il faut que l'être se plie, s'adapte au milieu, ou le milieu le rejettera. Les massacres de bisons organisés par les Américains ont poussé les grands troupeaux vers le nord de l'Amérique. Le froid a tué les animaux en masses : l'œuvre de l'adaptation est venue parachever celle de la sélection, et la double œuvre fut, dans le cas particulier, destruction.

La nature hait les faibles. Elle les rejette; sa prédilection va aux forts, qu'elle sélectionne pour en faire les propagateurs de l'espèce. Elle les fait victorieux et dans les luttes nées de la faim, et dans les combats nés de l'amour. C'est l'aptitude à la vie qui constitue le droit à la vie. La loi de la nature est la loi de la force : « *Quia nominor leo.* »

Les doctrines de Darwin et de Spencer sont des doctrines de force et d'opulence — au point d'effaroucher les penseurs français qui,

---

\* observateur, que la plupart des larves d'insectes sont décimées par d'autres larves « parasites, comme si, dans le but des harmonies de la nature, une loi de destruction « devait balancer une loi de production, comme si la mort était l'antagonisme de la vie. » (LAMENNAIS.)

(1) L'horreur de la guerre n'est pas un cri de pitié humain. Non : elle est due à l'instinct de la conservation; elle est inspirée par la peur qui oriente sournoisement les sentiments humains vers la lutte sourde, hypocrite, dans laquelle le fort frappe sans danger, et dans laquelle le faible tombe sûrement, infailliblement, sans cri et sans scandale.

*Già si solea con le spade far guerra;  
Ma or si fa togliendo or qui, or quivi,  
Lo pan ch'è'l pio padre a nessen serra.*

(LE DANTE, *Le Paradis.*)

à la lutte pour la vie, opposent l'accord pour la vie; à la loi de destruction, la loi de production. Elles s'adressent à des volontés. Elles n'ont aucune pitié pour les faibles, les incapables, les inutiles. A leurs yeux, l'égalité des droits? chimère; la loi du nombre? stupidité; les bienfaits de l'instruction? sottise. Et comment des démocraties ont-elles pu s'emparer de ces doctrines? Armes ou convictions?

NOTA. — D'ailleurs, nos vérités scientifiques sont éphémères; ressemblant en cela aux roses, elles durent l'espace d'un matin. Déjà, la vérité évolutionniste est battue en brèche par la vérité révolutionniste, dite par M. Quinton.

La vie est un phénomène fixe. Elle a commencé dans le milieu marin, aux origines du monde; et dans les espèces supérieures elle tend à conserver, à travers les transformations du milieu terrestre, les conditions originelles de son apparition : le sang humain a le degré de salure de l'eau de mer à la naissance de la vie, et notre température interne est la température moyenne du globe à la naissance de notre espèce.

La vie est née dans un milieu torride, et lentement le globe se refroidit : la vie animale va-t-elle se plier et s'adapter? L'invertébré s'incline et subit — le vertébré résiste et s'insurge. Et c'est par la révolte contre la nature que l'homme a gravi les différents échelons de l'animalité pour s'élever jusqu'à l'humanité. Cette révolte a consisté à maintenir, en face d'une nature changeante, les conditions premières de la vie. Elle a été conservatrice.

La grande loi de la vie, c'est la constance, la fixité, et l'évolution n'en est qu'un principe secondaire.

Et ainsi s'écroule tout l'échafaudage des systèmes philosophiques, moraux et politiques, laborieusement édifié sur le darwinisme.

#### LE VITALISME

Formulé par Stahl, développé par Bichat, le principe de la doctrine vitaliste est le suivant :

L'organisme contient deux systèmes d'organes radicalement distincts et ayant chacun sa forme particulière de vie.

Les organes intérieurs (estomac, foie, cœur, etc.) sont le domaine de la vie organique et le siège des appétits et des passions; les organes extérieurs (cerveau, sens, muscles volontaires) sont le domaine de la vie animale et des relations extérieures. Cette vie animale n'existe d'ailleurs que pour fournir aux besoins et appétits de la première, seule fondamentale. Et les appétits et les passions à leur tour ont pour unique fin la préservation de la vie individuelle et de la vie spécifique.

Mécanisme, évolutionnisme, vitalisme, sont les trois grandes sources auxquelles ont puisé les morales d'ordre scientifique.

Quelles sont ces morales?

### B) Les morales scientifiques

Il y a deux manières d'envisager la morale : la rattacher aux faits ou bien au devoir. La science ne saurait s'appuyer que sur l'expérimentation, elle rapporte tout aux faits, et elle transforme la morale en « science des mœurs ».

#### LA MORALE PHYSIOLOGISTE

Aux regards de la science, la conscience humaine, au sens ordinaire du mot, n'existe pas, ni la volonté, ni le libre arbitre : « L'homme n'agit pas, il est agi. » Comment aurait-il des obligations?

Il en a cependant, mais elles sont d'ordre physiologique, et M. Chatterton-Hill donne pour base à la morale la physiologie.

Cette morale consiste à faire ce que notre nature, notre tempérament demande, veut, poursuit, exige.

M. Faguet objecte que nos tempéraments, nos physiologies ne demandent et ne poursuivent que le minimum de souffrance et le maximum de jouissance. Et la morale, c'est l'homme se ruant à la conquête de la jouissance et de la puissance dans la mesure de ses forces et ne s'arrêtant que devant un plus fort qui le terrasse.

M. Chatterton-Hill répond : « L'homme dans sa recherche du bonheur a à considérer les autres autant qu'il est nécessaire pour ne pas leur infliger une peine ou leur causer un préjudice..... L'homme doit s'abstenir de faire du mal aux autres individus, ses concurrents dans la lutte, et ne doit pas entraver les autres dans leur évolution. »

Voilà des considérations bien propres à arrêter les gens à tempérament violent ! Il faudra donc que la morale physiologique soit imposée : elle le sera. Les États imposent bien des religions officielles ; et l'hygiène importe plus que la religion à la santé des races.

Ainsi, dans le mécanisme pur, la morale se résume à la vieille formule des Épicuriens : *Sequere naturam*. Ne pas transgresser les lois de la nature. Et elle a simplement pour sanction la douleur.

Ce n'est pas cette morale qui jettera l'homme au milieu des flammes pour sauver son semblable ! ou au milieu des balles pour sauver la patrie !

## LA MORALE POSITIVE

La morale, proclame Littré, doit être affranchie de toute spéculation métaphysique; elle doit être uniquement fondée sur des faits positifs et sur les rapports entre ces faits positifs.

« Les vérités métaphysiques sont incognoscibles : la règle du devoir est donc dans la règle des choses; et cette règle des choses ne peut être révélée que par l'observation des phénomènes naturels, par l'étude des sciences expérimentales : physique, chimie, physiologie. De cette observation des faits sensibles, seuls connaissables, l'homme doit déduire, et les lois qui gouvernent sa pensée, et les règles qui dirigent sa conduite, sa politique et sa morale. »

Toute conception de la morale se ramène à une certaine conception de l'égoïsme, de l'altruisme, et des rapports de l'égoïsme à l'altruisme. Le positivisme français définit la morale : « La science des moyens propres à transformer fatalement l'égoïsme en altruisme, pour le plus grand bonheur de l'individu et de la société. » Ces moyens sont du domaine de la physiologie seule. Leur action est fatale.

« L'égoïsme est une force de concentration due à l'instinct de conservation de l'individu; l'altruisme une force d'expansion due à l'instinct de conservation de l'espèce. Le premier se traduit par la faim, le second par l'amour.

« L'amour et la faim sont deux ressorts de la machine humaine. Physiologiquement, l'homme est égoïste par la nutrition, altruiste par la génération.

« Ainsi, l'enfant est d'abord égoïste; il est tout à la nutrition, mais « à mesure qu'il se développe, son organisation, tant viscérale que cérébrale, disposée conformément à la sexualité, le prépare « peu à peu à la vie altruiste. » (LITTRÉ.)

Et voici comment les besoins physiologiques de la nutrition et de la génération se transforment en besoins moraux :

« Le procédé qui produit les phénomènes moraux est analogue à celui qui produit les phénomènes intellectuels; des deux parts, il y a un apport sur lequel le cerveau travaille. Cet apport est l'œuvre des faits externes pour les phénomènes intellectuels ou idées; il est l'œuvre des sensations internes pour les phénomènes moraux ou sentiments. Dans les deux cas, le cerveau est élaborateur, non créateur. » (LITTRÉ.)

La matière cérébrale se modifie et s'étend : avec elle se modifie

et s'étend la faculté de penser, et aussi la faculté d'aimer, soit sa propre personne, soit autrui. Par une série d'évolutions, l'égoïsme peut s'élever jusqu'à l'amour de la gloire, l'altruisme jusqu'à l'amour de l'humanité; car comme l'altruisme répond à un degré supérieur d'humanité, il ira en dominant de plus en plus. « La notion d'humanité, se dégageant, resserre l'égoïsme et dilate l'altruisme. »

Mais, sous la sympathie la plus large, se cache toujours l'instinct primordial d'aimer. « Quand la sympathie est capable de nous porter au sacrifice, quand elle se montre vive et ardente comme en quelque belle âme, c'est qu'il y rentre un effluve de ce sentiment puissant qui est l'amour. L'idée sociale la plus large où il pénètre a été reconnue la fraternité. » (ARRÉAT.)

Litré couronne l'exposé de sa morale par l'exposé de la genèse de l'idée de justice et de devoir.

« Le vrai et le juste sont d'ordre intellectuel; l'utile est d'ordre sensible. L'idée primordiale du juste est l'idée de compensation, d'égalité à établir ou à rétablir entre les personnes. D'après l'analyse psychologique, cette idée d'égalité se ramène à l'idée d'identité. Ce qui a donné naissance à la justice, c'est que nous reconnaissons  $A=A$  ou  $A \leq B$ . C'est une intuition, et une intuition irréductible. En d'autres termes, « l'identité est une sorte de catégorie de la pensée qui, devenant une catégorie de l'action, prend le nom de juste. » (A. FOUILLÉE.)

« Au fond, la justice a le même principe que la science; seulement celle-ci est restée dans le domaine objectif, tandis que l'autre est entrée dans le domaine des actes moraux. Quand nous obéissons à la justice, nous obéissons à des convictions très semblables à celles que nous impose la vue d'une vérité. Des deux côtés l'assentiment est commandé: ici il s'appelle démonstration, là il s'appelle devoir. » (LITRÉ.)

Le devoir, pour le positivisme, est donc une inclination intellectuelle; et ce caractère intellectuel lui donne précisément le caractère impératif qui est le propre du vrai. Il a la force d'un axiome.

Auguste Comte d'ailleurs avait dit: « Le positivisme ne reconnaît à personne d'autre droit que de faire toujours son devoir. La notion du droit doit disparaître du domaine politique, comme la notion de cause du domaine philosophique. Le positivisme n'admet jamais que des devoirs chez tous, envers tous; car son point de vue toujours social ne peut comporter aucune notion de droit notamment fondé

sur l'individualité... Tout droit humain est absurde, autant qu'immoral (1). »

Ce que l'homme demande aux religions et aux morales, c'est le bonheur. Le positivisme peut-il le lui procurer? Littré l'affirme.

Quels sont les éléments du bonheur? Aimer, connaître, être utile.

*Aimer* : la science montre l'horreur de ce monde de violences, de guerres et d'iniquités, et elle incline l'esprit vers la douceur, la paix et la justice envers tous, vers la solidarité et la fraternité.

*Connaître* : la science nous fait pénétrer de plus en plus dans le monde intérieur et dans le monde extérieur.

*Être utile* : la science nous fournit le pouvoir de nous dévouer. Le christianisme plaçait le bonheur dans la félicité individuelle; la science le recherche dans la félicité sociale, qui absorbe la félicité individuelle.

La rédemption païenne avait un caractère matériel; la rédemption chrétienne un caractère de salut individuel; la rédemption positive a un caractère de morale sociale.

Un groupe de philosophes matérialistes ou positivistes donnent l'opinion pour base à la morale.

Georges Elliot affirme que « nous naissons tous dans un état de stupidité morale ».

M. Durkheim place l'origine de la conscience morale dans la « pression sociale ». Il ne lui voit pas d'autres sources. Il dit : « Il ne faut pas dire qu'un acte froisse la conscience commune parce qu'il est criminel; mais qu'il est criminel parce qu'il froisse la conscience commune. » C'est la théorie de William James, transportée des émotions à la conscience.

De même ordre, la doctrine du philosophe anglais Bain : « Il n'y a en morale qu'un seul fait primitif et universel, le fait de l'approbation et de la désapprobation : les hommes en tel temps, en tel pays, approuvent ou désapprouvent tels ou tels actes. C'est un fait qu'on peut vérifier et qui, une fois vérifié, appartient à la science comme les observations de la physique, comme les phénomènes constatés de la nature. Voilà des choses qu'on touche, qu'on ne peut contester. Il est utile, il est sage de faire ce que l'opinion approuve,

---

(1) Cela est très bien. Mais ce magnifique langage, si élevé et si vrai, qui, de nos jours, ose le tenir? Nos positivistes d'aujourd'hui restent au pied de la montagne.

de ne pas faire ce qu'elle blâme. C'est le seul fondement de la morale. Le reste est vain. »

Ainsi, au penser de ces philosophes, c'est l'opinion qui fait la morale. Mais ils disent : « Il est utile, il est sage de faire ce que l'opinion approuve. » Ils n'osent dire : « Il est juste, il est beau », et cela condamne une doctrine.

S'élevant au-dessus du fait simple, A. Fouillée recherche la cause de l'approbation et de la désapprobation, et il la trouve dans la comparaison que chacun fait de l'action jugée à l'action idéale dont le type est en lui. Et l'homme capable d'exécuter toutes les actions idéales, c'est l'homme préexcellent, c'est l'homme idéal, que la conscience humaine a naturalisé dans l'homme-Dieu. Car « d'un côté, il n'y a qu'un Dieu qui puisse être parfait, de l'autre il n'y a qu'un homme qui puisse servir de modèle à l'homme ».

Mais cet idéal n'a rien de constant et il serait curieux de rechercher quel est celui de l'homme actuel et de le comparer à l'idéal d'il y a cinq cents ans (1).

#### LA MORALE ÉVOLUTIONNISTE

##### *La pensée anglaise*

Mais, pour assurer son triomphe sur la religion, la science a mis sa confiance surtout en l'évolutionnisme. En dehors de la doctrine évolutionniste, il est, en effet, difficile d'expliquer le monde autrement que par le miracle. Aussi fut-elle vivement attaquée par la théologie et la philosophie spiritualiste; et c'est sur le terrain de l'évolutionnisme que se combat le combat de la science contre la foi.

La doctrine de l'évolution, après avoir fait la genèse du monde, celle des espèces animales, celle de l'homme, a essayé, avec Herbert Spencer, la genèse de la science morale.

Dans les mouvements de la nature extérieure, elle explique tout par le principe fondamental de la persistance de la force sous la variabilité des effets.

Dans les mouvements de la nature intérieure, elle explique tout par le principe de l'intérêt personnel, « de la gravitation en soi ».

---

(1) Quels furent les hommes adorés des foules, les « délices du genre humain », les idoles de l'humanité? Il y eut Marc-Aurèle, mais aussi Néron. Il y eut Jeanne d'Arc, mais aussi Marat.

L'homme tend au bonheur comme la pierre tombe vers le centre de la terre. La persistance de la force, la persistance de l'amour-propre sont deux formes de la grande tendance qui régit l'univers, de la tendance de l'être à persévérer. Aussi il n'y a plus de morale, il y a physique des mœurs.

La tendance essentielle de l'être se manifeste comme sympathie, comme égoïsme. Mais la sympathie n'est qu'une forme d'égoïsme. Elle est le résultat d'une action réflexe exercée sur nous par un agent semblable à nous. De même la pitié est causée par un retour sur nous-mêmes, par le report sur nous-mêmes de la souffrance d'autrui. Les combinaisons de la direction égoïste et de la direction sympathique que peut prendre l'instinct du bonheur donnent naissance à la conscience morale, dont tous les phénomènes sont d'ordre expérimental.

D'ailleurs, l'intérêt de l'individu tend à se confondre de plus en plus avec l'intérêt social. Au début, pour sauver la race, il fallait d'abord sauver l'individu, d'où l'instinct égoïste porté jusqu'à la férocité. Mais plus tard, l'instinct social — ou moral — était plus utile à la conservation de l'espèce. Il a acquis de plus en plus de force et il évincera de plus en plus l'instinct égoïste. Celui-ci du reste trouve son compte dans l'intérêt social, car la société lui procure la plus efficace des protections. La nature, par l'évolution et la sélection, amènera l'homme à la moralité parfaite.

La genèse de l'idée morale est la même que celle de l'idée intellectuelle. L'intelligence humaine est le résultat des expériences accumulées par les générations pendant la suite des siècles; et le trésor s'augmente insensiblement du léger apport que lui fournit chaque individu au cours de sa brève existence.

La sélection agit par l'élimination des amoraux et des immoraux qui refusent de se plier à la loi.

Et par cette double voie, l'idée morale, née de l'instinct, aboutira à un instinct plus puissant et plus infaillible. Un jour viendra où le penchant altruiste sera si bien incarné dans notre organisme même, qu'il se traduira par des actes purement automatiques. On naîtra vertueux, et l'on fera le bien, et l'on se dévouera, comme l'on respire : voyez cette fourmi, elle est coupée en deux et l'un des tronçons continue à porter les œufs, à défendre la fourmière : c'est la sélection et l'hérédité qui ont produit le miracle.

Le plaisir est l'élément constitutif du bien : c'en est le critérium. Le bonheur, c'est le plaisir constant; et l'évolution, développement de la vie, développera le plaisir, produira le bonheur.

Herbert Spencer définit de la manière suivante ce que l'évolutionnisme entend par le bien et le mal :

« La conduite est bonne ou mauvaise, suivant que les actes spéciaux qui la composent, bien ou mal appropriés à des fins spéciales, peuvent conduire ou non à la fin générale de la conservation de l'individu... Toutes choses égales d'ailleurs, nous appelons bons, les actes bien appropriés à notre conservation; bons, les actes bien appropriés à l'éducation d'enfants capables d'une vie complète; bons, les actes qui favorisent le développement de la vie de nos semblables (1). »

Ainsi, compléter notre vie individuelle, compléter la vie de l'espèce, voilà les fins de la nature et celles de la morale.

Mais ce n'est pas tout, même aux yeux d'Herbert Spencer.

Son génie ne peut être satisfait de doctrines purement réalistes et il sent l'impuissance de l'esprit humain à tout atteindre : « Il est une vérité qui doit devenir toujours plus lumineuse : c'est qu'il existe un être inscrutable, partout manifeste, dont on ne peut concevoir ni le commencement ni la fin. Au milieu des mystères qui deviennent d'autant plus obscurs qu'on les fouille plus profondément par la pensée, se dresse une certitude absolue, à savoir que nous sommes toujours en présence de la force infinie et éternelle d'où procèdent toutes choses. »

Et c'est l'inquiétude morale née de cette incertitude intellectuelle qui pousse les évolutionnistes, du moins certains d'entre eux, à rechercher comme conclusion à leurs vues philosophiques une morale humaine. Cependant, c'est la féroce compétition pour la vie qui a frappé les esprits; et l'âme populaire n'a retenu de la doctrine que le *leitmotiv* de la vie intense, de la lutte pour la vie. La simplicité et l'outrance de la doctrine, réductible à une formule, ont fait sa fortune. Cette morale de la force est devenue une morale de force. Elle a trouvé son barde populaire dans Rudyard Kipling, et elle s'est épanouie dans l'impérialisme anglais. N'inspire-t-elle pas aussi la parole et les gestes de l'ancien président de la grande République américaine, de M. Roosevelt?

---

(1) Je ne crois pas que ces vues d'Herbert Spencer représentent la pure doctrine évolutionniste. Celle-ci inspire bien davantage les lignes suivantes tirées de *Sélections sociales* de VACHER DE LAPOUGE : « Il n'y a en soi ni bien ni mal, mais des actions qu'il est convenu de regarder comme bonnes ou mauvaises. Les idées morales ne sont pas innées d'une façon absolue : ce sont des idées individuelles, transmises par l'hérédité, fixées par les traditions et restées maîtresses du terrain par la suppression des individus qui ne les partageaient pas... La moralité est le produit d'une sélection sociale. » (On entrevoit le rôle de l'échafaud dans le conflit des doctrines.)

### 3° La pensée allemande

La pensée anglaise — donc l'activité anglaise — est dominée par la doctrine évolutionniste. Deux philosophies, celle de Schopenhauer et celle de Nietzsche, influencent, mais d'une action moins profonde, la pensée allemande.

#### A) Schopenhauer

Expérimentale par les procédés, c'est-à-dire basée sur l'observation, la philosophie de Schopenhauer est idéaliste par la métaphysique et par la morale. Elle contraste violemment avec l'origine naturaliste et le caractère utilitariste de la morale anglaise. Sa grande originalité, c'est d'avoir transporté de l'intelligence (1) à la volonté l'attribut essentiel de l'être humain.

« Nous voulons : voilà le fonds de l'homme et voilà le support du monde; voilà le monde même et voilà l'homme tout entier.

« Ce ne sont pas nos perceptions changeantes, nos pensées contradictoires, nos conceptions abstraites et vides; ce sont nos affections, nos désirs, nos passions qui seules constituent notre moi, l'identité de notre personne et la continuité de notre individu.

« Et partout, dans l'univers, ce que nous trouvons, c'est cette même volonté, la volonté de vivre, inséparable de l'être, perpétuelle, constante, universelle, immuable, indestructible.

« Le vouloir-vivre est le fond, l'essence, le principe de tout. Mais ce n'est pas la volonté au sens psychologique du mot. C'est un désir inconscient, aveugle et fatal, qui détermine le possible à l'être et pousse l'être à tous les degrés de l'existence, du végétal à l'homme.

« Il est au centre de tous les êtres. Il anime toute la nature du grain de sable à l'homme. Il oriente obstinément l'aiguille aimantée vers le nord; il pousse la plante vers le soleil; il est dans tous les actes de l'homme. C'est une finalité intérieure, immanente, qui se confond avec l'existence de l'être; il produit l'organisme et l'organisme rend la vie possible. »

(1) Aux yeux de Schopenhauer, « l'intelligence ne joue dans les actes humains qu'un rôle très effacé, dérivé et d'ordre tertiaire... D'abord la volonté, ensuite l'organisme, enfin l'intelligence. La volonté est métaphysique, l'intelligence physique; la volonté est chaleur, l'intelligence lumière. Le cœur est supérieur au cerveau; dans le cœur et non dans le cerveau est le siège de l'individualité, de l'immortalité ».

Chaque être est la manifestation temporaire et l'acte de la volonté universelle et éternelle, pour laquelle le présent et le futur se confondent.

« Tous les individus de ce monde, coexistants et successifs, ne sont qu'un seul et même être qui, présent en chacun d'eux et partout identique, seul vraiment existant, se manifeste en tous...

« L'affirmation du vouloir-vivre est la racine du monde phénoménal — de la diversité des êtres, de l'individualité, de l'égoïsme, de la haine. L'égoïste, dupe d'une illusion d'optique, prend sa personne pour une réalité durable et le monde des phénomènes pour une existence solide; il sacrifie donc tout à son moi. Le sage, au contraire, reconnaît que son moi n'est rien, que le principe d'individuâtion n'a qu'une valeur trompeuse, que la diversité des êtres a sa racine dans un même être; que s'il y a diversité dans le vouloir, il n'y a au fond qu'une seule volonté. »

« Selon que domine la vanité du moi ou sa réalité, règne l'amitié ou la haine de l'être à l'être. Émanation de la même volonté, l'être est cependant l'être; et si l'individu pouvait pénétrer dans l'individu qu'il hait le plus, il s'y retrouverait tout entier.

« Et celui qui a reconnu cette vérité, se réjouit avec tous, pleure avec tous et dans tous — et c'est par la pitié que l'on sort de « l'égoïsme pour entrer dans la fraternité.

« Et voilà pourquoi j'ai appelé la pitié le grand mystère de la morale. Celui qui va à la mort pour sa patrie est délivré de l'illusion (de l'égoïsme), il ne borne plus son être aux limites de sa personne; il l'étend, cet être; il y embrasse tous ceux de son pays, en qui il va continuer de vivre, et même les générations futures pour qui il fait ce qu'il fait.

« Ainsi pour lui la mort n'est que comme le clignement des yeux qui n'interrompt pas la vision (1-2). »

Et c'est par la pitié générale, source de renoncement, que l'homme

(1) La pitié prend sa source dans la bonté du cœur. Aussi Schopenhauer célèbre la bonté du cœur en termes enflammés.

« De même que torches et feux d'artifices pâlisent et s'éclipsent à l'apparition du soleil, ainsi l'esprit comme le génie, comme la beauté même, sont rejetés dans l'ombre et éclipsés par la bonté du cœur... Car la bonté du cœur est une propriété transcendante; elle appartient à un ordre de choses qui aboutit plus loin que cette vie; et elle est incommensurable par rapport à n'importe quelle perfection. Quand elle habite un cœur, elle l'ouvre si largement qu'il embrasse le monde... Auprès de cela, que pèsent esprit et génie, que vaut un Bacon de Verulam? »

(2) L'absolu mépris de la mort que les Japonais ont montré dans la dernière guerre et qu'ils ont puisé dans des croyances semblables à la doctrine développée par Schopenhauer confirme de la plus éclatante manière la vérité profonde renfermée dans la belle comparaison de la mort à un simple clignement d'yeux.

arrivera à l'universelle fraternité qui adoucira les douleurs de notre vie maudite, puis à l'abolition du vouloir, au Nirvana qui est l'acte de suprême moralité, l'acte de libération.

La volonté, mue par son désir aveugle et inconscient de vivre, parvient dans le cerveau humain à la conscience d'elle-même. Or, le fond du vouloir-vivre, c'est l'effort, et l'effort est douleur. Et la douleur est partout, dans la plante, dans l'animal, dans l'homme. Mais elle n'est ressentie dans toute son acuité que par l'homme, qui sent, qui sait, qui se souvient.

L'effort calme le besoin, mais il amène la fatigue; et le besoin revient. Effort, besoin, fatigue, c'est un cycle douloureux.

« La vie de l'homme n'est qu'une lutte pour l'existence avec la certitude de la défaite. Vouloir sans motif, toujours souffrir, toujours lutter, puis mourir et ainsi de suite, pendant des siècles, jusqu'à ce que la croûte de notre planète s'écaille en petits morceaux (1). »

Pour le plier à ses fins, pour le contraindre à combattre jusqu'au bout, la nature a pris l'homme dans les lacs de ses mensonges. Elle l'a entouré d'illusions, d'appâts grossiers. « Nous sommes le jouet d'un égoïsme supérieur... L'hameçon est évident, et néanmoins on y a mordu et on y mordra toujours. » (RENAN.)

C'est le plaisir qu'il faut payer par une souffrance plus grande; c'est le mirage de paradis chimériques, qui fuient lorsque la raison les approche. C'est le mensonge du devoir, auquel il faut sacrifier ses intérêts les plus chers, le mensonge de l'amour, et le mensonge de l'immortalité.

Alors apparaît à la volonté, devenue consciente, la vanité de la vie et sa douleur. Elle sent qu'en morale, le bas degré moral, c'est l'égoïsme; le haut degré moral, c'est l'anéantissement, que l'anéantissement est le bien suprême, et que l'existence, c'est le mal.

Donc, par le suicide, supprimer le moi?

Mais le moi est volonté; et la volonté est un principe d'être indestructible, que la mort ne détruit pas; qu'elle fait simplement

(1) « Le monde que décrit Schopenhauer est redoutable. Aucune Providence ne l'oriente; aucun Dieu ne l'habite; des lois inflexibles l'enchaînent à travers le temps et l'espace; mais son essence éternelle est indifférente aux lois, étrangère à la raison; c'est l'aveugle volonté qui nous presse dans la vie. Tous les phénomènes de l'univers sont les rayonnements de cette volonté de même que tous les jours des ans rayonnent du même soleil. Elle est invariable, elle est infinie, divisée, resserrée dans l'espace, « elle se nourrit d'elle-même, puisque hors d'elle il n'y a rien, et qu'elle est une volonté affamée ». Donc, elle se déchire et souffre. La vie est un désir, le désir un tourment sans fin. » (Daniel HALÉVY, *L'Enfance et la Jeunesse de Nietzsche* [Revue de Paris].)

passer dans un autre corps, avec le souvenir en moins, mais avec le même cortège de sentiments, d'appétits et de passions, avec la même orientation morale qu'il avait dans l'ancienne enveloppe. Le moi appartient à la vie universelle, au vouloir-vivre universel. Il ne peut disparaître qu'avec lui. C'est donc le vouloir-vivre qu'il faut atteindre, qu'il faut anéantir. On l'anéantira par l'ascétisme, dont les deux premiers degrés sont le célibat et la chasteté (1).

Et le moi supprimé, l'individu ne distinguera plus entre soi et les autres. Il jouira de leurs joies; il souffrira de leurs souffrances. C'est la vie morale et profonde : *neminem læde, omnes juva*.

En définitive, la morale de Schopenhauer, par le pessimisme, aboutit à l'anéantissement bouddhique (2).

Elle se résume dans la double proposition :

1° Tout effort volontaire a pour but le bonheur; le bonheur est donc l'unique fin de toute volonté;

2° Cet effort est illusoire; le bonheur ne peut être atteint, il faut donc renoncer à vouloir.

Il faut reconnaître que le pessimisme de Schopenhauer s'élève à des hauteurs morales qui dominent de bien haut les conceptions froides de l'évolutionnisme et du positivisme. Le pessimisme, d'ailleurs, n'habite pas les cœurs secs, et jamais il n'amollit les âmes et n'endormit les volontés. Seulement, il s'occupe peu de dire les paroles agréables; il ne berce pas. Et l'humanité veut être bercée.

En France, le pessimisme de Schopenhauer fut surtout affaire de mode et de snobisme; en Allemagne, au contraire, il exerça sur les esprits une sorte de fascination magique.

M. Caro attribue cette fortune aux déceptions éprouvées après les grandes guerres de l'unité, à la lassitude de la volonté allemande surmenée et brusquement jetée en dehors des voies tranquilles. Il y voit une sorte de protestation, de révolte contre la discipline de fer qui étreint la pensée allemande.

La doctrine de Schopenhauer est à double tranchant. Elle est de force, en ce qu'elle enseigne le mépris de cette vie dont elle met la valeur au-dessous de zéro; elle est de faiblesse, en ce qu'elle

(1) Schopenhauer repousse le suicide, attentat à la vie individuelle, mais il prêche l'attentat à la vie spécifique qu'est le célibat.

(2) « La vie est triste, elle sera suivie d'un nombre indéterminé d'existences aussi tristes que celle-ci, et le cycle fatal recommencera sans fin jusqu'au jour où tu auras volontairement renoncé à ton être propre, rejeté de ton sein tout désir, germe funeste de vies futures. » (Bouddhisme.)

prêche l'anéantissement de la volonté. Mais les conséquences qu'un peuple tire d'une doctrine sont dictées par le caractère de ce peuple et non par la logique. C'est le vouloir-vivre plus ou moins intense de ce peuple qui se manifeste par des doctrines de vie ou de mort. Et la doctrine de Schopenhauer renferme un talisman magnifique : le mot volonté. Car du signe naît la chose signifiée, comme de la fleur le fruit.

### B) Nietzsche

#### SA PHILOSOPHIE

C'est encore la volonté qui, pour Nietzsche comme pour Schopenhauer, forme le fond de l'être.

Mais qu'a de commun la volonté ardente, furieuse, féroce du premier, avec le vouloir-vivre vague et obscur du second? la volonté-réalité du premier, avec la volonté-mensonge du second?

La volonté nietzschéenne, c'est l'aspiration à la plénitude de la vie; et cette plénitude de la vie est dans la domination. Vouloir vivre, c'est vouloir commander, et la volonté est volonté de puissance.

Les passions ne sont que des formes incomplètes ou en devenir de la puissance de volonté, qui est leur forme dernière et parfaite (1).

Aussi, « orgueil, volupté, domination » sont les trois vertus cardinales de Nietzsche. Quant à la sympathie et à la pitié, c'est faiblesse et lâcheté. Le lion n'a pas pitié!

En présence de la volonté, que pèse l'intelligence et que pèse la science?

L'intelligence, « elle ne risque jamais rien et n'expose que des théories » (A. SUARÉS).

(1) Chez l'esclave, la volonté de puissance est d'abord « désir de liberté ». La liberté acquise, elle devient, sous le nom de justice, « désir d'égaliser »; et, enfin, l'égalité obtenue, elle s'exalte en « désir de commander ».

L'instinct de la conservation? volonté d'être. L'amour des hommes? chemin détourné pour atteindre le cœur des puissants, afin de les dominer. L'amour sexuel? subjugation de l'un par l'autre, se traduisant par la prise de possession.

Qu'il s'agisse de bonté, de justice, que l'on mette en jeu sa santé, son honneur, c'est par orgueil, par volonté débordante et dissipatrice.

L'on ne se dévoue pas par amour des hommes, mais « parce que tout grand danger provoque notre curiosité, pour ce qui concerne la mesure de notre force, de notre courage ».

Et Alfred Fouillée gémit : « Tous les sentiments désintéressés perdent leur poids dans la balance affolée de Nietzsche. »

La science, « elle abaisse l'homme. Il était à l'image de Dieu; il était Dieu lui-même : le voilà animal! »

Et cependant, cette volonté n'est pas libre. « La fatalité de son être (l'être humain) n'est pas à séparer de la fatalité de tout ce qui fut et de tout ce qui sera..... Il est absurde de vouloir faire dévier son être vers un but quelconque. »

Ainsi Nietzsche est déterministe. Il est aussi réaliste absolu, et il ne voit rien au delà du monde des phénomènes.

Pour lui, le monde vrai est le monde réel. Il n'y a pas de réalité différente des phénomènes, des apparences.

#### SA MORALE

La morale de Nietzsche, conséquente de sa philosophie, n'est pas une morale de bonté et d'amour; pour parler son langage, une morale d'esclaves et de troupeau. C'est une morale d'orgueil et de domination, faite pour les maîtres.

Elle dresse le moi contre la société et à l'homme elle oppose le « surhomme ». Son idéal politique n'est pas démocratie, il est aristocratie, même autocratie, même tyrannie.

« Pliez-vous! Adaptez-vous! » prêchent les moralistes anglais. Nietzsche crie : « Dépasse-toi..... va plus loin que ta personne..... cueille tous les fruits du monde pour en jouir..... qu'aucun n'échappe à tes mains diligentes. Ils appartiennent aux plus forts et aux plus habiles. Combats pour être tout et avoir tout; et tue d'abord l'homme qui est en toi (1) pour, sur son cadavre, ériger le « surhomme ». »

Quelques citations préciseront.

*Le but.* — Le bonheur de l'homme s'appelle « Je veux ». Le bonheur de la femme s'appelle « Il veut ».

« Ce secret, la vie me l'a prononcé : « Vois, dit-elle, je suis celle qui doit toujours se surmonter soi-même. »

---

(1) *Le Rêve de Zarathustra* : « Je vis un jeune berger qui se tordait, râlant et convulsé, le visage décomposé, un lourd serpent noir pendant à sa bouche.

« Ma main se mit à tirer le serpent, à tirer — en vain! Elle n'arrivait pas à arracher le serpent au gosier.

« Alors quelque chose se mit à crier en moi : « Mords! mords toujours! arrache-lui la tête! mords toujours!... » Le berger cependant se mit à mordre comme mon cri le lui conseillait... »

Le serpent noir de Zarathustra, c'est la vertu traditionnelle qui étouffe toute joie de vivre, et quiconque ne le rejettera pas de sa bouche passera comme une ombre, parmi es beautés terrestres, sans en jouir.

« Je vous enseigne le superhomme. L'homme est quelque chose qui doit toujours être surpassé. Qu'avez-vous fait pour surpasser l'homme? »

« Il faut être supérieur à l'humanité, en force, en hauteur, en mépris. »

*Les moyens.* — Et quel est le moyen d'atteindre la domination? La force, la guerre. Et Nietzsche célèbre la force et la guerre en termes dithyrambiques.

*La force.* — « Le droit naturel est la force. »

« La société moderne a fait de la religion une décadence, de la morale une décadence, de la philosophie une décadence, en substituant au naturel déploiement de la force la recherche artificielle et vaine de la justice et du bonheur pour tous. »

« Le dernier mot est à la force. La force est la seule morale du moi et du monde réel, qui est le monde des corps. »

« L'amour même du vrai est le culte de la force. » (A. SUARÉS.)

« La force fait peur aux faibles; ils crient : au droit! C'est peu qu'une force fasse mon droit, elle fait mon excellence. »

*La guerre.* — La guerre est en tout et partout.

« En vérité celui qui dressa jadis ses pensées, édifice de pierre, vers les hauteurs, celui-là connut le secret de la vie, comme le plus sage de tous!

« Que dans la beauté même, il y ait encore de la lutte, et de l'inégalité, et une guerre de puissance et de suprématie; c'est ce qu'il nous enseigne ici dans le symbole le plus lumineux.

« Comme les voûtes et les arceaux se brisent ici divinement dans la lutte! Comme la lumière et l'ombre se combattent en un divin effort!

« Ainsi, sûrs et beaux, soyons ennemis, nous aussi, mes amis! Efforçons-nous divinement les uns contre les autres. »

Et c'est à la guerre, considérée comme le grand instrument de sélection des individus et des races, que Nietzsche semble s'en remettre du soin de faire jaillir du sein de l'humanité l'homme futur, le superhomme, qui doit marquer dans l'échelle biologique des êtres un degré supérieur à celui de la création présente.

Aussi, l'homme doit être élevé pour la guerre; et la femme pour le délasement du guerrier : le reste est folie.....

« Car le courage est le meilleur meurtrier, le courage qui attaque; car dans toute attaque il y a fanfare.....

« Le courage est le meilleur des meurtriers, le courage qui atta-

que; il finira par tuer la mort. Car il dit : « Comment? était-ce la vie? Allons! recommençons encore une fois. »

Nietzsche entrevoit une Europe réunie pour dominer et martialisée.

« Ce qu'on doit à Napoléon, c'est que nous sommes rentrés dans l'âge classique de la guerre, à la fois savante et populaire et faite en grand, sous le rapport des moyens, des talents et de la discipline..... C'est à lui que revient l'honneur d'avoir refait un monde dans lequel l'homme, le guerrier, l'emportera une fois de plus sur le commerçant et le Philistin.

« Napoléon, en voyant dans les idées modernes une ennemie, a remis au jour une des colonnes de l'héroïsme antique, la colonne essentielle peut-être, la colonne de granit. Et qui sait si, grâce à elle, l'héroïsme antique ne finira pas quelque jour par triompher du mouvement national, s'il ne se fera pas nécessairement l'héritier et le continuateur de Napoléon, qui voulait l'Europe unie pour qu'elle fût maîtresse du monde. » (BERNARDINI, *Revue de Paris*, 1895.)

Nietzsche est sans-patrie (1), déterministe et amoral. Sa doctrine se résume dans le secret ultime des assassins.

« Rien n'est vrai, tout est permis. — Donc : sois fort! sois impitoyable! »

Cette philosophie d'un individualisme outrancier est une réaction contre les philosophies du dieu-humanité, du dieu-nature, du dieu-tout, qui ne permettent à personne ni de s'affirmer, ni d'émerger; qui nivellent tout, annihilent tout; qui sont des philosophies de résignation et d'abandon. Cette réaction existe aussi en France, mais elle n'y est qu'intellectuelle; avec Nietzsche, elle est fortement imprégnée d'esprit militaire.

#### 4° La pensée française

Pour dominer et diriger le mouvement philosophique, il n'y a pas en France de penseurs de la taille de Darwin et Spencer, de Schopenhauer et de Nietzsche.

Aussi s'est-il égaré en des voies diverses, sans qu'aucune doctrine ait pu prévaloir et s'imposer.

---

(1) Une patrie a des limites : l'orgueil de Nietzsche n'en a pas!

Notre philosophie a surtout qualité d'être critique et notre morale d'être éclectique.

Actuellement, le matérialisme et le spiritualisme français semblent soumis à une double influence : à l'influence de l'esprit positiviste restée profonde, et à celle des idées allemandes et surtout des idées anglaises.

Mais la doctrine rude de l'éternelle compétition des individus, des races et des espèces, qui ramène la vie entière à l'égoïsme et à la lutte, blesse et nos conceptions du droit et de la justice, et nos sentiments d'humanité. Aussi, filtrées par les cerveaux français, les idées anglaises et allemandes se sont-elles adoucies, humanisées, édulcorées.

D'abord la science pure, c'est-à-dire la science qui ne croit qu'en elle et en elle met toute sa foi, veut qu'on n'attache qu'une médiocre importance aux destinées humaines. « La vie n'est qu'un court épisode entre deux éternités de mort, et, dans cet épisode même, la pensée consciente n'a duré et ne durera qu'un moment. La pensée n'est qu'un éclair au milieu d'une longue nuit. Mais cet éclair est tout. » Et M. Le Dantec termine, en citant ces paroles de M. Poincaré : « Pour être vraiment sage, il faudrait conclure au contraire que cet éclair lui-même n'est rien et affirmer avec l'Écclésiaste que tout est vanité. »

Sur cette vanité, cependant, les philosophes français qui nient Dieu et l'âme s'essaient à fonder une morale.

### Guyau

Avec les moralistes anglais, M. Guyau a recherché, en dehors de toute croyance religieuse et en ayant recours à l'observation seule, les fondements d'une morale conforme à la nature humaine. Les titres de ses deux principaux ouvrages sont caractéristiques et précisent bien sa pensée. Ils sont : *L'Irréligion de l'avenir* ; *Essai d'une morale sans sanction ni obligation*.

Aux yeux de M. Guyau, le bien, c'est la vie même ; et la vie renferme en elle-même toute source de sympathie et de générosité.

« La vie est à elle-même son propre ressort, et c'est elle qui doit jeter le pont entre l'instinct et la réflexion, entre l'égoïsme et l'altruisme. La tendance naturelle de l'être est vers l'intensité de vie, et le maximum d'intensité a pour corrélatif l'expansion de la vie. La morale demande à la vie individuelle de se répandre pour autrui, en autrui, et au besoin de se donner ; et cette expan-

sion est selon la nature de la vie et les conditions de l'intensité de la vie. »

Voyez la jeunesse : pleine de sève et de vigueur, elle est généreuse et toujours prête au sacrifice. Il en est de même pour l'intelligence puissante, la sensibilité vive, la volonté forte, qui naturellement veulent se répandre, rayonner.

L'idéal de la vie individuelle, c'est la vie avec tous et pour tous.

Privée de sanctions et d'obligations, la morale de M. Guyau ne présente, en définitive, que des équivalents du devoir.

Dans le domaine de la volonté, la surabondance de vie se traduira par l'impératif : « Je puis, donc je dois ». L'obligation d'agir naîtra de la puissance d'agir.

Dans le domaine de l'intelligence, l'idée même de la vie active et expansive tendra à se réaliser. L'homme voudra être une vérité en action et non un mensonge.

Dans le domaine de la sensibilité, le plaisir prendra sa source dans des sentiments de plus en plus élevés, lesquels ont précisément un caractère sociable.

Le meilleur substitut de l'obligation morale, si jamais les idées métaphysiques disparaissent, sera le sentiment croissant de la solidarité entre tous les êtres.

« Mais, interroge M. Fouillée, tout cela fera-t-il que l'homme se dévoue? » — Évidemment non; aussi M. Guyau fait-il intervenir sa théorie de « l'amour du risque ». L'amour du risque, dans la morale positive, est la seule force créatrice du dévouement.

#### A. Fouillée

M. A. Fouillée s'émeut des coups portés par la science aux vieilles croyances. Il redoute que l'antique édifice ne s'écroule en ensevelissant la morale actuelle sous ses ruines. Or, il lui paraît que le principe de cette morale est vrai, qu'il est réellement fondé sur la nature humaine, puisqu'il a subi la consécration des siècles. Aussi, il voudrait apporter au principe éternel de la moralité une justification nouvelle puisée dans les résultats obtenus par la science. Et il s'efforce à l'œuvre difficile de modifier les fondements de la morale sans jeter bas l'édifice chancelant des croyances anciennes. Sa doctrine est donc un compromis entre le matérialisme et le spiritualisme pur. En voici l'exposé :

La morale tend à s'établir sur l'expérience. Mais l'expérience est double. Elle est intérieure, elle est extérieure.

*Intellectuellement.* — Chaque conscience individuelle a la conviction intime de l'existence des consciences étrangères. Elle a la conviction de l'existence d'une réalité et d'une vérité communes à tous; et même d'une existence qui englobe toutes les existences individuelles. Elle a la conviction d'un « être universel ». Et, se sentant parcelle de la conscience universelle, elle se sent obligée d'agir en conformité de cette conscience; d'où la règle : « Agis comme si tu étais la conscience universelle. »

*Volontairement.* — La volonté (1) n'est pas tournée seulement vers le dedans, elle est aussi tournée vers le dehors.

La conscience de soi et des autres implique la volonté de soi et des autres.

Il y a en l'homme trois centres d'attraction, autour desquels gravitent ses idées, ses sentiments, ses désirs :

L'idée du moi individuel;

L'idée du moi social;

L'idée du moi universel.

Ces trois idées sont des idées-forces, qui agissent la volonté, et la font égoïste, puis désintéressée, et finalement l'orientent vers l'universel.

D'elles naîtront l'idée du devoir et de l'obligation morale :

« Un être capable de concevoir l'univers, et en particulier l'universalité des consciences dont l'humanité nous offre une première réalisation, ne pourra jamais rester absolument indifférent à cette idée; il se produira toujours en lui une direction de la volonté dans le même sens. Cette direction pourra être contrariée par l'intérêt individuel; mais là où cet intérêt est supprimé ou réprimé, elle subsistera et elle constituera dans l'individu même un intérêt pris à l'universel, à autrui et à tout, conséquemment un intérêt universel qui, d'un autre nom, s'appellera désintéressement, et, d'un autre encore, moralité. Le devoir sera le contraste de cet intérêt universel avec les intérêts sensibles. »

Pour cet être, le devoir cessera d'être un impératif pour devenir un persuasif. Mais cette persuasion installée au cœur de l'être agira puissamment. Notre devoir, c'est déjà notre volonté orientée à l'avance vers l'universel.

En face de la volonté ainsi orientée, placez maintenant l'égoïsme. Cette volonté ne pourra résister à la voix impérieuse du devoir;

---

(1) Pour M. Fouillée, la volonté est un acte absolu, déterminant et non déterminé, qui commande aux motifs, et n'est pas commandé par eux.

elle se sentira maîtrisée par l'obligation morale, obligation morale qui s'élèvera jusqu'au dévouement, jusqu'à l'immolation volontaire.

Car le désaccord entre l'impérativité de l'obligation morale et sa non-exécution créera une douleur si intolérable qu'elle peut être comparée à l'intolérabilité de la douleur physique qui mène au suicide. L'amour d'une grande idée — devoir, patrie, humanité, liberté — provoquera le sacrifice volontaire comme le provoque, sous la forme du suicide, la perte de l'être aimé.

Dans ce cas, en face de l'infinité du but à atteindre, la vie perdra toute sa valeur et l'on courra à la mort avec la certitude de la mort. Le sentiment moral à ce degré de violence devient une passion irrésistible devant laquelle tout se tait, même l'instinct de la conservation.

Pour M. A. Fouillée, la source du dévouement est dans l'intelligence, et développer l'intelligence est le moyen le plus sûr de développer l'aptitude au dévouement. Pourtant, ce sont les simples, plus que les savants, qui meurent pour l'idée!

#### LES SPIRITUALISTES

« En face des doctrines qui veulent introduire dans la science des mœurs la méthode des sciences positives et l'idée de l'évolution universelle, s'est maintenue et développée en France la morale spiritualiste. »

Ce fut d'ailleurs, jusqu'à nos jours, la morale officielle.

Les moralistes de cette école s'appuient sur des principes absolus, sur des dogmes métaphysiques : la liberté humaine, le bien absolu, le devoir absolu (1). Leur doctrine, en même temps que dogmatique, dérive à titres divers de Platon, Descartes, Leibnitz, Kant. Elle rejette la méthode expérimentale pure et s'en rapporte avant tout au témoignage de la conscience.

*Maine de Biran.* — « L'explication suprême doit être recherchée dans ce qui est plus élevé et non dans ce qui est inférieur (2); le fond des choses est l'esprit, la pensée, la liberté, et non la matière qui, malgré le cri des sens aveugles, n'est que l'ombre et l'apparence des réalités..... »

(1) Les postulata de la philosophie spiritualiste sont : loi impérative, liberté, immortalité, divinité.

(2) « Le supérieur ne saurait provenir de l'inférieur et l'explique au contraire. » (A. Сомте.)

« L'âme n'a pas seulement conscience des phénomènes qui se passent en elle; mais elle a conscience d'elle-même considérée comme force; c'est-à-dire qu'elle sent en elle-même un pouvoir supérieur aux phénomènes et capable de les produire, un pouvoir qui subsiste un et identique à lui-même dans la variabilité des effets. »

M. *Vacherot*. — « La conscience nous révèle en même temps l'infériorité de la vie animale et la supériorité de la vie humaine.

« L'esprit commande à la chair, l'ange à la bête, l'homme à l'animal. »

M. *Franck*. — « Nous sommes aussi sûrs de notre liberté que de notre existence, car elles nous sont attestées l'une et l'autre de la même manière; nous les affirmons sur la foi de notre conscience. »

D'après Leibnitz, tout être, par essence, est actif — *quod non agit, non existit* — et tout ce qui agit est force. Tout dans l'univers est donc force ou composé de forces. « L'univers est un vaste dynamisme, un système savant de forces individuelles, harmoniquement liées sous le gouvernement d'une force primordiale, dont l'activité absolue laisse subsister en dehors d'elle l'activité propre des créatures et les dirige sans les absorber. »

Le bien est l'origine du devoir et de la vertu; le bien absolu, le bien « en soi », c'est la perfection, « et la perfection c'est tout ce qui élève l'être ». Elle consiste en l'accroissement de notre être dans toutes les directions. Élévation de l'être, harmonie de l'être, sont des expressions qui reviennent sans cesse sous la plume de Leibnitz.

Kant — et ce fut son originalité suprême — transporta du dehors au dedans les conditions de l'existence et au lieu de subordonner la pensée aux objets, il subordonna les objets à la pensée : je ne pense pas la nature, parce quelle existe; elle existe, parce que je la pense.

La conception de la loi morale chez Kant est très élevée.

Il repousse la primauté de l'idée du bien : « L'idée du bien ne peut être déterminée que par l'expérience; elle aurait pour critérium la sensibilité. Elle aboutirait à faire du bonheur la perfection, c'est-à-dire à un concept matérialiste. »

Il impose le devoir pour le devoir. Le devoir détermine le bien, qui n'est autre chose que l'accomplissement du devoir. Liberté, d'où devoir; devoir, d'où bien.

La loi kantienne du devoir, austère et hautaine, répugne aux

moralistes français. Le « catégorique impératif » les blesse comme « un commandement militaire »; et ils inclinent à la doctrine plus douce de Leibnitz. De cette doctrine, M. Ravaisson fait dériver sa morale de la beauté et de l'amour, et M. Janet sa morale du désintéressement.

M. Ravaisson considère l'amour du bien, et tout amour véritable, comme constituant un régime de la grâce, une vie proprement « éternelle »; et c'est cette vie mystique qui, à ses yeux, comme aux yeux de Maine de Biran, est la véritable vie morale. « Aimez et faites ce que vous voudrez », a dit saint Augustin, parce que l'amour est source de toute vertu.

La racine de la morale — et c'est aussi la racine de l'esthétique — est le principe surnaturel et suprarationnel « qu'exprime, dans l'ordre religieux et moral, la loi d'amour et de sacrifice connue déjà des religions de l'Orient et que le christianisme a mis dans une si grande lumière ».

Paul Janet, modifiant légèrement la définition de Leibnitz, dit : « Le bien d'un être consiste dans le développement harmonieux de ses facultés. » Mais, au contraire de Leibnitz qui exalte la personnalité de l'être, il met la perfection de la perfection dans l'oubli de soi-même en autrui. Le modèle de cette perfection parfaite, « c'est l'amour maternel, sublime parce qu'il se dévoue en s'ignorant. La sublimité est précisément dans cette ignorance. Car le héros qui se dévoue en songeant à la gloire n'est pas désintéressé; le but qu'il poursuit, sa fin, ce n'est pas la patrie, c'est son propre intérêt; son but, quelque élevé qu'il soit, c'est lui-même. »

#### LES DÉISTES

Il y a, dans la philosophie française, un effort visible vers une doctrine de désintéressement pur et de dévouement absolu, et il semble bien que toutes les écoles s'accordent à mesurer la valeur d'une morale à la puissance de sacrifice volontaire qu'elle développe. Mais que l'être humain puisse trouver dans la nature et sa raison seules les forces nécessaires pour se dévouer, beaucoup le nient, et ils cherchent à la morale, en dehors de l'homme et au-dessus de l'homme — en Dieu — des fondements moins fragiles.

Même M. Lecky assure que la science, qui aujourd'hui éloigne de Dieu, ramènera à Dieu.

« Cette idée du Dieu des vivants, sortie de la conscience juive et faussée par le Moyen Age, est restée et a triomphé dans le do-

maine même de la philosophie laïque et de la science physique (1); et il viendra un jour où la science enlèvera à la nature son prétendu empire sur nous; où elle comprendra du moins que l'être pensant est lui-même le siège des forces actives d'où résultent ses mouvements, que les objets extérieurs jouent à son égard simplement le rôle d'un obstacle immobile, au lieu d'être des agents qui l'ébranlent; que c'est lui qui crée ses perceptions, ses pensées, ses volontés. »

Plus loin :

« Le sentiment que les religions sont sorties du fonds même de la nature humaine et qu'elles pourraient bien être le produit nécessaire de la pensée existe; et c'est justement pour cela que le radicalisme contemporain nous propose de nous en débarrasser en nous débarrassant de notre être pensant lui-même (2). »

M. Janet affirme sa foi en Dieu et en la vie future et il déclare la vie morale incomplète sans la vie religieuse. Il dit : « Ne pas douter de la loi implique le ne pas douter de la sanction de la loi; et tous les philosophes qui croient en la loi, croient en sa sanction, c'est-à-dire, en la vie future : délivrance ou salut. »

L'école positiviste se vante d'avoir libéré l'esprit humain de ses illusions théologiques et de ses illusions métaphysiques. M. Janet répond : « Oui, il se peut que l'esprit humain, après avoir divinisé les forces de la nature aux premiers âges du monde, ait transformé ensuite ces symboles en abstractions philosophiques pour y substituer plus tard la notion de la science. Mais la science est-elle le dernier mot de ce que l'âme demande à la vie? La science laisse l'âme humaine diminuée et sentant sa diminution. Il y a autre chose, il y a Dieu. Il y a longtemps que s'est évanouie la jeunesse de l'humanité. L'homme n'en désire-t-il pas moins ardemment Dieu? »

Il développe : « Qu'est-ce que la religion en soi? L'amour de Dieu. Il y a dans cet amour un élément métaphysique et un élément moral. L'élément métaphysique, c'est la conscience que nous avons de notre néant et le besoin de rattacher ce néant à quelque chose d'immuable. Ajoutez à ce besoin l'élan de la vie, la flamme

---

(1) Aussi, remarque M. Lecky, l'Europe qui n'a guère conservé du christianisme que la notion de l'égalité des hommes et le principe de la bienfaisance, « a pu perdre des croyances sans épuiser son génie ».

(2) Cette inquiétude de l'insondable, ce sentiment de l'infini pénètrent jusqu'aux savants les plus réalistes; et c'est même par l'inconnaissable et l'infini qu'Herbert Spencer espère la réconciliation entre la science et la religion.

du cœur, c'est ce qu'il y a de plus intime dans le sentiment religieux. L'élément moral, c'est le sentiment de nos misères : la douleur et le péché. Contre la douleur, la philosophie ne nous offre qu'un remède : la prudence; contre le péché un remède aussi : le libre arbitre et c'est tout. »

Et ce n'est rien, car la vertu, si elle est la science du bien et l'amour du bien, est surtout la force morale d'accomplir le bien, la volonté. Et combien souvent la volonté est impuissante à faire ce qu'elle sait être le bien, et ce qu'elle désire faire.

Je sais bien que je puis vouloir; mais je n'ai pas la force de vouloir! et ma volonté m'échappe, je voudrais bien qu'elle fût « toute puissante contre le mal, toute obéissante pour le bien, et je ne sais que trop qu'elle est impuissante contre l'un tout en le haïssant, et rebelle contre l'autre tout en l'aimant (1). »

### 5° *La détresse morale*

Ainsi, dans notre pays de France, désarroi complet des âmes et des esprits; mêlée confuse d'opinions contraires, d'où rien ne se dégage, rien ne s'affirme, rien ne s'impose, sinon la négation et le doute : doute de Dieu, des hommes, de soi. Et de temps en temps, dominant le tumulte chaotique, un cri d'angoisse :

« Nous voguons sur un milieu vaste, toujours incertains et flottants, poussés d'un but vers l'autre. Quelque terme où nous pensions nous attacher et nous affermir, il nous branle et nous quitte et si nous le suivons, il échappe à nos prises, nous glisse et nous fuit d'une fuite éternelle. »

Ainsi se désespérait Pascal, et cent cinquante ans plus tard, Michelet, saisi d'effroi en présence des doctrines nouvelles, « qui dépossèdent l'homme de lui-même et le livrent tout entier aux forces cosmiques », condense la plainte de Pascal : « Qu'on me rende mon moi! (2). »

Et tout naturellement se pose à l'esprit la question du philo-

(1) « Et ceux qui désirent ardemment le bien, désirent ardemment la force de l'accomplir, appellent ardemment la foi.

« J'ignore si Dieu existe. Je ne crois pas qu'il existe; mais ce que je sais bien, c'est que l'élan vers Dieu est l'élan vers la suprême justice et vers la suprême bonté. » (VERSAIX.)

(2) « Et nous qui, pour un rôle surhumain, avons besoin de forces surhumaines, combien souvent nous sommes-nous écriés : « Dieu! donne-nous une foi! » (VERSAIX.)

sophe anglais William Malcock : « La vie vaut-elle d'être vécue? »  
— « *Is life worth living?* »

« La foi religieuse se meurt; mais les sentiments religieux sont encore très vivaces, et pendant longtemps encore exerceront leur action sur l'esprit humain qu'ils ont pénétré. « Le monde moderne vit encore du capital des croyances religieuses amassées pendant des siècles. Mais qu'arrivera-t-il une fois qu'il sera épuisé et que notre foi sera réduite à nos connaissances scientifiques? »

« Il arrivera que cette vie, pour la masse, restera le seul bien précieux. Son prix augmentera même de toute la certitude qu'il n'y eut rien avant et qu'il n'y aura rien après : « le matelot, le même qui hier exposait ses jours pour sauver une femme à bord d'un bateau prêt à sombrer, la renversera et l'écrasera aujourd'hui pour échapper à l'incendie dans un théâtre. Il faut même reconnaître que ce dernier geste est le plus conforme à la nature humaine et le mieux adapté à ses fins. »

Et avec la suppression des anciennes morales, il subsistera seul.

M. E. Caro étudie aussi le prix de la vie humaine, et sa réponse n'est pas moins décourageante que celle du philosophe anglais.

La science a fait disparaître les anciennes raisons de vivre. En a-t-elle trouvé de nouvelles? On veut savoir, et avant d'obéir et d'agir, on pèse tout et on dissout tout.

On a fermé le ciel, aussi bien le ciel de la pensée pure que le ciel théologique. Nous ne sommes plus que « des apparitions éphémères flottant à la surface de l'illusion infinie », ou plutôt, pour parler un langage scientifique, « des états de conscience momentanés, éclos au point de jonction de certaines forces chimiques et physiques, infaillibles et déterminées ».

La science dit que l'homme meurt, que les nations meurent, que le monde mourra. Et, en face de cette certitude, que pèseront les idéals que nous présente la science : le dévouement à la science, l'orgueil d'atteindre au vrai, l'ivresse de contempler la réalité dans toute sa grandeur, dans toute sa beauté, — dans toute sa vanité, — la foi dans le progrès et dans l'humanité? Le positivisme pour la masse tuera la moralité et l'idéalisme.

« Il n'est pas douteux que la vie perde son prix absolu pour les chercheurs d'idéal sous toutes ses formes et pour les âmes simplement et instinctivement religieuses, quand il sera admis comme un dogme que toute la connaissance est bornée par l'expérience positive et quand ce dogme aura passé dans les habitudes mentales

des générations. Mais pour la grande majorité des hommes la vie, au lieu de perdre de son importance, en gagnera. Elle en gagnera même trop en un sens; elle aura perdu son prix élevé, son prix vulgaire augmentera d'autant. En face de cet inconnaissable, ou peut-être de ce néant qui nous enveloppe de toutes parts, qui s'étend en avant de nous comme en arrière, elle seule sera chose réelle, sentante et sentie. On s'y attachera avec une sorte d'âpreté, on la défendra avec fureur, quand on aura perdu les raisons qui font qu'en certaines circonstances on se sacrifie avec joie, avec l'ivresse de l'honneur triomphant ou de la conscience exaltée. On n'aura plus qu'elle, on y tiendra passionnément. Il se formera, sous l'influence de la foi positive, une génération dure, pratique, solide, calculatrice, positive à outrance (1).

« Quant à ceux qui auront conservé des tendances idéalistes et des sentiments tendres, ceux-là — les meilleurs — tomberont dans le dégoût de l'existence; ils seront les irréconciliables de la vie. Le pessimisme les enlacera, et il naîtra des écoles de suicide, comme au déclin des temps antiques.

« Il en sera ainsi jusqu'au jour où quelque penseur hardi s'avisera qu'il y a quelque chose au delà de la physique et de la chimie, et, par un coup de génie inattendu, découvrira l'âme et Dieu. »

On affirme que la médecine trahit son impuissance à guérir une affection par la multiplicité des remèdes qu'elle offre aux infortunés qui en sont atteints.

Combien d'élixirs, combien de panacées furent et sont offerts à la pauvre âme humaine! Combien de doctrines morales diverses et contradictoires! « Et nous allons à hue, et nous allons à dia, ballottés ainsi que le paysan ivre de Luther, incapable de se maintenir en équilibre sur son baudet, tombant tantôt à droite, tantôt à gauche. »

« Au point de vue pratique, dit M. Janet, il n'y a que deux hypothèses intelligibles et conséquentes : l'athéisme avec l'égoïsme et la volupté; le théisme avec la confiance et la résignation. » C'est énergiquement tranché!

Le conflit me semble surtout entre soi et autrui, le droit et le

---

(1) Pour résumer, en termes brutaux, les lignes qui précèdent, il n'est homme qui, dans la morale nouvelle, ne pense et ne dise. « Ma vie vaut bien celle d'un autre? Pourquoi me ferais-je tuer à la place d'un autre ou pour les autres! » — « Et avoue-le, homme! ta peau à toi, vaut celle de tous les autres hommes ensemble. Car des milliards de vies étrangères ne te feront pas retrouver ta vie, si tu viens à la perdre! »

devoir, entre l'esprit d'intérêt et l'esprit de sacrifice. Et c'est la passion, non la raison qui mène le combat. Les croyances des peuples sont commandées par leur caractère (1).

Elles révèlent leur état d'âme et manifestent leur énergie vitale. Aux doctrines qu'accepte un peuple, se reconnaît ce qu'il vaut.

Je crois en la puissance de l'idée. Mais elle ne peut germer que sur un sol favorable. Un peuple s'engage dans une voie, il y est affermi par ses croyances. Et si après quelque temps il vient à la quitter, c'est que déjà dans son âme existait une lassitude qu'affaiblit et aggrave des croyances nouvelles.

La science nous promet la vérité, mais la vérité scientifique et non la vérité morale; la vérité des corps et non celle des âmes.

Elle pèse, discute, critique, dissout. Et à sa vérité qui glace, je préfère mille fois l'erreur créatrice des illusions qui font le bonheur, et des dévouements qui font la victoire. Du reste, dans l'état actuel de nos connaissances, la valeur d'une doctrine ne peut guère se mesurer qu'aux fruits qu'elle porte. Et les fruits de l'arbre de la science sont empoisonnés.

La science a prétendu montrer à tous les hommes les secrets de toutes les choses. Elle a faussé les ressorts de la vie; elle l'a artificialisée. Hommes, sociétés, institutions, tout cela est tombé en désaccord avec les habitudes et les sentiments, et le torrent de la vie ne roule plus que des épaves.

Il y a, dans l'univers, trois dominations (2) : la foi, l'amour, la volonté.

« L'homme de foi joue au soleil dans la pleine nuit. Je ne sais point ce qu'elle est, ni où elle se fonde, cette religion; mais certes, elle est une bonne lumière pour une foule d'hommes. Elle ôte toute créance à la mort. Je juge de la foi là-dessus. Elle vivifie la vie. Elle rassure l'agonie. J'ai lu ce texte dans les yeux des hommes. Comment n'admirer pas la main qui l'a écrit? » (A. SUARÉS.)

L'amour exalte l'être, au point de l'attirer hors de soi, pour s'abîmer en l'objet aimé; il lui fait perdre la conscience de lui-même, et tue en lui jusqu'à l'instinct de la conservation.

(1) « Les hommes croient ce qu'ils veulent. Les philosophies sont l'expression des tempéraments. »

(2) Et ces trois dominations ne peuvent-elles se résumer en une seule : la foi, — car l'amour, qu'est-ce ? sinon la foi en autrui; et la volonté ? sinon la foi en soi ?

L'amour pour l'individu se synthétise en l'amour de l'enfant.  
 L'amour collectif se synthétise en l'amour de la patrie.  
 L'amour universel se synthétise en l'amour de Dieu.  
 L'amour illumine la voie de l'homme, des nations, de l'humanité.

« Où la volonté domine, les idées n'ont pas besoin d'être claires; l'homme voit le monde à travers son désir.....

« La volonté, cette forme du moi en action, doit renouveler le monde. Va droit au but, délivre la volonté ou succombe.

« La volonté est l'organe de la puissance. » Être soi, c'est dominer. On ne veut que pour pouvoir. Puissant en énergie, je ne vis que pour être puissant en actes. »

Les savants nous bâtissent des morales de savants, et les philosophes des morales de philosophes. Et nous, hommes, nous voudrions une morale humaine; et nous soldats, une morale de soldats, c'est-à-dire une morale qui de nos âmes arrache la peur.

Il y a cependant dans la pensée anglaise et dans la pensée allemande des ferments d'action; elles ne visent, ni la dissolution du moi, ni la dissolution de la patrie.

L'âme anglaise exulte en Rudyard Kipling; l'âme allemande en Nietzsche (1) et, sous l'action d'hommes écoutés par leurs concitoyens à l'égal de prophètes, toutes les forces — appétits, désirs, passions, surtout volontés — s'orientent chez eux — *nos ennemis* — vers l'action ardente et l'ambition illimitée.

---

(1) « En Allemagne, l'admiration de Nietzsche a pris les proportions d'un culte... Il s'est formé une littérature, une musique, une politique nietzschéenne. » (Th. DE WYZEWA.)

---

## CHAPITRE II

# LES FOULES

---

### I — La foule non organisée

Misère humaine!

Par des efforts poursuivis pendant des millénaires d'années, l'homme s'est peu à peu dégagé de la cangue de l'animalité. Il a dominé sa sensibilité, affranchi son intelligence, armé sa volonté. Mais le fonds de son être est resté le même. Et, lorsqu'il cesse d'être isolé, lorsqu'il devient une simple unité dans la foule anonyme, le bel et laborieux échafaudage des vertus humaines s'écroule, mettant à nu le laid « substratum » de l'être — l'animalité.

La foule s'empare de l'individu, dévore tout ce qu'il y a de conscient en lui — intelligence, volonté, moralité — et ne laisse subsister que l'être sensible seul, l'être mu par les appétits grossiers. Elle abat les sommets, elle courbe les fronts, et, nivelant tout, imprime à tous un caractère commun; et elle forme ainsi un être spécial, défini — et monstrueux.

« Toute agglomération d'hommes, sous l'influence de circonstances déterminées, devient un *être collectif* doué de caractères spéciaux, et dans lequel disparaissent les individualités de l'agglomération. Il se crée une foule *psychologique*, animée d'une âme collective et régie *par la loi de l'unité mentale des foules*. » (G. LE BON.)

« Sous l'influence de circonstances déterminées », car il ne suffit pas, pour qu'il y ait foule psychologique, d'une agglomération de hasard. Le semblable naît du semblable; et l'âme collective n'est que l'émanation d'âmes individuelles fécondées par un ferment commun, intérêt, désir, passion.

L'âme collective, c'est l'âme de la race constituée par les élé-

ments inconscients transmis par l'hérédité. C'est l'âme primitive, l'âme barbare; « et j'écoutais, dans le tumulte de la foule, exulter « et rugir l'âme barbare des ancêtres, ivre de combats et de bruits. »

Les hommes se différencient et s'échelonnent par l'intelligence, qui est acquise; ils se ressemblent et se rassemblent par la sensibilité qui est héritée. Dans la foule, ce qui est acquis et récent disparaît; ce qui est hérité, ancré dans les régions profondes de l'inconscient, reste. La foule est régie par l'inconscient.

Le premier et principal caractère de la foule est une extrême suggestibilité : chez le sujet hypnotisé, la personnalité consciente s'efface devant la personnalité inconsciente, soumise aux organes inférieurs, et celle-ci agit seule, instrument docile, aveugle entre les mains de l'hypnotiseur. Plongé dans la foule, impressionné par les effluves qui l'enveloppent, l'individu est placé en état d'hypnose. Ses sentiments, ses idées s'orientent dans le sens déterminé, soit par la volonté de l'hypnotiseur, soit par l'idée jaillie spontanément du sein de la foule.

Et la suggestibilité de chacun se renforce de la suggestibilité de tous. Il y a imitation, contagion, et tout cri est répété, tout geste imité, tout ordre obéi.

La foule, parce qu'elle est le nombre, croit en sa force; et parce que cette force est anonyme, elle croit en l'impunité. Ce double sentiment contribue, avec la suggestibilité, à la jeter aux extrêmes.

« Donc : épanouissement de la personnalité consciente, prédominance de la personnalité inconsciente; orientation par voie de suggestion et de contagion des sentiments et des idées dans un même sens; tendance à transformer immédiatement en actes les idées suggérées, tels sont les principaux caractères de l'individu en foule. Il n'est plus lui-même. Il est devenu un automate que la volonté ne guide plus. » (G. LE BON.)

Je développe.

#### SENSIBILITÉ

« La foule moyenne, dont les centres travaillant automatiquement ne contiennent par suite que des combinaisons organisées, reste limitée à l'émotion. La grande majorité des hommes n'a jamais dans la conscience pendant la vie entière une seule idée claire, clairement illuminée, résultant de la « *cogitation* ». Leur conscience ne parvient jamais à voir que des images demi-obscurées et vagues. Ils vivent exclusivement d'émotions. L'émotion est ce

qui est hérité. La pensée est ce qui est acquis. L'émotion est l'activité de l'espèce; la cogitation, l'activité de l'individu (1). »

Et la remarque de Max Nordau reste vraie, est même bien plus juste, appliquée à la foule.

La foule est très près de l'instinct; elle est sous la domination presque absolue de la moelle épinière et, incapable de maîtriser ses réflexes, elle obéit aveuglément, en esclave, aux impulsions qu'elle reçoit.

Elle est donc caractérisée par l'impressionnabilité, l'impulsivité, l'irritabilité, l'aptitude à l'action immédiate et irréfléchie. Lorsqu'elle est en état de tension, un mot, un geste provoque l'explosion et la jette à l'acte irréparable.

Les sentiments de la foule sont très simples et très exagérés. Aussi son esprit, inaccessible aux nuances, ignore et le doute et l'incertitude. Les solutions extrêmes et radicales seules lui plaisent. L'exagération porte d'ailleurs surtout sur les sentiments mauvais, égoïstes, qui forment le fond primitif de l'être humain.

La foule est mobile et versatile, puérile et féminine.

Comme elle est privée du contrôle de l'intelligence et du commandement de la volonté, les émotions et les passions se succèdent en elle rapides, sans liens logiques, parfois contradictoires. Elle passe sans transition, sans qu'il soit possible de prévoir ses brusques sautes d'humeur, de la joie à la colère, de la confiance au désespoir, de l'amour à la haine. « La roche Tarpéienne avec elle est toujours près du Capitole. »

Les instincts égoïstes dominent dans la foule, parce qu'ils sont les plus intenses et les plus violents.

Vaniteuse, irritable et colère, elle aime qui la flatte; et déteste qui la gourmande, et qui lui résiste (2). Elle n'admet à ses désirs

(1) Max NORDAU, *Psycho-physiologie du talent et du génie*.

(2) Jamais écrivain ne fit des foules, satire plus énergique et plus violente que Proudhon, dans son ouvrage intitulé : *Napoléon I<sup>er</sup>*. Il met surtout en lumière leur orgueil, leur amour-propre et leur inintelligence. Il dit : « Aujourd'hui le peuple est avide de louanges, d'adulation; il hait la vérité pour peu qu'elle lui soit pénible. Ce qu'il demande, c'est qu'on l'exalte, qu'on l'adore, qu'on lui dise qu'il est le peuple-Dieu, le peuple-Christ, le peuple-Roi; qu'on ne parle de lui qu'en style pindarique, qu'on l'idolâtre en tout ce qu'il fait, dans les massacres de Septembre comme dans la prise de la Bastille, dans la Terreur comme dans les farandoles des fédérations, dans le couronnement de l'Empereur et dans la guillotine de Louis XVI.

« Le peuple aime qu'on lui dise, cela date de Robespierre :

« Tu es grand, ô peuple, tu es vertueux, sublime, magnanime;

et à ses caprices, ni objections, ni retard, et sûre de sa force, sentante de son irresponsabilité, elle passe immédiatement à l'action violente et brutale. Par contre les sentiments sympathiques sont en elle fort émoussés. Elle sent vivement, mais d'une sensibilité superficielle et grossière, à fleur de peau. Les spectacles tragiques de la rue piquent surtout sa curiosité. Qu'il y ait une catastrophe, elle accourt, mais ce n'est pas la sympathie qui l'amène; et si pour des raisons d'ordre et d'humanité on l'empêche d'approcher et de voir, de jouir du spectacle, elle protestera sans vergogne et recourra à la violence, si elle peut le faire sans trop de risques.

La foule ressent le plaisir plus que la douleur. La douleur est d'ordre plus intime, d'essence plus profonde. Elle est individualisée plus que la jouissance. On ne se réunit pas pour souffrir. Le plaisir au contraire se diffuse. Les foules vont au plaisir.

Pour la même raison, la foule est plus accessible au désir qu'à la crainte. Il y a prévoyance, intelligence, à l'origine de la crainte. Pour désirer, l'aiguillon des sens suffit. Du reste, les meneurs ne font jamais miroiter devant la foule que ce qui peut lui plaire, et lui voilent ce qui pourrait l'effrayer.

Toute sensation de la foule se transforme en émotion, toute émotion en passion, toute passion en acte. La passion, dans la foule, va immédiatement aux extrêmes. Elle hait à mort, ou aime à l'adoration; d'ailleurs incapable de choix, elle détestera le meilleur et adorera le pire. Elle a même une sorte de prédilection pour les monstres; Néron fut son idole, elle se prosterna devant Marat. Le monstre satisfait son goût pour les spectacles sanglants.

---

« Tu fais et défais les rois;

« Tu brises les trônes et les relèves;

« Tu chasses la divinité de son temple et tu l'y ramènes;

« Tu massacres les nobles et les prêtres et tu les recrées, si bon te semble. »

« Le peuple est infaillible dans ses inspirations, et juste dans ses jugements. Toute la politique est de savoir consulter son âme, solliciter ses intentions, prévenir son essor et sa spontanéité.

« Humiliez-vous devant lui, devant ce souverain-la-guenille, dont le crâne est plus vide que le ventre, cela le fait sourire. Il vous comprend, ou, pour mieux dire, il a cru comprendre, tant que vous déclamez, que vous pindarisez. Il a la parole venteuse, et la langue leste, mais de cervelle point.

« Aussi il ne veut rien savoir, car il tranche sur tout, de sa compétence souveraine.

« Comme il s'épanouit, comme sa narine se gonfle et quel superbe râtelier il montre, quand vous lui peignez la liesse des riches, et qu'après avoir excité son appétit, vous concluez en demandant un impôt sur les honneurs du siècle. Mais parlez-lui de la nécessité de travailler, de modérer ses désirs, de chercher par une pratique assidue du droit, de la science, des vertus publiques et domestiques l'égalisation des fortunes, dites-lui que sans cela ses victoires sont des mystifications et sa souveraineté une figure que les rhétoriciens nomment contre-vérité, il ne vous comprend plus, il vous déteste... »

La foule en action ne peut que détruire, et l'amour l'y porte comme la haine. Mais elle est surtout capable de haine, et, dans ses accès, comme l'animal sauvage, elle ne sait pas graduer un geste de colère : elle tue, son orgueil l'y excite, et son instinct l'y pousse.

Toute offense lui est crime de lèse-majesté. « L'amour-propre irrité chez le peuple ne connaît pas nos nuances fugitives. C'est le besoin de donner la mort. » (M<sup>me</sup> DE STAEL.) — « Dans la haine, la foule est hideuse et féroce. » (G. TARDE) (1).

Ainsi, le plaisir comme sensation, le désir comme sentiment, la haine comme passion, voilà les ferments de la foule.

Mais la haine a un correctif : la lâcheté. La foule est audacieuse et provocatrice; son audace provient d'abord de la confiance aveugle qu'elle a dans la force brutale du nombre, en second lieu, du sentiment de son irresponsabilité, enfin de son incapacité à prévoir le danger. Elle peut aussi perdre — non dominer — l'instinct de la conservation. Elle criera alors, suivant le mot du Dante : « Vive ma mort! Périssent ma vie! » (2).

Mais que le voile qui cachait le danger tombe, son imagination et sa sensibilité seront brusquement frappées, la peur la saisira et, sous l'action de la contagion, la peur deviendra panique. « Une multitude lancée est puérile et bestiale; puérile par sa mobilité d'humeur, bestiale par sa brutalité. Elle est lâche aussi, même composée d'individus de moyen courage. » (G. TARDE.)

C'est la peur qui, contre les chrétiens, excitait les foules païennes; et qui plus tard, contre les juifs, ameuta les foules chrétiennes. La peste et le choléra, attribués à des maléfices, furent toujours suivis de mouvements populaires.

La peur est la grande commotrice des foules. La peur et la haine vont d'ailleurs la main dans la main. Et c'est le ressort de la peur que prétendent faire agir de nos jours les propagandistes par le fait, les terroristes. « La crainte du jugement dernier a engendré plus de saints que le pur amour », dit un anarchiste à Hugues le Roux.

(1) « Un des faits inoubliables de la Révolution fut que les enfants parcouraient les rues avec des têtes de chats piquées sur des pieux. Le sadisme aveugle et la barbarie humaine ne furent jamais aussi honteusement exprimés. » (WILLIAM ROMAINE-PATERSON, *op. cit.*)

(2) A la suite des tremblements de terre en Calabre, le gouvernement italien fait construire des baraques pour la population sans asile. Celle-ci trouve que les travaux progressent trop lentement, s'impatiente et... détruit les baraques déjà faites.

Et c'est aussi à l'éternelle lâcheté humaine que font appel les assoiffés de la paix universelle.

#### INTELLIGENCE

« La vie intellectuelle est la vie de l'individu : la vie émotive est celle de l'espèce » (Max NORDAU); et la foule appartient à l'espèce. Aussi, le niveau intellectuel de la foule est très faible.

« Les foules peuvent, dans l'ordre moral, choir très bas, ou monter très haut; dans l'ordre intellectuel elles ne peuvent tomber que très bas; » et Gabriel Tarde ajoute : « Il n'y a pas un conseil de guerre qui pour la conception d'un plan ait valu le plus médiocre général. »

Gustave Le Bon, presque brutalement : « Dans l'âme collective, les aptitudes intellectuelles s'effacent..... Dans les foules, c'est la bêtise et non l'esprit qui s'accumule. »

Montaigne déjà avait remarqué cette espèce d'aveuglement de la raison que produit la foule. Il parle des suicides collectifs acceptés par toute une population dans les désastres de cités, et il dit : « Il y a infinis exemples de pareilles conclusions populaires, qui semblent plus aspres, d'autant plus que l'effet en est universel. Elles le sont moins que séparées. Ce que le discours ne ferait en chacun, il le fait en tous, l'ardeur de la société ravissant les particuliers jugements. »

La foule est donc inférieure par la raison; elle est incapable d'attention, de réflexion, de jugement, de pensée. Son esprit critique est nul et par suite sa crédulité est sans bornes.

Elle ne possède que les facultés intellectuelles inférieures, proches des sens : l'imitation, l'imagination, cette imagination d'ordre sensible que Bossuet appelle « un sens intérieur ».

#### IMAGINATION

La sensation, dans la foule, ne peut s'élever à l'idée; elle s'arrête à l'image. La foule pense par images.

La passion, c'est-à-dire la sensibilité, et l'imagination ont d'ailleurs d'étroites relations. La passion vive agit sur le cerveau, en ébranle violemment les cellules et évoque des associations d'idées, des combinaisons d'images et de faits, qui n'ont aucun rapport avec la vérité et qui n'ont entre elles que les liens très grossiers.

(Ces effets de la passion sur le cerveau de la foule sont comparables à ceux produits par les boissons fortes ou liqueurs enivrantes.)

Dans l'esprit collectif, les images se succèdent incohérentes, superposées ou juxtaposées, sans liens, comme dans le cerveau de l'homme endormi ou hypnotisé, et chacune à son tour y envahit le champ total de l'attention. Aussi cette opinion publique à laquelle les hommes politiques font sans cesse appel, et devant laquelle ils veulent qu'on s'incline, G. Tarde la traite irrévérencieusement de « grande folle ».

L'imagination des foules est purement représentative; mais très puissante, très active, très impressionnable, elle donne aux images évoquées les couleurs de la vie même. Créatrice d'illusions et de fantômes, elle fait entendre des sons imaginaires et voir des choses absentes (1).

Aussi, pour les foules, l'irréel n'existe pas; elles ne croient qu'au légendaire et au merveilleux. « Le merveilleux et le légendaire sont les vrais supports des civilisations. » (Gustave LE BON.)

L'imagination exerce sur les foules un empire absolu. Les images seules, séduisantes ou terrifiantes, ont le don de les impressionner, créent en elles l'impulsion irrésistible qui se manifeste dans certains cas d'aliénation mentale, et les jettent fatalement à l'action.

#### IDÉES DES FOULES

Les idées accessibles aux foules sont de deux sortes :

1<sup>o</sup> Les idées accidentelles et passagères qui, créées par les circonstances (engouement pour un homme, par exemple), disparaissent avec elles;

---

(1) Voici, emprunté au *Larousse*, un exemple de ces hallucinations collectives dues à l'imagination malade des foules :

« Des paysans bohèmes en assez grand nombre coupaient les blés dans les champs. Un d'eux lève la tête et voit passer dans le ciel une armée d'anges et d'archanges revêtus d'armures étincelantes. Il entend le bruit du fer, le roulement des chars, le hennissement des chevaux; il s'écrie, il dit sa vision; il montre du doigt la place dans le ciel et aussitôt cette foule d'hommes répandus dans la campagne entend de proche en proche le récit de cette vision, lève la tête, voit les mêmes choses, entend les mêmes bruits. »

Mais le plus remarquable exemple de terreur panique est celui qu'offrit la France quelques jours après la prise de la Bastille.

Simultanément et presque sur tous les points du territoire se répand le bruit de l'arrivée de troupes ennemies ou de bandes de brigands. Et les villes de se fermer, et les paysans de s'enfuir dans les bois ou de s'ameuter. Partout on prend les armes, ici, dans le Nord, contre les Anglais, là, dans l'Est, contre les Allemands, et dans le centre contre les bandits.

Le nom en resta à l'année 1789, que, pendant longtemps, on appela « l'année de la peur, ou de la grande peur » (Voir FUNCK-BRENTANO, *Légendes et Archives de la Bastille*).

2<sup>o</sup> Les idées fondamentales qui, fruit surtout de l'hérédité, sont ancrées au plus profond des âmes et sont très stables.

L'idée pour pénétrer dans la foule se simplifie à l'extrême en se dépouillant de sa grandeur et de son élévation, en s'amoindrisant, souvent en se faussant, et se condense en une maxime brève, ou même en un mot, mais en un mot qui évoque, dans l'esprit imaginatif des foules, un monde d'images agréables et prenantes. Par une sorte de travail souterrain, après une très longue incubation, elle pénètre « dans les régions profondes de l'inconscient » et se transforme en sentiment. Sa puissance est alors irrésistible; et il faut que toutes les conséquences de l'idée se déroulent de la première à la dernière.

#### ACTIVITÉ VOLONTAIRE

Tributaire de l'instinct et jouet d'une imagination dérégulée, la foule est capricieuse et volontaire, mais elle n'a point de volonté. Non dirigée, elle flotte au gré de ses caprices; dirigée, elle obéit à toutes les suggestions.

Dans la suggestion, il y a deux termes : la volonté dominante et la volonté dominée. La volonté dominante est la plus énergique, la plus combattive. Et toujours, dans chaque branche de l'activité humaine, il y a un maître qui s'impose, qui ordonne, qui est obéi.

« Partout, dans tous les temps, dans tous les pays, à tous les degrés de l'échelle sociale, se trouve le même enchaînement d'actes suggestionnés, les mêmes effets de la captation de l'homme par l'homme. C'est toujours le plus fort qui actionne par l'idée la conduite du plus faible.....

« Tel est le premier terme de la suggestion physiologique sociale; voilà comment se crée, en raison de ses plus grandes richesses d'énergie native, le type de ces manieurs d'hommes qui, de tout temps, ont fait et font encore sans le savoir de l'hypnotisme social. » (LUYS.)

Le plus souvent d'ailleurs la foule est un terrain tout préparé pour la suggestion. Dans les foules intentionnellement réunies, ou groupées par un sentiment commun, les esprits, dès le début, sont orientés vers la même idée. Ils attendent, ils appellent la suggestion. Et si l'homme, le maître ne paraît pas, la suggestion naîtra d'elle-même, il y aura auto-suggestion. La tension nerveuse arrachera un geste, un cri au plus irritable et la foule agira. Mais son

action, en l'absence d'une volonté maîtresse et directrice, sera désordonnée et confuse.

Les actes de la foule ont tous les caractères des actes suggérés : impulsivité, violence, brutalité. Ils ressemblent, par un certain côté, aux impulsions irrésistibles des aliénés. La foule en action perd le sentiment de l'absurde et est comme dans un état de démence transitoire.

L'activité de la foule est explosive; l'acte suit immédiatement l'émotion; car rien ne s'interpose entre l'image de l'idée conçue et l'image de l'idée réalisée, ni l'intelligence pour retarder, ni la volonté pour empêcher.

La foule est intolérante et autoritaire; intolérante, parce qu'elle ne doute jamais; autoritaire, parce que, ne doutant pas, elle veut imposer sa vérité et se croit assez forte pour le faire. Ces sentiments sont tempérés, chez les peuples de race anglo-saxonne, par le respect profond de la liberté individuelle. Mais ce respect n'existe pas chez le Latin, lequel ne comprend guère la liberté que pour lui et les siens: « Hors de ma liberté, pas de liberté, — et ma liberté s'appelle asservissement d'autrui. »

L'autoritarisme n'exclut pas le servilisme. La foule en présence d'une force supérieure s'incline sans vergogne. *Hæc natura multitudinis aut humiliter servit, aut superbe dominatur* (TITE-LIVE).

D'ailleurs, elle admire la force et méprise la bonté qui, à ses yeux, n'est que faiblesse. « Leurs sympathies (des foules) n'ont jamais été aux maîtres débonnaires, mais aux tyrans qui les ont vigoureusement écrasées..... Le type des héros cher aux foules aura toujours la structure d'un César; son panache les séduit, son autorité leur impose et son sabre leur fait peur » (G. LE BON).

La foule est destructrice, mais non révolutionnaire; elle est essentiellement conservatrice, parce qu'elle est sous l'influence des hérédités ancestrales, sous la domination de l'inconscient qui la lie au passé. Elle change l'apparence, mais non le fond des choses. Les initiatives audacieuses, les réformes fécondes ne viennent jamais que des individus. Un gouvernement démocratique se serait obstinément opposé à la création des chemins de fer, à l'emploi de la vapeur, etc..... parce qu'il aurait obéi aux injonctions de la foule (1).

---

(1) « Il est heureux pour le progrès de la civilisation que la puissance des foules n'ait commencé à naître que lorsque les grandes découvertes de la science et de l'industrie étaient accomplies. » (G. LE BON.)

## MORALITÉ

La moralité suppose intelligence pour choisir, et volonté pour décider. Or, la foule est inconsciente, elle est donc amoral. Aussi, elle va où la jette l'instinct ou l'impulsion. Son geste est indifféremment héroïque ou criminel. Il est surtout criminel, parce que la nature humaine est inclinée au mal, parce que le fond atavique de l'homme est la férocité.

« Lorsqu'en septembre les égorgeurs, après une parodie de la justice, massacrent les prisonniers de la Conciergerie, ils rangent des bancs où s'assoient « les dames » et par souci de l'équité, ils frappent avec plus de mesure, afin que le spectacle dure plus longtemps et que tout le monde en ait sa juste part. »

Cette inclination des foules au mal s'explique aussi par ce fait que, dans le tumulte, se glissent toujours les éléments mauvais qui attendent tout du désordre; gens énergiques et audacieux, ils ne tardent pas à s'imposer dans un milieu et dans des circonstances où la force brutale exerce tout son prestige. Ils prennent la tête du mouvement et donnent le signal des violences. La contagion et l'imitation font le reste.

Cependant, Gustave Le Bon prétend que « si par *moralité*, on entend l'apparition momentanée de certaines qualités telles que l'abnégation, le dévouement, le désintéressement, le sacrifice de soi-même, le besoin d'équité, on peut dire que les foules sont parfois susceptibles d'une moralité très haute ».

D'après lui, les collectivités seules sont capables de grands désintéressements; les mobiles d'intérêt pur, si puissants sur l'individu, ont peu d'action sur elles et elles se font héroïquement massacrer pour des croyances, des idées et des mots qu'elles comprennent à peine. Ce sont des mouvements de foules que les mouvements des croisades, de la Révolution française; et c'est surtout l'âme des foules qui tressaille et vibre aux grands sentiments d'honneur, de gloire, de religion, de patrie.

Parfois même, il y a moralisation de l'individu par la foule. Des foules révolutionnaires, qui renfermaient certainement dans leur sein de parfaits gredins — les massacreurs de Septembre 1792, les envahisseurs des Tuileries en 1848 — se sont montrés, en présence de richesses dont elles auraient pu facilement s'emparer, d'une scrupuleuse délicatesse.

Et Gustave Le Bon conclut : « Ces vertus (désintéressement, résignation, dévouement absolu à un idéal), les foules les pratiquent sans doute avec inconscience, mais qu'importe. Ne nous plaignons pas trop que les foules soient guidées surtout par l'inconscient et ne raisonnent guère; si elles avaient raisonné quelquefois et consulté leurs intérêts immédiats, aucune civilisation ne se fût développée peut-être à la surface de notre planète, et l'humanité n'aurait pas eu d'histoire (1). »

Au contraire de Gustave Le Bon, Gumplowicz ne croit pas les masses populaires capables de progrès, de moralisation.

« Ces masses sont-elles meilleures, plus morales, plus intelligentes? Eh bien, que celui qui veut se convaincre de la stabilité et de l'immobilité de l'essence intellectuelle des masses jette un coup d'œil sur les notions et les idées qui, bien que reconnues mille fois erronées et fausses par certains individus, ne sont pas moins conservées par les masses avec une ténacité qui ne s'explique que par la paresse naturelle; que l'on considère les grandes masses, même parmi les nations « les plus civilisées », et que l'on se demande si, aux temps préhistoriques, les hommes pouvaient être à un degré plus bas de développement intellectuel.

« Que l'on songe à la ténacité avec laquelle, dans tous les *domaines de la vie*, les préjugés sont conservés par les masses qui, incapables de penser par elles-mêmes, dépourvues de jugement propre, s'attachent fébrilement à ce qui leur a été inculqué dans leur enfance et leur jeunesse! Cette masse immobile, stagnante, est inaccessible à de nouveaux courants intellectuels indépendants; elle reste attachée, indolente et apathique, au passé et à la tradition; et elle regarde avec méfiance et mauvais vouloir toute innovation, quelque raisonnable qu'elle puisse être. »

Il semble que le mouvement social auquel nous assistons contredise les assertions de Gumplowicz. Avec quelle généreuse ardeur les masses se ruent à la conquête de la science, de la vérité et de la justice! Quel souffle puissant de dignité humaine, de conscience haute passe sur elles! Illusion que tout cela; qu'on soulève le linceul! Qu'a pu, sur la rude âme populaire, la foi religieuse? Rien. Pendant près de vingt siècles, l'enseignement du Christ a passé sur elle sans la pénétrer. Elle a eu peur du diable et elle a tremblé;

---

(1) Cette opinion de Gustave Le Bon est à rapprocher de celle de Montaigne. Citation à la page 94.

mais il n'y a pas en elle une parcelle d'amour et de pitié de plus, qu'il n'y en avait dans l'âme païenne ou barbare. De la doctrine sainte, elle n'a retenu qu'une chose : que les hommes sont égaux, que tous ont droit à tout. Aussi, toutes ses aspirations se résument dans la devise de la Confédération Générale du Travail : « Bien-être et liberté » et l'on sait quelle étrange signification prend le mot de liberté dans l'esprit des masses (1).

#### LE MENEUR

Pour agir, la foule a besoin d'une intelligence qui la dirige, d'une volonté qui la domine, d'un chef. D'instinct, elle le désire, le cherche, l'appelle, et, une fois trouvé, elle le suit ou le pousse.

« Dès qu'un certain nombre d'êtres vivants sont réunis, qu'il s'agisse d'un troupeau d'animaux ou d'une foule d'hommes, ils se placent d'instinct sous l'autorité d'un chef. » Précisant, Gustave Le Bon ajoute : « La foule est un troupeau servile qui ne saurait se passer de maître. »

G. Tarde développe : « Foule ou corporation, toutes les espèces d'associations véritables ont ce caractère identique et permanent d'être conduites plus ou moins par un chef apparent ou caché, caché assez souvent quand il s'agit de foules, toujours apparent et frappant les yeux quand il s'agit de corporations. Dès le moment où un amas d'hommes se met à vibrer d'une même passion, s'anime et marche à son but, on peut affirmer qu'un inspireur ou un meneur quelconque, ou un groupe de meneurs ou d'inspireurs parmi lesquels un seul est le ferment actif, lui a insufflé son âme, soudainement grandissante, déformée, monstrueuse, et dont lui-même est le premier surpris, épouvanté. »

Tout régiment a son colonel.

Toute émeute a son chef.

Il y a toujours les meneurs et les menés.

G. Tarde distingue, dans le meneur, quatre sources d'influence.

Une volonté de fer.

Une foi forte et un coup d'œil d'aigle.

Une imagination puissante.

Un orgueil extrême.

---

(1) Et qu'a produit le formidable effort scolaire de la troisième République? Rien. D'ailleurs, quelle erreur de faire fond sur la science et la raison pour moraliser!

Or, ces qualités sont qualités de primitifs; et cela explique l'idolâtrie profonde que les foules ont pour certains chefs.

Les meneurs se différencient par la foi, par la volonté, par l'intelligence.

Parfois, le meneur émerge du sein de la foule même. Sa sensibilité, supérieure aux sensibilités qui l'environnent, arrive avant toutes au degré de tension qui appelle la décharge. Il fait le geste, pousse le cri qui détermine l'acte. Ainsi Camille Desmoulin au Palais-Royal. Mais, créé par les circonstances et l'ambiance, il disparaît avec elles.

A un degré plus élevé, se place le meneur qui appartient corps et âme à la foule, qui sent, pense et veut comme elle, mais d'une passion, d'une pensée et d'une volonté plus fortes.

Il est convaincu; sa foi surexcite son imagination, enflamme son verbe et le fait puissant. Il déborde de passion; cette passion s'épand en paroles chaudes, en gestes violents, et, tombant sur un sol préparé, sa passion crée d'abord la foi, ensuite la passion.

Ce meneur est encore une émanation de la foule.

Enfin, au sommet, se tient le « manieur d'hommes », apôtre, tribun, chef d'armée, conducteur de peuple.

Chez celui-ci, la sensibilité est grande, mais elle ne commande pas en maîtresse, l'intelligence est vaste, la volonté forte et continue. Alors l'influence de l'homme persiste et grandit après l'acte. Elle s'élève jusqu'au prestige, c'est-à-dire jusqu'à une sorte de pouvoir fascinateur, magnétique, qui, pénétrant jusqu'aux âmes, paralyse les intelligences, lie les volontés, et crée la foi et le dévouement absolus — le fanatisme (1) — et fait de cet homme un dieu (2) dont toute parole est crue, et tout ordre obéi. Cette fasci-

(1) Nietzsche dit : « ...La folie dans la foi en soi-même met au-dessus de la loi »; et il enseigne comment on devient prophète. « Le moyen pour devenir le prophète et le thaumaturge de son temps est le même que jadis : qu'on vive à l'écart, avec peu de connaissances, quelques idées personnelles et beaucoup de présomption; à la longue s'implante en nous la conviction que l'humanité ne peut prospérer sans nous, parce que nous nous passons visiblement d'elle. Dès que cette foi est nôtre, nous nous faisons des croyants à notre tour. »

En résumé, la recette est : faire de l'auto-suggestion pour arriver à la puissance de suggestion.

Lacordaire dit : « Pour commander, il faut le fluide impératif. »

Alfred de Vigny appelle « séidisme » la foi absolue, aveugle des croyants dans le chef. Il fait dire au capitaine Renaud parlant de Napoléon I<sup>er</sup> : « Son approche m'enivrait, sa présence me magnétisait... L'admiration d'un chef militaire devient une passion, un fanatisme, une frénésie qui font de nous des esclaves, des furieux, des aveugles. »

(2) « Il faut être dieu pour la foule ou ne rien être. » (Gustave LE BON.)

nation s'exerce même jusque sur les adversaires en qui elle tue l'esprit critique, jusque sur l'ennemi en qui elle abolit la faculté de résistance. Les conquérants des peuples furent toujours des conquérants d'âmes.

Ce meneur marque un siècle de son empreinte.

Le meneur souffle ou impose l'idée. Elle se propage à travers la foule en avalanche. Elle s'intensifie, se transforme en passion. Le meneur est responsable de l'idée, mais il ne peut ni en mesurer, ni en restreindre les conséquences. Les esprits déchainés se retourneraient même contre lui, s'il voulait empêcher ou simplement retarder l'explosion fatale. « Sa volonté d'ailleurs, elle aussi suggérée, écho des voix antérieures ou extérieures dont elle n'est que la condensation originale, a dû faire des concessions pour s'imposer et flatter pour conduire. »

Jamais grand homme, au dire de G. Le Bon, ne gouverna contre l'imagination populaire.

La foule toujours choisit les pires meneurs et obéit aux pires suggestions. Car, « comme ce sont les plus grosses cloches dont le son va le plus loin », les idées les plus violentes sont les plus contagieuses. En outre, les idées les plus violentes sont les plus étroites et les plus fausses, et les émotions les plus intenses sont les plus égoïstes.

« Voilà pourquoi dans la foule une image puérile a plus d'action qu'une abstraction vraie, la foi en un homme que l'attachement à un principe; et pourquoi, le sentiment de la conservation étant plus violent que le sentiment du devoir, les accès de panique dans la foule sont plus fréquents que les élans de bravoure. » (G. TARDE.)

Les moyens d'action des meneurs sont simples, même grossiers. Il faut convaincre, exciter, décider.

La conviction, d'ordre sensible et non intellectuel, se crée par des moyens presque mécaniques : affirmer et répéter sans cesse l'affirmation. L'affirmation tire d'elle-même son autorité, en dehors de toute preuve et de tout raisonnement; il lui suffit d'être absolue et sans réserve. La répétition, comme à coups de marteau, la fait pénétrer dans les cerveaux et la conviction est créée. Elle se répand par imitation et contagion.

Déjà toute idée, surtout chez les primitifs, est germe d'action; il ne s'agit que de favoriser l'éclosion du germe. Elle a lieu sous

l'influence des images chaudes, colorées, violentes, exagérées qui frappent l'imagination de la foule et la portent au degré de tension nerveuse où un mot, un geste la jettera à l'acte irrémédiable (1).

Lorsque la foule, par ses dispositions du moment, est déjà orientée vers l'acte que le meneur veut lui faire commettre, il n'est plus besoin, pour provoquer l'acte, de ce processus lent : l'exemple ; le geste alors suffit.

(1) D'après l'Italien Prezzolini, ces procédés grossiers forment le fond de l'art de persuader. Je cite d'après l'analyse de M. J. Bourdeau.

« La parole persuasive consiste à faire surgir des images, des sensations qui dormaient dans l'âme de celui qui écoute, sous un voile plus ou moins épais : elle cherche, non à transformer l'intelligence, mais à déterminer la volonté, à exciter les désirs, à créer les illusions, à enflammer les espérances...

« Les orateurs furibonds, les poètes grandiloquents exercent un tout autre pouvoir sur les esprits que les logiciens et les ratiocinants...

« Les brillantes métaphores, les affirmations imperturbables, les répétitions si usuelles dans les prières religieuses... sont des procédés directs ou indirects de persuasion qui n'ont rien de commun avec la logique intellectualiste...

« Les tribuns, les meneurs si chers à la foule, parce qu'ils lui parlent le langage de ses passions... n'ont pas une idée originale, pas une pensée neuve — à la lecture ils donnent des nausées — et, grâce à un flux de paroles (grands mots vides de sens, sophismes redondants, promesses trompeuses, rabachages intolérables), ils parviennent à dominer, tant est formidable le pouvoir de la médiocrité.

« Les saints aussi, ignorants, courts d'esprit, dont l'asinité parfaite semble l'idéal, exercent une influence bien autrement contagieuse que les esprits les plus vastes et les plus éclairés. Ils ont la foi qui transporte les montagnes.

« C'est que la persuasion est un fait psychique mystérieux comme le miracle, une sorte de fascination, de magnétisme, une force occulte, une transfusion de pensée qui se transforme en acte, qui entraîne les foules au sacrifice ou au massacre. » (PREZZOLINI, *Arte di Persuadere*.)

## II — La foule organisée — L'armée

### A) Sectes — Corporations — Associations

Donc, il y a dans la foule une force immense, mais aveugle. Abandonnée à elle-même, cette force n'est que destructive; ordonnée et dirigée, elle peut être des plus fécondes. La loi fondamentale de la conservation de l'énergie lui est d'ailleurs applicable comme à toute force naturelle.

« Il paraît en être dans le domaine du processus social comme dans la nature, les forces agissantes ne peuvent jamais se perdre; leur somme se transforme en forces agissant autrement, mais ne peut diminuer. Il est impossible que la somme des forces sociales agissant depuis les temps les plus lointains dans le domaine de l'humanité diminue jamais. »

Et à l'appui de sa thèse, Gumplowicz montre les masses populaires sans cesse en travail, sans cesse en action; ébranlant le monde ou se dépensant en des luttes intérieures, lorsque, abandonnées à elles-mêmes, elles ne peuvent déverser leur énergie au dehors.

Les caractères de l'agglomération sont profondément modifiés, dès qu'une organisation qui en soude les éléments disparates permet à une volonté réfléchie et persévérante de s'exercer sur l'organisme populaire. L'agglomération se transforme en association, syndicat, corporation, société, secte, etc., à but bien défini et bien déterminé.

L'esprit de la foule disparaît alors pour faire place à l'esprit de parti, de corps, de secte; et il se peut que la valeur de l'association soit supérieure à la valeur moyenne des individus qui la constituent. Pendant que, dans la foule, il y a contagion de la passion seulement, il y a, dans l'association, contagion de l'intelligence et de la vertu; l'individu est grandi par l'entourage.

« Tout homme est brave qui rentre au régiment de Champagne, » dit Jean-Jacques Rousseau; et G. Tarde observe que l'intelligence collective de la gendarmerie est supérieure à l'intelligence individuelle du gendarme.

La raison en est que, tandis que les facultés de l'homme supérieur se perdent dans la foule, dans l'association au contraire ces facultés sont mises en relief, peuvent s'exercer dans leur plénitude

et rayonner. « Dans la foule, le ton vient d'en bas; il vient d'en haut dans l'association. »

L'œuvre des associations, leur manière d'être et de paraître, se distinguent nettement de celles de la foule, et lorsqu'elles interviennent, leur action se fait aussitôt sentir par l'ordre et l'harmonie des mouvements. La confusion cesse, les volontés ne sont plus hésitantes et l'on entrevoit à l'activité populaire des mobiles et des motifs, des raisons et des buts.

La foule aux incendies est ordonnée parce que la corporation des pompiers régularise son action. Les grèves se déroulent avec un certain ordre, parce qu'un syndicat a précisé le but, arrêté les moyens, et qu'il surveille l'exécution; parce qu'aussi la présence de la police contribue à cet ordre, contribue en quelque sorte à l'efficacité de la manifestation, en l'empêchant de s'épuiser en efforts vains ou de dégénérer en tumulte. Et combien de fois les organisateurs de grèves restent impuissants à endiguer les passions populaires imprudemment déchainées (1).

Aussi, la secte est le véritable ferment des foules. Autoritaire et fanatique, elle dépasse la foule dans le bien comme dans le mal, et lorsqu'elle intervient dans les mouvements populaires, elle apporte à la foule la détermination froide et la volonté durable.

La foule va alors aux extrêmes du bien et aux extrêmes du mal : à l'un des pôles de la morale est la *mafia*, à l'autre la société des sauveteurs.

### B) L'armée

Par degrés, en passant par la secte, la corporation et l'association, la foule organisée s'élève jusqu'à l'armée qui en est le type parfait. En l'armée apparaît combien une action intelligente et persévérante peut modifier, transformer, élever et moraliser une force essentiellement immorale et aveugle. De la foule à l'armée, il y a un monde! Quelles sont de l'une à l'autre les différences essentielles?

La caractéristique de la foule, a-t-il été dit, est que toute individualité qui en fait partie perd sa personnalité et en acquiert une

---

(1) C'est un fait remarquable que, toutes les fois qu'un choc menace de se produire entre soldats et grévistes par exemple, ceux qui ont préparé la catastrophe font toujours appel à la sagesse et à la raison des premiers, et jamais à la raison et à l'esprit de devoir des seconds.

Ils se tournent du côté où ils ont chance d'être écoutés sans danger.

nouvelle, d'une sensibilité plus vive, mais d'une volonté, d'une intelligence, d'une moralité amoindries, parfois obliérées.

Dans la foule, les bons deviennent mauvais, et les mauvais pires, ou plutôt, tous deviennent pires.

Le phénomène inverse se produit dans les associations, et surtout dans l'armée, la plus haute des associations.

Pourquoi?

Parce que, au-dessus de l'armée plane un idéal supérieur; parce qu'il y a dans l'armée la conscience profonde d'une haute mission et d'un devoir austère : la mission de défendre la patrie, le devoir de la défendre au prix de son sang. Et en cette conscience réside si bien la force de l'armée, que celle-ci décroît, dès que celle-là s'obscurcit. Aussi ne prononçons-nous que des paroles graves, des paroles qu'on tait aux foules : devoir, abnégation, sacrifice. Le : « frères, il faut mourir ! » revient sans cesse sur nos lèvres, et, nous attachant à mettre et à maintenir constamment nous et les nôtres en puissance d'héroïsme, dans chacun de nos exercices nous jouons le drame de la mort.

Oui, c'est bien là la différence profonde, le signe distinctif : le droit gonfle l'âme des foules; le devoir affermit l'âme des armées — et le droit, c'est moi; et le droit, c'est de vivre — et le devoir, c'est autrui; et c'est de mourir!

Le caractère moral de l'armée est donc très élevé; et de lui, comme d'une source naturelle, découlent des sentiments très élevés aussi qui, laissant à l'arrière-plan les passions basses et égoïstes, inclinent et décident au sacrifice suprême.

Ce caractère moral, avec son cortège de sentiments et de passions nobles, est développé par l'éducation. Il est matérialisé par des symboles — l'uniforme, le drapeau — toujours présents et toujours agissants. Par contre, la discipline intervient pour éveiller, par la crainte, les consciences somnolentes, réfréner les instincts égoïstes, châtier les actes mauvais.

L'organisation a une action d'ordre presque mécanique. Elle canalise les ondes d'émotion et dispose sur leur parcours des centres qui sont, suivant le cas, d'arrêt ou de renforcement. Mûris par l'expérience, trempés par une éducation forte, supérieurs à la foule et d'une supériorité qui est vue et qui frappe, les chefs militaires échappent à la contagion mauvaise et la limitent; ou bien, dans le cas d'une passion utile, la renforcent et la propagent.

L'intelligence directrice est isolée; elle échappe au contact immédiat, donc à l'influence pernicieuse des foules. La conception est

libre, et la pensée qui en résulte — lumière réfléchie sans déperdition par le cerveau des chefs intermédiaires — se transmet d'échelon en échelon jusqu'à l'exécutant dans sa forme et son esprit premiers.

La volonté du chef non plus n'est pas l'émanation des volontés groupées au-dessous d'elle. Elle n'a pas à s'inspirer des désirs aveugles de la foule. Elle peut s'appliquer sans restriction à l'exécution de la pensée élaborée par le cerveau. Par le même processus que pour la pensée, cette volonté s'épandra sur toute l'armée et pénétrera jusqu'au dernier soldat. Et les volontés inférieures, déjà orientées par l'obéissance et la discipline vers la volonté du chef, seront fortes, si la volonté qui ordonne est forte.

De la foule à l'armée il y a un monde (1)! Mais il est des crises redoutables, où l'armature solide risque d'être brisée, où l'armée ordonnée risque de dégénérer en foule tumultuaire. Nos bataillons et nos régiments, brusquement grossis par les éléments qu'y jettera la mobilisation, ressembleront fort à des foules. Il est à craindre qu'ils n'y ressemblent tout à fait sous l'action violemment désorganisatrice du combat, et surtout sous l'action violemment démoralisatrice de la défaite.

Et c'est précisément cette action profonde que se propose la guerre : briser par la violence les liens d'ordre moral artificiellement créés par la civilisation, rejeter l'adversaire, en oblitérant en lui tout le reste, en faisant sombrer sa volonté et sa moralité, aux instincts primitifs, et transformer l'armée forte en une foule émotive, esclave des peurs, proie des paniques.

---

(1) Les deux foules :

A la cérémonie funèbre des victimes de l'Iéna :

« Les paroles rituelles sont psalmodiées au milieu d'un demi-silence. La place est en effet encombrée d'une foule assez mal recueillie. Il y a beaucoup d'officiers, immobiles et muets, eux, par habitude professionnelle. Mais il y a aussi beaucoup de civils, magistrats, avocats, notaires, huissiers, journalistes, employés — tous hommes libres, que nulle discipline asservissante n'empêche d'aller, de venir, et de parler haut... » (*La Mort de l'Iéna*, *Revue de Paris*.)

---

### III — Caractères des foules

#### RÉSUMÉ

Je résume maintenant les traits caractéristiques des foules non organisées d'un côté; de l'autre ceux de l'armée considérée comme type de la foule organisée.

Le caractère de l'individu, dans la foule, se perd et se transforme au point de devenir méconnaissable. L'être nouveau qui apparaît n'est, sous aucun rapport, la moyenne des individualités qui constituent la foule. Sa sensibilité malade et non dirigée croit au point d'annihiler son intelligence et sa volonté. Il se rapproche de l'animalité.

Au point de vue émotif, la foule est caractérisée par l'excitabilité, l'irritabilité; elle devient la proie des passions simples et violentes, surtout de la haine.

Au point de vue intellectuel, elle est caractérisée par l'incapacité de raisonner, de juger, de penser; par la crédulité; par une imagination fantasque et puérole.

Au point de vue de l'activité volontaire, par la suggestibilité, l'impulsivité, la mobilité, la versatilité.

Au point de vue moral, par l'inconscience, par le penchant à la destruction, par le goût inné pour le sang, avec, pour contrepois, la lâcheté.

Au point de vue politique, par la foi aveugle dans les formules et dans les hommes, par le servilisme.

De la foule non organisée à la foule organisée, il y a d'abord cette différence, que « tous les perfectionnements de l'organisation sociale, sous forme aristocratique ou démocratique n'importe, ont pour effet de permettre à un dessein réfléchi, cohérent, individuel, d'entrer plus pur, moins altéré et plus profondément, par des voies plus sûres et plus courtes, dans le cerveau de tous les associés. Un chef d'émeute ne dispose jamais complètement de ses hommes, un général presque toujours; la direction du premier, lente et tortueuse, se réfracte en mille déviations, celle du second va vite et droit » (G. TARDE).

La foule militaire est une foule ordonnée, hiérarchisée, disciplinée, éduquée.

A cette foule le rang procure l'ordre physique; la discipline, l'ordre moral.

Par le hiérarchisme, la volonté éclairée du chef se transmet de degré en degré, sans grande déformation, jusqu'à l'exécutant.

Par l'éducation, les sentiments égoïstes sont réfrénés, épurés, les sentiments altruistes favorisés, développés. Une pensée commune pénètre tous les esprits. Et cette pensée, très haute, — la Patrie, le Devoir — crée l'unité de passion, qui se traduira, sur le champ de bataille, par l'unité d'action.

Ces notations sur les foules, je les ai empruntées à des savants dont les noms font autorité : G. Le Bon, G. Tarde, etc. Pourtant il y a dans leurs jugements des obscurités, et même des contradictions. Ils nous représentent bien la foule, tantôt s'élevant aux cimes du sacrifice et tantôt tombant aux bas-fonds du crime. Mais ils ne nous disent pas les causes de ces mouvements contraires. Et l'âme féminine et changeante des foules n'explique pas tout.

Je m'imagine qu'il y a dans la foule deux âmes :

Une âme superficielle, capricieuse et vaine, qui est toute du dehors et toute du moment;

Une âme mystérieuse et profonde, à peu près toujours semblable à elle-même.

Et la première est l'âme animale, avec ses penchants à la jouissance immédiate et à la férocité;

Et la seconde est l'âme même de la race, aux sentiments créés et pétris par les siècles, et que les siècles seuls peuvent effacer.

Et tandis que pour émouvoir celle-ci et mettre son activité en jeu, il faut une sorte de cataclysme intérieur, qui, venant pour ainsi dire des abîmes, produise de puissantes lames de fond, le moindre vent de surface suffit pour agiter et soulever celle-là, dont les flots sans cesse battent le rivage. Voilà pourquoi, révolutionnaire d'allures, la foule est profondément conservatrice.

---

#### IV — Le public, les foules internationales et la presse

« Notre âge, assure G. Le Bon, est l'ère des foules, » et nous assistons à leur avènement.

Certes, ce ne fut pas à une volonté individuelle qu'obéirent les barbares, lorsqu'ils se ruèrent à l'assaut du monde romain; ni les Croisés, lorsqu'ils poussèrent leurs multitudes vers la Terre-Sainte; ni les armées révolutionnaires, lorsqu'elles se dressèrent contre l'Europe coalisée. Mais avant l'époque actuelle, l'action des foules, quoique constante, n'apparaissait que dans les grands mouvements de l'histoire humaine.

Aujourd'hui cette action est partout manifeste; le pouvoir des foules a atteint un degré de puissance inouïe, « et leurs oscillations font pencher ou se relever les États..... De ce qu'elles pensent dépend notre sort à tous ».

L'idée est la grande commotrice des foules. La puissance des foules est donc fonction de la puissance de l'idée, et celle-ci dépend, d'abord de la nature même de l'idée, ensuite des moyens dont elle dispose pour s'affirmer et se répandre.

Le vent ébranle les arbres de la forêt; il fait tomber les graines mûres, les emporte et les disperse de tous côtés. Et plus il est violent, plus loin sont jetés les germes féconds.

Le Verbe est le souffle qui, aux quatre vents du monde, disperse l'idée.

L'idée ne disposa d'abord que du verbe parlé; et la tradition colportée de bouche en bouche, transmise de génération en génération, fut son seul ferment. Il lui fallut alors, pour éclore et triompher, une longue et patiente gestation.

Et cependant, lorsqu'elle est l'expression sincère des sentiments en puissance dans le cœur humain, avec quelle soudaineté la flamme de l'idée jaillit, se répand et dévore!

Christ paraît : semblable aux agitateurs modernes, il parcourt les villes et les bourgades, rassemble autour de lui les humbles et les mécontents, et leur dit des paroles non encore dites, mais espérées. Sa foi pénètre les âmes, illumine les esprits, exalte les cœurs. Quelques hommes, hier pêcheurs ignorants, aujourd'hui apôtres inspirés, partent des bords du lac de Tibériade et vont à la conquête du monde qu'ils se sont partagé. Et en quelques années

le Verbe fait chair étend sa puissance sur l'univers, courbant sous le même joug les âmes barbares et les âmes romaines.

C'est le grand miracle de la parole (1)!

A la parole succède le livre.

L'imprimerie est découverte. L'idée, hier fugitive, est fixée en des signes qui restent. Elle n'agit plus par surprise; elle perd de son instantanéité et de sa violence. Mais elle gagne en profondeur, en étendue, en durée. Reçue dans le recueillement du foyer, réfléchie et mûrie, elle pénètre dans les âmes par la persuasion et devient partie même de l'être.

Le livre crée les foules spirituelles que réunissent, malgré les distances et malgré les frontières — même à travers les âges — des liens d'ordre purement mental.

Mais le livre ne s'adresse qu'à l'homme instruit; il reste le privilège d'une élite. Avec le livre, « l'opinion publique » est d'essence aristocratique, et la lumière vient d'en haut.

Pour pénétrer dans la masse, pour l'émouvoir et la soulever, il faut à l'idée la fécondation de la parole. A la chaleur seule du verbe parlé qui tombe des lèvres du prêtre ou du tribun, s'enflamme la foi des foules.

Le miracle du livre, c'est la Réforme, puis la Révolution française.

Aujourd'hui le moyen de l'idée, c'est le journal.

Le verbe écrit du journal ne s'adresse pas, comme celui du livre, à l'intelligence réfléchie et éclairée, qui pèse, juge et choisit. Il s'adresse, comme le verbe parlé, à la foule; et poursuivant les mêmes buts que le meneur, il emploie les mêmes pièges grossiers : l'affirmation, la répétition.

Il s'agit, pour le journal, moins de voir clair et de parler juste que de crier fort; et « comme ce sont les plus grosses cloches dont le son porte le plus loin », c'est le plus bruyant et le plus violent qui est le mieux écouté et le mieux vendu.

La presse a remplacé la durée par l'intensité. Dite, l'idée sommeillait longtemps dans les esprits avant d'éclorre; écrite et inlas-

---

(1) La magie du Verbe est telle, que l'admiration qui allait, aux premiers âges de l'humanité, à l'action, va ensuite à la parole, passe du guerrier à l'orateur. Mais la parole ne tarde pas à oublier qu'elle n'est pas à elle-même son propre objet, qu'elle est faite pour célébrer l'action ou exprimer l'idée; et elle dégénère en une sorte de narcissisme stérile ou mortel, qui, après avoir tué l'action, tue l'idée. Au guerrier succède l'orateur, à l'orateur le rhéteur. C'est la fin!

sablement répétée, elle pénètre de force dans les cerveaux, elle les viole, et l'opinion publique, par la presse, est martelée et modelée, comme le sont, par l'action mécanique du marteau-pilon, les plus durs aciers.

Le journal jouit en outre de la puissance de fascination qu'exerce sur les esprits peu cultivés la lettre écrite. « Ceci est écrit dans mon journal, et les journalistes savent bien ce qu'ils disent », est l'argument vainqueur qui clôt toute discussion.

Les convictions politiques ne se forment plus dans les réunions publiques. L'individu les demande à son journal; et lorsqu'il rentre dans la salle de réunion, il y rentre en croyant, avec la volonté d'entendre l'affirmation de sa foi et de n'entendre qu'elle seule. Il exige jusqu'aux phrases, jusqu'aux mots coutumiers qui ont le don de l'émouvoir et de le griser. L'œuvre du meneur est donc aux trois quarts faite par le journal; et le moment d'agir venu, il ne reste plus qu'à faire le geste qui décide.

L'action de la presse est remarquable par son intensité, elle l'est encore plus par sa puissance d'expansion. L'idée, répétée par les mille voix de la presse, va partout, se répand partout, inonde un pays, et débordant par delà les frontières, inonde le monde entier.

Le livre avait créé le public, que G. Tarde définit « une foule dispersée où l'influence des esprits les uns sur les autres est devenue une action à distance, à des distances de plus en plus grandes; une collectivité caractérisée par la dissémination physique et la cohésion mentale ». Il l'oppose à la foule, qui est « un faisceau de contagions psychiques produites principalement par des contacts physiques ». — « La première, dit-il, est spirituelle; la seconde a quelque chose d'animal. »

Mais la presse a fait descendre l'idée des hauteurs où l'avait placée le livre. Elle en a fait une pâture à l'usage de tous. Elle a abaissé le niveau intellectuel et moral du public; elle l'a rapproché de la foule. En un mot, la presse a créé les foules internationales, dont les foules spirituelles du livre étaient la simple ébauche (1).

« L'opinion est la reine du monde, dit Toussenel, et la presse est le premier ministre du monde (2). »

---

(1) « L'état d'esprit socialiste, l'état d'esprit anarchiste n'étaient rien avant que quelques publicistes fameux, Karl Max, Kropotkine et autres, les eussent exprimés et mis en circulation à leur effigie. » (G. TARDE.)

(2) « La force est la reine du monde, mais c'est l'opinion qui use de la force. » (PASCAL.)

Il est curieux de voir comment ce premier ministre comprend et tient son rôle.

La presse a, en face d'elle, trois puissances : les gouvernements, les foules, l'or.

Elle traite avec les gouvernements d'égal à égal; et ceux-ci lui reconnaissent un rang et un rôle officiels, sinon de droit, du moins de fait. Ils la flattent, la paient, et lui demandent des conseils (1). La presse jouit même du privilège du secret professionnel.

Elle pénètre dans les demeures privées, dans les assemblées publiques, même dans les conseils des gouvernements. Elle fait de la police, de l'administration, de la politique intérieure, de la politique extérieure, j'entends active. Elle a le droit de tout voir, tout entendre et tout dire. Et, anonyme et irresponsable, elle a en tout et pour tout les coudées franches. Aussi son indiscrétion, colorée du devoir d'éclairer l'opinion publique, ne recule-t-elle devant rien, pas même devant l'acte de trahison (2).

L'attitude de la presse envers la foule est plus respectueuse. La puissance de la foule, grâce à l'organisation syndicataire, est devenue supérieure à celle de l'État. En tout cas, la foule est un excellent marchepied pour les ambitieux, soit de richesse, soit de pouvoir. Aussi le grand souci de la presse est d'interroger et de flatter l'instinct populaire. C'est la presse surtout qui a jeté en pâture aux passions de la foule, et notre foi religieuse, et notre foi patriotique; c'est elle qui a surexcité ses appétits par l'appât des jouissances immédiates; c'est elle qui l'a conduite sur la montagne et qui, lui montrant d'un côté les efforts, les privations et les sacrifices, de l'autre les égoïsmes, les abandons et les plaisirs faciles, lui a dit : « Ceci est le bien et cela le mal. »

Et la foule, aveugle et inconsciente, suit les bergers, qui, eux, savent ce qu'ils veulent et où ils vont.

---

(1) « La puissance de la presse n'est décidément pas un vain mot... C'est de Russie que nous en est venue hier une nouvelle démonstration. Appelé à édifier un gouvernement sur les ruines chancelantes de tout un régime, M. Witte n'a point convoqué des hommes d'État, ni des juristes, ni des politiciens : il a avant tout fait appel à des journalistes. Réunissant autour de lui les rédacteurs en chef des trente principaux journaux de Saint-Petersbourg, il leur a déclaré que tout gouvernement était impossible sans « l'appui de l'opinion publique », et il leur a demandé leur assistance dans l'œuvre qu'il entreprenait. Il n'est point exagéré de dire que c'est là une démarche sans précédent dans l'histoire. » (*Le Matin.*)

(2) En 1870, une indiscrétion du *Temps* livre à l'état-major allemand le secret de la marche de Mac-Mahon sur Metz; et, en 1908, un journal de couleur modérée fait, à l'occasion de la Conférence d'Algésiras, une proposition défavorable à la France, proposition dont aussitôt l'Allemagne s'empare.

Car leur maître est l'or, puissance des puissances, domination des dominations.

La tradition fut noble et le livre auguste. La première célébrait surtout les grandes actions, le second proclamait les grandes pensées. Et l'orateur et l'écrivain avaient de la personne humaine et de la dignité humaine une conception très haute et un très profond respect.

La presse a fait descendre la pensée des hauteurs, et elle nous la présente en étrange compagnie. Parcourez un journal: l'idée noble, généreuse, n'est plus la pierre précieuse sertie dans l'or, elle disparaît sous le trivial et l'immonde, perle jetée dans l'auge!

L'action de la presse est autrement rapide, intense et étendue que celle de la parole. Mais la presse, c'est la pensée faite foule; c'est la pensée, de puissance de création, devenue puissance de destruction. Aussi les vieilles croyances jonchent le sol. Et sur leurs débris, quoi de grand et de durable la presse est-elle capable d'élever?

Rien, car elle n'est que le reflet des caprices et des passions de la foule; et qu'édifier sur ce fonds mobile?

Aussi les opinions se succèdent, variables et diverses, sans qu'aucune puisse dominer et rallier autour d'elle les âmes incertaines. Seule règne l'âpre soif de jouir (1).

La tradition racontait la cité et célébrait les héros; et l'idée, au temps de la tradition, était nationale et exclusivement nationale.

Les peuples d'ailleurs, pasteurs et cultivateurs, aimaient ardemment le sol dont ils vivaient, « la terre nourricière ». L'industrie et le commerce au contraire regardent au delà des frontières et ils humanisent, en les dénationalisant, les pensées et les sentiments.

Les premières foules internationales furent les foules chrétiennes. Dans une patrie mourante naît une pensée profondément hu-

---

(1) De nos jours, la somme des opinions mobiles est plus grande que jamais, parce que les croyances générales s'effacent, parce que les foules de plus en plus puissantes ont de moins en moins de contrepoids, parce que la presse diffuse les idées.

« Aussi les gouvernements, impuissants à diriger l'opinion, ne songent qu'à lui obéir. Parfois la crainte de l'opinion va jusqu'à la terreur et ôte toute fixité à la ligne de conduite gouvernementale.

« Elle aussi, la presse, s'efface devant le pouvoir des foules. Elle n'est plus qu'une agence d'informations, et elle suit tous les changements de la pensée publique. » (G. LE BON.)

maine qui, répondant admirablement aux aspirations du cœur humain, déborde par-dessus toutes les patries.

Mais, aux temps du Christ, y avait-il des patries? La Grèce agonise et Rome sera bientôt frappée du mal — le doute et le scepticisme — dont meurt la Grèce. A ce moment, l'esprit civilisé est une table rase prête à recevoir l'empreinte nouvelle. Et autour du monde romain s'agite le monde barbare, amas confus de patries à peine conscientes, qui sentent vaguement dans la pensée chrétienne une révolte contre l'oppression romaine. Il n'est nulle part une barrière nationale capable de s'opposer à la pénétration de la pensée étrangère (1).

D'ailleurs, plus tard, lorsque les patries se formeront, les organismes nationaux élimineront de la pensée chrétienne ce qui est contraire à leur tempérament et s'assimileront si bien la pensée ainsi transformée, qu'elle deviendra un des éléments essentiels de leur caractère.

L'idée internationale, pour une société formée, pour une patrie, est toujours une menace et un danger, et presque toujours le signal du déclin. Il semble cependant que la pensée de la réforme et la pensée révolutionnaire échappent à la règle. Pourquoi? C'est qu'en descendant des sommets intellectuels dans la foule, l'une et l'autre se dépouillèrent de leurs éléments originaux de doute et de scepticisme; c'est que la vigueur de l'âme populaire en rejeta les germes de mort. Et ces pensées amenèrent ainsi une renaissance de l'idée patriotique. Elles devinrent par là ferments d'action, et d'action violente : et certes, les esprits cultivés et doux, philosophiques ou religieux, qui conçurent ces pensées et les propagèrent, n'avaient jamais entrevu dans leurs rêves humanitaires, ni les bûchers qu'alluma le fanatisme religieux, ni les échafauds que dressa le jacobinisme révolutionnaire.

Aujourd'hui, l'idée internationale trouve dans l'organisme affaibli des vieilles nations de l'Europe un terrain éminemment favorable à sa propagation; et dans la presse, le plus merveilleux agent

---

(1) L'oppression romaine avait fait affluer à Rome des gens de toutes les conditions et de toutes les races; elle avait ainsi violemment et de fait créé une foule internationale, même mondiale, que l'idée chrétienne rendit consciente et active en lui procurant le lien spirituel.

A Rome battait l'âme même de l'humanité, et ce fut un acte politique profond d'y établir le siège de la religion nouvelle. Elle trouva là les apôtres, prêts à porter partout la bonne parole. Et de Rome, foyer central, la foi du Christ rayonna sur le monde entier.

de corruption et de dissolution sociales que l'on puisse imaginer — le plus précieux auxiliaire.

La presse a convaincu les foules que la vie humaine se borne à l'horizon terrestre, qu'elle n'a pour but que la conquête des biens de ce monde; et que ces biens appartiennent à qui peut les prendre, c'est-à-dire à la foule qui, étant le nombre, est la force. Et elle a jeté à tous les échos du monde le fameux cri de guerre du socialisme allemand : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous! »

Théoriquement et de fait, l'internationalisme existe; et en France, où la logique ne recule pas devant les conclusions extrêmes, où l'outrance ne perd jamais ses droits, l'internationalisme culmine en son aboutissant fatal, l'anti-patriotisme.

Et les foules sont prêtes pour l'action.

La presse a matérialisé, précisé et formulé les revendications ouvrières, et elle sert de lien aux associations des différents pays.

La « Nation armée » a fait pénétrer dans les foules le sentiment de la force que procure l'union, et elle les a pliées à la discipline.

Le syndicalisme a organisé les troupes populaires et il leur fournira les cadres nécessaires.

La constitution de foules internationales qui se détachent de la patrie pour former par-dessus les gouvernements des liens qu'elles prétendent étendre à toute l'humanité; qui, à la haine de l'étranger, veulent substituer la haine des classes, c'est là le fait capital qui domine notre âge et dominera les âges prochains.

Et l'horizon humain rougeois de lueurs qui présagent non la guerre étrangère, mais la guerre sociale (1)!

Mais la presse est-elle une force qui ne puisse être ni soumise, ni dirigée — aveugle et fatale, et fatalement vouée au mal? Non. Sa puissance vient seulement de l'étrange conception moderne de la liberté. La liberté de penser, c'est très beau. Mais dans la pratique, cela revient à châtier la main qui frappe et non le cerveau qui inspire; à faire de la justice le chien stupide qui mord la pierre que l'homme lança.

La presse est vénale : elle s'incline devant la foule, souveraine nominale; mais elle rampe devant l'or, souverain effectif, supérieur à la foule, supérieur à tout.

Et la race le sait bien, qui se vante d'être la première aristo-

---

(1) « La guerre sociale : chapitre nouveau et urgent à ajouter au traité de la science de la guerre » (V).

cratie du monde et qui rêve d'établir son empire sur la ruine des patries (1).

---

(1) « Bismarck déclara un jour au Reichstag que tous ses efforts, après Sadowa, avaient visé à faire le silence en France sur les armements de la Prusse et à nous inspirer une fausse sécurité. « Une fois le moment venu, ajoutait-il, je n'ai eu qu'à supprimer les subventions aux journaux français, ils sont du coup redevenus patriotes; en prêchant la guerre, ils m'ont aidé à la faire éclater. »

« De même auparavant, quand Cavour eut fait l'unité de l'Italie, il demanda aux Chambres un bill d'indemnité pour 62 millions de publicité à l'étranger, dont il refusait de préciser l'usage : « Avec cela, disait-il, j'ai fait l'Italie une ! » Combien de ces millions avaient servi à alimenter la presse sous l'Empire ? » (A. FOUILLÉE, *La France au point de vue moral.*)

---

## CHAPITRE III

### LES RACES

---

Profondément, nous nous sentons pénétrés, en tant que membres du groupement humain qui vit sur la terre de France, de pensées, de désirs, d'espoirs et de craintes qui nous paraissent nôtres et exclusivement nôtres; qui nous lient par des liens mutuels et nous imposent, les uns envers les autres, d'impérieux devoirs et de strictes obligations. En un mot, nous nous sentons, de Français à Français, une âme commune.

Et nous avons aussi l'instinct profond que les hommes qui vivent sous d'autres cieus et sous d'autres lois ne sentent pas, ne pensent pas, ne veulent pas comme nous; que leurs actes sont commandés par d'autres mobiles, que leur âme diffère de la nôtre, qu'elle nous est étrangère et parfois ennemie.

D'où cette solidarité d'un côté, cette dissemblance, cette hostilité de l'autre.

Les hommes sont groupés en races distinctes.

Qu'est-ce qu'une race? Une race est définie par certains caractères bien nets, bien tranchés, que l'hérédité reproduit avec constance et régularité. Race implique descendance. Parmi ces caractères, les anthropologistes attribuent une importance capitale à la forme et au volume du crâne, spécialement à l'indice céphalique (1).

A ce titre, on remarque qu'on ne peut guère considérer comme

---

(1) L'indice céphalique est le quotient multiplié par 100 de la largeur maxima du crâne par sa longueur maxima. D'après Vacher de Lapouge, l'énergie du caractère paraît être sous la dépendance de la longueur du crâne et du cerveau; la puissance intellectuelle, au contraire, semble liée à la largeur du cerveau antérieur.

racés que les grandes divisions humaines : blancs, jaunes, noirs (et encore sont-elles de véritables espèces) et aussi quelques restes des races primitives, témoins des âges disparus et qui végètent à l'état sauvage dans des coins perdus du globe.

Pour les autres groupements, la matière humaine a été au cours de l'histoire tellement triturée et malaxée, il y a eu de tels mélanges et de tels croisements, que M. Topinard a pu écrire avec apparence de raison : « Les prétendues races nationales se présentent dans les conditions d'enchevêtrement et d'instabilité qu'on retrouve chez les pigeons ou chez les chiens abandonnés à eux-mêmes et s'unissant en toute liberté. »

Mais cette notion de race est d'ordre zoologique, purement zoologique, et elle ne saurait être transportée telle quelle de l'animal à l'homme. L'homme est doué de raison et de volonté; et son activité, aussi bien collective qu'individuelle, est commandée par des facteurs qui découlent de ces deux facultés.

Vacher de Lapouge dit : « Il est bien entendu que, dans l'état actuel de la science, on ne doit jamais parler de race latine, race germanique, race slave.....

« Il n'y a de commun entre les nations dites latines qu'une communauté de culture romaine dont elles ont hérité avec la langue et qui est un lien intellectuel d'une singulière puissance. Nous ne sommes que les fils spirituels des Latins, mais cette filiation a son importance.

« Il n'est pas indifférent, en effet, que des éléments de race distincte aient été réunis pendant des siècles en un même état, soumis tout au moins à des institutions, à des mœurs, à des idées uniformes. Des liens de parenté s'établissent entre familles et races diverses; il se forme certains composés plus ou moins stables, mais définis, mais différents de ceux qui se constituent dans l'état voisin avec les mêmes éléments autrement rangés..... Métis et sujets de race pure et de toutes races vivent soumis aux mêmes influences mésologiques, aux mêmes causes de sélection. De là une tendance à la convergence par la conservation exclusive des individus de toutes races dont le type psychique se rapproche d'une certaine moyenne. Ainsi se forment les nations et les caractères nationaux; et les événements historiques ont beau morceler les groupes ainsi constitués, il reste toujours un peu d'attraction entre les parties disjointes, et une antipathie particulière pour les groupes sociaux d'autre origine. Des gens de race très différente en arrivent ainsi à se sentir plus solidaires entre eux qu'avec leurs congénères étran-

gers évolués dans un groupement différent. C'est un peu à cet ordre de faits que correspond la notion des races des diplomates et des linguistes. »

Et Vacher de Lapouge, remarquant que cette notion de la race est presque opposée à celle des zoologistes, que les termes de peuples, nations, nationalités sont également impropres, propose l'expression *ethne* ou *ethnie*.

En résumé, plus que la constitution physique, la constitution mentale forme l'élément caractéristique des races et cet élément est surtout le produit de l'évolution historique et de la pression sociale.

A. Fouillée explique : « Les véritables éléments importants sont les éléments sociologiques des caractères nationaux. Le caractère sociologique d'un peuple est le résultat de la vie en commun prolongée pendant des siècles. Il y a des idées et des sentiments, et aussi des qualités de caractère qui viennent aux individus de la nation et par la nation..... chaque peuple enveloppe un ensemble de sentiments et d'idées produits par l'action de tous sur chacun, et de chacun sur tous. Il en résulte un système d'idées, forces collectives, qui, en dernière analyse, constitue la conscience nationale, l'âme d'un peuple..... »

Ailleurs : « Les races sont des sentiments et des pensées incarnées. »

Il dit encore, citant Lazarus : « Un peuple est avant tout un ensemble d'hommes qui se regardent comme un peuple. Œuvre spirituelle de ceux qui la créent incessamment, l'essence d'une nation est dans sa conscience et sa volonté..... Un peuple est un type d'unité toute morale fondée sur la communauté séculaire des sentiments et des idées. »

Les discussions entre sociologues, philosophes et écrivains politiques sur les questions de races atteignent un rare degré d'acuité, et l'on peut s'étonner que des spéculations qui semblent d'ordre purement intellectuel puissent tant exciter les esprits. C'est que l'idée de race est une de ces idées qui exaltent les passions d'un peuple et commandent son activité; c'est qu'elle est, au premier chef, une idée-force.

Les évolutionnistes, au nom du principe des races, menacent l'humanité de guerres formidables et de formidables bouleversements. Gumplowicz montre les races romane, germanique, slave, se préparant à des chocs épouvantables, auprès desquels les guerres

du passé apparaissent comme de pures berquinades. Vacher de Lapouge ose écrire que « le progrès général de l'humanité exige l'extermination par le fer ou par la faim, l'extinction des races dont l'évolution est lente et l'humeur pacifique; qu'au siècle prochain les derniers sentimentaux verront de copieuses extinctions de peuples; qu'on s'égorgera par millions pour une différence de 1 ou 2 degrés en plus ou en moins dans l'indice céphalique ». D'autres font entrevoir des luttes mondiales dans lesquelles se heurteront les continents; et les prédictions sinistres ont transformé en loups enragés le troupeau bêlant des sentimentaux et des pacifistes.

Gustave Le Bon (1) s'inscrit en faux contre les théories de Gumplowicz et de Vacher de Lapouge; A. Fouillée attaque G. Le Bon; et M. Finot, pacifiste et internationaliste, attaque et Fouillée et G. Le Bon et Vacher de Lapouge.

A une étude sur les races qu'il a publiée dans la revue dont il est directeur, M. Finot a donné le titre suggestif de « *Une science excentrique* », avec le sous-titre non moins suggestif de « *La faillite de la psychologie des foules* ».

A l'exemple de Taine et de G. Tarde, M. Finot ramène au phénomène de l'imitation tout le processus de l'évolution sociale. La suggestion sociale enveloppe l'homme et le force à penser et à agir comme tous ceux qui l'entourent.

Voici sa conclusion : « Le caractère d'un peuple n'est ainsi qu'un éternel devenir. Les qualités de notre âme et ses aspirations restent mobiles comme les nuages chassés par le vent..... Il nous est impossible d'écrire rien de durable sur le fonds changeant des races.....

« Le peuple d'aujourd'hui n'est pas celui d'hier de même qu'il n'est pas celui de demain. Dans le tourbillon éternel de la vie tout évolue. Les qualités de notre âme n'y font point exception. Notre « moi » psychologique n'est qu'un vaste cimetière, où se trouvent enterrées nos consciences transformées durant notre existence.....

« Les peuples diffèrent au point de vue moral ou intellectuel à un moment donné; mais les circonstances changent, ils changent avec celles-ci..... Il n'y a qu'une chose absolument sûre; c'est la stupidité des prétendus psychologues qui s'efforcent d'enfermer

---

(1) Je me garde de compter Gustave Le Bon et A. Fouillée, que tous deux j'admire, parmi les moutons du pacifisme. Gustave Le Bon et A. Fouillée, à des degrés divers, sont de véritables professeurs d'énergie.

la vie débordante et changeante des peuples dans des formules vides de sens. »

Ainsi, l'existence des races est niée ou affirmée avec une égale assurance, par des savants d'égale autorité.

Me sera-t-il permis d'oser, après eux, une réflexion?

M. Finot accuse « la science nouvelle de la psychologie des peuples de puiser ses lois surtout dans l'imagination, ou, ce qui est pis encore, dans les passions de ses créatures ». Or, lui et les siens, n'obéissent-ils pas à une passion qu'ils croient très humaine et très haute? Ils sont pacifistes — outrancièrement pacifistes — et pour supprimer la guerre, ils songent à supprimer les causes de la guerre.

Et de fait, quel peuple voudrait et pourrait combattre, en qui serait éteinte la foi en la perpétuité de la race, en la solidarité des ancêtres, des vivants et des descendants; en qui serait morte la conscience de sa personnalité, la conscience de son être?

J'ignore si, scientifiquement, M. Finot a tort ou raison, et je n'en ai cure. Je me sens Français, donc je suis Français. Et ma foi fait mes preuves et ma conviction. « Dans ce monde d'apparences, notre activité n'est pas commandée par le degré d'erreur ou de vérité d'une doctrine, mais par la puissance qu'elle exerce sur nos âmes. »

Une race qui croit être une race, agit comme une race. Elle prouve son existence par ses actes, comme le philosophe antique prouvait, par la marche, le mouvement. Et malheur aux groupements humains qui, savants ou sceptiques, n'ont pas foi en leur existence distincte. « Ce peuple n'est d'aucune race? Donc il est à moi! » Et le peuple-race mettra la main sur le peuple-non-race.

Moins il y aura de nations, moins il y aura de conflits — ou du moins ils changeront de nature; d'extérieurs, ils deviendront intérieurs. — Et c'est à la suppression seule des conflits extérieurs qu'on s'applique. A ce point de vue spécial, il est clair que la disparition d'une nation est un pas vers la pacification universelle. Et dans un assaut de générosité, il est très beau de donner l'exemple du sacrifice et de commencer par les siens.

Il est très beau, aussi, en de violentes apostrophes, de maudire la guerre et de la rendre odieuse par d'émouvantes peintures. Mais quelles nations, sinon celles où cette propagande par la parole, par le livre et par l'image aura été le plus active, fourniront aux holocaustes futurs des troupeaux résignés? Et notre virilité est-elle si forte, qu'elle ait besoin d'être encore émasculée?

## I — Généralités sur les races

Dans la présente étude sur les races, j'ai recours, entre autres, à Vacher de Lapouge, à A. Fouillée, mais surtout à Gustave Le Bon. Que le choix de ce guide m'ait été dicté par la raison, je me garderai bien de l'affirmer : soldat, j'ai dû obéir à l'attraction que doit exercer sur un soldat une doctrine d'action.

En second lieu, me prévalant de l'imprécision des termes, j'emploierai indifféremment les expressions de races, nationalités, nations, peuples, pour désigner les groupements sociaux dont les éléments sont attirés les uns vers les autres par une force d'attraction commune, que cette force émane des pensées ou des intérêts, des passions ou des aspirations.

I. — Il y a lieu de considérer dans une race sa constitution physique et sa constitution mentale. La première caractérise les races naturelles, c'est-à-dire pures de tout mélange; la seconde caractérise les races de formation historique, c'est-à-dire formées par le mélange de plusieurs races.

La constitution mentale est d'ailleurs aussi fixe que la constitution physique et se reproduit avec la même régularité.

II. — Il est des races inférieures et des races supérieures, celles-ci capables de progrès, celles-là presque liées à l'animalité. Les premières sont les races naturelles, les secondes des races de formation historique.

Les races inférieures sont caractérisées par leur incapacité à fixer leur attention, à réfléchir, à raisonner; par leur imprévoyance et leur mobilité de caractère. Incapables de comprendre, impuissantes à vouloir, elles sont condamnées à rester tributaires de l'instinct, figées dans un perpétuel état de barbarie.

Les races supérieures se distinguent des inférieures par l'intelligence et le caractère. Mais elles se différencient entre elles surtout par le caractère; et dans le caractère, par les facultés de la volonté et par la moralité, « fille du caractère et non de l'intelligence ».

Dans les races inférieures, il y a ressemblance physique entre tous les membres du groupement et aussi, le niveau mental étant pour tous très bas, égalité intellectuelle. D'un roi nègre au dernier de ses sujets, aucune dissemblance, ni physique ni morale.

Dans les races supérieures, au contraire, l'intelligence et la volonté

créent, de l'individu le mieux doué à celui qui l'est le moins, des échelons infinis; et les classes sociales s'y étagent par couches superposées, pour ainsi dire, en pyramide. Au bas, les couches inférieures, semblables aux races inférieures et comme elles incapables de comprendre et de vouloir, restent stagnantes, tandis que s'élèvent et progressent presque indéfiniment les éléments supérieurs. Et plus la race s'affine, plus les distances augmentent : la civilisation accentue l'inégalité.

III. — Les races supérieures sont supérieures par leur élite. Cette élite est d'ailleurs sans cesse alimentée par les classes inférieures, dont les éléments supérieurs passent aux classes dirigeantes. Mais, ces éléments à leur tour deviennent improductifs ou ne produisent que des dégénérés. Il y a donc, par dégénérescence et élimination, renouvellement continu de l'élite.

Une nation pense par l'élite, sent par la masse et agit par la masse. Là le cerveau, ici le cœur. Tout progrès vient du cerveau, mais toute action du cœur : une nation est surtout puissante par le caractère de la masse.

IV. — Il ne peut y avoir fusion entre plusieurs races, c'est-à-dire formation d'une race historique, que s'il y a entre les races mises en contact égalité de nombre, rapprochement de caractère et longue action du milieu.

Si deux races mises en contact sont dissemblables, tantôt l'une d'elles disparaîtra, tantôt elle conservera son individualité, mais au prix de luttes continuelles contre l'autre race (Irlande); tantôt enfin il y aura croisement entre les deux races, mais les meilleures qualités natives de l'une et de l'autre disparaîtront et il naîtra un type indescriptible à l'énergie physique et mentale affaiblie (Métis).

On comprend donc l'intérêt qu'ont les peuples supérieurs à éviter tout croisement avec les races inférieures qu'ils ont soumises. Ils courent le danger, ou d'être absorbés, ou de produire des rejetons sans valeur. Les Anglais aux Indes n'ont pu assurer leur autorité qu'en élevant et en maintenant, entre eux et la race conquise, des barrières infranchissables.

---

## II — Naissance des races

### FORMATION DU CARACTÈRE NATIONAL

A. — L'homme primitif, jeté sur la terre, trouva ligués contre lui les êtres et les choses. Tout lui était hostile; et de tous côtés la mort, et une mort cruelle, le menaçait.

La faim pour l'attaque, la peur pour la défense rapprochèrent les individus, créèrent l'instinct grégaire, réunirent les hommes en hordes, en troupeaux. L'amour rapprocha les sexes, créa la famille, donna naissance aux sentiments de sympathie.

Ainsi, sous la pression de la faim, de la peur, du rut, se formèrent les premiers groupements humains.

Courbés sous le même vent de terreur, torturés par les mêmes tiraillements de la faim, soumis aux mêmes implacables nécessités, les membres de la horde étaient caractérisés par une ressemblance morale et physique parfaite. Cette ressemblance facilitait l'union étroite qu'imposait la loi de la vie. Mais d'autre part, les caractères distinctifs de la race étant très accusés, il y avait d'une horde à l'autre très grande dissemblance; et tout étranger apparaissait comme un être d'une espèce différente, proie ou chasseur.

Des couples primitifs seuls survécurent ceux qui réunissaient les qualités nécessaires à la survie. La sélection naturelle et la sélection sociale — également féroces — éliminaient impitoyablement qui ne méritait pas de vivre. Même l'homme primitif dut sacrifier tout individu trop dissemblable du type de la race. Les caractères utiles, physiques et mentaux, se transmirent par la génération et se fixèrent par l'hérédité.

La horde dévorait; la peuplade exterminait; le peuple antique réduisit en esclavage ou assujettit; les nations modernes annexent.

La horde et la peuplade étaient donc des races pures et qui se maintenaient pures. Avec l'esclavage commença la première infiltration de sang étranger dans le sang national. Avec l'annexion, il se peut même que le mélange soit à l'avantage du vaincu, et que le vainqueur absorbé disparaisse.

Ainsi les races primitives étaient naturelles, elles disparurent ou se fusionnèrent pour former, dans la suite des temps, des races

historiques; et aujourd'hui, à part quelques rares épaves, il n'y a plus que ces dernières.

L'homme est donc allé au progrès sous la double pression de la nature et de la guerre. Pour faire jaillir des cerveaux bruts la première lueur d'intelligence, pour amener l'éveil des consciences obscures, il fallait des excitations violentes et répétées. La nature et l'homme agissent avec une égale brutalité; impitoyables, ils exterminent : « Qui ne se plie pas, qu'il meure ! »

L'adaptation au milieu physique, sous la pression de la nature hostile;

L'adaptation au milieu humain sous la pression de l'homme ennemi;

La transmission et la fixation des caractères utiles par l'hérédité, tels sont les trois facteurs qui ont contribué à la formation du « caractère national ».

Le milieu physique a ramené l'homme au type physique adapté à la vie du milieu; le milieu social au type moral; et l'hérédité, élaguant ce qui était nuisible, conservant ce qui était utile, a fixé le type constitué. Ainsi se formèrent les caractères nationaux.

B. — D'après Gustave Le Bon, les influences auxquelles est soumis l'être social sont au nombre de trois : l'influence des ancêtres, celle des parents immédiats, celle des milieux.

L'influence du milieu physique ou moral varie avec l'âge de la race. Elle est puissante dans l'enfance de la race, lorsque les corps sont souples et les cerveaux malléables; elle est puissante encore au déclin, lorsque, sous l'action d'un croisement par exemple, s'effacent les idées anciennes et les vieilles croyances. Sur la table rase ainsi formée, le milieu peut arriver à édifier des caractères nouveaux. Mais son influence est nulle sur une race en plein épanouissement. Par contre, l'influence des ancêtres, c'est-à-dire de la race et de l'hérédité, est et demeure prépondérante.

Cette emprise constante du passé sur le présent et l'avenir est d'ailleurs la dominante des théories de Gustave Le Bon. Il y revient à chaque instant : « La race est un être permanent, surtout composé de la longue suite des ancêtres. Comparée à celle de l'individu, son existence est affranchie du temps. Sur elle pèsent les siècles écoulés. » — « Les morts nous imposent notre constitution physique et leur pensée. Ils régissent le vaste domaine de l'inconscient..... »

« Cette âme de la race qui dirige la destinée des peuples, dirige

aussi leurs croyances, leurs institutions et leurs actes; quel que soit l'élément de civilisation étudié, nous la retrouverons toujours. Elle est la seule puissance contre laquelle aucune autre ne saurait prévaloir. Elle représente le poids de milliers de générations, la synthèse de leurs pensées (1). »

L'âme des races se révèle par le caractère.

Les éléments du caractère sont la sensibilité, l'intelligence, la volonté. Mais la base, le fond en est la volonté : « Le vrai caractère, c'est la manière habituelle de vouloir ou de ne pas vouloir. » (A. FOUILLÉE.) Son influence sur l'évolution des peuples est décisive. « Le degré d'aptitude d'un peuple à dominer ses impulsions réflexes donne la mesure exacte de sa valeur sociale. » (G. LE BON.) L'homme d'ailleurs n'a été capable de progrès que quand il a été capable de vouloir.

Le caractère forme le patrimoine exclusif d'un peuple. Le domaine intellectuel, au contraire, est un domaine ouvert à tous.

« C'est sur le caractère que se fondent les sociétés, les religions et les empires. Le caractère, c'est ce qui permet aux peuples de sentir et d'agir. Ils n'ont jamais beaucoup gagné à vouloir trop penser (2). » (G. LE BON.)

Intellectuellement, les Romains de la décadence sont infiniment supérieurs aux Romains de la République et aux barbares qui les entourent. Mais l'intelligence a tari en eux les sources du vouloir.

Un soldat frappe Archimède. C'est le symbole. L'action triomphe de la pensée pure; car l'action, c'est la vie, et la pensée détourne de la vie.

(1) « Rien d'arbitraire ne fleurit chez les êtres...

« Nous sommes asservis aux transmissions du passé; nos morts nous donnent leurs ordres auxquels il nous faut obéir; nous ne sommes pas libres de choisir. Ils ne sont pas nos morts, ils sont notre activité vivante. » (Maurice BARRÈS.)

(2) Autres citations. — « L'intelligence n'est qu'une forme accessoire de l'évolution mentale. Le type fondamental est le caractère. L'intelligence a plutôt pour effet de la détruire, quand elle est trop développée. » (RIBOT.)

« Ce qui fait la supériorité historique d'une race, c'est moins l'intelligence que le caractère. La supériorité des énergies ne dure pas sans le secours de l'intelligence; mais l'intelligence seule ne fait que d'excellents subordonnés : Tout s'écroule quand le commandement disparaît. » (VACHER DE LAPOUGE.)

« Malheur aux nations qui pensent trop. Elles ne savent pas tenir l'épée. » (IZOULET.)

« C'est la décadence des caractères qui fait la décadence des races...

« Ces tristes jours sont ceux où les volontés s'affaiblissent, où les grandes initiatives baissent... où se produit une sorte d'abdication indifférente ou molle devant la force d'où qu'elle provienne... Quand se révèle enfin une joie lâche à s'abandonner, à ne pas opposer, ni aux hommes ni aux choses, un effort inutile et solitaire : époques abaissées, dont les deux signes irrécusables sont l'effacement universel et le triomphe des médiocres. » (E. CARO.)

### III — La vie des races

#### COMMENT ÉVOLUE LE CARACTÈRE NATIONAL

Une fois née, l'âme des races évolue lentement et elle n'arrive à son plein épanouissement, elle n'acquiert la pleine conscience de sa personnalité qu'à la suite de longues accumulations héréditaires. L'influence des facteurs initiaux persiste, mais avec une action modifiée.

L'hérédité continue à fixer les acquisitions de la race en les faisant passer du domaine du conscient dans celui de l'inconscient. Mais l'action de l'homme, c'est-à-dire le milieu historique et social, prend une importance croissante. Domptant les forces devant lesquelles il tremblait, l'homme « humanise » la nature, suivant l'expression de A. Fouillée; ou bien la « socialise », suivant celle de A. Comte, et la fait servir à ses fins.

L'influence du milieu social s'accroît de toute la défaite de la nature; elle enveloppe l'individu et l'œuvre de l'éducation devient prépondérante : l'idée est la maîtresse des sociétés modernes. « A mesure qu'un peuple se rapproche du type moderne, l'action du milieu social va l'emportant sur celle du milieu physique : bien plus, les facteurs physiques tendent à se transformer en facteurs moraux..... »

« Dans une nation formée, les échanges sociaux très actifs neutralisent les influences héréditaires et ne laissent subsister que l'influence du milieu social. L'esprit triomphe de la race comme de la terre : les peuples sont des principes spirituels. » (A. FOUILLÉE.)

Les modes de sélection se modifient.

La sélection sociale se produit par voie extérieure — guerre, émigration, colonisation; et par *voie intérieure* — guerre civile, service militaire, mesures répressives, ostracisme politique, favoritisme, assistance, etc. Le mode par *voie intérieure* devient le plus important : il agit constamment.

« C'est la société qui devient le théâtre principal de la lutte pour l'existence. » (P. BROCA.)

Les aptitudes combatives, si utiles aux premiers âges de l'humanité, perdent leur valeur; et dans les sociétés modernes, la médiocrité de l'esprit et des ambitions, la souplesse et l'effacement du caractère sont les conditions essentielles du succès.

Aussi, la sélection ne s'exerce plus en faveur des meilleurs, et le débile et même le criminel trouvent dans la société actuelle une protection si efficace qu'ils croissent et multiplient au point d'étouffer les éléments supérieurs, ainsi que la monnaie de billon chasse le métal précieux.

Aux yeux de Gustave Le Bon, la race et l'hérédité conservent leur écrasante influence, les morts nous étreignent d'une étreinte qui ne se relâche pas; et le passé, d'un poids sans cesse accru, pèse sur l'histoire des nations et en règle le développement. Une génération n'est pas maîtresse de ses destinées. Ce sont les morts qui agissent en elle. Mais elle est maîtresse des destinées de ses descendants. L'histoire, comme la nature, ne se préoccupe que des générations futures.

L'action des parents immédiats est très importante; celle du milieu physique et moral tend à devenir insignifiante; G. Le Bon nie la puissance de l'éducation (1).

#### CIVILISATION

Des éléments constitutifs d'une race, de son caractère, de son âme, dérivent et le développement de sa civilisation et les lois mêmes de son histoire. Une civilisation change quand change l'âme d'un peuple; et elle meurt, quand meurt cette âme.

Ainsi, les éléments d'une civilisation sont effets et non causes; ils sont « le résultat, l'expression de la structure mentale » d'un peuple; ils lui sont absolument personnels et ne peuvent passer à un autre peuple sans avoir subi de très profonds changements; enfin, ils ne se modifient qu'avec une extrême lenteur.

Un peuple ne peut emprunter à un autre peuple ni sa langue, ni ses idées, ni ses institutions; ou, s'il les lui emprunte, il les corrigera, les amènera, les modifiera, leur fera subir un tel travail d'adaptation et d'assimilation, qu'ils deviendront méconnaissables. Nous avons vu comment l'âme barbare, incapable de saisir le fond même de l'idée chrétienne, s'est emparée de la forme seulement, et d'une religion de pitié et de pardon a fait une religion de

---

(1) D'après Gustave Le Bon, l'éducation agit sur les possibilités de caractère et non sur le fond du caractère. Mais on se laisse tromper par les apparences et l'on attribue à l'éducation les bienfaits ou les méfaits de la race et de l'hérédité. Cependant G. Le Bon a écrit sur la « Psychologie de l'éducation » un livre courageux et substantiel, qui dément son pessimisme à l'égard de l'éducation : Il voit en elle, et en elle seule, le salut.

colère et de vengeance. Il y a eu, pour les langues d'origine latine, un travail analogue. Et l'âme d'une race est si bien dans sa langue, que toute traduction est inexacte, et que la pensée d'un Italien, par exemple, ne peut trouver son exacte expression qu'en italien (1).

Les éléments de la civilisation sont des effets et non des causes. Jamais réforme ne fut faite, qu'acceptée depuis longtemps par l'opinion publique ou passée même dans les mœurs; jamais lois ou décrets ne firent que sanctionner un état de choses déjà existant. C'est une erreur essentiellement française que de faire dépendre la prospérité publique de la forme du régime; que de prétendre modifier, par l'instruction ou à coups de décrets, les mœurs ou les croyances d'un peuple; et transformer, en un tour de main, une âme kabyle en une âme française.

Une nation n'arrive au développement complet de sa civilisation que par une suite de lentes accumulations. Et brusquement, dans tous les domaines de l'esprit humain, un prodigieux essor.

La nation, et parfois tout un groupe de nations, parvient à son apogée et le siècle apparaît dans la suite des âges comme un phare lumineux : Auguste, Louis XIV. C'est que ce siècle dépense l'abondante réserve amassée par les générations; c'est qu'il jette à pleines mains les trésors d'intelligence, de volonté et de moralité, accumulés par la longue patience des ancêtres.

L'essor inattendu et prodigieux a lieu dans tous les domaines de l'activité humaine à la fois, dans les arts comme dans les lettres et les sciences, dans les travaux de la paix comme dans ceux de la guerre, parce qu'une race vigoureuse l'est en tout et pour tout, parce que, suivant la remarque de M. Doumer, « le courage est un », et qu'il s'exerce dans tous les sens et toutes les directions.

#### HISTOIRE DES RACES

L'histoire d'une race est la conséquence de son caractère; elle

---

(1) Nous, Français, superficiels en cela comme en tout, nous n'attachons à l'étude des langues qu'une valeur pratique, marchande. « Comment, vous prétendez connaître l'allemand, et vous êtes incapable de demander une omelette dans une auberge allemande ! » Et notre Français de hausser dédaigneusement les épaules. Car le sens profond des paroles de de Moltke : « Un homme qui parle sept langues vaut sept hommes », lui est resté inintelligible. Il ne sait pas que la grande vertu de la connaissance d'une langue nouvelle est de me livrer l'âme du peuple qui la parle et d'ouvrir à ma pensée un champ plus vaste d'idées et de nuances d'idées. D'autres âmes pénètrent en moi et me font une âme plus large, plus universelle. Et cela est si vrai, qu'un homme qui connaît dix langues est tenté, pour rendre sa pensée avec précision et exactitude, de recourir aux vocabulaires de ces dix langues.

est commandée par sa constitution psychologique. « C'est une chimère enfantine de croire que les gouvernements et les constitutions sont pour quelque chose dans les destinées d'un peuple. C'est en lui-même que se trouve sa destinée et non dans les circonstances extérieures. »

Le caractère de la race évolue avec une telle lenteur qu'il peut être considéré comme constant pour une période restreinte d'histoire. Il semblerait donc que l'histoire d'un peuple dût se développer paisiblement, sans heurts ni à-coups, dans une suite d'événements logiques et préparés. Et Gumplowicz va jusqu'à affirmer que la connaissance du caractère des groupes sociaux permet de prévoir leurs actes : or, l'histoire semble faite de surprises et de révolutions.

G. Le Bon donne la clef du mystère. Le caractère des races est de nature fixe et d'apparence variable; parce que, à côté des éléments fondamentaux et immuables, il renferme des éléments accessoires et transitoires, essentiellement variables et modifiables. Ainsi l'individu possède un caractère permanent et des possibilités de caractère accidentelles. Or, la crise agit précisément sur les éléments accessoires du caractère des races et sur les possibilités de caractère des individus. Le choc d'événements tragiques dégage brusquement les énergies latentes; et une génération se dresse, qui semble faite de géants. Mais, la tourmente passée, les géants regagnent le foyer tranquille; et de farouches conventionnels, par exemple, redeviennent les bourgeois paisibles et les prosaïques boutiquiers qu'ils étaient auparavant.

Gustave Le Bon se demande : des éléments constitutifs d'une civilisation, langue, institutions, culture intellectuelle, activité commerciale, puissance militaire, quel est le plus important, quel est le plus significatif de la valeur d'un peuple? Les Grecs brillèrent par les lettres et par les arts; Rome domina par les armes; l'Angleterre, de nos jours, est puissante par le commerce et par l'industrie. Et il conclut qu'aucun élément ne peut servir de commune mesure aux civilisations et permettre de les comparer entre elles.

Il remarque cependant, non sans mélancolie : « Si l'on ne jugeait de la valeur des divers éléments d'une civilisation qu'au point de vue de l'utilité pure, on arriverait à dire que les plus importants sont ceux qui permettent à un peuple d'asservir les autres, c'est-à-dire les institutions militaires. Mais alors il faudrait placer les

Grecs artistes, philosophes et lettrés, au-dessous des lourdes cohortes de Rome; les sages et savants Égyptiens, au-dessous des Perses à demi barbares; les Hindous, au-dessous des Mongols également demi-barbares.

« Les distinctions subtiles, l'histoire ne s'en préoccupe guère. La seule supériorité devant laquelle elle s'incline est la supériorité militaire..... La supériorité militaire ne peut malheureusement s'affaiblir chez un peuple sans qu'il soit bientôt condamné à disparaître. »

On me pardonnera de ne partager ni les vues, ni les regrets de Gustave Le Bon.

Rome domina le monde : elle domine encore les siècles.

La puissance militaire d'une nation donne la mesure juste de sa civilisation, parce que la plus grande puissance guerrière correspond au plus grand développement de force physique qui fait la vigueur de la race, et au plus grand développement de force morale qui fait sa grandeur.

La guerre est l'heure tragique où un peuple doit mettre en œuvre toutes les ressources de son génie, tendre tous les ressorts de sa volonté, et être vertueux de la vertu suprême ou périr.

Et cette vertu suprême s'appelle dévouement.

Les intellectuels des temps antiques — l'un d'eux s'appelait Homère — chantaient les héros. Ils étaient d'accord en cela avec l'âme populaire. Les intellectuels du vingtième siècle les insultent et les maudissent.

Les héros, notre humanité lasse ne les aime pas, parce qu'elle ne comprend pas, ou plutôt redoute l'héroïsme : elle craint d'avoir à se dévouer. On feint de croire qu'une nation peut dominer par le prestige des arts et des lettres, par le rayonnement de l'intelligence, par la seule force de l'opinion. Le sort des nations de ce genre, c'est de fournir aux nations guerrières des rhéteurs et des grammairiens, des joueurs de flûte et des histrions.

En tout cas, si la puissance militaire d'un peuple ne donne pas la mesure de sa civilisation, son énergie guerrière donne la mesure de sa valeur morale et de son droit à vivre; et sa supériorité guerrière, affirmée par la victoire, donne la mesure de son droit à dominer (1).

---

(1) Gustave Le Bon juge artificiel le merveilleux essor des Japonais. Il affirme qu'on a violenté la race et que la race se vengera ! Comme si l'on pouvait obtenir artificiellement que des masses se précipitent joyeusement au-devant de la mort !

Les Japonais ont habillé leurs soldats d'uniformes européens et leur ont donné des

## MODIFICATION DES CARACTÈRES PSYCHOLOGIQUES D'UNE RACE

*L'idée*

Les éléments psychologiques d'une race se transforment à la longue par de lentes accumulations héréditaires, et le développement normal d'une civilisation dépend de ces transformations. Elles se produisent sous l'influence des facteurs les plus variés : besoins, concurrence vitale, éducation, croyances, et suivant un processus à peu près uniforme.

Le plus important de ces facteurs est peut-être l'idée, que Gustave Le Bon proclame « créatrice des civilisations », et A. Fouillée, « maîtresse des sociétés modernes ».

J'emprunte à Gustave Le Bon, que tantôt je résume et tantôt je copie, la description du mécanisme par lequel l'idée pénètre dans la conscience même des races et s'en empare.

« La civilisation d'un peuple repose sur un petit nombre d'idées fondamentales. De ces idées, dérivent ses institutions, sa littérature et ses arts. Très lentes à se former, elles sont très lentes aussi à disparaître.

« Devenues depuis longtemps des erreurs évidentes pour les esprits instruits, elles restent pour les foules des vérités indiscutables et poursuivent leur œuvre dans les masses profondes des nations. S'il est difficile d'imposer une idée nouvelle, il ne l'est pas moins de détruire une très ancienne. « L'humanité s'est toujours « cramponnée désespérément aux idées mortes et aux dieux morts. »

« D'ailleurs, le degré de vérité ou d'erreur d'une idée importe peu, son importance sociale n'a d'autre mesure réelle que la puissance qu'elle exerce sur les âmes. Ayant pénétré dans la masse, elle déroulera ses conséquences jusqu'au bout et ne s'arrêtera que devant l'impossibilité de réaliser la chimère.

---

armes perfectionnées. Mais les vieilles âmes des Samourais habitaient depuis longtemps leur cœur!

Les Japonais ont fait à notre civilisation le seul emprunt qu'ils pouvaient lui faire, l'emprunt de ses progrès industriels. Mais nos pensées, nos philosophies et nos âmes, — notre égoïsme et notre scepticisme, — ils nous les ont laissés pour compte. C'est bien la race, les ancêtres héroïques, qui ont combattu en eux et pour eux : « Je reviendrai combattre sept fois avec vous », dit à ses soldats un officier mourant! Et son action sur eux lui a survécu, grandie de tout le prestige de sa mort héroïque.

Gustave Le Bon pouvait-il espérer confirmation plus éclatante de sa théorie sur l'influence des ancêtres?

« Un siècle est brillant qui a vu naître une ou deux idées fondamentales », et il faut des années et des années pour les élaborer.

« L'influence des idées est d'abord nulle; et son action ne se fait sentir sur l'âme des peuples, que lorsqu'après une longue gestation, elle est descendue des régions mobiles de la pensée dans cette région stable et inconsciente des sentiments où s'élaborent les motifs de nos actions. Elle devient alors un des éléments du caractère et peut agir sur la conduite. Le caractère est en partie formé d'une stratification d'idées inconscientes. »

« Une idée fondamentale naît d'un cerveau supérieur. Elle est recueillie par quelques apôtres qui, par la puissance communicative de leur foi et non par la force de la raison, la propagent et lui gagnent des adeptes. L'idée entre dans le domaine de la discussion; elle se heurte à l'hostilité de la masse, liée au passé. La résistance ne fait qu'exalter la foi de ses croyants, les débats se passionnent; l'idée s'insinue jusque dans les cerveaux hostiles, et la génération nouvelle, familiarisée avec l'idée, est prête à l'accepter. Elle s'étend par contagion et imitation.

« L'opinion publique s'en empare; elle pénètre dans les masses et, descendant des régions du conscient dans celles de l'inconscient », elle se transforme en sentiment. Elle devient un des éléments du caractère et un mobile d'action. Dès lors, la raison cesse d'avoir prise sur elle; sa puissance est inattaquable jusqu'au jour où, par un processus semblable, une idée nouvelle éclôt, qui la détrône et gouverne à son tour les esprits.

« En pénétrant dans la foule, l'idée se déforme, — « le trait de lumière se brise dans l'eau; le trait de génie se fausse dans la foule » (IZOULET), — et en même temps elle se simplifie et se condense en une formule ou même en un mot, mais en un mot qui frappe l'imagination populaire et éveille un monde d'images.

« Revêtue ainsi d'une forme simple, de nature primitive, elle devient transmissible par l'hérédité.

« En second lieu, de toute idée qu'elle recueille la foule fait un dogme, c'est-à-dire une vérité absolue, un article de foi, qu'il est insensé et criminel de discuter.

« Et la foi est toujours victorieuse, toujours triomphatrice. »

« Entre une foi vive et une foi tiède, pas de combat : celle-ci disparaîtra. Entre deux fois égales, alors interviennent des facteurs d'ordre secondaire, mais moral néanmoins : discipline, organisation..... »

« Les hommes d'une génération et d'une race se distinguent ainsi par une somme de conceptions communes. L'âme d'un peuple est précisément formée par ce réseau de traditions, de sentiments, d'idées; et elle est d'autant plus forte que le réseau lui-même est plus solide. Si ce réseau s'affaiblit, il y a dissolution.

« D'une idée qui meurt à l'idée naissante, il y a interrègne, et « anarchie, si l'idée nouvelle n'a pu s'implanter avant que l'idée « ancienne ait disparu. »

L'idée religieuse fut puissante au-dessus de toutes. L'homme veut être heureux, et du bonheur le plus étendu, le plus durable. Il aspire au bonheur absolu. Ce bonheur, il le demanda d'abord aux dieux, et la foi religieuse marqua d'une empreinte profonde, indélébile, des multitudes immenses. Elle fit les civilisations passées.

Aujourd'hui que les dieux sont morts, l'homme ne voit plus que le bonheur immédiat et il l'attend de la société.

« Trouver le moyen de créer un état d'esprit rendant l'homme heureux, voilà ce qu'une société doit avant tout chercher, sous peine de ne pouvoir subsister longtemps. Toutes les sociétés fondées jusqu'ici ont eu pour soutien un idéal capable de subjuguier les âmes et elles se sont toujours évanouies dès que cet idéal a cessé de les subjuguier. »

Au point de vue politique, l'idée religieuse est le plus puissant des liens. Elle crée l'union des intérêts, des cœurs, des âmes. Elle peut fondre ensemble des races dissemblables et accomplir en quelques années un travail qui demanderait des siècles à l'hérédité.

Les religions furent véritablement créatrices d'idéal et leur puissance sur les âmes fut infinie, parce qu'infini était l'idéal de bonheur qu'elles leur présentaient : elles donnèrent à l'homme la croyance au bonheur. Quelle politique, ou quelle philosophie le lui donnera jamais!

La race française fut toujours prompte à s'enthousiasmer, et l'idée, pour elle plus que pour toute autre, fut toujours ferment d'action. Vraie ou fausse, peu importe; elle est le ressort.

L'idée religieuse s'empara de la France au Moyen Age, et la France se fit le soldat de Dieu, au point que la parole « *Gesta Dei per Francos* » n'a paru extravagante à personne. Puis, à la fin du dix-huitième siècle, ce fut l'idée révolutionnaire, résumée en la

trilogie : liberté, égalité, fraternité. Les actes contredisaient les mots, et l'on tuait au nom de la fraternité : personne ne s'étonnait de l'inconséquence.

L'action de demain est en germe dans l'idée d'aujourd'hui. Or, quelle est cette idée? Quelles seront les causes de notre dévouement? Quelle sera notre foi?

*Les grands hommes — L'élite*

Il y a, dans une nation, un double ensemble de forces : des forces de conservation et des forces de progrès. Les premières se développent par l'hérédité et la tradition, elles appartiennent à la masse; les secondes appartiennent à l'élite ou au génie et se développent par son action. Le génie — ou l'élite — est la force active qui met en mouvement la masse, foule, race ou nation, inerte par essence.

Le génie agit soit dans le domaine de la pensée, soit dans le domaine de l'action. Dans les deux cas, il est l'émanation de l'âme de la race et il synthétise, sous l'une ou l'autre forme, de longs efforts antérieurs.

La pensée n'existe dans la masse qu'à l'état embryonnaire, vague et confuse; le génie s'en empare, la précise et la rend accessible à la généralité des esprits. Elle peut rester à l'état de pensée, ou bien se traduire par une invention, une œuvre d'art.

Mais son action n'est pas immédiate, il lui faut l'élaboration des siècles. Le penseur devance son époque : il est le précurseur, il est l'inconnu. Aussi il sème, mais ne récolte pas; ses contemporains le méconnaissent, et souvent le persécutent. Les démocraties surtout sont coutumières de ces actes d'ingratitude.

En l'homme d'action, au contraire, se condensent les désirs et les aspirations du présent. Ils s'emparent de son esprit avec une telle intensité, qu'ils en chassent toute autre idée; qu'ils tournent à l'idée fixe et entraînent le besoin immédiat de l'action. Ce besoin, il le transmet à la masse et il l'entraîne aux actes violents.

Le penseur prépare l'histoire, l'homme d'action la fait.

Une élite peut remplacer l'influence du génie; et il faut une élite intellectuelle pour préparer l'action, une élite volontaire et active pour l'engager. Même Vacher de Lapouge fait dépendre de l'élite toute l'évolution des peuples et il trace de cette évolution le schéma suivant :

Une poignée de conquérants d'une race intelligente et hardie s'empare d'un pays barbare ou d'un pays occupé par un peuple déchu. Il se forme un peuple nouveau dans lequel les vainqueurs commandent et les vaincus travaillent. Il y a alors prospérité grâce à l'harmonie des fonctions dans le travail commun. « Il s'est produit comme une sorte de fécondation, dans laquelle le conquérant a joué le rôle d'élément mâle (1) . »

Mais les croisements altèrent la race des conquérants; « goutte à goutte, le sang de la race supérieure s'en va dans la classe inférieure et le sang servile s'infiltré dans les familles des vainqueurs ».

Lentement les éléments supérieurs s'épuisent, le commandement est énérvé, la décadence suit, et bientôt la chute.

Mais le jeu de la sélection vient compliquer le mécanisme d'apparence simple. Un individu a d'autant moins de chances de succès ou de postérité, qu'il s'élève davantage au-dessus du niveau social. La supériorité individuelle est une cause d'élimination et la décadence a lieu par sélection régressive : « Les économistes disent que la monnaie la plus faible chasse l'autre; dans le conflit des races et des classes, la plus inférieure chasse l'autre. »

Aux Antilles, l'élément blanc a disparu devant l'élément mulâtre, et celui-ci succombe à son tour, laissant la place à la barbarie africaine. En Europe aussi, la race aux qualités serviles, par la vertu de son infériorité, a presque détruit les populations indigènes.

En résumé, la prospérité d'un peuple est liée à la prospérité des familles eugéniques (2) qui se trouvent dans son sein. Les réserves d'eugénisme disparues, ce peuple ne fera que végéter, jusqu'à ce qu'une race conquérante mette la main dessus.

La Révolution a donné le pouvoir, en France, à la race aux qualités serviles. Depuis ce moment la direction politique du pays s'achemine, d'un pas sûr, vers l'anarchie parfaite. « La sélection a fini d'éliminer les éléments ethniques qui avaient du caractère, et il reste seulement des gens intelligents en France.

« Les qualités obscures ou serviles sont celles qui assurent le mieux la perpétuité d'une race. Mais elles ne rendent pas aptes à se régir : à cette race, il faut un maître. »

En France, il n'y a plus d'éléments indigènes capables d'assurer

(1) L'élément ethnique de commandement, « mâle », est, d'après Vacher de Lapouge, le dolichocéphale; et l'élément servile, « femelle », le brachicéphale.

(2) Vacher de Lapouge appelle « familles eugéniques », celles où la supériorité d'intelligence et de caractère est héréditaire.

une élite directrice. Alors, elle se constitue d'éléments étrangers. Les Juifs mettent la main sur tous les organes de la direction politique et sociale : car, « *nul serf sans seigneur* ».

De ces considérations longuement développées et qu'il appuie de nombreux exemples, Vacher de Lapouge déduit les lois de l'évolution des peuples, de leur vie et de leur mort.

« La naissance d'un peuple historique exige la présence dans son milieu social d'éléments ethniques supérieurs, capables de diriger et d'entraîner les masses. »

Ces éléments peuvent provenir de la conquête, d'une immigration pacifique, ou, théoriquement, d'une sélection interne favorable.

La race s'emploie alors suivant la spécialité native, gouvernement, guerre, travail.

« La période du plus grand éclat est celle de l'apogée des eugéniques.

« La période de décadence suit de près l'affaiblissement des éléments supérieurs et s'accuse par le partage avec les éléments inférieurs.

« La fin arrive par l'épuisement complet du capital d'eugénisme; mais dans cet état une nation peut encore se survivre, tant qu'un choc extérieur ne vient pas renverser l'édifice vermoulu : le choc n'attendait pas toujours l'extrême décadence dans les sociétés anciennes, mais les sociétés modernes sont mieux à l'abri des barbares, et peuvent pourrir plus longtemps en paix. »

Ainsi, aux yeux de Vacher de Lapouge, l'explication classique de l'évolution des peuples par le progrès et la dégénérescence est inexacte. Un peuple ne vieillit pas; mais il progresse ou régresse, suivant la prédominance dans son sein des éléments bons ou mauvais.

« L'homme est le facteur principal de son histoire, ses actes en sont la trame; ils lui sont imposés par sa structure cérébrale, soumise elle-même aux lois de l'hérédité. » Les variations de composition ethnique commandent les variations de l'histoire; et elles sont le résultat de l'évolution sélective, et non de l'évolution collective (en masse, que Vacher de Lapouge appelle transmutation).

---

## IV — La mort des races

Tout va à la mort : races et individus. C'est la loi inéluctable. Et pour la race comme pour l'individu, dès qu'un germe de corruption s'est glissé dans l'organisme, la chute est rapide : les mourants vont vite.

Le processus est toujours le même : Un peuple arrive à l'apogée de sa puissance; il se croit sûr de l'avenir et ne songe plus qu'à jouir; il perd ses vertus guerrières, son aptitude à vivre. Il s'en remet à un maître du soin de veiller à ses destinées; et il s'endort, pour se réveiller sous le glaive des barbares.

Un magnifique coucher de soleil, et la nuit!

L'âme d'une race s'altère sous l'infiltration du sang étranger, sous l'infiltration de la pensée étrangère.

Aux âges qui précédèrent, ceci était la conséquence de cela. Aujourd'hui, grâce à la pénétration réciproque des nations, la pensée étrangère peut agir seule et directement.

Le croisement est le grand élément de dissolution d'une race. « La présence d'étrangers, même en petit nombre, suffit à altérer l'âme d'un peuple; elle lui fait perdre son aptitude à défendre les caractères de sa race, les monuments de son histoire, les œuvres de ses aïeux. » L'hérédité détruit le long travail de l'hérédité, modifie la constitution physique et le caractère de la race, tue l'âme même de la race.

Une âme nouvelle naît; mais privée de l'appui du passé, orpheline, elle n'a pas de bases sûres. C'est la période critique qui voit sombrer les nations et les patries : car un peuple a tout perdu qui a perdu son âme.

Le caractère d'une race est la véritable mesure de son énergie vitale; dès qu'il y a abaissement du caractère national, il y a danger de mort pour la nation.

C'est la volonté qui, dans un peuple, commence à mourir; l'intelligence au contraire, au lit de mort de la nation, semble jeter de plus vives lueurs (1). Parfois la mort est violente; parfois aussi la nation meurt, suivant l'expression populaire, de sa belle mort. Le sang barbare se mêle au sang romain : la conscience romaine s'obs-

---

(1) « Dans la jeunesse d'un État, c'est le métier des armes qui fleurit; dans l'âge mûr, c'est encore pendant quelque temps le goût de la guerre, et aussi la science qui devient prépondérante; au déclin, ce sont les arts mécaniques et le commerce. » (BACON.)

curcit, la volonté romaine abdique et elle s'en remet à des volontés plus jeunes et plus fortes du soin de défendre l'Empire : *Roma fuit!*

Les Barbares d'aujourd'hui, ce sont les couches inférieures de la société, dont l'âme est aussi rudimentaire que l'âme des primitifs. A Chicago, la population américaine est submergée sous le flot des étrangers, qui conservent leurs mœurs, leurs langues, leurs croyances. Il y a ainsi, en présence, deux races arrivées à des stades différents d'évolution, et les grèves dans cette ville sont de véritables conflits de races.

L'âme française est menacée, elle aussi, d'une invasion de ce genre. Il y a, en France, infiltration allemande et infiltration italienne. Et certains comptent sur ce mouvement d'immigration pour augmenter, par le nombre, la force de la race, comme certains prônent la fusion, dans nos pays de colonisation, de la race conquérante avec la race conquise.

« Les pires désastres sur le champ de bataille seraient infiniment moins redoutables pour un peuple que cette invasion. C'est un sentiment très sûr que celui qui enseignait aux peuples anciens à redouter les étrangers; ils savaient bien que la valeur d'un pays ne se mesure pas au nombre de ses habitants, mais à celui de ses citoyens. » (Gustave LE BON.)

Voici la conclusion de Gustave Le Bon.

« Un peuple meurt lorsqu'il n'a plus d'idéal, lorsqu'il ne conçoit plus de raisons de vivre; ainsi nous mourrons (1).

« La science a montré le vide de l'existence humaine, la hautaine indifférence de la nature à l'égard de l'homme. Il sait que la nature ignore la pitié.

« Il a perdu la foi, il a perdu l'espérance. La science lui a fermé les cieux.

« Les conceptions glaciales et rigides ont chassé des âmes les chaudes croyances d'autrefois; elles ont créé dans les cerveaux ordinaires l'anarchie des idées; dans les cerveaux cultivés l'indifférence à tout et pour tout; elles ont donné à la jeunesse instruite, comme but à la vie, la recherche des jouissances immédiates, rares et corruptrices (2).

---

(1) « Si bas que soient les peuples, dit M. Flint, on peut toujours leur jeter cet appât : Pourquoi voulez-vous mourir? » — Nous voulons mourir, parce que nous manque le courage de vivre!

(2) « Toute chose était près de finir; une grande angoisse pesait sur la terre. Soudain, un cri s'élève, qui rompit le silence lourd : « Voici la fin du monde : jouissons. » Et s'élan-

« Politiques et savants se vantent à l'envi de cette œuvre. Ils se glorifient d'avoir extirpé de l'esprit de l'homme « les idées « abstraites pour n'y laisser que des idées relatives. » Mais la foule ne croit qu'aux vérités qu'on proclame absolues, et c'est pour cela qu'elle s'est tournée vers la « *vérité socialiste* ». Les choses ne changent pas, seules les idées qu'on s'en fait peuvent changer beaucoup. C'est sur ces idées-là qu'il faut savoir agir.

« Les idées représentent les ressorts invisibles des choses; quand elles ont disparu, les supports secrets des institutions et des civilisations sont brisés. »

Et l'idée maîtresse, celle qui forme le fond de la conscience nationale, c'est l'idée patriotique. L'amour de la patrie, comme le sentiment même de la vie chez l'individu, n'est très vif que dans la virilité des peuples. Les peuples jeunes n'ont pas encore l'amour de la patrie; les peuples vieux l'ont perdu : peuples qui naissent, peuples qui meurent sont de digestion facile.

---

çant les uns sur les autres, les êtres s'enlacèrent au hasard des rencontres et la mort les roidissait dans le spasme. »

« Ainsi finissent les sociétés caduques. N'ayant qu'une minute à vivre, elles ne songent pas à la purifier par le sacrifice; elles ne songent qu'à jouir : Jouissons! » (VERSATIX.)

---

## Résumé d'ensemble

Je résume les notations qui précèdent :

Une race est caractérisée par sa constitution mentale, plus encore que par sa constitution physique. Et la première est aussi fixe que la seconde : elle ne se modifie que par de très lentes accumulations qui sont l'œuvre de l'hérédité.

Aux éléments fixes de la constitution des races, s'ajoutent des éléments accessoires qui, étant variables, lui donnent une apparence de variabilité.

La constitution mentale d'une race est le legs des morts : ceux-ci lui imposent sa morale et les mobiles inconscients de sa conduite.

Il y a des races supérieures, il y a des races inférieures. La véritable supériorité des races est dans l'intelligence et surtout dans la volonté.

La civilisation différencie les classes sociales, augmente les distances entre elles. Les races se ressemblent par leurs couches inférieures; elles se différencient par l'élite.

Les manifestations de la civilisation d'un peuple sont le reflet de son âme; aussi, elles lui sont personnelles et elles ne peuvent passer, sans transformation profonde, à un autre peuple. Des peuples de constitution mentale différente ne peuvent se fondre. Et c'est précisément la différence de sentir, de penser, de vouloir qui est la grande cause des conflits entre nations.

Il n'y a parmi les peuples européens que des races historiques, c'est-à-dire formées par la fusion de races différentes. La race est constituée, lorsqu'il y a communauté d'intérêts, de sentiments, de croyances.

Lorsque cette communauté existe, lorsqu'un peuple a acquis une âme collective fortement constituée, il atteint son apogée.

Le caractère est le facteur le plus important de l'évolution des peuples; après le caractère, l'idée. L'idée, d'ailleurs, se transformant en sentiment, devient un élément du caractère.

Chaque civilisation dérive d'un petit nombre d'idées universellement acceptées.

L'idée religieuse est la plus puissante : elle a fait l'histoire du monde. « La naissance des dieux a toujours marqué l'aurore d'une civilisation, et leur disparition son déclin. »

Les races sont condamnées à mourir.

Un homme peut mourir par accident, mais un peuple est fait de trop d'individualités pour qu'un accident l'atteigne. Il meurt de mort constitutionnelle; et c'est en lui, non au dehors, qu'il faut chercher les causes de sa mort. Le symptôme le plus certain de la mort prochaine est l'affaiblissement de l'idée patriotique.

---

## NOTES

---

### I

Est-ce que, après avoir lu les lignes qui suivent, on peut encore douter de l'existence d'une race jaune qui se dresse, prête aux revanches, en face de la race blanche, longtemps dominatrice et persécutrice?

« Le mot d'un batelier, cité par M. Réginald Kann, n'est pas moins caractéristique. — « Nous voulons vaincre l'Allemagne sur terre et l'Angleterre sur mer. » — Paroles d'enfants du peuple, dira-t-on; mais ces humbles reflètent comme des miroirs fidèles les passions obscures qui s'agitent au fond de l'âme nationale. Ces grands courants d'opinions qui emportent toutes les résistances et finissent par entraîner les gouvernements, c'est dans la profondeur de la foule anonyme qu'ils se forment lentement. Leur histoire et leurs légendes, leurs arts et leur littérature, leurs journaux et leurs politiciens, leurs prêtres et leurs maîtres d'école ont inculqué aux Japonais la croyance qu'ils doivent être le premier peuple du monde et la volonté de le devenir. Ils ont salué avec transport, dans la chute de Port-Arthur, leur première et décisive étape sur la voie triomphale.

« Les Européens qui, dans les ports du Japon, ont assisté au débarquement des prisonniers russes de Port-Arthur, ont, de leur côté, unanimement ressenti la même impression. Dans ces soldats à la solide carrure, au teint blanc basané par les intempéries, qui défilaient encadrés par les petits fantassins nippons, c'est une apparition de l'Europe vaincue qu'ils ont eu l'impression de voir surgir devant leurs yeux. Le correspondant du *Temps* a, dans une de ses lettres, parfaitement rendu cette impression saisissante.

« Quel triomphe et quelle revanche pour les petits Nippons de voir ainsi humiliés ces grands et beaux hommes qui, pour eux, ne représentaient pas seulement les Russes, mais surtout quelques-uns de ces Européens qu'ils détestent tant. Cette scène tragique dans sa simplicité, cette douleur passant dans cette joie, ces blancs vaincus et captifs défilant devant ces jaunes triomphants et libres, ce n'était pas la Russie battue par le Japon, ce n'était pas la défaite d'un peuple par un autre; c'était quelque chose de nouveau, d'énorme et de prodigieux. C'était

la victoire d'un monde sur un autre; c'était la revanche qui effaçait les humiliations séculaires supportées par l'Asie; c'était l'espoir des peuples d'Orient qui commençait à poindre; c'était le premier soufflet donné à l'autre race, à cette race maudite d'Occident, qui, depuis tant d'années, triomphe sans avoir même à lutter. Et la foule japonaise sentait cela, et les quelques autres Asiatiques qui s'y trouvaient mêlés partageaient son triomphe. L'humiliation de ces blancs était solennelle et effrayante! J'avais complètement oublié que ces captifs étaient des Russes..... et je dois dire que les autres Européens qui se trouvaient là, bien que n'aimant pas les Russes, éprouvaient le même malaise : eux aussi devaient sentir que les vaincus étaient leurs semblables. Quand nous prîmes le train pour Kobé, une solidarité instinctive nous réunit dans le même compartiment. » (*Revue des Deux-Mondes.*)

## II

M. Fouillée dit : « On a remarqué que les Normands d'Attila, de Gengiskan, de Tamerlan étaient de taille petite et de constitution délicate, tandis que leurs ennemis étaient plus forts, en même temps que plus nombreux et plus intelligents. Mais les premiers mettaient leur science à détruire, à surprendre, à tromper, à tuer; dès son enfance, le Tartare est élevé à l'école de la ruse et de la fourberie.

« Un peuple n'est point lâche, a-t-on dit, pour être réduit par des maîtres plus habitués à la guerre ou plus sauvages. Cortès et Pizarre, avec une poignée d'hommes, mais ayant à leur service la cruauté et l'astuce, purent asservir les Indiens du Mexique et du Pérou. La bravoure des seigneurs du Moyen Age, à tête longue ou large, régnant sur d'innombrables paysans qui n'avaient pas toujours un bâton pour se défendre, consistait souvent dans une solide armure en fer. Ce sont les progrès de la science moderne qui ont renversé les rôles et fait des peuples sédentaires les puissances les plus terriblement armées, capables de détruire les races inférieures. Les hordes sauvages d'Attila ou de Tamerlan ne franchiraient plus aujourd'hui la frontière du moindre État européen. »

M. Tarde, dans le même ordre d'idées, prétend que si les Romains de la décadence avaient eu des canons, les Barbares auraient trouvé à qui parler.

En résumé, pour vaincre, il n'est pas nécessaire d'être brave, il suffit d'être fourbe et cruel — qualité qui vient de pair avec la lâcheté — et d'avoir des armes perfectionnées.

Et les paysans bretons, armés de fourches, enlèvent des canons;

Et les bandes mahdistes détruisent des carrés anglais; <sup>1</sup>

Et les soldats abyssins anéantissent une armée italienne;

Comme les Grecs, sans avoir les armes modernes, avaient repoussé les Perses; comme Marius avait anéanti les Cimbres et les Teutons.

### III

Je relève dans le *Courrier Européen*, et sous la plume de M. Jacques Novicow, le plus audacieux, le plus étrange et le plus corrompueur des sophismes. Savez-vous à quoi cet écrivain mesure l'intensité, l'exubérance de vie d'une nation? A son..... *aptitude à subir un affront*.

Il se place, assure-t-il, au large point de vue de la science sociale, et, dans un article intitulé: « *La France est la nation la plus florissante (1)* », il écrit :

« Lorsqu'une question de point d'honneur apparaît sur la scène internationale, il faut nécessairement qu'il y ait au moins deux acteurs en présence : celui qui inflige la blessure d'amour-propre et celui qui est obligé de la subir. Évidemment, la nation la plus militarisée est celle qui l'inflige, la moins militarisée celle qui la subit..... Or, des deux parties en présence, c'est la nation qui inflige l'affront qui est la plus inférieure, la plus morte. » (Car, paraît-il, il y a des degrés dans la mort.)

Il raisonne :

Infliger un affront à une nation, c'est la provoquer à la guerre. Mais provoquer à la guerre, c'est vouloir l'anarchie internationale. Or, l'anarchie internationale est un état de choses inférieur à la fédération internationale. La nation qui inflige l'affront produit donc un affaiblissement de sa propre vie. « L'attaque étant l'anarchie, l'attaque est, dans une certaine mesure, la mort. »

La nation qui inflige un affront se nuit à elle-même. Se nuire à soi-même, c'est de la folie. Le fou est un être malade, déchu, partiellement mort. Donc la nation qui inflige l'affront est une nation malade, déchu, partiellement morte. « Tel est le point de vue positif de la science. »

Et moralement, l'acte le plus dégradant est encore d'infliger l'affront, parce que c'est l'indice d'une volonté qui commence à se déranger, qui s'achemine vers la désorganisation.

Malheureusement, la morale courante approuve et glorifie les actes d'agression. Et voyez combien cette morale est fausse!

« La vie vient de l'association, donc l'association est la vie. Et chaque nation jouira du maximum de puissance vitale, le jour où toutes les nations formeront une association juridique. » — « *La force, c'est la mort; le droit, c'est la vie.* »

Les nations qui renoncent à l'attaque, passent de la dégénérescence à la régénération.

---

(1) Le *Courrier Européen*, numéro du 10 juin 1911.

« Plusieurs nations européennes ont déjà réalisé cette glorieuse transformation : l'Espagne, le Portugal, la Belgique, la Hollande, la Suisse, et d'autres encore. On dira peut-être que ces nations ont renoncé au banditisme non par vertu, mais par nécessité, étant faibles. (Faiblesse et vie, dans la langue de M. Novicow, seraient-elles synonymes?) C'est vrai, dans une certaine mesure. Aussi est-il de la plus haute importance pour la prospérité de notre vieille Europe et du monde entier, qu'une grande puissance renonce enfin à la conquête et inaugure ainsi une politique rationnelle qui sera un tournant de l'histoire. »

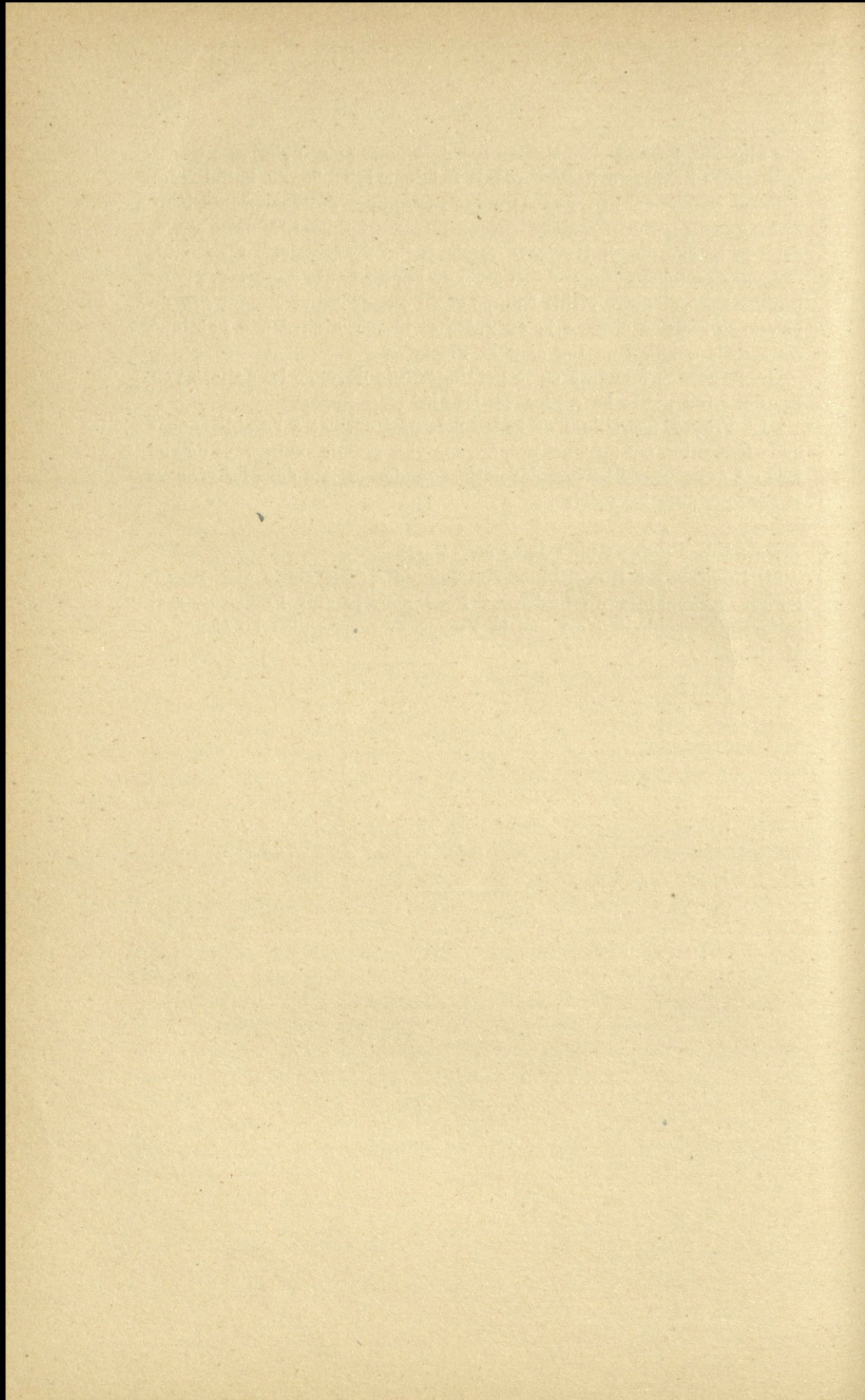
Or, la France inaugure cette politique. Elle devance les nations voisines et « fait naître les espérances les plus magnifiques.

« La France, travaillant de la façon la plus efficace à l'établissement de la fédération européenne, prépare une plus grande exubérance de vie. Elle est donc, parmi les grandes nations modernes, une des plus *vivantes* et non une des plus mortes. »

J'ai résumé : ai-je trahi? Je ne crois pas.

M. Novicow est Russe, — et l'on sait ce qu'ont coûté aux Russes les rêves coupables du pacifisme. Pour moi, je suis Français — et je forme un souhait, c'est que la France ne mérite plus les éloges de M. Novicow.

---



PRÉPARATION

A

L'ÉTUDE DE LA GUERRE

---

L'HOMME ET LA PEUR

EXPLANATION

SECTION ON THE CHURCH

FROM THE

## CHAPITRE I

### LA PEUR

---

La mort guette tout, hommes et choses, esprit et matière. Notre terre elle-même disparaîtra sous le choc brutal d'un astre ennemi, ou bien se dissociera par l'action lente des siècles, se dissoudra dans l'éther, mourra.

Or, l'être a horreur du non-être; l'homme surtout, étant conscient, aime la vie de tous les élans de son âme, lui est attaché de toutes les fibres de sa chair; et il réagit violemment contre toute menace de destruction.

La vie vaut-elle d'être vécue? dissertent les philosophes. Mais la nature n'a que faire des spéculations vides et des dissertations creuses. Elle veut la vie et, pour assurer la vie, elle a mis au cœur de l'homme... la Peur.

La mort est bien, en définitive, la grande préoccupation, quoique non avouée, de la vie; et la crainte de la mort est bien le ressort dernier des actions humaines.

Dans tous les cas, c'est elle qu'exploite la guerre.

Des volontés multiples qui se partagent le cœur humain, la plus impérieuse, la volonté maîtresse est le vouloir-vivre; et c'est en s'attaquant directement et brutalement au vouloir-vivre, en menaçant l'individu et la race de l'anéantissement, que la guerre brise les volontés secondaires — pâles reflets de la volonté maîtresse. — « Une grande crainte fait taire toutes les petites craintes » (Rudyard KIPLING); et honneur, indépendance, liberté, patrie, tout cela devient moins que rien aux yeux hagards de la Peur, devant qui se dresse la mort.

L'ennemi par qui nous sommes vaincus est en nous; et cet ennemi, c'est la Peur, la Peur, si redoutée, que les écrivains qui

parlent de la guerre, craignant sans doute d'évoquer son spectre, taisent son nom !

Les Gaulois nièrent la peur. La peur broya leur cœur rude; les Romains la regardèrent en face, s'armèrent contre elle et, l'ayant soumise, soumirent le monde.

Qu'est-ce que la Peur?

---

## I — Les faits

## LES ANIMAUX

1. — « En pleine forêt, ayant l'espace pour eux, un lion et un tigre, au détour d'un sentier, se rencontrent face à face; ils s'arrêtent net, rejetés en arrière sur leurs jarrets fléchis, prêts au bond; des yeux ils se mesurent, le grondement dans la gorge; et, les ongles crispés, le poil droit, la queue battant le sol, cou tendu, oreilles aplaties, lèvres retroussées, ils se montrent leurs crocs formidables par cette grimace terrible de menace et de... peur caractéristique des félins...

« Doucement, tout doucement, un de ces jarrets fléchis pour le bond, s'infléchissant encore, reporte le pied quelques lignes en arrière; doucement, tout doucement, une patte de devant suit le mouvement; après un arrêt, doucement, tout doucement, les autres jambes font de même, et les deux bêtes, insensiblement, petit à petit, et toujours de face s'éloignent, s'éloignent jusqu'au moment où leur mutuel recul ayant mis entre elles un intervalle plus grand que le bond, lion et tigre se tournent lentement le dos et, sans cesser de s'observer, s'en vont plus franchement, reprenant sans hâte leur allure naturelle, avec cette dignité souveraine qui convient à d'aussi grands seigneurs. » (ARDANT DU PICQ, *Étude sur le combat.*)

2. — « Tandis que dans le succès la hardiesse comme la ténacité de la volonté des fourmis augmentent visiblement, on peut voir survenir par des insuccès répétés ou à la suite d'une attaque subite par de puissants ennemis, un découragement aboulique, qui conduit parfois à l'abandon des instincts les plus forts, à la fuite lâche, à la destruction ou au rejet des œufs, à l'abandon du travail, etc. Il y a un découragement chronique dans les colonies dégénérées et un découragement aigu après une bataille perdue. Dans ce dernier cas, on peut voir de fortes et grosses fourmis fuir sans chercher à se défendre devant une seule petite ennemie qui les poursuit hardiment, alors qu'une demi-heure auparavant cette ennemie aurait été tuée par quelques morsures des fuyards. Il est remarquable de constater comment le vainqueur s'aperçoit et profite vite de ce découragement aboulique. Les fourmis découragées ont l'habitude de se réunir après la fuite et elles recouvrent bientôt volonté et courage. Cependant, elles n'offrent, par exemple, qu'une faible résistance à une

attaque du même ennemi le jour suivant. Même un cerveau de fourmi n'oublie pas si vite un échec subi. » (Auguste FOREL, *Les Facultés psychiques des insectes.*)

#### L'ENFANT

3. — Un jour d'hiver, des enfants en promenade sous la conduite d'un surveillant, s'ébattent près d'une rivière grossie par les neiges, et dont les bords sont recouverts de gros glaçons.

L'un d'entre eux, âgé d'une dizaine d'années, s'écarte et, hissé sur ces blocs de glace, s'amuse à les pousser dans le courant. Mais le sol mouvant sur lequel il joue s'ébranle et l'entraîne. La rivière va l'engloutir. Heureusement, il aperçoit une branchette au-dessus de sa tête, la saisit, et d'un bond, grâce au frêle appui qui lui permet de prendre son élan, saute sur la terre ferme. Pas de branchette, la noyade. Et l'enfant se hâte vers ses camarades, avec la seule appréhension d'avoir été vu et d'être grondé.

Il y a eu chez l'enfant conscience très nette d'un péril extrême, et le sentiment très vif et rapide comme un éclair que, sans ce secours providentiel, il était perdu. Cependant il n'a pas eu peur, parce que, dans son esprit tout tendu d'abord vers le salut, préoccupé ensuite par l'idée d'un châtement possible, il n'y avait plus place pour l'idée même du danger et le sentiment de la peur; parce qu'aussi l'action fut très rapide; parce que, enfin, c'était un enfant, et que l'enfant tremble surtout devant les fantômes de son imagination.

4. — Un enfant de douze ans, pour se rendre à l'école communale, distante de plusieurs kilomètres de la maison paternelle, devait chaque jour traverser un bois très étendu.

Un jour d'hiver, il s'attarde; la nuit le surprend au beau milieu du bois, et voilà sa jeune cervelle en travail, qui déjà anime les choses de la forêt.

Tout à coup, à une centaine de mètres en avant de lui, à un carrefour, une forme à cheval, enveloppée d'un grand manteau, franchit la route et disparaît sous les arbres.

L'enfant prend ses sabots à la main, assujettit son carton et son mantelet, et gagne à pas étouffés l'endroit où a disparu le fantôme; et alors brusquement, il se lance à toute vitesse.

Un cri, un galop : l'enfant de jeter et sabots et mantelet et carton, et de fuir éperdument; — jusqu'à ce qu'il s'abatte chez lui, à bout

de forces, presque inanimé. — Et derrière l'enfant entre le fantôme, qui était son père.

Celui-ci, un brave gendarme, inquiet du retard de son fils, était allé à sa rencontre et, chemin faisant, avait eu la malencontreuse idée de lui « faire peur » pour l'aguerrir.

La vue de son père produisit chez l'enfant une violente réaction ; sa prostration se transforma subitement en un accès de rage, au point que, « s'il avait eu un couteau, il aurait frappé ».

Cet exemple montre sur le vif la gradation des phénomènes de la peur, et comment peut se produire un revirement de la peur à la fureur.

Attente d'un danger imprécis et vague ; orientation de l'esprit vers la crainte, et travail de l'imagination ; éclosion soudaine de l'épouvante lorsque se produit l'événement entrevu et redouté ; réaction violente du sujet qui, pour échapper au danger, fournit le maximum d'efforts, réaction suivie de prostration.

Mais la cause de l'épouvante a pris corps ; c'est un être en chair et en os, sur lequel la vengeance peut s'exercer : alors, nouvelle et brusque réaction, et transformation de la terreur en haine et en fureur.

## L'HOMME

### *Hallucinations*

Le chapitre des hallucinations à la guerre, et même aux manœuvres, est des plus attachants et des plus instructifs. Dans les deux cas l'esprit du soldat, possédé par des images préconçues, croit au moindre indice voir ses craintes se réaliser, et s'effare devant un danger qu'il a créé de toutes pièces.

### *Aux manœuvres*

5. — Le général Bonnal raconte, dans son ouvrage *Frœschwiller*, avoir vu, aux manœuvres impériales en Allemagne, une batterie ouvrir le feu à 2 kilomètres sur un troupeau d'oies, qu'elle avait pris pour un escadron de cuirassiers blancs.

6. — Voici, en France, aux manœuvres de 1884, un fait de même ordre : A manœuvre contre B ; des dragons sont attachés à A, des

hussards à B. Les deux cavaleries sont face à face, à l'une des ailes. Le colonel des dragons avertit le bataillon d'infanterie placé à l'extrémité de la ligne A, qu'il va manœuvrer pour attirer les hussards sous son feu. Les dragons réussissent, démasquent et vont se ranger à côté du bataillon averti. Que fait celui-ci? Il fait à gauche et fusille, à bout portant, ses dragons.

7. — Aux manœuvres de 1900, un bataillon attaque une lisière de bois et donne l'assaut. L'ennemi s'enfonce sous bois et disparaît. Un commandant de compagnie, sur la ligne d'assaut, arrête sa compagnie. Pourquoi? Instinctivement; il s'attendait à ce que l'ennemi tint tête, et, de le voir ainsi disparaître, cela l'étonna et l'inquiéta. Il courait un danger réel; il s'arrêta devant le danger imaginaire.

8. — Encore aux manœuvres de 1900. Un peloton fait une attaque de nuit; une sentinelle ennemie l'interpelle, il prend le pas gymnastique et continue droit devant lui. Le petit poste auquel appartient la sentinelle ne donne pas signe de vie. Comment s'est-il comporté? La moitié des hommes, en entendant la course de l'assaillant, se terra derrière une haie; l'autre moitié, abandonnant sacs et fusils, s'enfuit à travers champs du côté de la grand'garde!

Voici donc les étranges hallucinations, les peurs honteuses qui, dans de simples manœuvres, d'où est absente jusqu'à l'ombre du danger, s'emparent des misérables esprits humains!

Et la guerre les amplifie et les multiplie au delà de l'imaginable.

Comme cela met en lumière crue, aveuglante, cette vérité que le premier ennemi du combattant, celui qu'il doit d'abord terrasser, c'est son cœur lâche et tremblant, c'est lui-même!

#### *A la guerre*

9. — « En 1848, le général autrichien Giulay commandait à Trieste et était chargé de défendre la place contre une attaque éventuelle de la flotte piémontaise. Une nuit, on prit la lune rasant les flots à l'horizon pour le feu des vaisseaux ennemis, et les Autrichiens déchainèrent tous leurs tonnerres contre l'astre inoffensif. » (D<sup>r</sup> CAMPEANO, *Essai de psychologie militaire.*)

10. — « A Grivitza, en 1877-1878, un régiment roumain est abrité dans des fossés profonds. A un moment, la fusillade devient très

vive. Le bruit affole un soldat qui saute hors du fossé et s'enfuit. Presque tout le régiment imite l'exemple et se jette en terrain découvert; il est alors décimé par les balles turques. La débandade ne fut arrêtée qu'après des efforts inouis de la part des chefs (1). » (D<sup>r</sup> CAMPEANO, *op. cit.*)

11. — « En 1859, le 8 juin au soir, après le combat de Melegnano ou de Marignan, comme le 2<sup>e</sup> corps était au repos, des soldats autrichiens sortent des fossés plus ou moins pleins d'eau où ils avaient trouvé un abri momentané et s'avancent pour se rendre. L'apparition subite de ces uniformes bleus détermine une... émotion véritable parmi les troupes d'infanterie; il ne fallut rien moins, pour y mettre un terme, que l'intervention d'officiers calmes et énergiques.

« Quant à la brigade de cavalerie du corps d'armée, elle avait déjà fait demi-tour en désordre sur le chemin en chaussée où elle se trouvait et allait s'éloigner, lorsque, comme le calme était revenu, le colonel Lebrun, chef d'état-major du maréchal de MacMahon, réussit à arrêter ce mouvement en sens contraire. » (Général CANONGE, *Les Paniques.*)

11 bis. — « Le soldat grec, qui raisonne toujours sans être jamais raisonnable, s'était persuadé (à la bataille de Mati) qu'il était cerné par trois armées : l'armée turque, l'armée russe et l'armée allemande. — « Nous sommes assez forts pour battre les Turcs, disaient ceux qui s'enfuyaient le plus vite; nous sommes braves, il est vrai, mais nous ne sommes pas des fous. »

« Nous avons au moins la certitude que les Turcs ne poursuivirent jamais les fuyards Hellènes.

« Les soldats eux-mêmes en plaisantaient le lendemain et s'appelaient mutuellement Turcs. » (*L'Illustration* du 8 mai 1910.)

## L'INDIVIDU

### *Au combat*

12. — A l'une des chaudes batailles de 1870, le 18 août, je crois, un général français envoie l'un des officiers de son état-major porter un ordre à une troupe violemment engagée. L'officier s'élance, mais

---

(1) Ce fait semblerait contredire l'adhérence de l'homme au sol : Mais la peur est folie et jette aux actes les plus contraires.

arrivé dans la zone où les balles sifflent, où la mort hurle, ses nerfs le trahissent. Il fait demi-tour, revient et se glisse dans les rangs de l'état-major. Sa présence est remarquée, on l'interroge; il part une seconde fois; il revient — comme devant — sans avoir communiqué l'ordre. Enfin, pour la troisième fois, il s'élançe; on le suit du regard, et on le voit, lorsqu'il est arrivé dans la zone de mort, lever les bras d'un geste de désespoir, saisir son revolver et se brûler la cervelle.

Contre la peur, cet homme de cœur ne trouva de refuge que dans la mort (Rapporté par le général BRUNEAU, témoin oculaire).

13. — Un légionnaire, sa compagnie battant en retraite, s'est attardé un peu et il cherche à rejoindre les camarades, lorsqu'il se trouve nez à nez avec un Chinois. Il raconte :

« A ce moment-là, je tournais un angle de la route et je tenais une cartouche entre le pouce et l'index, prêt à recharger, lorsqu'une soudaine apparition frappa mes regards : à moins de vingt pas, ne voilà-t-il pas un Chinois, évidemment aussi étonné que moi de la rencontre ! Je n'ai de ma vie éprouvé peur pareille à celle-là.

« J'étais comme anéanti : trouver un ennemi à cet endroit bouleversait toutes mes idées et littéralement me paralysait. Je ne me sentais pas la force de placer la cartouche dans le magasin, et l'horreur d'une mort imminente me saisit tout entier. »

Le Chinois tire, manque et s'enfuit en jetant son fusil. Le légionnaire laisse filer son ennemi et le tue à 150 mètres. (« A la légion », *Journal d'un Irlandais. Le Pœr.*)

14. — Un officier de la légion raconte :

« Au combat de....., un homme s'approche de moi, me dit qu'il a brûlé toutes ses cartouches et je l'envoie en arrière pour se ravitailler. Un autre légionnaire a entendu, il jette ses cartouches, s'approche aussi et demande à quitter la ligne. Je lui donne l'ordre avec menaces de rejoindre sa place, il ne m'écoute pas et se dirige vers l'arrière. Je le frappe violemment au visage, l'homme chancelle et reprend sa marche. Je le regarde, il a les yeux hagards, la pupille dilatée, le regard fixe; sa marche saccadée est d'un automate. Cet homme, certainement, ne voit pas, n'entend pas, ne pense pas. » (Commandant DÉGOR.)

#### LE GROUPE

15. — « Pendant la guerre de Crimée, un jour de grande action, au détour d'un des nombreux remuements de terre qui couvraient le

sol, des soldats A et B débouchant inopinément face à face, à dix pas, s'arrêtent saisis... puis, comme oubliant leurs fusils, ils jettent des pierres et reculent. Nul des deux groupes n'a un chef décidé pour l'enlever en avant et nul des deux n'ose le premier tirer, pris de l'appréhension que l'autre ne porte en même temps son arme à l'épaule... (ceci dura une minute à peu près).

« L'apparition d'une troupe B sur un des flancs a déterminé la fuite des A, et alors le groupe opposé a fait feu. » (ARDANT DU PICQ, *op. cit.*)

16. — Du général Bonnal un exemple du même ordre : 50 ou 60 cuirassiers qui fuyaient après la charge de Morsbronn, sont chargés de flanc par plus de 100 hussards prussiens. Ils font face à la charge. Les hussards s'arrêtent à dix pas et prennent leurs carabines ; les cuirassiers tirent leurs mauvais pistolets, les déchargent et s'enfuient.

#### LES COLLECTIVITÉS

17. — Je résume, d'après les *Commentaires* de Montluc, l'affaire qu'il appelle fort irrévérencieusement « la coïonnade de Carignano ».

Les Français, sous M. de Boutières, assiégeaient la ville. Les défenseurs tenaient un pont en bois sur le Pô, que les assiégeants résolurent de détruire. Il fut décidé que l'opération aurait lieu de nuit et la conduite en fut confiée à Montluc.

Le pont était gardé par un détachement de 100 Allemands et 100 Espagnols, lesquels avaient un poste avancé dans une maison située à l'entrée du pont sur la rive ennemie.

200 arquebusiers et corselets, sous les ordres de Montluc, forment la colonne d'attaque, laquelle est suivie, à 300 mètres, de soutiens d'infanterie, à 800 mètres, de soutiens de cavalerie et de Suisses. En outre, un détachement italien occupe, comme point d'appui, une maison située à petite distance du pont.

On part. La nuit est très claire ; mais de temps en temps tombe une brume épaisse, qui ne permet pas d'y voir à deux pas. On pointe une pièce sur le corps de garde ennemi. Le boulet tombe au beau milieu du poste, dont les hommes détalent. Montluc lance la colonne, et, au bruit du canon, aux cris des assaillants, les défenseurs du pont s'enfuient à toutes jambes vers Carignan.

Maître du terrain, Montluc établit une garde à l'extrémité du

pont, et entame l'œuvre de destruction ; des paysans scient le tablier et les piliers. Mais, mal organisé, le travail est d'une extrême lenteur.

Au bout de quatre heures, remis de sa panique, l'assiégé envoie une reconnaissance de 40 arquebusiers. Ceux-ci arrivent tout près du détachement de Montluc, « à quatre longueurs de piques », déchargent dans le brouillard leurs arquebuses, et s'en retournent, sans avoir même vu les hommes de Montluc.

Une heure après, nouveau brouillard, et nouvelle tentative de l'ennemi, cette fois exécutée en force : en tête, 200 arquebusiers ; à 100 mètres en arrière, encore des arquebusiers au nombre de 400 ; enfin, à 200 mètres plus en arrière, 600 piquiers.

Cette fois Montluc a placé en avant du pont deux sentinelles qui éventent l'ennemi, mais trop tard. Celui-ci, marchant sur leurs talons, arrive sur Montluc et le groupe de tête fait une décharge générale de ses arquebuses. Les 200 hommes de Montluc s'enfuient ; et de s'enfuir paysans, soutiens d'infanterie, soutiens de cavalerie, jusqu'à des renforts qui venaient de Carmagnola, et y retournent.

Montluc, furieux, crie et tempête. A ses cris, 30 ou 40 jeunes gentilshommes « n'ayant encore poils au menton », font demi-tour en criant : « France ! France ! », se jettent sur les arquebusiers de tête ennemis, lesquels se jettent sur les arquebusiers du centre, lesquels se jettent sur les piquiers de queue ; et arquebusiers et piquiers se précipitent pêle-mêle vers Carignan.

Le camp français est sens dessus dessous et aussi la ville de Carignan. « La huée de notre camp dura plus d'une grande heure. »

Quant aux gens de Carignan, « ils avaient tellement pris épouvante », que le gouverneur de la ville, aidé de son seul valet, dut refermer lui-même la porte, et que 400 hommes sautèrent par-dessus la courtine.

Le vacarme des deux côtés fut tel, que Montluc en fut troublé et s'arrêta, après une poursuite de 200 mètres au delà du pont. Il reçut bientôt l'ordre formel du commandant du camp (1) d'abandonner l'entreprise et de revenir immédiatement. Mais il s'entêta et ne revint que le pont détruit.

Montluc — et ce n'est pas le côté le moins curieux de cette curieuse affaire — s'excuse d'avoir été téméraire et imprudent. « La

---

(1) Montluc remarque que M. de Boutières « ne manquait pas de cœur, mais il craignait toujours de perdre », et il ajoute malicieusement : « Celui qui est de cette humeur pourra se conserver, mais non pas faire grande conquête. »

nuit, dit-il, est une chose effroyable, lorsqu'on ne voit pas qui vous assault. » Il va jusqu'à taxer son audace de folie et attribue son succès à la chance seule, à son « heur ».

« Je n'étais pas si fol, ni si vaillant, que si j'eusse pu voir les ennemis, je ne me fusse retiré et peut-être eusse fui comme les autres : ce serait témérité et non hardiesse. Il n'est pas malsain d'avoir peur quand il y a grande occasion, car avec 30 ou 40 hommes, je n'eusse pas été si mal avisé d'attendre le combat...

« Il ne faut revenir à ces folles et désespérées résolutions, que lorsque vous vous voyez tombés aux mains d'un impitoyable ennemi. C'est là où il faut crever et vendre bien cher votre vie. Un désespéré en vaut dix. Mais fuir, comme on dit, sans voir qui vous chasse, cela est honteux et indigne d'un bon cœur. Il est vrai qu'on accuse le Français d'une chose, c'est qu'il fuit et combat par compagne; ainsi font les autres (1). »

18. — La crainte de la mort plus forte que la mort même. — « Au cours de la marche pour la délivrance des légations, une compagnie hindoue refuse de suivre, sous un feu violent, les Français et les Japonais qui l'encadrent. Le capitaine anglais saisit un de ses hommes au collet, lui applique un revolver sur le front et lui ordonne de marcher. L'homme ne bouge pas, l'officier lui brûle la cervelle. Il passe au suivant sans plus de succès et l'abat encore à ses pieds. Quatre hommes tombent ainsi sans résultat et les officiers anglais, rouges de honte, laissent là leurs hommes terrifiés, se joignent aux troupes voisines, et marchent à l'assaut pour leur propre compte (2). » (Capitaine CHIVOT.)

19. — « L'ennemi s'étant aperçu qu'on marchait vers cette montagne, envoya commander à quinze ou vingt mousquetaires qui étaient en garde à mi-côte de monter sur cette montagne. Ils arrivèrent avant les deux régiments français (1.000 hommes) et firent une décharge sur eux comme ils montaient.

« Les Français, qui ne voyaient pas le derrière, croyant que toute

---

(1) Quelque temps après, Montluc et le gouverneur de Carignan se trouvèrent ensemble et vinrent à parler de l'affaire du pont de Carignan; et Montluc disait au gouverneur : « Si vous aviez attaqué à fond, vous preniez le camp français », le gouverneur répartit : « Et si vous aviez poussé à fond, vous preniez Carignan. » D'où, pour Montluc, l'occasion de placer sa maxime favorite : « Si l'host savait ce que fait l'host, l'host vaincrait toujours l'host. »

(2) Mais si les Hindous étaient braves, est-ce que les Anglais seraient encore maîtres de l'Inde?

l'infanterie de l'ennemi arrivait sur cette montagne, prirent l'épouvante et, marchant en désordre par des lieux fort rudes, deux enseignes commencèrent à descendre avec leurs drapeaux et aussitôt tout le bataillon (les deux régiments), au lieu de monter, côtoya la montagne, et les ennemis eurent le temps de faire une seconde décharge, à laquelle tout le bataillon plia et descendit la montagne. » (*Mémoires de Turenne* : Campagne de 1644, siège de Fribourg.)

20. — « A la bataille de Ramillies, comme l'armée française se retirait en très bon ordre sur un plateau assez étroit, bordé des deux côtés de profonds ravins, la cavalerie des alliés la suivait à petits pas, comme à un exercice, et l'armée française marchait aussi fort doucement sur vingt lignes et plus peut-être, parce que le terrain était étroit. Un escadron anglais s'approcha des deux bataillons français et se mit à tirer. Ces deux bataillons, croyant qu'ils allaient être attaqués, firent volte-face et firent une décharge sur cet escadron. Qu'arriva-t-il? Toutes les troupes françaises lâchèrent pied au bruit de ce feu; la cavalerie s'enfuit à toutes jambes et toute l'infanterie se précipita dans les deux ravins avec une confusion horrible, de façon que dans un moment le terrain fut libre et l'on ne vit plus personne. » (Maréchal DE SAXE, *Rêveries*.)

21. — « Je rapporterai un fait pour persuader mon opinion sur l'imbécillité du cœur :

« A la bataille de Nordlingen, l'infanterie française défait celle des Impériaux et la poursuit vivement. Mais paraissent derrière les Français deux escadrons français peut-être. Quelqu'un crie : « Nous sommes coupés ! » Toute cette infanterie, prise de panique, s'enfuit et ne put être ramenée. » (Maréchal DE SAXE.)

22. — « Après la bataille de Wagram, Napoléon établit son bivouac entre Raasdorf et Aderklaa. Tout à coup, une panique épouvantable, provoquée par l'apparition de quelques coureurs de l'archiduc Jean, se produit dans l'armée française. Des milliers d'hommes se débandent et fuient à toutes jambes vers le Danube.

« Tout était dans la plus grande tranquillité le restant de l'après-midi; l'Empereur se reposait dans sa tente et on n'entendait plus un coup de fusil ni de canon sur toute l'étendue du champ de bataille de Wagram, lorsque, sur les 7 heures du soir, on entendit au loin les cris de : « Aux armes ! » qui se répandirent bientôt jusqu'aux tentes de l'Empereur. L'alarme devint générale; ce fut une confusion

épouvantable sans qu'on pût savoir d'où en provenait la cause; tout le monde fuyait; les voitures, les ambulances, les cantinières se sauvaient dans l'intention de repasser le pont du Danube. Les troupes seules restèrent immobiles. Notre corps d'armée prit les armes ainsi que la Garde impériale et formèrent le carré autour des tentes de l'Empereur. » (*Mémoires du général baron Roch Godart.*)

23. — A Frœschwiller. — « Nous n'apparûmes que très tard et nous traversâmes le champ de bataille à l'endroit où le combat avait été jusque-là le plus violent. Quel coup d'œil! J'étais déjà depuis longtemps habitué à la vue des morts, aux gémissements des estropiés et des blessés, mais je n'ai jamais vu un spectacle pareil à celui qui s'offrit à moi. La campagne était semée de soldats qui s'étaient défilés et qui ne prenaient pas part au combat. On en aurait pu former des bataillons. D'un regard, on en embrassait des centaines. Les uns étaient étendus par terre, le fusil dirigé en avant, comme une ligne de tirailleurs, attendant d'un moment à l'autre le retour de l'ennemi. Il était évident qu'ils étaient restés pendant que leurs camarades plus braves se portaient en avant. D'autres étaient tapis dans des sillons comme des lièvres. Plusieurs s'étaient réunis dans les endroits abrités par un buisson ou un trou et s'y étaient commodément installés. Tous avaient l'air indifférent. Il leur semblait suffisant que nous fussions d'un autre corps d'armée pour nous regarder passer avec la plus grande indifférence. J'entends crier : « En voilà encore qui veulent se faire tuer!... » Pendant que nous avançons, quelques balles sifflent à nos oreilles; nous vîmes six hommes accroupis l'un derrière l'autre, derrière un arbre; l'arbre n'était pas assez gros pour cacher un homme; le sixième était un sous-officier; tout près de l'arbre il y avait un pli de terrain dans lequel ces six hommes auraient trouvé un abri. » (*Songe d'une nuit d'été*, par le Vieux Major prussien. Cité par le général BONNAL dans son ouvrage : *Frœschwiller.*)

24. — Dans un des combats que livra l'armée de l'Est, le lieutenant Bruneau, commandant une compagnie de zouaves, se trouvait à l'extrémité droite du front français. En face de lui, à 400 mètres, deux compagnies allemandes, établies sur la lisière d'un bois, entretiennent un feu assez vif. Après une assez longue fusillade, les Allemands mettent baïonnette au canon et se portent, avec des hourrahs, en avant. Le lieutenant Bruneau fait cesser le feu, défend à ses hommes de tirer, et leur prescrit d'obéir très exactement et « comme

un seul homme » à ses ordres. Lorsque les Allemands sont à 150 ou 200 mètres environ, le lieutenant se lève, se porte à quelques pas en avant de sa ligne et, d'une voix retentissante, commande : « Debout ! » puis : « Baïonnette au canon ! » A la vue de la ligne qui soudain se dresse, à la vue des baïonnettes qui soudain étincellent, au souvenir sans doute aussi des prouesses des zouaves de Wissembourg et de Froeschwiller, la ligne allemande s'arrête, flotte et s'enfuit malgré les cris et les efforts de ses officiers.

25. — Un bataillon de la légion, au déblocus de Tuyen-Quan, attaque des tranchées chinoises. Il se porte à l'assaut. Les Chinois attendent pour tirer que le bataillon soit à bonne portée, très près. Ils lâchent une salve, ne tuent pas un homme, et s'enfuient à toutes jambes. La discipline les avait maintenus dans le rang jusqu'au dernier moment, et aussi l'espoir dans l'efficacité de la salve; avec la salve disparurent et l'espoir et la discipline.

26. — La journée du 30 août à Liao-yang. — « Des soldats sans armes, envoyés sans doute à quelque corvée, des fantassins, des hommes du train et du génie passaient en même temps que moi dans le village. Je renouvelai, à ce moment, une observation que j'avais déjà pu faire plusieurs fois en des circonstances semblables. Ces troupiers, que j'eusse vus impassibles, indifférents au péril, s'ils avaient été dans les rangs de leur régiment, ces mêmes troupiers, par le fait même qu'ils circulaient individuellement et les mains vides, et qu'ils étaient momentanément dépourvus de ces grands sentiments moraux, l'esprit de corps et la discipline, étaient redevenus des hommes ordinaires, et ils avaient peur ! Ils avaient peur ! Ils s'arrêtaient chaque fois qu'un obus sifflait, et ils se jetaient nerveusement dans l'encoignure des maisons; ils ne se possédaient plus; ils n'étaient plus aptes à aucune action virile, et, à chaque moment d'accalmie, ils couraient à toutes jambes pour se soustraire au danger. Aussi bien, ces soldats, devenus temporairement des non-combattants, pensaient sans doute, d'une manière tout à fait similaire à la mienne, que leur mort n'était point nécessaire à la victoire, et le bon sens élémentaire les poussait irrésistiblement à déguerpir (1). » (*Sensations de bataille*, Ludovic NAUDEAU.)

---

(1) Le bon sens, c'est l'instinct de la conservation, qui n'est retenu ni par la discipline, ni par l'amour-propre, ni par le sentiment du devoir.

27. — Le rapport du général Élie. — Le fameux Élie, le héros des vainqueurs de la Bastille, était devenu, en 1793, général de division. Il commandait à Givet; placé à la tête de jeunes troupes, il subit le 15 octobre un échec dont le récit, à la fois emphatique et naïf, adressé par lui le 19 au ministre de la Guerre, vaut la peine d'être rapporté.

« D'après les ordres qui m'avaient été donnés par le général Jourdan, je partis de Philippeville (1) avec 3.500 hommes dont les deux tiers étaient des hommes inexpérimentés fournis par les nouveaux bataillons de la masse (2) et les recrues des anciens corps... Quelque peu nombreux que fussent les hommes expérimentés qui se trouvaient dans ma petite armée, j'ai marché persuadé de la victoire, espérant que l'amour de la patrie, le caractère du soldat républicain et le désir de vaincre les tyrans équivaudraient au moins à l'expérience et seraient funestes à nos ennemis.

« Après avoir harangué ma troupe, j'ai entendu dans tous les rangs des cris redoublés de : « Vive la République! vive la Montagne! ça ira! » Ces voix patriotiques et républicaines m'ont présagé le succès de mon expédition. Le cœur rempli de confiance, orgueilleux et fier de conduire les soldats de la liberté contre ceux des despotes, j'ordonne la marche...

« Je m'étais fait flanquer et éclairer par quelques compagnies de chasseurs. La marche détournée de ces éclaireurs épouvanta quelques compagnies des bataillons de la masse; ces hommes, à qui la guerre est inconnue, furent tellement persuadés de voir l'ennemi qu'ils tirèrent sur nos tirailleurs et en blessèrent quelques-uns...

« Vers 1<sup>h</sup> 30 du matin, une garde avancée se laissa surprendre... Comme les feux de l'ennemi étaient très vifs et que les nombreux bataillons de la masse n'avaient jamais entendu siffler des balles à leurs oreilles, la crainte la plus lâche s'empara de leur cœur et, au lieu de rester en bataille comme plusieurs braves corps, la confusion se mêle parmi eux; ils crient : « Nous sommes perdus! » Ils sont même épouvantés du feu bien suivi que font nos braves canonniers, et ils fuient en renversant ceux qui attendaient l'ennemi de pied ferme. Secondé par tout l'état-major et par plusieurs braves officiers, je cherche à les rallier : les cris de la lâcheté et les hurlements étouffent les voix vraiment républicaines, et, ne pouvant nous faire entendre,

---

(1) On voit qu'il s'agit d'un des mouvements qui ont précédé la bataille de Wattignies, gagnée par Jourdan le 16 octobre (Note de Camille ROUSSET).

(2) Voici la réquisition bien évidemment confondue avec la levée en masse. Les bataillons du général Élie étaient des bataillons réquisitionnés (Note de Camille ROUSSET).

je fis battre la charge. Ce moyen épouvanta l'ennemi, qui cessa son feu et fut poursuivi par les braves qui lui tuèrent environ 60 hommes. Cependant, à force de peine, d'encouragements et de menaces, je parvins à rallier les fuyards et je fais mettre en bataille sur deux lignes, la première dans la plaine en avant de Bossu, et la seconde appuyée à ce village...

« C'est dans cette disposition que je me proposais d'attaquer l'ennemi au point du jour, quand celui-ci, profitant d'un brouillard très épais, s'avança doucement et nous attaqua... Les obus et les boulets qui tombaient près de la seconde ligne, composée de la masse, jetèrent de nouveau la confusion et le désordre dans ces bataillons. Ils font feu sur la première, qui se trouvait ainsi attaquée en front par l'ennemi et en queue par les nôtres. Non contents d'avoir détruit plusieurs de nos braves en les attaquant par derrière, ils crient : « Sauve qui peut ! » et ils fuient en jetant leurs fusils, leurs sacs et leurs cartouches sur leur passage... Je me porte partout avec les officiers de l'état-major, je m'expose au feu le plus vif de l'ennemi pour rallier mes troupes : des larmes de rage s'échappent de mes yeux en voyant l'inutilité de mes efforts... C'est par la valeur éclatante de l'adjudant général Loison, à la tête de la cavalerie, qu'il empêcha toute mon armée d'être entièrement massacrée...

« Si j'eusse eu des soldats, j'entends des soldats vaillants, je n'eusse pas eu le désespoir de voir prendre toute notre artillerie, à l'exception d'une pièce de 8, et de voir de braves gens sacrifier leur vie pour soutenir celle des lâches fuyards... Je n'ai cependant pas dû m'attendre à grand'chose de la part de soldats sans expérience, qui n'avaient jamais vu le feu et que le souvenir qui les attache à la vie animait peut-être plus que le sentiment de vivre libres ou mourir.

« Si ces malheureux eussent eu la prudence de ne se donner pour chefs que des hommes instruits dans l'art de la guerre, ils eussent eu des officiers qui auraient soutenu leur courage chancelant et qui leur eussent inspiré quelque confiance ; mais les officiers qui les commandaient, qui avaient eux-mêmes besoin d'encouragement, pouvaient-ils faire concevoir d'eux quelque bonne opinion et faire partager à leurs soldats une bravoure et une fermeté qu'ils étaient loin d'avoir, puisque plusieurs d'entre eux mirent leurs épauettes dans leur poche pour ne pas être reconnus comme officiers dans leur fuite?... Nous avons perdu à peu près 200 hommes tués ou pris et une centaine de blessés. »

Et il ajoute en post-scriptum, avec le plus grand sérieux :

« On m'a assuré que, malgré notre dérouté, l'ennemi évaluait sa perte à 1.110 hommes. »

Si le sujet n'était pas aussi triste, ce post-scriptum inattendu ne serait-il pas en vérité du dernier comique ! (*Les Volontaires de 1791-1794*, par Camille ROUSSET.)

*Une panique sur mer*

28. — « ... Soudain, de tous côtés, des coups de canon. Entre les navires pressés en désordre, les colonnes d'eau des obus s'élevaient en trombes de tous côtés... les projectiles sifflaient au-dessus de nos têtes, et leurs éclats résonnaient contre les murailles... notre croiseur aussi ouvrit un feu désordonné.

« J'étais sur la passerelle supérieure avec un officier canonnier.

« Stupéfiés par l'inattendu de l'événement, nous nous regardâmes en nous interrogeant de l'œil sans savoir ce qui se passait.

« — Qu'est-ce ? » fit-il.

« — Ce que c'est ? C'est la panique ! » répondis-je.

« Sans un mot, nous nous élançâmes en bas. Sur la passerelle inférieure, sortant du blockhaus, apparut le commandant.

« — Pourquoi tire-t-on ? Qui en a donné l'ordre ? Arrêtez-les !  
« Vous voyez bien qu'ils sont fous ! »

« Autour de nous, il se passait quelque chose d'inouï. Des cris de :  
« C'est la fin ! Voilà les sous-marins ! Nous allons tous mourir ! Tirez !  
« Sauve qui peut ! » couvraient le tonnerre de la canonnade. L'équipage affolé s'emparait des hamacs, s'arrachait les ceintures de sauvetage et se préparait à sauter par-dessus bord.

« — Cessez le feu ! Sonnez le roulement ! » hurlait l'officier canonnier, trainant sur le pont par le collet le clairon qu'il avait trouvé blotti dans un coin. Il s'éleva alors un filet de sonnerie faible et indécise.

« — Comment souffles-tu ? As-tu perdu les poumons ? » criai-je.  
« Encore. Sonne plus fort, sonne sans t'arrêter, jusqu'à ce qu'ils  
« t'aient entendu ! »

« Les sons se faisaient plus clairs et plus fermes, mais personne ne les écoutait.

« Quelque chose de gros passa entre les cheminées ; comme on le sut plus tard, c'était un de nos voisins qui nous avait gratifiés d'un obus qui s'était contenté de couper les saisines de la chaloupe.

« Je courus dans la batterie.

« — Messieurs les officiers, empêchez-les de tirer ! Chassez-les de leurs pièces ! »

« Mais les paroles n'agissaient plus sur les chefs de pièce, cramponnés à leurs canons, envoyant obus sur obus sans viser contre un ennemi invisible. Il fallut employer la force. Quelque étrange que cela puisse paraître, c'est *la force physique brutale seule qui réussit à calmer des gens à qui la peur de la mort avait fait perdre la tête.*

« L'ordre fut bientôt rétabli, la canonnade cessa ; l'équipage ayant recouvré son sang-froid, l'air honteux et troublé, commença à remettre en place les hamacs, les ceintures de sauvetage, et tout en ordre dans la batterie... Quelques-uns timidement, avec hésitation, essayaient de parler aux officiers, s'excusaient pour expliquer qu'ils avaient eu une lacune, que quelqu'un avait crié, et qu'ils avaient suivi.

« — Contre qui as-tu tiré ? Contre qui ? Qui t'a donné l'ordre ? » criait avec rage l'officier canonnier à un chef de pièce qu'il venait d'arracher de force à sa culasse.

« — Mais je... Pardon !... Si j'avais su... J'avais perdu la tête..., « voilà ! »

« — Sais-tu, malheureux, qu'un peu plus tu tirais sur l'*Askold*... « Pourvu que tu ne l'aies pas touché ! sinon, ah ! que Dieu te mau-  
« disse ! »

« — Ne me grondez pas, Ivan Trophimovitch ! Est-ce que je le « sais moi-même ? Que voulez-vous que je vous dise de plus ? »

« Sans fausse honte, je puis affirmer que la *Diana* fut un des premiers à cesser cette canonnade désordonnée, insensée, contre le ciel et l'eau, tandis qu'elle dura encore quelques minutes chez les voisins.

« Des bâtiments de l'escadre, les uns étaient stoppés, les autres évoluaient sans direction précise, se menaçant réciproquement de leur éperon, dans une cohue sans nom. » (Extrait de *Rasplata*, par le commandant SÉMÉNOFF.)

28 bis. — *Physionomie du combat d'infanterie* (d'après le capitaine KRASNOV).

« A la guerre, la vie humaine se déroule d'une manière si terrible et si inaccoutumée que, pour un peu, on se demanderait si on est réellement en vie. Est-ce la vie, ou un cauchemar lourd et pénible ? Au combat, en particulier dans une grande bataille où la mort souffle de tous côtés et tranche des milliers d'existences,

on a un vaste champ d'observation pour voir ce que la guerre fait de l'homme. Je me rappelle le sentiment de gêne qu'on ressent d'abord aux premiers coups de feu, au sifflement des premières balles, au ronflement des obus. Quelque chose se détraque dans la tête et il semble que le jour s'obscurcit. Et il faut aller là-bas, en avant, sur la chaîne. Tout d'abord on ne distingue pas bien le terrain, les objets voisins. L'horizon semble rétréci. On ne voudrait pas aller sans comprendre. — Eh quoi, est-ce que j'aurais peur? se demande-t-on. — On regarde si on a du monde autour de soi; on ne voudrait pas être seul. Nous voilà sur la chaîne; les hommes sont couchés et tirent. Ils tirent tantôt vite, tantôt lentement. Où tirent-ils et sur qui? On ne le voit pas. Les hausses sont levées; cela veut dire qu'on tire à grande portée. Mais l'ennemi se cache et on ne le distingue pas. Après avoir repris ses esprits, on demande, d'un ton que l'on cherche à rendre tranquille, si les hommes voient sur quoi ils tirent. — « Tout à l'heure on les a vus; pour le moment ils sont masqués, » répondent les soldats tranquillement. — Regardez les visages. Tout le monde a l'air sérieux, concentré, mais calme. Parfois les balles frappent la crête de la tranchée et soulèvent de la poussière; plus souvent elles passent au-dessus des têtes avec un sifflement prolongé. Au début on est envahi de pensées pénibles; puis les sensations s'émeussent; on ne remarque plus les balles, on n'y pense plus. On ne pense plus à rien. Les heures se passent. Et soudain un officier, chef de compagnie ou de demi-compagnie, arrive à vous et vous demande si vous croyez qu'on peut faire venir la voiture-cuisine ou non? Mourir n'est pas une raison pour ne pas manger. Oui, en effet, on se sent de plus en plus faim. Les balles continuent à siffler. On n'a rien à manger sur soi; mais on demande du biscuit aux soldats.

« Et accroupi derrière la tranchée, on se met à déjeuner. En mangeant on se sent plus calme et, quand on a fini une boîte de conserve, on se lève pour regarder ce que fait le Japonais. On ne fait plus attention aux balles et l'horizon semble plus clair.

« Les voilà, les Japonais. A 1.500 pas, on voit une série de petits points. On ne les avait pas remarqués, et on ne les distinguerait plus si cela ne bougeait pas, si on ne les voyait aller de place en place, et si, dans l'air échauffé par le soleil, ne se levait pas une buée à peine perceptible, pas de la fumée, mais plutôt un tremblement de l'air semblable au mirage.

« Ils tirent mal », dit un lieutenant en s'asseyant sur la berme,

presque à découvert. Les balles sifflent en grand nombre; mais presque toutes passent trop haut. Les Japonais ne pleurent pas les cartouches.

« Tirez moins vite, mes petits frères », dit l'officier aux soldats; « économisez vos cartouches. Visez bien le pied du but, comme on vous l'a enseigné..... »

« Cet état d'esprit agréable et relativement tranquille se prolonge jusqu'à ce que l'on commence à avoir des blessés. L'ennemi a réglé son tir. Voilà que tout d'un coup un solide réserviste tombe en blémissant au fond de la tranchée. La balle lui a traversé la tête. En voilà un autre qui quitte la tranchée en soupirant, et se dirige vers le cheminement de sortie. La situation devient mauvaise et pénible. Il y a des pressentiments dans l'air. Est-ce mon tour maintenant? pense-t-on. Les balles continuent à siffler par dizaines, par centaines. Tantôt il y a des blessés, deux, trois, à la fois; tantôt on reste des heures sans que personne soit atteint. On ne remarque pas qui est blessé; seulement le nombre des soldats qui restent silencieux et immobiles, comme figés, va sans cesse en augmentant. On évite de les regarder. Les conversations et les plaisanteries ont cessé. Les visages paraissent plus pâles; involontairement le tir s'est accéléré. Un sous-lieutenant fait des observations, rectifie les hausses; mais sa voix, bien que calme, sonne creux. Beaucoup de temps se passe. L'affaire reste en suspens dans notre secteur de la position. Tout à coup des gens surviennent. Un éclaireur accourt; on aperçoit le commandant du bataillon.

« L'ordre de prendre l'offensive est arrivé..... La chaîne se lève, pas tout entière à la fois, par groupes..... Les hommes courent, tantôt se groupant, tantôt se dispersant. Les balles sifflent. De plus en plus souvent, des corps restent couchés sur le terrain, ou des blessés s'en retournent ou s'écartent vers un flanc. Il semble que sous cette pluie de plomb il est impossible de se tenir debout et de progresser. Pourtant les soldats se lèvent et marchent. Maintenant tout le monde est pâle et contracté. La vie ou la victoire..... voilà ce qu'on lit sur chaque visage..... En avant! Les figures pâlisent encore, les yeux sont ardents, on va, on se masque des tas de gaolien. Les hommes se glissent à travers les inégalités du terrain, tombent et se relèvent. Il n'y a plus maintenant ni hommes de l'active, ni réservistes; il n'y a plus que des gens qui courent à la victoire. Le pas devient de plus en plus rapide. Puis on se couche. On est couché à découvert et on tire. La plupart des hommes tirent sans viser. Beaucoup n'ont pas levé la hausse;

d'autres l'ont laissé à la distance antérieure. Mais l'ennemi, lui aussi, tire sans viser; les balles sifflent au-dessus des têtes. Sa nervosité s'accroît encore et se soulage en un tir désordonné et de peu d'efficacité. Le peu d'effet du feu de l'ennemi raffermir nos hommes. La compagnie voisine fait un bond, puis la nôtre. Les balles frappent avec violence. On ne pense à rien, on ne remarque rien. On ne voit pas qui tombe, ni qui avance, ni s'il reste beaucoup de monde debout. Les points sombres, l'ennemi, grandissent devant nous. On distingue les turbans jaunes des casquettes, les tuniques noires, les pieds dans les guêtres blanches. Les balles ne sifflent plus lamentablement. Elles filent rapides, pressées, avec un bruit sec et puissant. On sent que ces petits morceaux de plomb sont capables de briser tout ce qu'ils rencontrent. Il ne fait pas chaud et pourtant tout le monde est en sueur. Les visages sont mortellement pâles, les mouvements saccadés. Et soudain l'ennemi fuit.

« Aussitôt on cesse d'entendre ses coups de fusil et le sifflement de ses balles. On voit filer les Japonais comme de petites silhouettes sombres. « Compagnie, joue! » commandent les officiers d'un ton assuré et ferme.

« L'ordre arrive de s'arrêter et de se retrancher. La fusillade cesse. L'artillerie seule tire encore, et les obus passent en ronflant au-dessus des têtes. L'obscurité tombe. Les fusils sont en faisceaux; les équipements rangés à terre; les soldats creusent une tranchée pour s'abriter. On parle peu. Les brancardiers ramassent les blessés. On creuse à l'écart des fosses pour les morts. Quand l'obscurité est venue, un âne vient apporter du thé froid et des cartouches.

« Puis c'est l'appel. Sourdes réponses : « Présent. Présent. Tué. Blessé. Je l'ai vu tomber. » Puis les conversations reprennent. On plaisante. Chez les survivants, l'âme est en fête. On se sent délicieusement vivre. On n'a pas le temps de penser aux morts; cela ne vient que plus tard.

« La prière! Sur la chaîne, on ne la chante pas. Mais de la réserve arrivent ses puissants accords, et elle affermit le cœur des combattants. Après la prière, l'hymne national s'épand largement dans la nuit obscure et pénètre les cœurs d'un profond orgueil....

« Répands la terreur sur tes ennemis », chantent les ténors en élevant la voix de plus en plus haut, et aux mots : « Tzar orthodoxe » les basses viennent se mêler à leurs voix pour l'accord final. Le ciel est d'un bleu sombre. Les étoiles brillent doucement et regardent la terre.... »

## CLAUSEWITZ

*Le combat*

29. — « Que le lecteur inexpérimenté nous permette de le conduire par la pensée sur le champ de bataille.

« Nous approchons du terrain de la lutte et nous percevons déjà distinctement le grondement du canon. Quelques boulets frappent la terre en avant de nous; plus loin, ils tombent à notre hauteur; bientôt enfin ils vont se perdre sur nos derrières, et leur passage produit un sifflement qui attire tout d'abord l'attention du débutant. Hâtons-nous vers le général en chef que nous reconnaissons à sa nombreuse suite. Sur la colline où il est placé, la chute de boulets est si fréquente, que le sentiment de la réalité jette déjà quelques sombres notes dans le brillant tableau d'une jeune imagination. Tout à coup, un obus arrive, tombe, éclate et renverse l'un des officiers de l'escorte. Le groupe entier oscille; le débutant commence à sentir qu'il n'est pas absolument calme et maître de lui-même, et, si brave qu'il soit, il devient quelque peu distrait. Nous ne sommes encore cependant que dans les coulisses; la bataille fait rage devant nous et développe son drame dans la plaine. Avançons et gagnons le prochain général de division. Ici, suivent boulets sur boulets; notre artillerie riposte et augmente le vacarme. Un peu plus loin, voici le général de brigade. Indice certain de l'intensité croissante du danger, malgré sa bravoure, pour surveiller l'action, il s'est placé à l'abri d'un pli de terrain, d'un bouquet d'arbres ou d'un mur. La mitraille fauche les blés, laboure les champs et cliquette sur les toits; les balles se mêlent aux boulets et aux obus, qui sifflent, hurlent ou éclatent en déchirant l'air dans toutes les directions autour de nous. Quelques pas encore et nous nous trouvons au milieu de l'infanterie qui, depuis de longues heures, soutient le feu avec une indicible ténacité. Ici le danger est à son paroxysme et la bataille apparaît dans toute sa grandeur. La mort plane partout et augmente à chaque minute le nombre de ses victimes; les projectiles passent, tombent et frappent sans cesse, et le cri des mourants et des blessés augmente encore l'émotion du débutant.

« Personne ne parcourra tous ces degrés d'intensité diverse du danger sans sentir que la lumière de la pensée se meut ici par d'autres moyens et se brise en d'autres rayons que dans les activités spéculatives. » (Introduction à la *Théorie de la grande guerre: du Danger à la guerre.*)

*La défaite*

30. — « On ne saurait, sans en avoir été témoin, et alors même qu'on aurait déjà assisté à la perte d'un grand combat, se faire une représentation exacte de la défaite dans une bataille générale. Ici, tout dépayse l'imagination et frappe la raison de stupeur. Les masses engagées se fondent avec une rapidité prodigieuse; le terrain se perd, l'ordre se trouble; les subdivisions s'entremêlent et se confondent; la retraite, plus ou moins compromise, commence enfin habituellement pendant la nuit, ou se continue du moins toute la durée de la nuit. Dès cette première marche, à bout de forces ou égarés, une quantité d'hommes doivent être laissés en arrière. Or, ce sont précisément les plus braves, ceux qui se sont le plus exposés, les seuls dont l'énergique exemple serait encore capable de soutenir le moral abattu de la masse. Le sentiment de la défaite, qui sur les champs de bataille ne s'est tout d'abord emparé que des officiers de haut grade, s'étend maintenant à l'armée entière, et lui inspire une méfiance croissante dans la direction générale, que chacun en arrive à rendre responsable de l'inutilité des efforts produits et des pertes éprouvées. A ces impressions s'ajoute la conviction de la supériorité de l'ennemi, supériorité dont on avait peut-être bien d'avance quelque pressentiment, mais à laquelle, du moins, on avait pu opposer jusque-là l'espoir en Dieu et la bonne fortune. Maintenant toute illusion est perdue : la réalité s'affirme inflexible et sévère. » (*Théorie de la grande guerre : le Combat.*)

TOLSTOÏ

*Avant le combat*

31. — L'escadron de Denissow a franchi le pont sur l'Enns, et se trouve sur la rive occupée par les Français. Une colline borne, à une demi-verste de distance, l'horizon.

« Les Français avaient cessé leur feu; sur un espace de 300 sagènes environ, il n'y avait plus que quelques patrouilles. On éprouvait le sentiment de cette distance indéfinissable, menaçante et insondable, qui sépare deux armées en présence (1). Qu'y a-t-il à un pas de cette limite, qui évoque la pensée de l'autre limite, celle qui sépare les morts des vivants?... Qu'y a-t-il au delà de ce champ, de cet arbre, de ce toit éclairés par le soleil? On l'ignore et l'on voudrait la dépas-

(1) A rapprocher des impressions ressenties par les combattants de la guerre sud-africaine; du fameux « Cloud War » que l'on retrouve si fréquemment dans leurs récits.

ser, car on comprend que tôt ou tard on y sera obligé, et qu'on saura alors ce qu'il y a là-bas, aussi fatalement que l'on connaîtra ce qu'il y a de l'autre côté de la vie... On se sent exubérant de forces, de santé, de gaieté, d'animation, et ceux qui vous entourent sont aussi en train et aussi vaillants que vous-même.

« Ainsi sent, sinon pense, tout homme en face de l'ennemi, et ces sensations ajoutent un éclat particulier, une vivacité et une netteté de perception inexprimables à tout ce qui se déroule pendant ce court instant. »

Dans son récit du combat d'Hollabrunn, Tolstoï note la même impression :

« Alors, comme sur le pont de l'Enns, il n'y avait rien entre l'ennemi et eux, rien que cette distance pleine de terreur et d'inconnu, cette distance entre les vivants et les morts que chacun sentait instinctivement, en se demandant avec émotion s'il la franchirait sain et sauf. »

#### *Pendant l'action*

Le régiment du prince André est en réserve. Il attend sous un feu violent.

« Par ordre des chefs, les soldats restaient assis par terre. L'un s'occupait avec soin de serrer et de desserrer la coulisse de fond de son casque; un autre, roulant de la terre glaise entre les mains, s'en servait pour nettoyer sa baïonnette; celui-ci défaisait les courroies de son sac et les rebouclait; celui-là rabattait avec soin les revers de ses bottes, qu'il ôtait et remettait tour à tour; quelques-uns construisaient sous terre de petits abris, ou tressaient la paille du champ. Tous semblaient absorbés par leurs occupations, et lorsque leurs camarades tombaient à leurs côtés, tués ou blessés, lorsque les brancards les frôlaient, lorsque, à travers la fumée, on apercevait la masse imposante de l'ennemi, aucun d'eux n'y prenait garde; mais, dès qu'ils voyaient avancer notre cavalerie ou notre artillerie ou qu'ils devinaient les mouvements de l'infanterie, une exclamation de joie s'échappait de toutes ces bouches et immédiatement après ils reportaient leur attention sur les incidents étrangers à l'action qui se déroulaient autour d'eux. On aurait dit qu'épuisés au moral, ils se retrempaient dans ces détails de la vie habituelle (1). »

(1) A rapprocher de l'observation faite à Saint-Privat par un sous-officier de la Garde prussienne :

« Quand un soldat s'occupe et s'intéresse à l'action, il fait peu attention à ceux qui tombent. S'il y faisait attention, il n'y aurait bientôt plus de guerre, car des soldats ne peuvent songer à des choses pareilles et se battre. » (W. GULDNER.)

Le commandant se promène derrière les rangs couchés.

« Toutes les forces de son âme, comme celles de chaque soldat, ne tendaient qu'à écarter de sa pensée l'horreur de la situation.

« Pendant la mêlée, l'homme n'a plus d'autre idée que de sauver sa propre vie et, en cherchant le salut, il se jette en avant, en arrière, et agit sous l'influence exclusive de sa surexcitation personnelle...

« Dès que ces hommes se trouvaient hors de la portée des projectiles, leurs chefs s'en emparaient, les alignaient, les soumettaient à la discipline, les ramenaient dans ce cercle de fer et de feu, où ils perdaient de nouveau leur sang-froid et couraient à l'aventure, en s'entraînant mutuellement. »

### *La débâcle*

A Hollabrunn, à la droite russe :

« L'infanterie, surprise à l'improviste dans le bois, en sortait au pas de course, en groupes débandés. Un soldat effaré laissa tomber le mot d'une si terrible signification à la guerre : « Nous sommes « coupés ! » Et ce mot répandit l'épouvante dans toute la masse ! « Cernés, coupés, perdus ! » criaient les fuyards. »

Le commandant du régiment accourt au galop. Il veut arrêter la débandade :

« Ayant heureusement franchi la ligne ennemie, il tomba de l'autre côté du bois au milieu des fuyards qui se précipitaient à travers champs, sans vouloir écouter les commandements. C'était la minute terrible de cette hésitation morale qui décide du sort d'une bataille. Ces troupes affolées obéiraient-elles à la voix jusque-là si respectée de leur chef, ou continueraient-elles à fuir ? Malgré ses appels désespérés, malgré sa figure décomposée par la fureur, malgré ses gestes menaçants, les soldats couraient, couraient toujours en tirant en l'air sans se retourner. Le sort en était jeté : la balance, dans cette minute d'hésitation, avait penché du côté de la peur. »

On comprend, après ces récits vécus, les paroles méprisantes d'Ardant du Picq :

« Ce que sont les combats, des pasquinades, terribles, oui, mais des « pasquinades cependant, dont les acteurs, héros aux yeux de la « foule, ne sont que de pauvres gens pris entre la peur, la discipline « et l'amour-propre, qui ont joué pendant quelques heures au jeu « d'avance et recule, sans jamais se rencontrer, s'aborder, se voir

« même de près, avec d'autres gens ayant aussi peur qu'eux et pris  
« dans le même engrenage. »

J'aurais voulu, par le simple enchaînement de faits convenablement gradués, montrer comment l'homme soumis à l'instinct pur, esclave des impulsions de crainte, en arrive d'abord à dompter la bête peureuse qui est en lui et qui rue et se cabre en face du danger; puis à affronter le danger avec résignation et calme; enfin, à courir joyeusement au-devant de la mort. J'aurais voulu, par les faits seuls, montrer la puissance de la discipline, de l'éducation, de la passion.

Mais à lire récits historiques et mémoires militaires, il semble que la peur n'existe pas! Et l'on s'explique l'aveuglement des doctrinaires qui, traitant de l'art de la guerre, en dissertent comme d'un jeu savant, où d'invraisemblables automates jouent le rôle de pions (1).

Combien plus vrai et plus profond Tolstoï! Sans s'attarder au puéril échafaudage de la soi-disant science militaire, il a pénétré l'esprit même de la guerre; il a vu, d'un regard aigu, la lutte effroyable qui se livrait, dans le cœur du combattant, entre l'instinct bestial de la conservation d'un côté, les vertus de devoir et de dévouement de l'autre; et son génie a compris que de l'issue de cette lutte dépendait la victoire.

---

(1) Certes, aucun soldat ne s'est illustré à la guerre, qui a méconnu la suprématie des forces morales; et les plus grands durent précisément leurs triomphes et leur gloire à la connaissance qu'ils avaient du cœur humain et à la puissance qu'ils possédaient d'exalter. Mais ils agirent, et l'action les prit tout entiers. Et ils laissèrent à ceux à qui la joie de l'action est refusée, le soin et la distraction de spéculer et de quintessencier.

---

## II — Ce que les savants disent de la peur

Pour l'animal, toute nouveauté est danger : en face de l'inconnu, d'abord il s'effare et se met hors de portée; son attitude première est défensive et négative. « Les animaux furent toujours et seront toujours des conservateurs tremblants devant l'inconnu. »

A l'abri du danger, l'animal observe et, après examen, ou bien la crainte persiste, ou bien elle disparaît pour faire place soit à l'indifférence, soit à l'attrait.

La peur est le sentiment naturel, l'émotion instinctive par excellence. Elle exerce son empire sur tous les êtres animés; mais, tandis que chez l'animal inconscient elle reste à l'état de sensation vague et obscure, elle atteint, chez l'homme conscient, un degré très élevé d'acuité.

L'animal obéit sans contrainte aux impulsions de la peur. Il en fut de même pour l'homme primitif. Mais avec la civilisation, il s'est produit un double phénomène : d'un côté, sa sensibilité aiguisée a rendu l'homme plus accessible aux émotions de crainte; de l'autre côté, les sentiments nés de l'état de société ont fortifié sa volonté contre les défaillances de la chair. Il semble que, parvenue à la moralité, la conscience humaine se soit révoltée contre un joug humiliant. La peur est ainsi devenue chez l'homme une émotion très complexe, dont il a honte, dont il se cache, et dont il s'efforce de réprimer les manifestations extérieures. Aussi, à titre de préface, est-il nécessaire de l'étudier d'abord chez les animaux, qui s'y abandonnent sans contrainte.

### A — DESCRIPTION ET EFFETS PHYSIQUES ET PHYSIOLOGIQUES DE LA PEUR

Il est des degrés dans la peur : légère, raisonnée, presque légitime, c'est la crainte; violente et entraînant l'affolement ou l'ahurissement, elle devient frayeur; et effroi, lorsqu'elle cause la stupeur. Portée à son comble, c'est l'épouvante. L'horreur est provoquée par un objet répugnant et horrible; ou bien encore le terme exprime un haut degré de crainte religieuse.

Darwin fait de la peur la genèse suivante :

« Lorsque l'attention est provoquée subitement et vivement, elle

se transforme en surprise; celle-ci passe à l'étonnement, qui conduit lui-même à la stupéfaction et à l'effroi. Ce dernier état d'esprit touche de bien près à la terreur (1). »

L'émotion de la peur provoque une série de phénomènes physiologiques caractéristiques dont j'emprunte la description à Darwin, à M. Richet et aussi au D<sup>r</sup> Mosso.

D'après Darwin :

« L'homme surpris cherche à échapper au regard et à l'ouïe; il se blottit et reste immobile, comme pétrifié. Il applique violemment son attention, et les symptômes physiologiques de la peur apparaissent immédiatement et avec d'autant plus de violence que la peur elle-même est plus intense.

« Le cœur bat à coups précipités; il soulève la poitrine. La pâleur envahit tout le visage. Une sueur froide couvre le corps. La respiration devient haletante. La bouche se sèche; les lèvres tremblent et ce tremblement s'étend à tout le corps. La voix s'altère, les cheveux se hérissent :

*Obstupui, steteruntque comæ et vox faucibus hæsit.*

« Un degré de plus, et c'est l'angoisse de la terreur. Le cœur bat tumultueusement, ou il se ralentit jusqu'à la défaillance. La gorge se serre. Le regard devient fixe. La pupille se dilate. La vision s'obscurcit. Les muscles se roidissent ou sont agités d'un tremblement convulsif. Les facultés intellectuelles se troublent. » L'idée fixe de fuir et de fuir à toutes jambes s'implante dans le cerveau et en chasse toute autre idée.

Enfin, « quand la frayeur atteint une intensité extrême, l'épouvantable cri de terreur se fait entendre. De grosses gouttes de sueur perlent sur la peau. Tous les muscles du corps se relâchent. Les intestins sont impressionnés. Les sphincters cessent d'agir et

---

(1) « *Peur, frayeur, terreur*, ces trois expressions marquent par gradation les divers états de l'âme, plus ou moins troublée par la vue de quelque danger. Si cette vue est vive et subite, elle cause la *peur*; si elle est plus frappante et réfléchie, elle produit la *frayeur*; si elle abat notre esprit, c'est la *terreur*.

\* La *peur* est souvent un faible de la machine pour le soin de sa conservation, dans l'idée qu'il y a du péril. La *frayeur* est un trouble plus grand, plus frappant, plus persévérant. La *terreur* est une passion accablante de l'âme, causée par la présence réelle ou par l'idée très forte d'un grand péril.

\* Rome eut *peur* des Barbares; elle fut saisie de *frayeur* après la bataille de Cannes; elle fut frappée de *terreur* lorsque César passa le Rubicon, au point que Pompée lui-même, éperdu, ne sut que fuir. » (Guizot, *Dictionnaire des Synonymes français*.)

laissent échapper les excrétions. » La prostration est absolue et peut aller jusqu'à la défaillance.

D'après M. Charles Richet :

« Tout le système nerveux central est ébranlé, et son ébranlement se communique à tous les appareils moteurs et glandulaires : au cœur qui arrête ou accélère ses battements, aux muscles qui tremblent, aux glandes salivaires qui cessent de produire de la salive, aux intestins qui se contractent avec force, aux vaisseaux de la face qui pâlisent, aux glandes sudoripares qui sécrètent une sueur abondante, à la pupille qui se dilate, aux traits du visage qui reflètent l'angoisse de la conscience.

« Tous ces organes divers se ressentent de l'ébranlement de l'appareil central qui relie les uns aux autres les organes les plus éloignés et met en parfaite harmonie l'émotion de la conscience et les mouvements du corps. »

La peur violente, le saisissement, peut même arriver à suspendre le travail moléculaire des cellules de la moelle, nécessaire à la volonté pour agir sur les muscles, et provoquer la catalepsie.

Le docteur italien Mosso s'est efforcé d'analyser par des expériences de laboratoire les phénomènes brièvement décrits dans les lignes qui précèdent, et prétend les expliquer par des causes purement physiologiques.

Je résume à grands traits les notations principales de son livre : *La Peur*.

#### *Action sur le cerveau*

« On s'imagine, dit le Dr Mosso, que les impressions extérieures donnent naissance à un courant qui pénètre par les nerfs jusqu'au cerveau qui les élabore en pensées ou en sentiments. Mais comment a lieu le passage de la sensation à la pensée, on l'ignore. »

Dans tous les cas, c'est le cerveau qui d'abord reçoit, subit et transforme l'impression; et c'est de l'action première sur le cerveau, de l'ébranlement de cet organe, que dépend la violence des symptômes de la peur. Or, cet ébranlement est d'autant plus fort que l'excitation elle-même est plus violente et aussi plus soudaine. La peur qui surprend produit un trouble profond sur l'organisme; et la réaction est toujours plus vive au début d'une sensation. Le système nerveux s'épuise peu à peu par ses décharges successives.

*Action sur le cœur*

Le cœur lance dans tout l'organisme le sang indispensable à l'entretien de la vie. Toute émotion, et la peur surtout, précipite les battements du cœur. Par là, le sang apporte au cerveau et aux muscles l'énergie nécessaire aux actes de défense.

« L'action du sang sur l'énergie humaine est remarquable. Le médecin est à même de voir l'homme le plus courageux devenir pusillanime à la suite d'une simple hémorragie; ou un homme timide faire un prodige de courage à la suite d'un afflux de sang au cerveau plus abondant qu'à l'ordinaire. »

Mais, lorsque la frayeur croît, les battements deviennent désordonnés; il peut y avoir arrêt du cœur par paralysie musculaire et finalement syncope.

A la suite des grandes émotions, « la force du système circulatoire s'exalte au point que, subitement épuisée, nous ne pouvons plus la rétablir, et que la mort s'ensuit » (BICHAT).

On a souvent attribué la pâleur du visage ou sa rougeur dans certaines émotions, à l'action du cœur. Toute émotion forte provoquant un afflux violent du sang au cerveau, il devrait toujours y avoir rougeur. Mais dans la frayeur, les filaments nerveux qui accompagnent les capillaires se resserrent et chassent le sang du visage. Le sang se retire de même des extrémités des membres; et il devient facile, par exemple, de retirer du doigt une bague trop étroite, le doigt ayant diminué de grosseur.

Dans les émotions de pudeur au contraire, les veines capillaires se dilatent, et cette dilatation amène la rougeur de la face. Mais avec l'âge cette aptitude à la dilatation disparaît : seules l'enfance et l'adolescence rougissent.

*Action sur la respiration*

La peur précipite la respiration et produit le halètement. Le rythme habituel est profondément altéré. Le poumon procède par inspirations profondes, suivies d'expirations légères et rapides. L'organisme se hâte de se mettre en défense en apportant un surcroît d'oxygène aux poumons, de manière à rendre le sang plus artériel et plus vital.

Mais l'essoufflement survient vite. Le désordre des mouvements respiratoires détruit la régularité des échanges gazeux et entrave les

fonctions de l'hématose; bientôt, il n'y a plus pénétration de l'oxygène, expulsion de l'acide carbonique.

L'analogie est frappante entre les troubles respiratoires dus à une émotion très vive et ceux causés par un exercice violent. La terreur et l'essoufflement ont les mêmes symptômes : respiration irrégulière, parole entrecoupée, teint livide (1).

Les modifications de la respiration sont les dernières manifestations par lesquelles se révèlent la sensibilité et les émotions.

Une frayeur violente arrête complètement, coupe la respiration. Cet arrêt peut entraîner l'asphyxie.

#### *Action sur les muscles*

En agissant sur les muscles, la peur produit le tremblement. Voici l'explication de ce phénomène :

Les fibres musculaires, grosses de la grosseur d'un cheveu, sont formées de fragments musculaires prismatiques empilés. Lorsqu'une détente nerveuse arrive dans le muscle, chaque particule de la fibre s'aplatit, devenant plus courte et plus grosse; et elle reprend sa forme primitive lorsque l'action nerveuse cesse. La contraction a lieu de proche en proche, une particule se contractant lorsque la précédente est revenue à sa forme primitive. Il y a donc tremblement continu. En temps ordinaire, le mouvement est trop rapide pour être sensible. Mais dans certains cas, dans celui de faiblesse extrême par exemple, il se ralentit et devient sensible.

Le tremblement peut être produit par excès ou par défaut de tension nerveuse.

L'excitation excessive des centres nerveux trouble l'harmonie dans l'ensemble des mouvements nécessaires à la contraction musculaire, dérange l'accord des muscles qui concourent au mouvement. Dans la peur, comme dans les troubles violents de l'âme, les ondes nerveuses se croisent et s'entre-croisent en tous sens, déterminant une vive agitation du système musculaire.

#### *Expressions de la face*

« Le visage est le miroir de l'âme. » C'est lui qui en reflète le mieux les émotions. Les muscles du visage, peu massifs et souvent en

---

(1) Le D<sup>r</sup> Lagrange, auquel sont empruntées les deux dernières notations, remarque que sur le terrain deux duellistes s'essoufflent bien plus vite qu'à la salle d'armes, où les épées sont mouchetées; et que le chien prend à la course le lièvre plus rapide, mais qui a peur.

action, sont très excitables ; il en est de même des nerfs qui les actionnent. Ils sont en outre très rapprochés du cerveau, c'est-à-dire de la source d'énergie.

L'œil subit immédiatement l'impression des émotions et son fonctionnement, si délicat, cesse dès que l'homme éprouve une émotion vive.

Dans la peur, le sang, pour affluer vers les centres nerveux, abandonne les autres régions du corps, même l'œil. Les vaisseaux de l'iris se contractent, la pupille se dilate, et la vision devient trouble.

Dans la peur, l'œil s'attache au point d'où le danger est supposé venir. L'accommodation se fait à cette distance, et les autres objets disparaissent de la vision.

Le froncement des sourcils vient précisément de l'accommodation de l'œil.

#### *De quelques autres phénomènes caractéristiques de la peur*

Par une température élevée, ou dans la fièvre, le sang, pour se refroidir, afflue abondamment à la surface du corps, et cet afflux produit la sueur. Dans la peur, la sécrétion de la sueur a pour cause l'activité nerveuse, et elle est alors d'une froideur caractéristique.

Les parois de l'intestin possèdent une grande irritabilité. Dans l'accès de peur, les mouvements péristaltiques, qui d'habitude chassent lentement les matières vers l'extérieur, deviennent très rapides et les aliments sont amenés vers l'orifice sans avoir été digérés. Le courant fait irruption et déborde ; les intestins se contractent violemment et rejettent vivement leur contenu. Il y a superactivité et non paralysie, contrairement à l'opinion de Darwin.

La peur affecte dans certains cas jusqu'à l'estomac et jusqu'au foie. La bile sécrétée en grande quantité se répand dans le sang et produit l'ictère. Le D<sup>r</sup> Mosso rapporte que, dans un duel, l'un des combattants, atteint subitement d'ictère, devint tout jaune, et qu'à cette vue son adversaire tomba frappé de syncope.

#### *Action de la peur sur l'intelligence et la volonté*

La peur, ébranlant profondément, détraquant tous les rouages de l'organisme, atteint jusqu'à l'intelligence et la volonté, jusqu'à la conscience et la moralité humaines.

Sous l'empire de la peur, l'homme devient incapable de voir, de juger, de choisir ; il est jeté dans une sorte d'état semblable au rêve, d'état de somnambulisme, où les impressions, simples, violentes,

extrêmes, agissent impétueusement et impérieusement, en le dépouillant de son libre arbitre.

Par la peur, l'homme devient la proie de l'inconscient.

## B — ORIGINES DE LA PEUR

### *Causes générales de la peur*

Darwin attribue à l'action nerveuse, à l'utilité et à l'hérédité la cause de tous les phénomènes sensibles qui accompagnent les émotions.

Le Dr Mosso s'élève contre la doctrine darwinienne. Mais la diminution de la visibilité, objecte-t-il, mais le tremblement, mais la syncope sont des phénomènes franchement nuisibles à l'individu, qui diminuent ses moyens de résistance, qui le livrent sans défense à l'ennemi. Pourquoi la sélection n'a-t-elle pas éliminé les individus sujets à ces faiblesses? Parce que la doctrine darwinienne est fautive, et que l'explication des émotions est toute physiologique; qu'elle est tout entière dans l'action des nerfs, de la substance grise et du sang.

L'évolutionniste Albert Haller répond brutalement : « Oui, la peur livre la proie à l'ennemi, parce que, de deux vies en présence, la nature préfère la plus intense; parce que qui est faible a pour destination d'assurer la vie du fort — d'être mangé. »

M. C. Richet distingue dans la peur deux éléments : la sensation, c'est-à-dire l'émotion intérieure perçue par la conscience, et l'acte réflexe.

L'acte réflexe existe chez tous les animaux; mais l'émotion semble être d'autant plus vive que l'être est plus intelligent : « Pour avoir une peur profonde, il faut une conscience du moi très précise. L'intelligence, en se développant, développe la conscience et, par conséquent, la faculté de douleur et d'épouvante. »

Et M. Richet, par la gradation suivante, montre comment s'est aiguisée et compliquée l'émotion de la peur :

1° L'animal, par un acte réflexe simple, réagit aux excitations qui menacent sa vie;

2° L'acte réflexe est ressenti, l'émotion naît, et, tout en réagissant, l'animal a peur;

3° L'acte réflexe se complique : il devient un mouvement d'ensemble, fuite, cri, tremblement;

4° Enfin, l'homme, intelligent, sait pourquoi il a peur.

Ainsi apparaissent successivement : l'acte potentiel simple; l'émotion conforme à cet acte; l'intelligence, qui développe l'émotion et complique l'acte.

En passant de l'animal à l'homme, le sentiment de la peur se transforme donc, se précise, se généralise. L'être animé a partout, et à un puissant degré, l'amour de la vie, la haine de la mort et la crainte du danger. Mais ces notions, chez l'homme, sont raisonnées et conscientes. L'homme a la connaissance de sa peur; et c'est chez lui une idée extrêmement claire, peut-être la plus claire de toutes ses idées. En tout cas, c'est le mobile qui agit sur lui avec le plus de puissance; et tout un ensemble d'idées et d'émotions s'y rattachent.

« La peur a créé en nous, affirme M. Richet, l'amour de la vie (1). »

Et il poursuit :

« Cet amour de la vie, cette épouvante de la mort, tout homme les porte en lui. Il faut un réel courage pour faire violence à ce grand instinct, si général et si profond, que c'est la base même de toutes nos tendances. L'homme qui appuie le poignard sur sa poitrine et qui l'enfoncé fait un acte vraiment héroïque, un sublime sacrifice qui coûte le plus, celui de la vie...

« Le suicide, mûrement résolu et résolument accompli, n'est pas une lâcheté. C'est au contraire un acte de grand courage. Celui qui peut vaincre à ce point l'instinct, celui-là est vraiment un brave. Il a su triompher de l'instinct le plus fort qui soit dans l'homme, l'instinct de la vie. »

M. Camille Mélinaud a essayé aussi l'analyse de la peur. Il y distingue quatre éléments :

Un élément effectif, la souffrance;

Un élément intellectuel, l'imagination;

Un élément physiologique, trouble général de l'organisme et surtout du système vaso-moteur;

Un élément physique, l'effort pour fuir le danger ou la cause de la peur.

Et M. Mélinaud place précisément dans ce dernier élément l'essence de la peur : « L'essence de la peur, dit-il, c'est l'effort pour conserver la vie. La peur, c'est l'explosion brusque de l'instinct de conservation. »

---

(1) A mon avis, il serait plus juste de dire : L'amour de la vie a créé en nous la peur.

La peur conduit à cet effort; mais il en est le résultat, ou même la réaction contre elle. Et cette réaction peut être l'acte de courage, aussi bien que l'acte de lâcheté.

Ainsi, pour le D<sup>r</sup> Mosso, les phénomènes de la peur sont d'ordre purement mécanique et physiologique;

Pour Darwin, ils ressortissent à l'intelligence et à la sensibilité;

Pour M. Richet aussi, mais il fait à l'intelligence une part prépondérante.

Avec M. Alfred Fouillée, la volonté rentre en scène.

« Les émotions sont des mouvements instinctifs de la volonté réagissant sous l'influence du plaisir et de la douleur. Ces mouvements modifient, d'une part, le cours des idées et se communiquent, d'autre part, aux organes où ils s'expriment. »

Avec l'affirmation audacieuse de M. William James : « Nous avons peur parce que nous tremblons », il semble bien que nous avons parcouru tout le cycle des hypothèses possibles.

Mais ces hypothèses s'arrêtent aux manifestations extérieures des émotions, et ne vont pas jusqu'à pénétrer leurs causes profondes.

Ne serait-il pas justifié de dire : la douleur éveille l'intelligence et fait naître l'idée du danger, laquelle, rapportée à sa cause, engendre la peur avec ses gestes ou pitoyables ou tragiques? La formule de la peur rentre ainsi dans la formule générale du vivre humain : « La sensibilité s'émeut, l'intelligence juge, la volonté décide »; avec cette différence grave cependant, que la sensibilité trop vivement émue va parfois jusqu'à tuer et l'intelligence et la volonté.

#### *Causes immédiates de la peur*

Tout ce qui est menace à la vie, soit de destruction, soit simplement de diminution, est cause de crainte. Les causes immédiates de la peur sont donc aussi nombreuses que les causes du danger; et les chemins naturels de la peur sont les organes qui recueillent les impressions du dehors et avertissent du danger, qu'il vienne des êtres animés ou des choses : l'odorat, l'ouïe, la vue; pour les hommes, surtout la vue et l'ouïe.

Au combat, tous les organes de l'homme sont simultanément et violemment affectés. L'oreille est déchirée par le sifflement des balles, le fracas des obus, les cris des mourants et des blessés; le regard est impressionné par la vue des bataillons ennemis, surtout

par la vue des ravages que causent autour de soi les projectiles ennemis. Sur le champ de bataille, tout décèle et tout proclame le danger, et les causes de la peur sont nettes, précises et manifestes.

Mais il est des phobies dues à des causes imprécises, légères, presque puériles, et qu'accompagne une intensité d'émotion sans proportion avec le danger couru.

Tels le vertige, le trac de l'acteur, la timidité de l'orateur.

Même l'homme a peur de ne pas avoir de causes de peur; parce qu'il ne sait pas, parce qu'il ne voit pas, parce qu'il est seul.

L'inconnu effraie ou étonne. Cette action est remarquable chez l'animal et l'enfant. L'homme fait n'en est pas exempt, et, transporté dans une foule étrangère — un campagnard à Paris, un Français en Chine — il est ému, il a peur.

Par contre, l'inconnu éveille la curiosité de l'homme intelligent et exerce sur son esprit un attrait souvent irrésistible.

L'obscurité, c'est aussi l'inconnu. Que recèle la masse d'ombre qui nous entoure? Nous ne le voyons pas, nous ne le savons pas, et nous en concluons le danger. L'imagination entre en travail et, non contrôlée, elle enfante des fantômes : la peur.

La solitude agit de même : isolé, l'homme a peur. Il veut être appuyé; et nous doublons les sentinelles en campagne.

« Il faut être brave, conclut M. Richet, à qui j'emprunte ces données, pour résister à la triple épreuve de l'inconnu, de l'obscurité et de la solitude. »

### *Facteurs qui influent sur l'intensité de la peur*

Deux hommes traversent une forêt. Soudain, surgit une bête féroce : l'un d'eux s'enfuit, l'autre reste cloué sur place, incapable de faire un mouvement.

D'où, pour une même action, une réaction si dissemblable?

L'intensité de l'émotion et des phénomènes qui l'accompagnent est fonction de l'excitation même, du mode d'excitation et de la réaction de l'organisme à l'excitation; elle dépend, en termes plus simples, du danger qui inspire la crainte et du sujet qui éprouve la crainte.

*A priori*, l'intensité de l'émotion devrait donner la mesure exacte du danger couru. De fait, à danger léger, crainte légère; et l'émotion, en général, croît à mesure qu'augmente le péril.

Au début, lorsqu'on espère facilement surmonter le danger, la crainte est même accompagnée de plaisir, elle surexcite les fonctions

vitales et est créatrice d'énergie. Mais, si les chances de succès diminuent, proportionnellement grandit la crainte. Elle devient angoisse, frayeur, pour aboutir enfin à la terreur, lorsque l'esprit n'entrevoit plus de chance de succès, lorsqu'il désespère.

Une perdrix, loin du chien, s'envole et s'enfuit; près du chien, sous son regard, elle se rase et ne bouge pas. Peut-être, au début, les deux gestes furent-ils utiles. Le second a cessé de l'être et il est escompté par le chasseur. Tandis que l'animal a pu acquérir le sentiment de la portée des armes à feu, et mesurer la hâte de sa fuite au danger, il n'a pu modifier le second geste. C'est que le premier n'est que de crainte et le second de terreur. Et « si la peur donne des ailes, la terreur cloue au sol ».

Le danger agit donc par sa gravité; il agit aussi par sa soudaineté. D'après le D<sup>r</sup> Mosso, une excitation lente, quelque degré d'intensité qu'elle atteigne, est moins efficace qu'une excitation soudaine et brusque, ou qu'une excitation agissant par secousses. La peur qui surprend produit un trouble profond dans l'organisme. C'est l'effet de surprise, si redoutable à la guerre.

Au début d'une sensation, la réaction est toujours plus vive. Le système nerveux s'épuise peu à peu par ses décharges; il se produit aussi de l'accoutumance et l'émotion s'apaise peu à peu.

Aussi on prépare les gens aux événements graves.

Mais l'intensité de la crainte dépend surtout de la réaction que présente l'organisme à l'excitation; elle dépend surtout de la nature de l'individu qui est soumis au danger; car l'homme, dans le danger, intervient avec les nuances infinies de tempérament et de caractère qui constituent sa personnalité.

### *Le tempérament*

L'individu même n'est pas toujours semblable à lui-même. Son excitation dépend de son humeur, laquelle dépend de son état de santé; elle est donc variable et « journalière ». Les Espagnols disent : « Un tel a été brave dans telle occasion. »

Le flegmatique est moins accessible à l'idée de danger que le nerveux. Il est naturellement plus brave. Mais chez le nerveux, la réaction contre le danger est plus violente. Cette réaction peut être d'arrêt ou d'excitation. Dans le premier cas, elle aboutira à l'acte de lâcheté; dans le second cas, elle provoquera des actes d'énergie, c'est-à-dire de bravoure, dont serait incapable le flegmatique.

*L'intelligence*

En outre de réflexe conscient, la peur est aussi un réflexe psychique, c'est-à-dire un phénomène dans lequel l'intelligence intervient. Le soldat salue les balles, parce qu'il sait que la balle est un agent de mort. Les deux idées *projectile* et *mort* sont intimement liées dans son esprit, et la première éveille fatalement et instantanément la seconde. L'acte du soldat, involontaire et irréfléchi, est cependant un acte intelligent. L'intelligence est un des éléments de la peur. Il faut que l'excitation soit comprise et celui qui ne sait pas ne craint pas. Ainsi l'intelligence intervient d'abord, dans les émotions de la crainte, à titre d'élément constitutif et fondamental. Mais les facultés intellectuelles sont en outre influencées par la peur à des degrés divers, les unes surexcitées et les autres obnubilées.

L'attention violemment sollicitée par l'idée du danger s'applique tout entière à son objet, écartant du champ de sa vision tout autre objet. L'esprit est donc abandonné, sans distraction et de façon absolue, à l'empire, à la fascination du danger. Il y a commencement d'autosuggestion.

Et l'imagination intervient alors, qui exagère le danger réel ou le crée de toutes pièces. Sous la domination de la peur, l'esprit ne raisonne plus; ses facultés critiques, de jugement, sont éteintes; il imagine, et toutes ses images contribuent à renforcer et grandir l'émotion de la peur, d'où elles sont nées.

Aussi M. Mélinaud fait-il de l'idée la cause première de la peur.

La vraie, la plus habituelle cause de la peur, c'est, d'après lui, l'attente d'une commotion forte, physique ou morale; c'est une attente, c'est-à-dire « une *image* assez vive pour causer une *croyance*. Prenons l'exemple d'une voiture emportée. Nous imaginons, nous sentons par avance le choc, nous nous raidissons pour le subir; puis rien ne se produit; alors détente passagère, puis nouvelle image, nouvelle illusion de la chute, et ainsi de suite. La cause de la peur, c'est donc l'image, à chaque instant renaissante, d'une secousse physique ou morale plus ou moins violente. Dès que l'image est assez vive, la peur se produit, même s'il n'y a aucun danger réel; c'est ce qui explique le phénomène connu de la peur après le danger. De là aussi cette loi : la peur est en raison de la vivacité de notre imagination. »

De fait, l'ignorance du danger fait, pour une grande part, le cou-

rage des enfants et des jeunes soldats. Mais ce courage est fort sujet à surprise (1).

### *La volonté*

D'après Mosso, la peur suspend le travail moléculaire des cellules de la moelle nécessaires à la volonté pour produire le mouvement (2). La peur semble donc échapper à l'emprise de la volonté; et de fait, celle-ci est sans action sur les phénomènes purement organiques : pâleur, tremblement, trouble des intestins.

La volonté ne peut empêcher d'avoir peur; mais elle peut empêcher de commettre l'acte lâche. De dix soldats au feu, cinq s'enfuyaient et cinq restent. Qu'est-ce qui a maintenu les cinq derniers en face du danger? La volonté seule.

Aussi on distingue deux sortes de bravoure, la bravoure de celui qui n'a pas peur et la bravoure de celui qui a peur. La première n'est qu'absence d'émotion; la seconde est volonté; elle est vertu. Malheureusement, si elle est plus méritoire, la vertu est moins solide que l'absence d'émotion.

« La volonté est une véritable force psychique qui peut être accrue, diminuée ou abolie. Et même elle est très fragile — et c'est ce qui fait douter de son empire — : un peu d'absinthe, d'alcool ou de haschich, et l'émotion règne en souveraine, sans rencontrer de résistance. »

Aussi, au vouloir, il faut des mobiles et des motifs, il faut un point d'appui sûr.

(1) « Les hommes, en marchant au combat de Bou-Denib, le premier jour, étaient gais, insoucians. Ils riaient des premières balles, tout en les saluant. La journée suivante, ils étaient graves et réfléchis. La veille, ils ignoraient le danger, ils le connaissaient aujourd'hui. » (Lieutenant MESSAL, du 3<sup>e</sup> tirailleurs.)

(2) Cependant, d'après le D<sup>r</sup> Lagrange, la peur, dans certains cas, serait un stimulant du mouvement supérieur à la volonté. Il écrit :

« Pendant l'exercice musculaire, la sensation de fatigue est parfois hors de proportion avec les lésions subies par la fibre musculaire et avec la modification de nutrition qu'elle a subie au cours du travail. C'est alors le cerveau qui faiblit avant le muscle. L'organe de la volonté semble avoir perdu une partie de son pouvoir excitateur et éprouve avec exagération la sensation de fatigue. L'homme n'a plus la notion exacte de l'énergie que renferment ses muscles. C'est ce que l'on observe dans tous les cas où une émotion dépressive a porté sur les centres nerveux son influence débilitante.

« Dans la dérouté qui suit une bataille, les soldats, démoralisés autant qu'exténués, se traînent péniblement le long des chemins. L'état de dépression où les met la défaite les rend incapables de lutter contre les malaises qu'ils supporteraient aisément dans un autre moment. Leurs pieds gonflés, leurs jambes rompues, leurs reins courbaturés ne leur permettent plus d'avancer. Des groupes de trainards s'affaissent le long de la route : tout le monde tombe de fatigue. Tout à coup un cri s'élève : « Voici l'ennemi ! » Aussitôt chacun retrouve ses jambes. Les reins courbés se redressent, les jarrets se tendent, les pieds fourbus s'appuient vigoureusement sur le sol, et ceux qui ne pouvaient plus marcher se mettent à courir. Leurs muscles n'avaient pas perdu la faculté d'agir, mais la volonté n'était plus un excitant suffisant pour les mettre en action. Il en a fallu un autre plus puissant... la peur. »

### III — Comment les soldats parlent de la peur

« Que deviendrait, dit Clausewitz, une théorie de la guerre qui ne voudrait pas tenir compte des grandeurs morales? Nous le savons : une arithmétique, une géométrie militaire, c'est-à-dire un non-sens.

« Bien que dans les livres on songe peu ou pas du tout aux grandeurs morales, elles appartiennent cependant à la théorie de la guerre, comme tout le reste. Car, je dois le dire encore une fois : pauvre philosophie que celle qui va chercher ses principes et ses règles en dehors du domaine des grandeurs morales, et qui, au moment inévitable où elles paraissent sur la scène, se met à énumérer compendieusement, scientifiquement, de prétendues conceptions, ou encore fait appel au talent, au génie qui est, comme on dit, au-dessus de toutes les règles, ce qui autorise à conclure que non seulement ces règles sont faites pour les sots, mais encore sont elles-mêmes des sottises. »

Et Dragomirow précise : « Quoi qu'on puisse inventer, la guerre, en dernière instance, c'est toujours l'homme face à face avec l'homme, l'homme avec ses grandeurs et ses faiblesses morales. »

Tout le monde connaît les paroles de Clausewitz et de Dragomirow ; et pourtant, à lire la plupart des écrivains militaires, même de nos jours, on jugerait que la guerre est sous la dépendance des nombres et des lignes, ou bien encore qu'elle est d'ordre mécanique et faite par des automates. D'où cela ?

Nous savons qu'il faut rechercher dans le cœur humain, c'est-à-dire dans la sensibilité humaine, la cause de toutes nos pensées et de toutes nos actions. Et, dans cet oubli des grandeurs et surtout des faiblesses morales, il y a pudeur chez le soldat qui ne veut jamais avoir eu peur ; orgueil du chef qui, rapportant la victoire à son seul génie, oublie ceux dont le sang la lui procura ; amour-propre national qui répugne à attribuer ses défaites à un manque de vertu.

Il y a surtout la peur elle-même.

Les mots : instruction, méthode, science, exercent sur les esprits une fascination magique, parce qu'ils éveillent la pensée que, grâce aux progrès de la science et au savoir technique des chefs, on pourrait bien faire la guerre sans courir de risques, que l'on pourrait bien tuer sans être tué ; et cette pensée flatte directement l'instinct de la conservation, et chatouille agréablement, suivant l'expression du général Cardot, « le petit cochon » qui sommeille en nous.

Aussi le monstre a la vie dure; il résiste victorieusement à tous les coups qu'on lui porte. Il vivra autant que l'homme, et notre époque voit réapparaître les rhéteurs qui, au temps d'Alexandre déjà, dissertaient si abondamment sur l'art de la guerre.

Nombre de soldats, et des meilleurs, ont su cependant observer et ont eu le courage d'avouer : leurs observations concordent avec celles des savants; elles ont de plus le mérite précieux de rechercher les remèdes en même temps que les causes.

Montluc cite, à tout propos, le dicton espagnol : « Cet homme a été brave dans telle occasion. »

Il dit : « C'est affaire à un sot d'avoir peur de mourir, s'il ne la voit pas (la mort) à trois doigts de lui; encore faut-il qu'il pense alors qu'elle est à cent lieues. Songez au contraire comment vous la pourrez donner à vos ennemis; car, si vous entrez en l'appréhension et la crainte de la mort, tenez hardiment votre place comme perdue, car cette peur vous dérobe le sens et l'entendement qui est la meilleure pièce de votre harnais.

« Il ne faut pas que vous entriez en cette crainte de mourir, car la peur ne nous vient que trop d'elle-même, sans que nous l'aidions à venir par nos imaginations. »

Le prince de Ligne intitule l'une de ses fantaisies : *De tous les animaux, l'homme est le plus peureux*, et il développe :

« Quelque chose de bien singulier, que j'aie toujours vu arriver, c'est que dans les haltes que l'on fait ordinairement pour ranger les régiments, les faire reposer et leur donner les dernières instructions, il prend une quantité de besoins à une grande partie des deux lignes...

« Je ne sais si c'est faute de savoir inspirer la valeur qu'on nous fait accroire qui régnait autrefois dans les armées de Rome et de Carthage; ce qu'il y a de sûr, c'est que dans les nôtres il y a bien des gens qui n'ont pas un air bien assuré, et que parmi ceux qui ont meilleur usage, il faut encore les partager en différentes classes : dans la première, les braves par tempérament, c'est le plus petit nombre, mais c'est le plus sûr; dans la seconde, les braves par réflexion, ils ont plus de mérite, mais ils sont sujets à caution; les troisièmes, les intéressés, ce sont les moins intéressants, car c'est pour garder leurs richesses et en gagner de nouvelles qu'ils affrontent la mort...

« La peur que l'on a du jugement des hommes maintient souvent

dans la pratique de la vertu. C'est la crainte du supplice qui arrête l'autre partie des hommes. Tout est pour le monde, tout y fait peur, et c'est la puissance la plus étendue, partagée entre le Roi, les lois, les maîtres, puis les maîtresses, les prêtres et le bourreau... »

Ailleurs : « Je suis persuadé que ce qui déshonore un homme dépend souvent de quelque circonstance; son physique étonné, puis ébranlé, puis dérangé tout à fait, y est pour beaucoup. Je vois des têtes troublées à l'exercice; au feu le bruit en impose. »

Il paraphrase dans son *Sermon sur l'héroïsme* le proverbe espagnol si souvent cité par Montluc : « Un tel fut brave dans une telle occasion. »

« Belle occasion encore que le physique de la journée ! Il en est des dispositions du corps, un jour de combat, pour le courage, comme de celles de l'esprit dans la société. Celui qui en a beaucoup ne passera jamais pour un sot pour avoir mal digéré, et celui à qui l'humeur pesante de la journée ôtera peut-être un peu du brillant qu'il est accoutumé d'avoir ne cessera jamais d'être brave.

« J'ai souvent trouvé que le temps de la saison, la santé, donnaient quelquefois un air, une volonté qu'on n'a pas quand il fait vilain, qu'on est fatigué, ou qu'on se porte mal; et c'est lorsque tout cela est réuni, qu'on tient au soldat ces bons propos qui l'engagent à mourir gaiement.

« La nuit inspire une sorte d'horreur qui peut diminuer la fierté des combattants. Elle arrêtera tout à fait celle des Espagnols, que Jean-Jacques prétend si mal à propos excellents connaisseurs; mais elle n'empêche pas la vraie valeur...

« Le courage le plus sûr est sans contredit celui du tempérament, lorsqu'il est soutenu par l'honneur. Celui-là ne peut jamais se démentir; il n'y en aurait pas assez d'incorporé à notre existence, si ce n'était l'amour de la gloire qui le conduisit, puisqu'on répugne à sa destruction; mais la crainte de ses remords mène le guerrier honnête homme au fort de la brèche à minuit, comme s'il était à la face du soleil. »

Le général Paulin, dans ses *Souvenirs*, relève aussi les faiblesses du physique devant le danger.

L'ardeur à Friedland est extrême, les conscrits sont pleins d'enthousiasme. Un brave petit soldat, à côté du général, crie à tue-tête, alternativement : « Vive l'Empereur ! Bon Dieu ! que de soldats ! Vive l'Empereur ! » Et cependant : « Malgré ce brillant courage, au moment du baptême du feu, notre organisation matérielle semble

quelquefois fléchir. L'homme a tout d'abord peur de la mort violente, il cède à une révolution interne dont il n'est pas le maître et qui réagit sur les facultés de l'âme. Mais, le premier moment passé, la volonté prend le dessus; le bruit du combat, l'exaspération fébrile des sens, la folie des émotions d'horreur et d'admiration, tout cela excite le soldat au dernier degré; et si, à cet instant psychologique, la main d'un manieur d'hommes sait user de l'ardeur qui l'enflamme, rien ne peut lui arracher la victoire.

« Cette involontaire débilité du corps, je la remarquais chez nombre de recrues débouchant sur le champ de bataille de Friedland, et cela me mécontenta; mais cette disposition fâcheuse disparut vite pour faire place au désir de rivaliser avec les plus vieilles moustaches! »

Ardant du Picq est, je crois, le seul écrivain militaire qui ait franchement et résolument abordé l'étude de l'homme et de la peur. Ce qu'il a écrit sur le combat antique restera comme un inimitable modèle d'analyse psychologique. Ardant du Picq ne fut cependant connu, jusqu'à ces jours, que par une élite intellectuelle. C'est que c'est un génie d'abord sévère, hautain, dédaigneux, qui méprise l'homme au point de laisser une impression de tristesse et de découragement. Il faut cependant le lire et le méditer, si l'on ne veut pas se contenter des données superficielles et artificielles qui constituent encore de nos jours la science de la guerre, si l'on veut savoir.

Il dit : « Par essence, l'homme est lâche et sanguinaire. Il veut bien tuer, mais à condition de ne pas être tué. Le primitif n'a jamais combattu; il a surpris, il a assassiné, cherchant qui tuer, fuyant qui le tuerait.

« Lorsque les sociétés se furent étendues au point qu'il fut impossible de tout égorger d'un seul coup, on eut recours par intérêt à la déclaration de la guerre. Mais alors l'armement rentre en jeu. C'est à qui tuera de plus loin; c'est-à-dire, à qui tuera sans courir le risque d'être tué.

« Les Romains ont admirablement compris le rôle de la peur dans le combat; ils se sont organisés contre elle, et c'est cette organisation qui leur a donné toujours et contre tous la victoire...

« L'admiration de l'homme pour les grands spectacles de la nature, c'est l'admiration de la force; dans les montagnes, c'est la masse, une force qui lui impose, le frappe, le fait admirer; dans la mer calme, c'est la force mystérieuse et terrible qui se devine, se sent, en cette masse énorme de liquide; dans la mer agitée, la force encore; dans le

vent, dans l'orage, la force; dans l'immense profondeur du ciel, encore une force!

« Tout cela était épouvante quand l'homme était jeune. Il est devenu vieux : il sait. L'épouvante est devenue admiration; mais toujours, c'est le sentiment d'une force formidable qui force son admiration...

« L'idéal de l'homme primitif, du sauvage, du barbare, c'est le guerrier. Plus les peuples s'élèvent en civilisation morale, plus cet idéal baisse; mais chez la foule, partout, il est encore et sera longtemps le glorieux par excellence (1).

« C'est que l'homme aime à s'admirer dans sa force et sa vaillance. »

Ardant du Picq relève aussi, comme l'ont fait Montluc et le prince de Ligne, les défaillances humaines :

« Les dispositions du cœur sont aussi variables que la fortune. L'homme se rebute et appréhende le danger dans tout effort où il n'entrevoit pas de chance de succès.

« Le cœur brave ne change pas....

« La bravoure solide, celle du devoir, ne connaît pas la panique et est toujours la même. La bravoure du sang plaît plus au Français; cela se comprend : elle prête à vanité. C'est une qualité de nature. Mais elle est journalière, a ses défaillances, surtout lorsqu'il n'y a rien à gagner à faire son devoir... »

« Ce qui est trop vrai, c'est que la vaillance trop souvent n'exclut pas la lâcheté, les calculs égoïstes, horribles, on peut dire même infâmes parfois (2). »

Je rapproche des paroles du prince de Ligne et d'Ardant du Picq, sur la nature du courage, les paroles de Clausewitz :

« La guerre est le domaine du danger. Le courage doit donc être entre toutes la première des vertus à la guerre.

« Le courage est de deux sortes :

« 1<sup>o</sup> Il peut être l'indifférence même du danger, soit que cette indifférence provienne de la constitution organique de l'individu, soit qu'elle tienne au peu de cas qu'il attache à la vie, soit enfin qu'elle procède d'une habitude acquise. Dans les trois cas, le courage doit être considéré comme à l'état permanent;

---

(1) Si l'admiration pour le guerrier cesse, c'est que la force se transforme, et l'admiration va à la nouvelle incarnation de la force, qui est l'or! Nous sommes plus civilisés : en sommes-nous plus moraux?

(2) Ardant du Picq entrevoyait-il déjà le drame de Metz?

« 2<sup>o</sup> Le courage peut avoir pour mobile un motif positif, tel que l'ambition, le patriotisme, les divers enthousiasmes. Le courage est alors un mouvement de l'âme, c'est un sentiment qui le produit; il est éventuel et contingent.

« Ces deux sortes de courage produisent nécessairement des effets différents. Le premier est plus sûr parce que, une fois passé à l'état de seconde nature, il n'abandonne plus l'homme; il a le caractère de la persévérance et laisse plus de liberté au jugement. Le second se rapproche davantage de la hardiesse et conduit parfois plus loin; mais, s'il exalte parfois l'esprit, il l'aveugle souvent aussi. Réunis tous deux, ils constituent la forme de courage la plus parfaite. »

Dans son étude, *Mirages militaires*, Dragomirow a recherché les causes pour lesquelles l'erreur se glisse si facilement dans les doctrines sur la guerre; pourquoi l'esprit humain se laisse dans ce domaine si facilement tromper par les apparences; et il assigne aux mirages militaires deux causes: 1<sup>o</sup> l'instinct de la conservation; 2<sup>o</sup> la persistance dans le cerveau humain des premières impressions.

1<sup>o</sup> Partout où il y a danger, l'instinct de la conservation grandit ce danger; et parfois, il le crée de toutes pièces. « La peur a de grands yeux. » Par contre, il laisse dans l'ombre le danger que court l'ennemi, de sorte que la peur agit sans le contrepoids du sentiment de la crainte que l'on inspire, sans le contrepoids de la confiance en sa propre force.

En outre, le désir de la conservation personnelle parle toujours plus haut que la tendance au sacrifice. Il parle aussi plus rationnellement, car il a l'entendement à son service; et l'entendement n'essaie pas de jeter un coup d'œil dans le domaine de la volonté et du sacrifice;

2<sup>o</sup> Les premières impressions persistent, et si elles sont vives — et elles le sont toujours dans le danger — elles ne laissent pas place à des impressions nouvelles, qui les rectifieraient.

Or, ces impressions servent précisément à fonder les doctrines, lesquelles subsistent jusqu'à ce qu'un homme paraisse, qui ne s'incline pas devant les opinions toutes faites; qui ne se croit pas vaincu, parce que la science militaire a déclaré qu'il devait l'être dans telles ou telles conditions; et qui se met à battre les gens en violant les règles partout admises. Ses succès d'ailleurs ne dessillent pas les yeux; car les doctrinaires les attribuent à des causes secondaires et jamais à la clarté de ses vues, et à l'imbécillité des vues contraires, des opinions courantes.

Une doctrine militaire a d'autant plus de chances d'être bien accueillie qu'elle flatte davantage l'instinct de la conservation, qu'elle est moins militaire. De là la fortune des tirs à grandes distances, du tir rapide, des positions défensives, de tout ce qui, contre la mort, paraît bouclier. Aussi, dans les problèmes de la guerre, comment la raison humaine pose-t-elle la question? Elle ne dit pas : Il faut vaincre; comment vaincrai-je? Elle dit : La victoire est-elle possible? Pesons-en les chances. Et, de son lourd poids, l'instinct de la conservation pèse sur le plateau des chances mauvaises.

« Ce qui nous arrête toujours, c'est cette fâcheuse imagination; c'est cette habitude de raisonner indéfiniment sur un sujet, raisonnement où se mêlent, pour une partie d'intelligence, trois parties au moins de lâcheté.

« S'il pensait plus justement, l'homme comprendrait que parfois il se charge d'une responsabilité plus lourde en n'agissant pas qu'en prenant le parti du monde le plus aventuré. Le poète l'a dit : « L'irré-  
« flexion nous sauve quelquefois là où le plan le plus sage avorte. » Aussi comme conclusion, Dragomirow prône-t-il la théorie, si chère à Souvaroff, de l'irrationnel, de l'impossible.

Voici en quels termes élevés Joseph de Maistre (1) parle de la peur :

« Si vous jetez d'ailleurs un coup d'œil plus général sur le rôle que joue à la guerre la puissance morale, vous conviendrez que nulle part la main divine ne se fait sentir plus vivement à l'homme : on dirait que c'est un département, passez-moi ce terme, dont la Providence s'est réservé la direction et dans lequel elle ne laisse agir l'homme que d'une manière à peu près mécanique, puisque les succès dépendent presque entièrement de ce qui dépend le moins de lui.

« Jamais il n'est averti plus souvent et plus vivement qu'à la guerre de sa propre nullité et de l'inévitable puissance qui règle tout. C'est l'opinion qui perd les batailles et c'est l'opinion qui les gagne. *L'intrepide Spartiate sacrifiait à la peur; Alexandre sacrifia aussi à la peur avant la bataille d'Arbelles. Certes, ces gens-là avaient grandement raison, et pour rectifier cette dévotion pleine de sens, il suffit de prier Dieu qu'il daigne ne pas nous envoyer la peur. La peur!*

---

(1) Joseph de Maistre n'est pas un soldat, mais son langage est plus d'un soldat que d'un philosophe; car il sut écouter et comprendre les soldats avec qui il fréquenta et c'est leur impression qu'il rapporte. Et il a parlé de la guerre dans une forme et dans une pensée si élevées, que son autorité ne saurait être négligée dans une étude de la puissance des forces morales.

Charles-Quint se moqua plaisamment de cette épitaphe qu'il lut en passant : « Ci-git qui n'eut jamais peur. » Et quel homme n'a jamais eu peur dans sa vie ? qui n'a jamais eu l'occasion d'admirer et dans lui, et autour de lui, et dans l'histoire, la toute-puissante faiblesse de cette passion qui semble souvent avoir plus d'empire sur nous à mesure qu'elle a moins de motifs raisonnables...

« Et ne soyez pas effarouchés de ce mot de peur ; car, si vous le preniez dans le sens le plus strict, vous pourriez dire que la chose qu'il exprime est rare et qu'il est honteux de la craindre. Il y a une peur de femme qui s'enfuit en criant ; et celle-là, il est permis, ordonné même de ne pas la regarder comme possible, quoiqu'elle ne soit pas tout à fait un phénomène inconnu. Mais il y a une peur bien plus terrible, qui descend dans le cœur le plus mâle, le glace et lui persuade qu'il est vaincu : voilà le fléau épouvantable toujours suspendu sur les armées...

« Je faisais un jour cette question à un militaire de premier rang : « Dites-moi, monsieur le Général, qu'est-ce qu'une bataille perdue ? « je n'ai jamais bien compris cela. » Il me répondit après un moment de silence : « Je n'en sais rien » ; et après un second silence, il ajouta : « *C'est une bataille qu'on croit avoir perdue.* » Rien n'est plus vrai. Un homme qui se bat avec un autre est vaincu lorsqu'il est tué, terrassé et que l'autre est debout ; il n'en est pas ainsi de deux armées : l'une ne peut être tuée, tandis que l'autre reste sur pied. Les forces se balancent ainsi que les morts, et depuis surtout que l'invention de la poudre a mis plus d'égalité dans les moyens de destruction, une bataille ne se perd plus matériellement, c'est-à-dire parce qu'il y a plus de morts d'un côté que de l'autre. Aussi Frédéric II, qui s'y entendait un peu, disait : « Vaincre, c'est avancer. » Mais quel est celui qui avance ? C'est celui dont la conscience et la contenance font reculer l'autre. Rappelez-vous ce jeune militaire qui vous peignait un jour, dans une de ses lettres, « ce moment solennel où, sans savoir pourquoi, une armée se sent portée en avant, « comme si elle glissait sur un plan incliné ». Je me souviens que vous fûtes frappé de cette phrase qui exprime en effet à merveille le moment décisif. Mais ce moment échappe tout à fait à la réflexion ; et prenez garde surtout qu'il ne s'agit nullement du nombre dans cette affaire. Le soldat qui glisse en avant a-t-il compté les morts ? L'opinion est si puissante à la guerre, qu'il dépend d'elle de changer la nature d'un même événement et de lui donner deux noms différents sans autre raison que son bon plaisir. Un général se jette entre deux corps ennemis et il écrit à sa cour : « Je l'ai coupé, il est perdu. »

Celui-ci écrit à la sienne : « Il s'est mis entre deux feux, il est perdu. » Lequel des deux s'est trompé ? Celui qui se laissera saisir par la froide déesse...

« En supposant toutes les circonstances, et celles du nombre surtout, égales de part et d'autre, au moins d'une manière approximative, montrez-moi entre les deux positions une différence qui ne soit purement morale ! Le terme de « tourner » est aussi une de ces expressions que l'opinion tourne à la guerre comme elle l'entend...

« C'est l'imagination qui perd les batailles. Ce n'est même pas toujours à beaucoup près le jour où elles se donnent qu'on sait si elles sont perdues ou gagnées ; c'est le lendemain, c'est souvent deux ou trois jours après...

« Mais, de grâce, à quelle époque a-t-on vu la puissance morale jouer à la guerre un rôle plus étonnant que de nos jours ? n'est-ce pas une véritable magie que tout ce que nous avons vu depuis vingt ans ? » (*Soirées de Saint-Pétersbourg.*)

Guibert, brièvement, dit : « Toute bataille est une bataille morale. »

---

## IV — La peur, les foules et les races

### *Surprises et paniques*

C'est par toutes les avenues que la Peur pénètre dans nos âmes, mais elle y pénètre par un double processus. Tantôt elle s'y glisse insidieusement et, procédant par lentes approches, elle ne se dévoile que lorsque, par d'insensibles progrès, elle est parvenue au degré suprême de la terreur; tantôt elle fond sur nos cœurs avec la rapidité de l'aigle, les saisit dans les serres de l'épouvante et les broie.

Dans le premier cas, l'âme avertie peut faire appel aux forces de courage et déjouer les embûches que lui tend la peur. Dans le second cas, désarmée avant d'avoir vu le danger, elle est incapable de se ressaisir et sa défaite est certaine et immédiate, à moins de la sauvegarde d'une vertu constante et profonde.

L'effet qu'exerce la surprise sur l'esprit humain ne pouvait manquer de frapper les écrivains militaires.

Machiavel dit : « Il faut aussi qu'un bon capitaine tâche de faire survenir quelque chose d'extraordinaire pendant le combat, qui puisse animer ses gens et mettre les ennemis en désordre; car quelque spectacle inopiné dans la mêlée est un des moyens les plus assurés pour faire pencher la victoire du côté de celui qui le met en usage...

« Un sage capitaine doit donc s'étudier à deux choses. L'une, de tâcher de jeter l'épouvante chez les ennemis par quelque ruse de cette nature; et l'autre, de faire en sorte que ses gens n'en soient pas troublés, si les ennemis en mettent quelqu'une en usage. »

Parlant de César, le prince de Ligne écrit : « N'importe, cent hommes qui chargent ou sur les derrières, ou sur un flanc, en battent mille. Car, avant de se retourner, avant de juger la force, le désordre et le découragement ont déjà passé dans tous les rangs...

« César a fait souvent semblant d'avoir peur. C'est encore ce moyen qu'il a employé pour se faire attaquer en désordre (1). Mais il faut être bien sûr des soldats pour le risquer; il faut être bien hardi pour oser ne pas l'être. L'audace à la guerre fait les deux tiers de la besogne. La timidité fait les deux tiers de la défaite. On la donne

---

(1) Hannibal, avant César, avait feint d'avoir peur à Cannes; et Napoléon le feignit aussi à Austerlitz. Et tous visaient plus la surprise morale que le désordre matériel.

en recevant la bataille; on l'augmente en paraissant la craindre : l'air de déroute est toujours un mauvais air. Mais César connaissait ceux qu'il menait au combat et ceux qu'il combattait. »

La tactique employée par les Turcs fit, sur l'esprit du prince de Ligne, une très forte impression; et dans sa correspondance il la caractérise en deux mots qui font image : « étonner et surprendre » et « tonner et étonner ».

Le maréchal de Saxe, dans ses *Rêveries*, observe : « La tête tourne toujours aux hommes lorsqu'il leur arrive des choses auxquelles ils ne s'attendent point. Cette règle est générale, elle décide de toutes les batailles et de toutes les affaires. C'est ce que j'appelle le cœur humain..... »

« Un rien change tout à la guerre et les faibles mortels se mènent par l'opinion. »

Ardant du Picq dit : « En étudiant les combats antiques, on voit que c'est presque toujours une attaque de flanc ou de queue, un effet de surprise quelconque, qui gagne les batailles contre les Romains; c'est ainsi que se trouvait parfois déconcertée leur tactique excellente. » Ardant du Picq n'est pas loin de voir dans la surprise une sorte de manœuvre déloyale; en tout cas, il ne la considère que comme un simple accident et non comme le but premier et idéal que doit toujours se proposer la manœuvre.

En même temps que le redoutable effet de surprise, les écrivains militaires qui, dans la guerre, voient autre chose que le jeu de savants calculs ou la mise en œuvre de moyens purement matériels, ont tous noté ce point culminant du combat d'où l'âme des combattants tombe aux abandons définitifs de l'égoïsme, ou s'élance vers les cimes augustes du sacrifice; la minute suprême et tragique où l'exaltation s'empare d'une armée pour la jeter à la victoire, ou bien le découragement pour la jeter à la défaite (1).

Et les hommes de guerre s'efforcèrent toujours de faire pencher en leur faveur le plateau hésitant de la balance, les uns en brisant la fermeté de l'ennemi par l'accumulation méthodique et systématique des ruines et des cadavres; les autres, les grands capitaines, en provoquant par un événement soudain et inattendu la surprise productrice des paniques.

---

(1) Napoléon I<sup>er</sup> dit : « Le sort d'une bataille est le résultat d'un instant, d'une pensée...; le moment décisif se présente, une étincelle morale prononce, et la plus petite réserve accomplit. »

Ailleurs : « Il est un moment dans les combats où la plus petite manœuvre décide et donne la supériorité; c'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase. »

Il semble qu'il en soit pour le moral comme pour le physique, et qu'un grand effort de courage mette l'homme hors de souffle et le rende incapable du moindre effort nouveau. Ainsi fuient devant la simple apparence du danger les vainqueurs de Friedlingen et de Solférino.

« Les paniques ne sont pas rares après une bataille victorieuse. L'énervement des troupes, la détente physiologique qui se produit après la tension violente de la lutte, surtout quand celle-ci a été rapide et brutale, le désordre inévitable qui suit les assauts brusqués, enfin la fatigue physique elle-même, conséquence d'un effort considérable, expliquent suffisamment comment la dépression morale la plus lamentable succède fréquemment aux actes les plus admirables de courage, d'énergie et d'entrain. » (Lieutenant-colonel ROUSSET.)

Cet épuisement nerveux, le général de Négrier assure qu'avec les armes nouvelles, il sera encore plus considérable que par le passé. Il attribue le fait surtout à l'invisibilité de l'ennemi, qui agit sur les nerfs des combattants à la façon de la nuit. Il dit : « La durée de la lutte dans ces conditions nouvelles amène chez les troupes un épuisement physique considérable, déterminé par la tension nerveuse. Ainsi s'explique l'impuissance de certaines le lendemain des échecs, et même après des succès. A plus forte raison n'ont-elles pas pu poursuivre en fin du combat.

« Cela, dira-t-on, a existé de tout temps. Sans doute, mais l'épuisement nerveux s'est accru dans des proportions insoupçonnées en raison de l'invisibilité de l'adversaire. Celle-ci agit directement sur le moral de l'homme, sur les sources mêmes de son énergie et de son courage. C'est la principale raison de son importance capitale. Le combattant qui n'a pas son ennemi devant les yeux est tenté de le voir partout. De cette impression à l'incertitude il n'y a qu'un pas. Les troupes n'ont pas été immobilisées des journées entières à Maggersfontein, Colenso, Paardeberg, souvent à plus de 800 mètres de l'ennemi, par l'effet matériel de leurs pertes, mais par la dépression morale produite au seuil de la zone efficace de la mousqueterie. »

Et tout cela, en fin de compte, signifie que l'on n'est jamais vainqueur et jamais vaincu; c'est-à-dire que le vainqueur ne doit pas se reposer sur les lauriers de la victoire tant qu'il reste un ennemi à abattre et que le vaincu ne doit pas désespérer et abandonner la lutte, tant qu'il lui reste un souffle de vie.

La nuit favorise la surprise et est fertile en paniques. Elle cache les raisons d'espérer pour ne montrer que les causes d'épouvantement qu'elle grossit et multiplie. Dans l'obscurité, l'homme n'est vu ni de ses camarades, ni de ses chefs; il échappe à leurs regards de reproche comme d'encouragement; il se sent isolé et libre de ses actes. La nuit jette sur les défaillances un voile complaisant et les délivre de toute contrainte.

Et ce sont trois inséparables compagnes, que la nuit, la foule et la panique.

Mais dans la nuit, les cœurs audacieux trouvent une alliée sûre, une protectrice dévouée. Elle multiplie les cris de menace comme les cris d'effroi; elle transforme les poignées d'hommes en armées. Et si la froide déesse dans les ténèbres est souveraine maîtresse et agit dans toute son implacabilité, implacable aux lâches seuls, elle fait des hommes de cœur ses justiciers.

Esclave de son imagination et de ses nerfs, la foule est la proie favorite de la surprise.

La foule prend pour des réalités les mirages nés de ses désirs aussi bien que les fantômes nés de sa peur. L'image qui pénètre dans son esprit l'occupe tout entier, et donne naissance à un sentiment toujours violent, toujours tyrannique, qui exclut toute mesure et toute prévoyance. Sans contrôle sur ses idées, sans empire sur ses passions, la foule obéit à tous les vents qui passent sur elle, et va d'un bond aux extrêmes.

Elle a confiance, sa confiance est aveugle; elle a peur, sa peur est absolue. Et comme tous ses sentiments ont ce caractère d'être absolu, aveugles et extrêmes, toujours la peur la surprend et la jette immédiatement à la terreur.

Il est remarquable que la peur et la foule exercent sur l'individu une action identique, et qu'elles agissent l'une et l'autre par un processus qui ressemble fort à celui des maladies de la mémoire. Celles-ci détruisent, en commençant par les plus récentes, les couches successives des souvenirs gravés dans le cerveau. Ainsi font des sentiments gravés dans le cœur humain, la foule et la peur. Toutes deux détruisent dans l'individu ce qui est acquis pour ne laisser subsister que ce qui est hérité, ramenant à la surface les instincts primitifs cachés au fond de l'être, et dont le plus puissant est l'instinct de la conservation.

La peur et la foule exaspèrent l'une et l'autre l'instinct de la conservation.

La peur et la foule ont ainsi une action concordante, donc renforçante. La peur crée la foule, c'est-à-dire jette la collectivité à l'instinct; et de la foule, la peur jaillit comme d'une source naturelle.

Ainsi s'explique la notation de G. Tarde : « La foule est lâche. » Elle est aussi féroce.

Contrarié, l'instinct de la conservation produit la haine, et la haine la férocité. Mais cette férocité ne s'exerce pas contre l'ennemi qui est redouté; elle se retourne contre l'homme de cœur, camarade ou chef, qui veut à la voix des abandons opposer la voix du devoir, qui veut empêcher l'acte vil; et la foule égorge les Dillon.

Dans les phénomènes de la peur collective, l'imitation, la suggestion et la contagion jouent leur rôle habituel d'excitation, de propagation et de renforcement; et comme les gestes de la peur sont les plus expressifs, la peur est le sentiment qui a le plus de prise sur l'âme des foules.

Cette emprise de la terreur sur la foule avait frappé les anciens, au point qu'ils la crurent fatale et l'attribuèrent à un dieu : ils l'appelèrent *Panique*.

Dans l'air calme, un cri retentit, l'avalanche se détache des flancs de la montagne, se grossissant des débris qu'elle entraîne, et elle roule jusqu'au fond de la vallée qu'elle couvre de ruines.

Ainsi retentit, dans l'attente silencieuse de la foule, le cri de terreur; et la foule est balayée par le vent des paniques.

La panique naît sans cause, parfois sans apparence de cause. Elle naît de la foule même par une sorte de génération spontanée. Aussi elle éclôt fatalement, elle est pour ainsi dire de règle dans toute armée de levée récente, et quelle que soit la passion qui anime les cœurs. Seulement, si elle est vive, la passion relève vite les courages et l'aguerrissement est rapide. En l'absence de passion, au contraire, les cœurs s'abandonnent de plus en plus; et il n'y a aucune chance de relèvement.

La passion et la peur se disputent les cœurs des volontaires de la République et s'en emparent tour à tour. L'enthousiasme les jette en avant, la peur les rejette en arrière. Dix fois, d'eux-mêmes, ils reviennent à la charge; et finalement, après maints élans et maints reculs, la passion l'emporte et force la victoire.

L'empire de la peur s'étend jusqu'aux races, et là encore elle apparaît sous la forme ou violente ou larvée. La panique de l'an 1000 est l'exemple le plus frappant de la première forme. Sous la seconde, la

peur est le prélude de l'agonie même des races; et ses symptômes sont les symptômes de la fin prochaine.

Les rhéteurs apparaissent, ils prêchent les doctrines de sommeil et de désertion; ils préparent ouvertement ou sournoisement les esprits aux abandons et aux paniques. Les volontés individuelles deviennent faibles, les caractères veules. On fuit les initiatives et les responsabilités, on fuit l'effort; et cette crainte de l'effort va jusqu'à la haine de qui veut et de qui s'efforce. Plus d'enthousiasmes, plus de saintes colères : on ne ressent même plus les crimes contre la race; et, par une pente savonnée, la nation doucement glisse à l'abîme.

Cette maladie des races s'appelle, suivant sa période, pacifisme, internationalisme, antipatriotisme.

La peur enfin se glisse dans les spéculations sur la guerre pour les orienter presque invinciblement vers le sage, le logique, le raisonnable. C'est elle qui prêche l'*économie des forces*, elle qui enseigne que la victoire peut s'obtenir par la manœuvre pure, c'est-à-dire sans risque et sans danger, elle encore qui affirme que toute attaque de front est vouée à l'insuccès, et qu'une troupe tournée est une troupe perdue. Et par les doctrines créant des convictions, la peur, dès le temps de paix, prépare les surprises et les paniques du temps de guerre. « La science dresse des autels à la peur. »

Combien redoutable et mystérieuse la puissance qu'exerce la peur sur les pauvres humains, et combien doivent être profondes les racines du bien, soit dans le cœur des individus, soit dans l'âme des races, pour résister aux assauts furieux des instincts exaspérés par la peur !

L'édifice des vertus qui distinguent une nation est l'œuvre des générations successives. Il repose sur un fond d'égoïsme et de lâcheté, qui est la nature humaine même. Mais les générations tour à tour ont jeté sur les fondements primitifs leurs actions et leurs pensées et ont surélevé l'édifice de quelques degrés. Le temps a cimenté !

Et cela est fait pour consoler et pour désoler.

Pour consoler : nous pouvons espérer que l'ouragan qui menace jettera bas la superstructure légère des pensées et des sentiments actuels, pour faire apparaître les sentiments forts, les pensées droites, les vertus mâles de nos ancêtres;

Pour désoler : car, quelles âmes forge aux générations futures la génération présente !

---

## V — Résumé des effets de la peur

Ainsi, *physiquement*, la peur trouble profondément toutes les fonctions de la vie organique. Elle détraque la machine humaine, qui, ou bien bat ardemment et s'épuise en mouvements désordonnés, ou bien s'arrête brusquement et cesse de fonctionner. L'homme inerte n'est plus que la proie.

*Intellectuellement*, la représentation intense du danger couru envahit le cerveau entier, et, en chassant toute autre idée, ne laisse subsister en lui que l'idée fixe d'échapper à ce danger. Elle oriente d'abord vers la défense; puis, le danger grandissant, vers la fuite.

*Volontairement*, elle tue la volonté après avoir troublé les réflexes.

*Moralement*, elle éteint la conscience, détruit tout sentiment élevé, et rejette l'homme civilisé à la bestialité des instincts primitifs.

Du corps de l'homme la peur fait une loque, et de son âme, une épave qui flotte à la dérive.

Elle transforme la foule en une chose sans nom, qu'elle secoue, chasse et balaie en tous sens, ainsi que le vent d'automne fait des feuilles sèches.

Elle désorganise, désagrège les armées, détruit ce qui unissait, brise ce qui fortifiait, et, abolissant toute vertu de dévouement, enlève toute chance de salut. Le « *sauve qui peut !* », c'est-à-dire « *le chacun pour sa peau* », fait un troupeau de l'armée.

Elle incline la race à l'indifférence et aux abandous; elle la prépare au suicide. Elle en fait un cadavre qui s'effondrera à la première chiquenaude, d'où qu'elle vienne.

Elle exerce sa trahison même en dehors de la guerre, dans les conseils de la paix, en faussant et en viciant les doctrines sur le combat, en les orientant vers le sage, le prudent, le raisonnable.

Les croyants affirment que Dieu créa l'homme du limon de la terre; et les transformistes le font naître de grumeaux albuminoïdes, et lui font franchir lentement et péniblement les degrés successifs qui séparent l'humanité de l'être cellulaire.

Les deux doctrines expliquent pourquoi des liens si forts attachent l'homme à la terre; pourquoi, dans la tourmente, l'âme humaine se trouble si profondément et devient si vile. Elles expliquent les faiblesses et les chutes de l'homme « *né de la boue* ».

« D'innombrables forces morales étreignent l'homme et pèsent lourdement sur lui; il traîne, derrière lui, des millions d'instincts successifs qui furent siens et grâce auxquels les ancêtres de ses ancêtres les plus lointains ont lutté et vaincu.

« Les racines de la vie consciente émergent d'une base d'inconscience dont les origines sont incommensurablement profondes et effroyablement immondes. » (William ROMAINE-PATERSON.)

Et la peur fait remonter à la surface l'immonde !

La peur est l'ennemie vile, dégradante, ignoble. Et la peur est partout en nous; elle a ses racines au plus profond de notre être. Elle nous possède tout entier, âme, corps et cerveau.

Voyez cet oiseau : un coup d'aile et il échapperait au serpent dont le regard est sur lui. Mais la peur est en lui, et la peur le jette dans la gueule hideuse.

La peur est l'ennemie; elle nous possède tout entier : âme, corps et cerveau. Contre elle, il faut armer notre corps, notre âme et notre cerveau. Contre elle, il faut raidir tout notre être.

---

## CHAPITRE II

### CONTRE LA PEUR

---

#### I — Les instincts combattifs

Et d'abord, la nature aide. A côté des instincts d'abandon et de lâcheté, elle a mis au cœur de l'homme les instincts de courage et de combat.

Le vouloir-vivre de l'individu se manifeste par la crainte et par la faim; le vouloir-vivre de l'espèce par l'amour.

La crainte fait lâche; elle a donné naissance aux instincts de défense et de fuite.

La faim, la première, a imposé l'action à l'homme; elle l'a fait violent, cruel, sanguinaire; elle a donné naissance aux instincts d'attaque. Avoir faim, ce fut une force, et c'en est encore une. Assouvir sa faim, assouvir sa rage, assouvir sa haine, expriment des besoins ou des sentiments du même ordre.

On dit aussi assouvir son amour. L'amour sexuel apparut d'abord impérieux et brutal comme la faim, et la femme fut la proie. L'amour est à double face : non satisfait, il rend audacieux et combattif, il porte à l'attaque — l'amoureux transi n'est qu'un fruit artificiel de la civilisation. — Assouvi et partagé, il porte aux instincts de défense et de protection. Ardent et profond, il se transforme en jalousie, il crée la haine, il devient essentiellement offensif.

La haine est le complément forcé de l'amour; et l'amour de la patrie n'échappe pas à la règle. Il ne peut y avoir place dans le cœur humain, à la fois, pour la patrie et pour l'humanité. Il faut choisir entre celle-ci ou celle-là; car il y a encore antagonisme entre les deux.

« La condition naturelle de l'humanité est une haine mutuelle. » (PASCAL.) Les peuples ardemment patriotes ont toujours cultivé la haine : les cités antiques, l'Allemand, le Japonais.

De la crainte aussi naît la haine, et de la haine l'esprit de vengeance. Celui-ci, tant qu'il se sent impuissant, se couvre des appa-

rences de la soumission, mais à la moindre lueur d'espoir il éclate en révoltes furieuses.

Pour dominer la peur, il faut que physiquement l'homme ait faim, moralement qu'il hâisse. Je parle de l'homme primitif. Mais, même pour l'homme civilisé, la plupart des appétits et des passions qui lui font dompter la peur peuvent se ramener aux types premiers de la faim et de la haine.

Il n'est pas de passion humaine simple. Toutes, à côté de germes de lâcheté, contiennent des germes d'énergie. La lâcheté absolue n'existe pas, pas plus que le courage absolu.

L'instinct, sous l'action des agents qui favorisent ou contrarient sa satisfaction, évolue en passion ; la passion peut atteindre un degré de violence tel, qu'elle étouffe jusqu'à l'instinct qui l'a engendrée.

Mieux : la nature a mis dans le danger lui-même un attrait puissant, que Rudyard Kipling a excellemment dépeint dans les lignes suivantes :

« Dans la bonne saison, quand l'eau était abondante, ceux qui descendaient à la Wagunga pour boire, ou ailleurs, dans le même dessein, le faisaient au péril de leur vie, et ce risque entraînait pour une grande part dans l'attrait des démarches nocturnes. Se mouvoir jusqu'en bas si habilement que pas une feuille ne bougeait, avancer dans l'eau jusqu'aux genoux, sur les hauts-fonds où le grondement rapide couvrait et emportait tous les bruits, boire en regardant pardessus son épaule, chaque muscle prêt au premier bond désespéré de terreur ; se rouler sur la berge sablonneuse et revenir, le museau mouillé et le ventre gonflé, à la harde qui vous admire, tout cela pour les jeunes daims aux cornes luisantes était un délice, justement, parce qu'à chaque instant, ils le savaient, Baghera, la panthère noire, ou Sheere-Khan, le tigre, pouvait sauter sur eux et les jeter bas. »

Mais d'où cet amour du risque ?

M. Guyau, qui, dans sa *Morale sans sanction ni obligation*, en a fait l'unique mobile du dévouement, explique ainsi son origine :

« Le danger au milieu duquel vivaient les hommes primitifs avait pour eux un attrait qui s'est transmis aux descendants ; s'exposer au danger est quelque chose de normal, chez un individu normalement constitué. Le danger était pour ainsi dire le jeu des hommes primitifs. Il l'est encore des animaux, comme le jeu est aujourd'hui pour beaucoup de gens un simulacre du danger. L'attrait invincible

de la mer est fait en grande partie du danger constant qu'elle présente. »

Mais cet attrait du jeu est l'attrait de surmonter et de vaincre. L'amour de la victoire fut et reste une condition absolue d'existence pour toutes les espèces vivantes. C'est la victoire que recherche le pacifique joueur d'échecs, comme la recherchait, dans les combats du corps, le lutteur antique; et il obéit, comme obéissait celui-ci, à l'instinct conquérant des ancêtres.

Alfred Fouillée assigne à l'attrait du danger des mobiles encore plus élevés :

« L'homme a besoin de se sentir grand, d'avoir par instants conscience de la sublimité de sa volonté. » Cette conscience, il l'acquiert dans la lutte. Le dévouement rentre ainsi dans les lois générales de la vie. Le péril affronté pour soi ou pour autrui, « c'est la vie portée jusqu'au sublime... »

« Le devoir à l'état aigu fait partie des événements tragiques qui fondent sur la vie. Celui qui sent venir la mort dans ces conditions se sent lié à elle. Tels sont les captifs du devoir : le soldat, le médecin. »

M. Guyau entrevoit même, avec Herbert Spencer, l'âge d'or où, par le seul jeu de l'évolution, l'homme parviendra au mépris de la mort, au dévouement instinctif et absolu.

Le penseur militaire se rencontre ici avec le romancier et le philosophe.

Clausewitz regarde la guerre comme un véritable jeu : parce que la complication des événements la transforme en un calcul de probabilités, et que le hasard y joue un bien grand rôle; parce que le danger est le milieu dans lequel elle se poursuit, et que l'activité guerrière fait, par conséquent, d'abord appel au *courage*, dont les manifestations premières sont : « la hardiesse, l'audace, la ténacité même du caractère, l'amour des aventures et la confiance dans le destin, qui entraînent l'âme à la recherche de l'inconnu qui constitue leur milieu de prédilection. »

Et c'est par l'appât de l'inconnu, de l'inattendu, que la guerre attire surtout l'esprit de l'homme.

« Bien que la raison porte toujours à voir clair et à comprendre, l'inconnu exerce souvent un irrésistible attrait. Au lieu de suivre le jugement dans l'étroit sentier de la recherche philosophique et des conséquences logiques pour en arriver, à peine conscient de lui-même, à des régions où il se sent étranger et où tous les objets connus semblent l'abandonner, l'esprit préfère se laisser entraîner

par la force de l'imagination et gagner à sa suite le domaine du hasard et de la fortune. L'homme se soustrait ainsi aux lois restreintes de la nécessité, l'avenir l'exalte par ses brillantes promesses, et, désormais, les coups d'audace et le danger constituent l'élément dans lequel il se précipite, comme un hardi plongeur dans les eaux d'un torrent débordé. »

C'est à peu près la théorie nietzschéenne : l'homme ne se dévoue pas par amour, mais « parce que tout grand danger provoque notre curiosité, pour ce qui concerne la mesure de notre force, de notre courage ».

Cet amour du risque et du danger se manifeste même dans nos jours aveulis par le goût de la foule pour les spectacles dangereux ou sanglants, par l'attrait qu'exercent sur la jeunesse les sports et les jeux violents, par l'ivresse de la vitesse qui s'empare des automobilistes les plus prudents et les plus froids, et l'ivresse de l'espace qui jette l'homme à la conquête des airs.

De la lutte même naît une surexcitation qui échauffe les courages et étouffe jusqu'à un certain point l'instinct de la conservation.

« L'exaltation, phénomène physique produit par la foule, le tumulte, le mouvement, réagit fortement sur le moral. Le regard, le contact des corps, la voix humaine, exercent une sorte de fascination. Le bruit des armes, la vue du sang, le parfum du carnage, la lutte enfin amènent dans tout l'être un tel ébranlement, une telle surexcitation, que beaucoup vont comme la vague, soulevée par les roulements d'une autre vague. » (Général AMBERT.)

Le général Paulin a noté dans ses Mémoires ce phénomène d'ordre purement physique, et aussi le légionnaire John Patrick. J'emprunte à ce dernier la citation suivante :

« Les légionnaires d'un côté, les lignards de l'autre, attaquent une hauteur occupée par les Chinois. On donne l'assaut, les assaillants culbutent les Chinois, et se rencontrent nez à nez « l'acier sanglant et le blasphème à la bouche. » Non pas que nous nous maudissions les uns les autres : c'était simplement l'excitation du moment. Pendant qu'on manie la baïonnette avec entrain, on jure, et même un peu après : c'est un effet de réflexe du genre d'occupation sur l'organe de la parole. » (*Journal d'un Légionnaire.*)

L'action excitatrice du rouge a été souvent relevée. Un lambeau d'étoffe rouge met un taureau en fureur ; et la vue et l'odeur du sang enivrent l'homme. Voir rouge est une expression couramment employée et fort juste. On tremble de porter le premier coup ; mais

dès que le sang a coulé, une frénésie meurtrière s'empare de la foule aussi bien que de l'individu, et, « réveillées par le sang, grondent et éclatent toutes les férociétés ancestrales ».

L'attrait du danger, l'excitation de la lutte existent surtout pour qui se sent de taille à vaincre, c'est-à-dire pour qui est en pleine possession de sa vigueur. L'homme jeune, sain et fort, sait bien qu'il doit mourir. Mais parce que la sensation de la vie organique est très vive en lui, il ne se préoccupe pas de la mort. Cette image est en contradiction avec son état de sensibilité organique; elle effleure sa conscience sans la pénétrer. Il y a en lui une exubérance de forces qu'il faut qu'il dépense, et protéger, lutter, s'exposer, tout cela n'est qu'une forme de l'expansion de sa vie ardente. S'il est frappé, surpris par la mort, l'homme jeune meurt avec le regret de ses espérances, l'esprit tourné vers l'avenir; au contraire, le vieillard, dans l'attente continue du coup fatal, toujours tremblant, meurt l'esprit tourné vers le passé avec le regret de ses souvenirs. Et vraiment, à considérer ce qu'est ce passé, et ce que sont ces souvenirs, il faut bien avouer que la crainte de la mort est enfantillage... ou sénilité (1).

---

(1) De Ségur a noté cet enthousiasme de la jeunesse. A Malo-Jarolavetz arrivent des renforts à la division Delzons écrasée : « C'était des Italiens, des recrues; c'était la première fois qu'ils combattaient. Ils montèrent en poussant des cris d'enthousiasme, ignorant le danger ou le méprisant, par cette singulière disposition qui rend la vie moins chère dans sa fleur qu'à son déclin, soit que, jeune, on craigne moins la mort par instinct de son éloignement, ou qu'à cet âge, riche de jours et prodigue de tout, on prodigue sa vie comme les riches leur fortune. »

De Goltz prétend aussi que les jeunes soldats sont les meilleurs; et nous avons vu Montluc à Carignan, suivi dans son attaque de nuit non par les vieux routiers, mais par les jeunes gens « n'ayant poil au menton ».

Que la jeunesse soit insouciant de la mort et que la vieillesse s'en préoccupe, ce phénomène, à première vue, peut étonner. Ainsi la crainte serait d'autant plus forte que l'on a moins à perdre; que l'on a moins de raisons de craindre. Cela vient de ce que la jeunesse peut surmonter et la vieillesse seulement éviter. Alors la vie ardente fait face; la vie chancelante élude ou tourne le dos.

« La vieillesse est prudente, parce que la prudence est le seul moyen de conserver le flambeau chancelant de vie qui lui reste.

« La jeunesse est courageuse, parce que par la force elle peut conquérir et assurer sa vie. » (William ROMAINE-PATERSON, *op. cit.*)

Mais l'apparente anomalie vient surtout du mépris de la nature pour la vie faible : la peur livre; et la nature a mis la peur au cœur du vieillard, pour que s'éteigne au premier souffle la lueur vacillante de sa vie inutile.

On a aussi fait la double remarque :

« Plus l'homme est heureux, plus il lui est facile de mourir. »

« La peur entre toujours dans la maison des hommes avec la fortune. »

C'est que le bonheur est lié à la santé corporelle et à la vigueur physique; c'est-à-dire n'appartient qu'à la jeunesse ou à la force de l'âge; et que la fortune arrive tard, lorsque les années ont glacé le cœur et effarouché le bonheur.

Et ces notations sont strictement applicables aux peuples et aux races. Eux et elles aussi vieillissent et leur décrépitude se décèle par les doctrines de faiblesse et d'abandon.

Il y a mieux : la belle, la « surhumaine » vertu de sacrifice est dans l'ordre même de la nature, et le dévouement absolu se retrouve jusque chez les animaux.

M. Houssey raconte le fait suivant : « Il assaille une bande de canards à coups de pierre. Les canards de s'enfuir et de se disperser. Mais l'un d'entre eux est atteint à la tête et étourdi; il flotte sur le dos, les pattes en l'air. Les canards alors accourent, et sans plus se soucier des coups de pierre, remettent la victime d'aplomb et l'entraînent. »

L'assistance mutuelle, le dévouement social est poussé au plus haut degré chez les abeilles et les fourmis, et quand il s'agit de défendre la république, les unes et les autres atteignent les limites extrêmes de l'héroïsme.

On peut citer des traits de dévouement dénotant une intelligence avancée, une bonté extrême. Et M. Fouillée remarque : « La morale des pseudo-darwinistes et des nietzschéens n'est pas même vraie des bêtes, et on voudrait en faire la règle des hommes ! »

Le danger attire, la lutte surexcite; mais la mort elle-même, dans certaines circonstances et sous l'influence de certains sentiments, perd son caractère effrayant et devient attrayante.

Aux yeux de beaucoup, la mort violente et rapide, dans le feu de l'action, presque sans souffrance, apparaît moins cruelle que la mort naturelle, que la destruction progressive de nos forces et de nos facultés, que le lent envahissement, à notre su, de l'être par le néant.

Deux amants que la vie menace de séparer se jettent avec plaisir dans les bras de la mort qui les réunit. Elle devient triomphe, lorsque mourir volontairement et les armes à la main est honoré, comme il l'était chez les peuples barbares et les peuples de l'antiquité. Elle devient surtout triomphe, lorsque l'on meurt pour un idéal : idéal de justice, de liberté ou d'amour.

Ainsi, la nature même nous offre des armes contre l'emprise ignominieuse que, par la peur, elle exerce sur nos âmes. Mais, au lieu de s'attacher à combattre et à étouffer, comme il semble qu'on prenne plaisir à le faire aujourd'hui, les instincts combatifs, il faut s'attacher à les développer et à les diriger.

Comment ?

---

## II — L'action contre la peur

### *Physiquement*

La science se vante d'avoir vaincu la douleur. Est-elle capable de vaincre la peur, qu'elle affirme être une maladie, et dont les symptômes sont de fait des symptômes maladifs?

Il semble que la peur puisse être attaquée : 1<sup>o</sup> dans son origine, par la suppression dans le cerveau de l'image même du danger; 2<sup>o</sup> dans ses conséquences, par la suppression de certains de ses symptômes; ou par l'anesthésie de certains organes.

1. — Tolstoï prétend que les Français, au siège de Sébastopol, s'enivraient avant de se lancer à l'assaut des ouvrages russes; et le commandant Séménoff et le capitaine Solovief accusent les Japonais des mêmes pratiques.

Le procédé est d'une application plutôt difficile. D'ailleurs, les batailles d'aujourd'hui ne se combattent pas en quelques minutes, et l'excitation due à l'alcool est de peu de durée; en outre, elle est suivie d'abattement et de prostration, et le remède serait pire que le mal.

L'entraînement suggestif a été médicalement employé contre certaines phobies. Le D<sup>r</sup> N... raconte qu'un malade, à la suite d'une névrose, fut atteint de paralysie psychique. La faiblesse avait disparu en tant que symptôme organique; elle persistait comme image psychique, et il fallait détruire cette image. Le médecin y parvint, en employant d'abord la persuasion passive; puis la suggestion active, en faisant marcher, et il explique :

« J'oblige le cerveau à faire l'acte dynamogénique nécessaire pour combattre la peur ou les autres sensations inhibitrices. »

Un autre médecin assure également avoir rendu brave une fille poltronne.

Mais ces phénomènes appartiennent au domaine illimité de la suggestion qui embrasse et la puissance fascinatrice du chef et la toute-puissance de l'idée.

2. — Au combat, un soldat, un chef surtout, peut être préoccupé plus par la crainte d'avoir peur que par la crainte même du danger.

L'officier d'état-major qui se fit sauter la cervelle le 18 août ne craignait pas la mort. Mais, impuissant contre ses nerfs, il ne trouva

contre la peur de refuge que dans la mort. Et quel soulagement ce serait pour un homme de cœur si, par des moyens médicaux, il pouvait imposer silence à la bête immonde qui en lui rue et se cabre, envisager froidement son devoir et accomplir de fait un sacrifice que son cœur a depuis longtemps consenti.

En 1870, les Allemands, pour éviter à leurs soldats un spectacle qui les impressionnait défavorablement, faisaient relever leurs blessés par des non-combattants et enterrer leurs morts par des corvées d'habitants. La sage précaution était d'ailleurs inconnue aux Français.

Les journaux racontent qu'à Tsoushima le commandant d'un navire russe, pour ne pas démoraliser l'équipage, jeta ses grands blessés par-dessus bord; et ce fut de la flotte russe le seul bâtiment qui fit son devoir jusqu'au bout. Le geste est héroïque, héroïque jusqu'à la férocité; je ne puis m'empêcher d'admirer et d'approuver : au combat rien ne compte que la victoire.

Mais, sans recourir à un moyen aussi radical, ne pourrait-on pas anesthésier au moins les grands blessés? Ce serait œuvre d'humanité, et œuvre de prudence; car par là serait supprimée une cause puissante de démoralisation (1).

### *Le rang*

Il est remarquable que, dans l'ordre de bataille des anciens ou des modernes sur deux ou trois lignes, la déroute commençait fréquemment par la ligne la plus éloignée de l'ennemi.

Le maréchal de Saxe, dans ses *Rêveries*, donne du phénomène l'explication suivante :

« Je suis persuadé que toute troupe qui n'est point soutenue est une troupe battue...

« Tout homme qui ne voit rien derrière lui pour le soutenir est à demi battu; et c'est ce qui fait que souvent la seconde ligne lâche pied pendant que la première combat. La raison en est dans le cœur humain. »

Fouillant plus profondément, Ardant du Picq pénètre cette raison.

L'homme n'est capable que d'une quantité donnée de terreur.

---

(1) Quelques jours après avoir écrit ces lignes, je lisais un article dans lequel un médecin faisait la même proposition, mais dans un but différent : l'anesthésie, d'après lui, a pour effet de supprimer ou d'atténuer l'inflammation de la blessure et, par suite, de hâter et d'assurer la guérison.

Placé en arrière et attendant que le combat arrive jusqu'à lui, il subit l'assaut d'émotions constamment grandissantes. Le tumulte du combat, les cris des blessés et des mourants, les progrès de l'ennemi, tout cela l'impressionne, l'énerve, l'angoisse. Il parvient à un degré d'émotion tel qu'il ne lui est plus possible de tenir en place. Il chercherait bien dans la lutte un dérivatif à sa terreur, il se porterait bien en avant, mais la densité de la première ligne le lui interdit ; et il lâche pied.

De nos jours, le champ de bataille a gagné en étendue, aussi bien dans le sens du front que dans le sens de la profondeur. Aussi, l'émotion, lorsque les troupes sont bonnes, a pour effet de jeter prématurément les réserves sur la ligne de combat, et lorsqu'elles sont médiocres, de les jeter à la fuite.

Donc : 1° l'homme n'est capable que d'une quantité déterminée de terreur ; 2° l'homme veut être appuyé. C'est une double donnée à laquelle les armées se sont efforcées de satisfaire par l'ordonnement des troupes et leur emploi sur le champ de bataille.

Les Romains, d'après Ardant du Picq, résolurent le problème difficile, et le résolurent de manière parfaite.

D'abord, par une éducation rude, par des institutions fortes, ils portèrent au maximum la capacité de terreur, autrement dit la résistance à la terreur, du soldat romain. Ensuite, par l'agencement du rang et des lignes et par le mécanisme du combat, ils obtinrent que jamais cette force de résistance ne fût dépassée. La durée du combat n'excédait jamais la durée du sang-froid romain, de la ténacité romaine.

Ainsi les Romains s'armèrent et s'organisèrent contre la peur, en utilisant mécaniquement, pour ainsi dire, des données d'ordre psychologique et physiologique.

Cette solidité du rang romain frappa les ennemis de Rome, mais ils ne surent pas en pénétrer les causes profondes. Et brutalement les Gaulois cherchèrent à l'obtenir en se réunissant les uns aux autres par des chaînes de fer qui rendaient le premier rang inflexible, mais empêchaient la relève de l'homme blessé ou fatigué par l'homme frais et dispos, « qui liaient les morts aux vivants (1) ».

Par une pratique du même ordre, mais plus rationnelle, dans les

---

(1) L'erreur saute aux yeux parce qu'elle est matérialisée par un fait brutal et violemment stupide. Elle est cependant aussi profonde de se croire fort parce que l'on a des hommes, des canons et des forteresses. Chaînes de fer des Gaulois, ceinture de murailles des Chinois, régions fortifiées des Français, tout cela procède du même esprit, et est également faux.

temps modernes les bas officiers en serre-file croisaient leurs hallebardes en arrière du rang et opposaient ainsi aux fuyards une solide barrière.

Le rang, avec les armes de main et les premières armes à feu, fut donc une garantie matérielle contre les défaillances du soldat.

Le rang possédait une autre vertu. Le général Ambert remarque que, si le courage individuel est très rare, le courage collectif ne l'est pas (l'opinion d'Ardant du Picq est différente), et qu'il se communique avec une admirable rapidité.

Le rang, par le contact, favorisait la propagation des ondes d'enthousiasme. Mais, surtout, il permettait à l'exemple d'être vu et d'avoir toute son efficacité.

Enfin le rang exerçait sur l'ennemi une puissante action morale : c'est d'abord par les yeux qu'on est vaincu ; et la marche en avant d'une ligne bien ordonnée manifestait une force et une volonté qui ne pouvaient manquer d'émouvoir. « Lorsque les Spartiates étaient en bataille en présence de l'ennemi, ils se couronnaient de fleurs, jouaient l'air de Castor, qui était le signal de la charge ; de sorte que c'était un spectacle très beau et très horrible en même temps de les voir ainsi marcher en cadence au son des flûtes, sans jamais rompre leurs rangs ni donner aucune marque de crainte, et aller posément et gaiement affronter les plus grands périls ; car il est bien vraisemblable que des hommes qui marchent avec tant de mesure et d'ordre, ne sont ni saisis de frayeur, ni transportés de colère ; au contraire, qu'ils ont un courage ferme, accompagné de hardiesse et d'espérance. » (*Vie de Lycurgue.*)

Aujourd'hui le rang a perdu presque toutes ses vertus. Devenu trop vulnérable, il favorise surtout la propagation des ondes de terreur, la panique. Il faut rechercher une autre base à l'organisation contre la peur. Et cette base sera avant tout une formation fragmentée qui, d'un côté, assurera le maximum d'action, car l'action ardente est le meilleur dérivatif aux pensées de démoralisation, et de l'autre, par la création de compartiments étanches, ne permettra pas aux flots de la terreur d'envahir le navire entier.

---

## LA DISCIPLINE

*Contre la terreur, la terreur*

« L'homme a horreur de la mort. Chez les âmes d'élite, un grand devoir qu'elles seules peuvent comprendre et accomplir fait parfois marcher au-devant de la mort. Mais la masse toujours recule à la vue du fantôme. La discipline a pour but de faire violence à cette terreur par une terreur plus grande : celle de la honte ou des châtiments. » (ARDANT DU PICQ.)

« Le châtiment est un gouverneur actif. Le châtiment gouverne l'humanité entière, le châtiment la préserve; le châtiment veille pendant que les gardes humaines dorment... Qu'un monarque indolent cesse de punir, et le plus fort finira par faire rôti le plus faible. » (Sir William JONE, cité par J. DE MAISTRE.)

Machiavel, dans *Le Prince*, examine les avantages de la cruauté et de la clémence, et il se demande s'il vaut mieux être aimé que craint; il conclut :

« C'est lorsque le prince est à la fête de ses troupes et qu'il commande une multitude de soldats, qu'il doit moins que jamais appréhender d'être réputé cruel; car, sans ce renom, on ne tient point une armée dans l'ordre et disposée à toute entreprise.

« Entre toutes les actions admirables d'Hannibal, on a remarqué particulièrement que, quoique son armée fût très nombreuse et composée d'un mélange de plusieurs espèces d'hommes très différents, faisant la guerre sur le territoire d'autrui, il ne s'y éleva, ni dans la bonne ni dans la mauvaise fortune, aucune discussion entre les troupes, aucun mouvement de révolte contre le général. D'où cela vient-il, si ce n'est de cette crainte excessive qui, jointe aux autres grandes qualités d'Hannibal, le rendit tout à la fois la vénération et la terreur de ses soldats, et sans laquelle toutes les autres qualités auraient été insuffisantes. »

A la suite de son portrait des Français, Machiavel remarque qu'il y a des armées de trois espèces :

« L'une est de celles qui ont de la vaillance et de l'ordre, la discipline faisant naître la valeur, et c'est de cette espèce qu'étaient les armées romaines;

« Et les armées, où il y a du courage sans ordre, comme étaient celles des Gaulois, qui se démontaient souvent au milieu du combat;

« Et celles où il n'y a ni valeur naturelle, ni conduite acquise par les bons règlements, comme les armées italiennes. »

Le maréchal de Saxe fait dépendre la valeur d'une armée de la discipline seule : « Un homme est un homme, dit-il, il n'y a que la discipline et la manière de les mener qui y fait. »

Et encore : « La guerre a deux parties : l'une méthodique, c'est la discipline et la manière de combattre; l'autre sublime. » Et il ajoute : « Aussi ne faut-il point choisir des hommes ordinaires pour l'administrer. »

La discipline à laquelle songent Machiavel et le prince de Saxe est une discipline de terreur. Le prince de Ligne, dans ses *Fantaisies militaires*, veut qu'il y rentre d'autres éléments. « La première discipline consiste à régner sur les esprits. Quand on ne peut aller par l'enthousiasme, comme le roi de Prusse, ou le fanatisme, comme Mahomet, il faut aller par la confiance; la route est sûre et elle est connue. Il faut distinguer la discipline de la subordination : celle-ci existe souvent sans celle-là et celle-là fait peu d'attention à celle-ci, qui va toute seule. »

La pensée du prince de Ligne reste assez vague; il la précise :

« Un ordre donné pour une bagatelle est aussi sacré que l'ordre pour battre l'ennemi. Qu'on tremble et qu'on s'abaisse, qu'il n'y ait qu'une seule âme dans tout le militaire, une seule voix; que tout y soit égal et traité également; point de faveur, ni de protection en la moindre chose. »

On voit que la discipline du prince de Ligne n'est pas que simple confiance; et qu'elle ne recule pas devant la rigueur.

A propos de l'assassinat de Jules César par les hommes mêmes à qui il avait fait grâce de la vie et qu'il avait comblés de bienfaits, le colonel Stœffel remarque :

« On est tenté de donner à César la première place parmi les puissantes figures qui ont ébloui le monde. On ne devrait pas hésiter, s'il avait mieux compris que, pour conduire les hommes, la crainte est le mobile le plus efficace et le plus sûr, et qu'un chef d'État doit savoir l'inspirer. » (*Histoire de Jules César.*)

Je clos ces citations par le passage suivant d'Ardant du Picq :

« Il serait temps de faire comprendre le peu de force des armées tumultueuses, de faire revenir de l'illusion des premières armées de la Révolution, que le peu de vigueur, l'indécision des cabinets européens et de leurs armées, ont seuls empêchées d'être immédiatement balayées. Les Jacques de toutes les époques, qui ont tout à gagner, point de quartier à espérer, ne sont-ils pas des exemples? Depuis

Spartacus, ne les voit-on pas toujours vaincus? L'armée n'est réellement forte que lorsqu'elle découle de l'institution sociale. Certes, Spartacus et les siens étaient individuellement de terribles combattants, gladiateurs faits à la vue de la mort et à l'escrime, prisonniers, c'est-à-dire esclaves barbares, pleins de rage de leur liberté perdue, colons esclaves en rupture de ban, tous gens n'ayant nul quartier à espérer : de quels hommes peut-on espérer plus de fureur au combat? Mais la discipline, les chefs, tout était improvisé, ne pouvait avoir la solidité de la discipline séculaire et d'institution sociale des Romains. Ils furent vaincus.

« Il faut que le temps, et un long temps, ait donné aux chefs, avec l'habitude du commandement, la confiance dans leur autorité; aux soldats, la confiance dans leurs chefs et dans leurs camarades. Il ne suffit pas de commander la discipline, il faut que les chefs aient le vouloir de l'exécuter, et que son exécution vigoureuse donne aux soldats la résignation, le sentiment de soumission à la discipline et la leur fasse craindre plus que l'ennemi. »

Chez les peuples primitifs, l'homme encore profondément égoïste, encore fermé aux sentiments sympathiques créés par l'état de société, devait se plier difficilement à la discipline; mais « le meilleur auxiliaire de la discipline, c'est le danger » (Alfred DE VIGNY). Et le danger était partout; et il était extrême.

Les sanctions de la défaite étaient brutales : être mangé; plus tard, être égorgé; plus tard enfin, être réduit en esclavage — en résumé : être ou ne pas être. — C'était donc condamner ses concitoyens à la mort ou à l'esclavage, et consommer la ruine de la patrie, que de fuir pendant le combat.

Aussi le salut de la patrie, c'est la loi suprême : qui viole la loi de salut, qu'il meure ! qui est lâche, qu'il meure !

La discipline est féroce, la discipline est terreur.

A un autre point de vue, la discipline de l'armée donne la mesure exacte du patriotisme de la nation, et tout relâchement dans la discipline coïncide avec un affaiblissement de l'idée patriotique. Si l'on n'aime pas la patrie, comment ressentirait-on les injures à la patrie, comment s'émouvrait-on des dangers qu'elle court? Et comment lui sacrifierait-on le meilleur de soi : sa volonté et sa liberté?

A qui aime, toutes les servitudes sont légères, et toutes lourdes à qui est indifférent. Aussi l'opinion, de nos jours, est-elle pleine de mansuétude pour le lâche qui se dérobe par la fuite ou par la désertion.

tion à la servitude envers la patrie. Mais, si l'opinion ne condamne, quelle base autre que la terreur reste-t-il à la discipline?

Ardant du Picq veut que la discipline des Grecs ait été d'opinion, et celle des Romains de terreur. L'opinion, c'est-à-dire l'amour-propre, jouait un grand rôle dans les petites cités grecques. Tous y étaient connus de tous. Le lâche était noté d'infamie, on faisait le vide autour de lui; et l'éloignement des concitoyens, leur mépris devaient être un châtement plus insupportable que la mort même. La crainte, à Athènes comme à Rome, était bien la base de la discipline.

La discipline romaine ne connaissait pas la pitié (1). Mais comme elle atteignait les plus hauts, tous l'acceptaient.

L'aspect des Barbares terrifiait les soldats de Marius. Marius, en les accablant de rigueurs, excita chez les soldats une rage qui, se tournant contre les Barbares mêmes, leur fit dominer la terreur que ceux-ci leur inspiraient. Seulement, pour oser ce jeu, combien le chef devait être sûr de lui et de ses soldats, de son autorité et de leur discipline!

Ainsi, les guerres, aux temps antiques aussi bien qu'aux âges barbares, étaient nationales et de salut public. On le savait et cela pliait aux sanctions rigoureuses de la discipline.

Au Moyen Age, dans les temps modernes, la guerre change d'aspect. Elle cesse d'être nationale pour devenir politique; les peuples s'en désintéressent et elle est faite par des armées de mercenaires. Alors tant vaut la discipline, tant vaut l'armée. Et cela explique l'opinion du maréchal de Saxe.

A l'un des pôles, les bandes de condottieri, plus redoutables aux habitants qu'ils pressurent qu'à l'ennemi avec lequel ils s'entendent; à l'autre pôle, les armées de Frédéric II. Car il faut en rabattre de l'enthousiasme avec lequel le prince de Ligne prétend que ce monarque gouvernait (2).

---

(1) « Les Romains n'ont rien eu, dans tout leur gouvernement, dont ils se soient tant vantés que de leur discipline militaire. Ils l'ont toujours considérée comme le fondement de leur empire. La discipline militaire est la chose qui a paru la première dans leur État, et la dernière qui s'y est perdue; tant elle était attachée à la constitution de leur République. »

Et après avoir cité ce passage de Bossuet, le général Canonge remarque : « Dans toute armée romaine de la belle époque, cette admirable discipline a été assurée, ainsi que l'histoire en a transmis tant de preuves, par une obéissance passive, obéissance qu'acceptera toujours, sans la regarder comme incompatible avec la dignité de l'homme et du citoyen, un peuple dont l'éducation civique a été bien assurée. » (Général CANONGE, *Histoire militaire.*) *Civis Romanus sum!*

(2) La discipline de Frédéric II était féroce à l'égard des nombreux étrangers qui servaient sous ses drapeaux. Ils étaient surveillés de très près; et dès que l'un d'eux désér-

Avec la Révolution, la guerre redevient nationale. Les soldats sont ardents, enthousiastes, patriotes; et Ardant du Picq nous a dit ce que valaient cependant ces armées tumultueuses. La panique et la rébellion partout. Si l'ennemi n'avait pas été là, les armées révolutionnaires seraient mortes de leur indiscipline.

Mais sous l'influence de l'idée et sous la pression de l'ennemi, la cohésion se fit et la discipline se créa : « Le danger est l'auxiliaire le plus puissant de la discipline. »

Aujourd'hui, partout les armées sont nationales; mais sous le souffle de doctrines dissolvantes l'amour de la patrie s'affaiblit et les sanctions de la guerre sont bénignes. Les biens sacrés que représentait autrefois la patrie — liberté, propriété, religion — ont cessé d'être menacés. Le *pro aris et focis* a perdu sa signification tragique.

Et aux armées sans idéal, il faut une discipline de fer.

Les théories douceâtres et humanitaires qui commencent à pénétrer dans l'armée sont fausses; qui, d'ailleurs, ayant étudié l'homme, ayant vécu avec l'homme, y croit? Curieuses gens qui, n'osant dire au soldat : « Fais ton devoir », disent au chef : « Fais-toi aimer », comme si l'obéissance était envers le chef, et non envers la loi et la patrie.

Herbert Spencer remarque que les domestiques sont rebelles à tout raisonnement, à tout reproche, à toute exhortation. On a beau leur prouver clair comme le jour l'absurdité de leurs vieilles habitudes, ils y persistent; et ils ne cèdent qu'au châtement et au souvenir du châtement, c'est-à-dire aux émotions de crainte éveillées en eux.

Mais la mentalité du domestique, c'est la mentalité de la masse; et notre soldat aussi ne cède qu'à la crainte, non par perversité, mais par manque de sensibilité intellectuelle et morale. Son attention n'obéit qu'aux excitations violentes; et il ne mesure la gravité de la faute qu'à la sévérité du châtement. Une formule n'exerce son empire sur les hommes et la foule — et le soldat n'est jamais isolé — qu'à condition de ne permettre ni hésitation, ni discussion, d'être impérative et absolue. La formule de la discipline est : « Il faut que

tait, il était immédiatement signalé; on lâchait sur lui soldats nationaux, forces de police, paysans, et le suicide restait le seul refuge du misérable.

Cette discipline de fer s'appliquait aussi aux nationaux.

Frédéric II avait défendu qu'on fit la nuit du feu dans le camp. Un officier allume une lampe pour écrire à sa jeune femme : Frédéric II le condamne à mort; et l'officier, avant l'exécution, baisait la main du Roi (Général AMBERT).

l'obéissance soit », elle n'est pas : « Veuille obéir » qui implique : « Tu peux désobéir. »

Notre règlement dit que la discipline doit être paternelle. Oui, le chef est le père, mais le père antique, qui aime, juge et châtie.

Il faut à l'homme une discipline d'homme, virile, et non de femmes ou d'enfants. Elle doit être basée, non sur la persuasion, mais sur le sentiment de l'autorité de la part du chef et du soldat. Que celui-ci craigne, et la crainte ouvrira la porte à la persuasion et à l'affection. On sait l'admiration de l'homme pour la force : la sévérité est une forme de la force.

« Il y a une douceur de mansuétude et une douceur de sévérité. » Et seule la douceur de sévérité convient au soldat. Si, dans la paix, on laisse se relâcher les liens de la discipline, la répression, dans la guerre, devra aller jusqu'à la férocité. Supprimer le conseil de guerre, c'est vouloir la cour martiale.

La discipline suprême est celle qui est envers le devoir et non envers les hommes, et qui trouve sa sanction dans les reproches ou l'approbation de la conscience.

Mais cette discipline n'est accessible qu'aux âmes d'élite; et elles sont rares. Pour la masse, la sanction — châtement ou récompense — doit être « positive ».

La discipline courbe par le châtement; elle élève par la récompense. En celle-ci est son grand moyen d'exaltation. Et je m'étonne que sous ce rapport nous fassions si peu. Je sais bien que le métier du soldat est de se faire tuer : mais encore a-t-il besoin d'y être un peu encouragé.

Les Grecs et les Romains, et Napoléon I<sup>er</sup>, récompensaient généreusement, grandiosement. Nous, il semble que nous nous appliquions à amoindrir, à avilir en les multipliant ces distinctions auxquelles un soldat attache encore tant de prix. Et par contre, à voir notre mesquinerie, on jurerait que nous estimons que le courage est inutile à la guerre, ou que la victoire est marchandise sans valeur.

Que l'on songe donc à l'enthousiasme qui transporterait les hommes de cette attaque de nuit — qui décidera du succès — s'ils étaient tous assurés, vivants, d'être décorés; ou tués, que leur famille serait pour toujours à l'abri du besoin.

*Pour provoquer à l'action d'éclat, il faut d'éclatantes récompenses.*

La discipline force l'attention de l'homme et le prépare à l'action;

la discipline le lie au drapeau et assure la cohésion; la discipline amène l'homme en face de l'ennemi et l'y maintient. Mais, « si elle peut brider l'instinct de la conservation, elle ne peut l'étouffer ». Elle est impuissante à provoquer le sacrifice volontaire, actif et fécond. Il faut pour se dévouer la discipline entière, profonde, suprême, qui est envers soi, contre soi, et qui a nom le devoir.

### *Les appétits brutaux*

La faim donne naissance aux sentiments d'agression. A la faim se rattachent les appétits brutaux; et ce sont ces appétits qui mènent les hordes barbares, les bandes mercenaires; et aussi un peu les armées des peuples civilisés. Il y eut toujours attraction des pays riches et ensoleillés sur les habitants des pays pauvres et brumeux. Rome, Byzance, Constantinople, fascinèrent tour à tour les peuples barbares ou de civilisation moindre; l'Italie fascina la France du temps de la Renaissance; et aujourd'hui, cette action fascinatrice, Paris n'est pas sans l'exercer sur son puissant voisin de l'Est.

Et jamais chef militaire, pour exalter ses troupes, ne recula devant l'appel aux appétits brutaux.

Au Moyen Age, l'attrait d'une vie de fainéantise et de pillage rassemble routiers et malandrins sous les bannières des capitaines les plus réputés. Wallenstein abandonne l'Allemagne entière, villes et campagnes, hommes et choses, en proie à l'avidité de ses bandes. Et, presque à notre âge, du haut des Alpes, Bonaparte montre à ses soldats hâves et déguenillés les riches plaines et les villes opulentes de la Lombardie.

Il faut bien l'avouer avec le prince de Ligne : « Nous sommes des pantins... Il nous faut d'autres cordes qu'autrefois... mais il est encore des moyens de faire de nous tout ce qu'on veut. C'est ainsi que le butin, le pillage, peuvent rendre tout possible au soldat, et que les cordons, les grades et les gazettes font mener une vie orageuse et pénible à ceux qui la passeraient dans les délices... »

Las de privations, l'homme dans la même balance met sa vie misérable et des satisfactions qui lui paraissent grandies de toute sa misère, et il opte pour ces satisfactions, et il risque sa peau avec plaisir, pour une détente de quelques instants, pour quelques instants de jouissance absolue.

*Les sentiments sympathiques*

Le danger imposa la discipline; mais il avait d'abord imposé l'union, dont la discipline n'est que le moyen.

A l'origine, la coopération, née de la crainte, prenait fin avec le danger qui l'avait provoquée; mais on s'aperçut bientôt que l'effort en commun était utile même pour les travaux de la paix, et les groupements formés pour la guerre se transformèrent en sociétés permanentes. L'état de société engendra des habitudes, des sentiments, des devoirs spéciaux.

L'intérêt, en définitive, est le germe de tout sentiment social. Chaque individu a comparé les avantages de l'effort individuel à ceux de l'effort collectif, et il a opté pour l'effort collectif.

Il était dans la nature humaine que chacun s'efforçât de détourner à son profit, pour des buts et des satisfactions personnels, les travaux et les richesses de la collectivité. L'état de société permit l'exploitation en grand de l'homme par l'individu. Il donna ainsi naissance à tout un groupe de sentiments et de passions nettement et parfois féroce<sup>ment</sup> égoïstes, dont le type est l'ambition, qu'elle ait pour objet les richesses, les honneurs ou le pouvoir. Un second groupe d'émotions naquit du besoin qu'éprouve tout être vivant en société d'obtenir l'approbation de ses concitoyens. Il veut leur estime, il redoute leur mépris. De ce besoin dérivent l'amour-propre, l'esprit d'émulation, le sentiment de l'honneur, l'amour de la gloire.

Enfin un troisième groupe est formé par les sentiments de réciprocité. Le degré inférieur en est la mutualité, basée sur l'intérêt pécuniaire pur. La solidarité, ou « association intelligente des intérêts », reste fortement entachée d'égoïsme. Le sentiment s'élève et s'épure avec l'esprit de corps, la fraternité d'armes, la camaraderie.

Quelle peut bien être, sur la peur, l'action de ces différents groupes d'émotions? D'une manière générale, ils ont renforcé les liens d'union créés par la crainte, et ils sont si bien entrés dans la chair et le sang de l'homme, que celui-ci a peur de l'isolement et que, dans le danger, il cherche instinctivement qui l'aide et le protège : « L'homme veut être appuyé. »

L'ambition est à elle-même son propre objet. Elle surexcite à l'extrême l'énergie de l'individu. Mais, à moins qu'elle ne s'allie à un caractère très élevé, elle ne fera jamais que l'individu se sacrifie. Si elle produit le courage, et elle le produit souvent, c'est à la condi-

tion que l'acte de courage rapporte. Si l'acte vil est plus avantageux, il est à craindre que l'ambitieux ne se décide à l'acte vil. On ne saurait compter sur un caractère dont la note dominante est l'ambition.

L'amour-propre est un garant plus sûr. Mais, dans le courage qu'il provoque, il y a encore du calcul. Il voudra que ses actes soient vus; et jamais il ne se dévouera simplement pour se dévouer. L'amour-propre est un mobile très puissant sur le Français. Il se traduit de deux façons : le Français aime, pour agir, le grand jour; il lui répugne de combattre la nuit. La lumière n'est-elle pas la condition indispensable de « l'action d'éclat », la seule dont il rêve ?

« L'amour-propre est, sans contredit, un des plus puissants mobiles de nos soldats; ils ne veulent point passer pour c.... aux yeux de leurs camarades. Ils se cachent ou marchent en avant, et alors veulent se distinguer. » (ARDANT DU PICQ.)

En second lieu, le Français a un faible prononcé pour les galons et les rubans, le panache (1). Ce goût est devenu de nos jours prétexte à plaisanteries faciles et abondantes. Cette croix cependant avait jadis une signification, on savait que celui qui la portait l'avait achetée au prix de son sang. Elle n'est plus guère aujourd'hui qu'une promesse. Mais il y a grande chance pour que, signe extérieur de courage et de dévouement, elle produise le courage et le dévouement.

Le degré le plus élevé de l'amour-propre est le sentiment de l'honneur. L'honneur redoute le blâme, au point de ne pouvoir supporter le simple soupçon d'une action vile ou basse. Il accompagne un vif sentiment de la dignité humaine. La « voix de l'honneur », dépouillée de tout ce qu'il a de conventionnel, se confond en résumé avec la voix de la conscience austère et rigide. C'est la vertu la plus haute qu'aient connue les armées monarchiques (2).

(1) « Il ne faut pas négliger non plus l'imagination de ce peuple impressionnable dont l'attention a besoin d'être fixée par des images sensibles. On ne doit pas perdre cela de vue, si l'on ne veut s'exposer à considérer à tort, comme puérile, l'importance que les Français attachent à leurs cocardes, à leurs écharpes, à leurs bonnets rouges et à leurs arbres de la liberté. Tout cela serait, en effet, puéril chez nous; en France, ces stimulants sont nécessaires, ils excitent et soutiennent l'attention. » (J.-F. REICHARDT, *Un Prussien en France en 1792*.)

(2) Pour Clausewitz, la passion par excellence du chef est l'ambition, « la soif de gloire et d'honneur ».

« De tous les sentiments élevés qui se partagent le cœur de l'homme dans l'action brûlante de la lutte, il n'en est aucun qui exerce sur lui un empire aussi puissant et aussi durable que la soif de gloire et d'honneur... c'est elle qui constitue le souffle vital qui anime ces corps énormes que l'on nomme des armées. Les autres aspirations de l'âme, l'amour de la patrie, la soif de revanche, le fanatisme des idées et les enthousiasmes de tout ordre, si supérieures qu'elles puissent paraître et si générales qu'elles puissent devenir, ne sauraient cependant conduire à d'aussi grands résultats. Elles peuvent bien, il est vrai

Enfin les sentiments de réciprocité échappent, avec l'esprit de corps et la camaraderie, aux considérations d'ordre matériel qui sont à la base de la mutualité et de la solidarité. La raison commerciale, *do ut des*, qui, avec la mutualité, se transforme en la devise utilitaire : « Tous pour un, un pour tous », s'élève, avec la camaraderie, jusqu'à la maxime si hautement morale : « Péris, mais sauve tes frères. »

L'esprit du soldat n'est pas également accessible à ces divers sentiments. L'ambition est vertu — ou défaut — de chefs. L'amour-propre est très vif chez le soldat français et aussi l'émulation. En s'adressant à ces deux sentiments on peut obtenir de lui les plus grands efforts. Le sentiment de l'honneur est un sentiment artificiel, résultat de longues traditions. Il dégénère d'ailleurs en faux point d'honneur. Il est affaire de chefs plus que de soldats et il peut être remplacé par des vertus plus humaines et moins fragiles.

La vertu militaire par excellence, c'est la fraternité militaire, la camaraderie. Elle surtout engendrera les dévouements glorieux et féconds. Et elle naît naturellement de la vie en commun. Elle a pour base la confiance dans les chefs et dans les camarades. Cette troupe tient jusqu'à la dernière extrémité la position dont on lui a confié la garde, parce qu'elle sait, parce qu'elle est sûre que les camarades se hâtent à son secours.

Et cette troupe se hâte au secours de ses camarades en danger, parce qu'elle sait, parce qu'elle est sûre qu'ils comptent sur elle, qu'ils l'attendent.

Et la confiance à son tour vient de la connaissance et de l'estime réciproques; et l'on se connaît, parce que l'on a longtemps vécu ensemble, souffert ensemble et combattu ensemble; et l'on s'estime pour les qualités de cœur et de caractère — et non pour celles d'intelligence — que fatigues et combats ont mises en lumière.

Il est une autre confiance, d'origine pour ainsi dire physique et matérielle. Chacun des combattants, au moment de s'engager, compare instinctivement les forces de l'adversaire avec les siennes propres; dans cette comparaison, son esprit est frappé surtout par les facteurs matériels, qui sont visibles et tangibles. Par là,

---

exciter et exalter davantage les masses; mais elles n'incitent pas, comme la soif d'honneur et de gloire, les chefs de tout ordre à rivaliser de zèle, de force de volonté, d'énergie et de courage pour se surpasser les uns les autres...

« Enfin, pour ce qui regarde le commandement en chef, vit-on jamais un grand général sans ambition, et est-il possible d'admettre qu'il s'en présentera jamais un? »

créant la confiance, ces facteurs peuvent avoir une valeur morale bien supérieure à leur efficacité réelle. Mais cette confiance est fragile. Quelle désillusion si ces fossés profonds n'arrêtent pas l'audace de l'assaillant, si ces fusils aux effets meurtriers ne brisent pas son élan ! Et la foi dans les choses fera brusquement place à la désespérance.

Au contraire, la foi dans le camarade et dans le chef, née du danger, se trempe et s'affermite avec lui.

La tenue a une influence directe, considérable autant que méconnue, sur l'esprit de corps et sur l'émulation.

On dit : « L'habit ne fait pas le moine » ; il y contribue rudement ! C'est un de ces signes extérieurs qui provoquent la naissance des sentiments auxquels l'esprit les rattache.

Un officier italien raconte qu'il avait essayé de faire manœuvrer des réservistes encore habillés en civil. Il n'avait pu y réussir. Mais à peine revêtus de leurs effets militaires, ils reprirent et leurs allures et leurs sentiments et leurs âmes de soldats. « Toutes les idées, tous les sentiments, même les mouvements instinctifs et leur coordination qui forment le patrimoine psychologique du soldat, s'étaient réveillés en eux sous l'influence des associations mentales provoquées par la sensation ressentie et vue du costume. » (D<sup>r</sup> CAMPEANO.)

Dans la tenue réside la seule supériorité de certains corps. Elle les distingue, et ils veulent mériter cette distinction.

Ce fut de Garibaldi une idée de génie que d'adopter la chemise rouge pour ses volontaires. Ce costume exerça sur les Italiens une action fascinatrice qui les fit accourir en masse dans les rangs garibaldiens, et donna du courage et de la cohésion à des troupes de formation nouvelle, de composition disparate, d'instruction et de commandement médiocres.

« Tout homme est brave qui rentre au régiment de Champagne », écrit Jean-Jacques Rousseau, résumant ainsi et la contagion de la bravoure, et l'influence de l'uniforme.

Cette vertu est d'ailleurs celle de tous les symboles de quelque ordre qu'ils soient, icones ou drapeaux.

Ils ouvrent à l'imagination des croyants des horizons presque sans limites, et ils réveillent, en même temps que des idées simples, violentes ou grandioses, les sentiments simples, également violents ou grandioses, liés à ces idées.

Le drapeau par exemple, mais peut-il être indifférent? Non. Il n'est un chiffon pour personne; et il faut le regarder, qu'on le veuille ou non, avec des regards d'amour ou de haine. Ou bien il évoque le foyer, le pays, les souffrances et les triomphes des aïeux, les craintes et les espérances de demain — tout le passé et tout l'avenir de la race, tout ce qui est cher et tout ce que l'on aime, — lorsqu'on aime la patrie. Aux yeux et au cœur du patriote, c'est la patrie vivante qui frissonne dans les plis du drapeau. Et à qui n'aime pas la patrie, il rappelle les combats sanglants, les luttes civiles, et surtout le lourd devoir de dévouement et de sacrifice, si redouté et si haï.

Ardant du Picq résume ainsi les qualités qui font le soldat : « Ce qui constitue le soldat, le combattant capable d'obéissance et de direction dans l'action, c'est le sentiment de la discipline, son respect des chefs, sa confiance en eux, sa confiance dans ses camarades, sa crainte qu'ils puissent reprocher, faire expier de les avoir abandonnés dans le danger, son émulation d'aller où vont les autres, sans plus trembler qu'un autre, son esprit de corps en un mot. » Il ajoute : « L'organisation seule donne ces qualités. »

#### L'EXEMPLE

Le langage des émotions est le plus clair et le plus éloquent de tous les langages, et est clair et éloquent au-dessus de tous le langage de la peur.

« La peur est une contagion rapide; son action est en quelque sorte instantanée... La peur est d'ailleurs le sentiment qu'on dissimule le moins. Pour la propager, il suffit que les hommes se regardent; la physionomie trahit bientôt l'angoisse de leurs âmes. » (D<sup>r</sup> ALIBERT, *Physiologie des passions*.)

Mais le courage aussi est contagieux, et ainsi qu'il arrive pour toutes les passions fortes, en se propageant il croît en violence et en puissance d'entraînement.

En résumé, il passe sur les foules combattantes des ondes d'espérance ou de désespérance, qui créent le courage ou la lâcheté; et c'est l'air de confiance du plus brave, ou la mine de désespérance du plus lâche, qui oriente d'abord le courant, déterminé ensuite par le geste de bravoure ou de peur.

La foule est inerte; il faut que le mouvement en elle, qu'il soit de fuite ou d'attaque, soit amorcé, et il l'est par l'exemple.

Il faut donc que l'exemple soit toujours de bravoure; et il est d'abord donné par l'officier (1).

Dans le danger, le regard du soldat va instinctivement au chef pour y puiser la confiance et le courage. Et, pour que le regard du soldat n'hésitât pas, ne s'égarât pas, l'officier hier encore, au feu, portait les épaulettes. Avec le combat moderne — et surtout les idées modernes sur le combat — cette action sur l'homme, cette suggestion immédiate et si puissante nous échappe un peu. Mais elle ne disparaîtra jamais entièrement; et les conseils de Montluc conserveront toujours leur valeur :

« Parez-vous, lavez-vous la face de vin grec et la faites devenir rouge, et marchez ainsi bravement parmi la ville et parmi vos gens la care levée... Mais si vous allez avec un visage pâli, ne parlant à personne, triste, mélancolique et pensif, quand toute la ville et les soldats auraient cœur de lion, vous le leur ferez venir de mouton.

« Jamais les soldats ne s'étonnent tant qu'ils voient la hardiesse de leurs chefs durer. »

Pour parer au danger de la contagion, certains chefs écartèrent les lâches de leur armée, comme on le pratique pour les affections contagieuses. Ainsi firent, dans les temps antiques, Gédéon et Iphicrate.

Nous, fascinés par l'apparente puissance du nombre, nous conservons, nous entassons dans le rang les débiles physiques et moraux, trainards et fuyards de la guerre de demain, germes de défaite que fera éclore le premier combat.

### *L'offensive*

Il y a, dans l'offensive, de nombreux talismans.

La nature veut la vie intense : d'où sa prédilection pour les forts qui attaquent; son mépris, sa haine pour les faibles, qui se défendent.

Au cœur du faible cependant comme au cœur du fort, elle a mis l'amour de la vie; et menacé par le fort, le faible se révolte. Mais, pour que la révolte soit vaine, la nature a créé la peur, la peur qui fait du faible la proie sûre du fort; la peur qui arrête dans son vol

---

(1) « Et tout à coup, comme nous étions couchés à terre, et que je voyais les officiers debout, calmes et froids, l'idée me vint à l'esprit, je compris que c'était de cette manière qu'un soldat a à payer pour être officier. » (Wilhelm GULDNER, color-sergeant à la bataille de Saint-Privat.)

l'oiseau rapide et le jette dans la gueule hideuse du serpent qui rampe (1).

Que l'offensive soit supérieure à la défensive, cela répond donc aux vues profondes de la nature. L'assaillant est bête de proie. Le défenseur est proie. L'histoire à chaque pas montre la vérité de cet aphorisme. Il faut choisir entre sacrificateur ou victime.

En outre, l'offensive est germe d'action, la défensive est germe d'inertie;

L'offensive est germe de courage, la défensive germe de crainte;

Et comme le semblable naît du semblable, l'offensive créera de nouvelles sources, et plus abondantes, de courage et d'action; et la défensive, des causes toujours plus profondes de crainte et d'inertie.

Enfin : « Ceci est décisif : l'offensive est destruction, elle détruit pour le plaisir de détruire, sans mesure ni réserve; la défensive est conservation, et ne détruit que dans la limite de son intérêt ». (VON SCHERFF.)

Or, la guerre est destruction.

Proclamer que l'on ne veut que se défendre, c'est proclamer que l'on veut être battu.

Et comment appeler vertu, la vertu qui n'est pas active? Comment, dans « agir », ne pas lire « vaincre », et, dans « subir », ne pas lire « être vaincu »?

Le sacrifice n'a de l'efficacité que par l'action.

#### TREMPER LE CORPS

##### *L'éducation physique*

« Il faut être bon animal, et être une nation de bons animaux, c'est la première des conditions du succès », dit Herbert Spencer. Et le Dr Beddoë, cité par Darwin, explique : « Partout où une race atteint son maximum de développement physique, elle s'élève au plus haut degré de vigueur et d'énergie morales. »

L'éducation physique trempe le corps et le caractère; elle est la base de l'éducation morale.

---

(1) La comparaison n'est pas simple fleur de rhétorique. La fascination qu'exerce le serpent sur sa victime est partout. L'homme réduit à la défensive est tellement dominé par son adversaire, qu'il subit presque passivement, sans riposte, ses assauts. A Massauah, les recrues italiennes sont tellement terrorisées (impressionnées et presque hypnotisées) par les cris des Abyssins que, malgré les objurgations de leurs officiers, elles ne se servent pas de leurs armes. Il n'y eut de résistance que de la part des troupes abyssines alliées aux Italiens. Alors, à quoi servent, à l'oiseau ses ailes, au soldat son fusil à tir rapide?

Jadis, la force physique, l'adresse corporelle jouaient dans le combat corps à corps un rôle important; elles étaient les facteurs principaux du courage. Ce rôle, un moment, avait diminué avec l'emploi des armes à feu, et surtout du rang rigide qui encastre le soldat et le transforme en automate. Mais ce rang rigide, la balle de petit calibre l'a broyé; et, dans le combat fragmenté à l'infini, qui est la caractéristique des luttes d'aujourd'hui, les qualités d'adresse et de vigueur physique ont repris leur valeur.

Une nuance est cependant à noter, c'est que, au Moyen Age, par exemple, il n'était guère permis qu'au fort d'être brave; aujourd'hui l'arme à feu permet même au faible — s'il arrive sur le champ de bataille — d'avoir du cœur.

Gustave le Bon, dans sa *Psychologie de l'Éducation*, énumère les bienfaits moraux de l'éducation physique. Ils sont nombreux.

L'éducation physique, par le jeu et par l'exercice — surtout par le jeu — développe la discipline, la solidarité, le coup d'œil, l'esprit de décision, la persévérance, la volonté, l'empire sur soi.

Il dit à propos du foot-ball: « C'est la nécessité de veiller attentivement pour éviter la boule ou pour la recevoir à propos, c'est de l'énergie dont il faut faire preuve contre le danger que naît la force de caractère. »

Il raconte le beau trait d'un major anglais qui, aux Indes, dans une région infestée de serpents et de tigres, allait chaque nuit dans un ravin écarté à l'affût du tigre, pour « acquérir le sang-froid et l'empire sur ses nerfs qui lui manquaient ». Quand on veut « vouloir » de cette manière, comment n'arriverait-on pas à vouloir?

Il faut donc applaudir de tout cœur au goût pour les sports violents qui commence à pénétrer dans la jeunesse française et qui semblait réservé à la race anglo-saxonne. Cette jeunesse y apporte en ce moment nos défauts d'amour-propre aveugle et d'engouement irréfléchi. Mais précisément par les qualités de coup d'œil et de discipline qu'ils exigent, ces jeux sont éminemment propres à corriger les défauts particuliers à notre race.

L'éducation physique augmente encore les chances matérielles et morales de victoire en créant, avec la force et l'adresse, la confiance en soi; en soumettant les muscles et les nerfs aux ordres de la volonté, qui devient d'autant plus exigeante que l'instrument qui exécute devient lui-même plus souple et plus puissant; en habituant le corps à obéir avec précision et rapidité. L'habitude du danger familiarise avec lui et le fait retrouver, lorsqu'il apparaît, comme une vieille connaissance que l'on revoit avec plaisir. L'éducation

physique crée ainsi le courage physique. L'importance de l'éducation physique, avec l'accoutumance au danger et à l'effort pour base, a été reconnue de tout temps; sur cette accoutumance reposait tout entière l'éducation du soldat barbare et du soldat antique. A notre époque, j'entends aux temps modernes, la conception de la guerre savante, puis scientifique, l'a fait négliger. Déjà le prince de Ligne s'en plaignait, et il conseillait « d'essayer les jeunes gens qui entrent au service à des choses difficiles, à grimper les rochers, à passer les précipices, à des courses de chevaux, à des sauts périlleux; les perdre dans les nuits obscures, les égarer à la chasse dans les forêts. »

L'accoutumance au danger forme aussi la base de la méthode d'éducation préconisée et appliquée en Russie par le général Dragomirow; et popularisée en France — la pratique exclue — par le général Cardot.

Cette méthode est trop connue pour que je m'y arrête. Je me contenterai d'en rappeler les traits principaux :

« La préparation à la guerre consiste essentiellement à cultiver et fortifier chez l'homme les facultés, les passions dont nous avons besoin sur le champ de bataille et, réciproquement, à refouler celles qui sont nuisibles sur le champ de bataille. »

Le premier but est positif, le second est négatif. Mais par le premier, on atteint le second. Il suffit donc de s'occuper du premier. L'enseignement doit être positif. On combattra l'égoïsme en enseignant le dévouement; on combattra l'erreur en enseignant la vérité.

Le procédé de la « Méthode » consiste essentiellement à familiariser le soldat, en temps de paix, avec le sentiment du danger et à le lui faire surmonter. De là, les attaques d'infanterie et de cavalerie traversées; la silhouette de l'homme tracée à coups de fusil sur un panneau auquel il est adossé, etc.....

Il va de soi que notre circonspection ne pouvait s'accommoder d'aussi dangereuses pratiques.

Cependant, Gustave le Bon fait grand fond sur l'intervention de l'armée, sur le service militaire avec quelques campagnes lointaines, pour donner à la jeunesse française les qualités si précieuses de décision, de hardiesse, de discipline qui lui manquent.

Il compte sans son hôte.

Déjà vers la fin du dix-huitième siècle, le prince de Ligne écrivait :

« Cependant, pour diminuer ce mal, il faut s'imaginer qu'il n'est

point incurable. Il faut travailler à le prévenir. L'on a même tort jusqu'ici de désespérer de ceux qui n'annoncent pas une certaine ardeur; c'est souvent le défaut de l'éducation; elle serait très bonne aujourd'hui, si on était décidé à ne pas faire la guerre; mais on n'en est pas encore là; les rêves de cet homme de bien dont parlait le Régent ne sont pas encore près de s'accomplir, et en attendant que la philosophie gagne encore plus généralement, il faut au moins jouir de son reste et profiter du temps pour se distinguer. Nous touchons au temps où, à force de parler d'humanité, d'indifférence et de repos, on sentira qu'il est beaucoup plus doux de filer des jours d'or et de soie que de les exposer. En attendant, il faut de nouveaux moyens et de fort grands pour entretenir le courage ou plutôt pour le faire renaître. »

Les temps prédits par le prince de Ligne sont nés.

L'armée française est une école surtout de prudence et d'hygiène. Et l'on n'y a pas plus envie d'y risquer une bronchite qu'une entorse. Sa devise est : « Bien-être et sécurité »; et l'on y tend à un régime de castrats indigne d'hommes, injurieux pour des soldats.

« La terreur des mères françaises pénètre jusqu'au régiment, écrit Max Leclerc; elle paralyse même les officiers de cavalerie. J'ai vu, pendant mon volontariat, un capitaine instructeur qui n'osait pas faire galoper nos précieuses personnes, à travers champs, de peur des chutes et des réclamations des familles (1). »

A la terreur des mères il s'est joint aujourd'hui bien d'autres terreurs; et, de l'éducation de nos soldats, des mères anglaises n'en voudraient pas pour leurs fillettes.

Pour conclure, l'être humain ne peut atteindre son plein épanouissement que par le développement harmonique de toutes ses facultés corporelles, intellectuelles et morales. Mais, si l'on avait à choisir entre le développement physique et le développement intellectuel, l'hésitation ne serait pas possible : il faudrait choisir le premier. « Il faut d'abord être de bons animaux. » Un peuple physiquement fort a toute chance de subsister; un peuple qui n'est qu'intellectuel doit périr, périra.

---

(1) Un chef de corps sous les ordres duquel je me trouvais interdit un jour, parce qu'il s'était produit trois ou quatre entorses, de franchir les murs ou de sauter les fossés dans les exercices à l'extérieur.

---

## ARMER L'INTELLIGENCE

On définit l'homme un être doué de raison : d'où la conclusion que ses actes sont rationnels, c'est-à-dire que la conduite dépend du savoir, le courage et le dévouement de l'intelligence. Ainsi Ludovic Naudeau, correspondant militaire du *Journal* en Mandchourie, intitule : *Ils ne savaient pas*, une série d'articles sensationnels sur l'armée russe.

Herbert Spencer cependant nous a avertis de l'erreur grossière. Il dit expressément que la connaissance pure n'affecte pas la conduite, à moins de passer de la forme intellectuelle à une forme dans laquelle l'idée devient une représentation intense, vivante, à moins de se transformer en un sentiment passionnel. L'idée « il est honteux de fuir » ne retiendra jamais un soldat dans le rang, si elle ne réveille pas dans son esprit la représentation vivante de la honte, si elle ne provoque pas en lui un sentiment douloureux (1).

La conduite est déterminée par l'émotion, tellement que, de même que l'attention gêne l'exécution automatique des mouvements du corps, la réflexion ou le raisonnement exerce une action d'arrêt ou d'inhibition sur les mouvements généreux de l'âme. Si, au moment de se dévouer, la raison cherche des raisons d'agir, il y a fort à parier qu'elle n'en trouvera que pour s'abstenir. La raison est l'humble servante de l'instinct, de l'égoïsme.

Le savoir aide l'action (2) en ce sens qu'il fournit à la volonté les moyens d'atteindre son objet. Pour préciser, on ne veut pas parce qu'on sait; on sait, parce qu'on veut. La volonté ardente de vaincre ramasse toutes les armes qui peuvent aider à la victoire, et le savoir est une de ces armes. L'intelligence, alors, ne s'égaré pas à chercher

(1) M. J. Bourdeau, faisant la critique de la théorie des idées-forces de M. A. Fouillée, dit : « L'idée éclaire le motif, elle ne le crée pas; elle est le motif devenu conscient. Les forces d'impulsion ou d'arrêt qui se révèlent à nous sous forme d'idées, s'élaborent préalablement à notre insu dans ce fond obscur de notre être le plus intime, que nous appelons le tempérament, le caractère... La culture intellectuelle donne de l'élégance à nos vices, mais reste sans influence sur les actes de bonté qu'inspire la pureté du cœur. »

Mais pourquoi les deux philosophes n'auraient-ils pas, l'un et l'autre, raison? Il se peut que tantôt le sentiment se précise en idée, et tantôt l'idée se réalise en sentiment. Mais il faut de l'intelligence pour que le sentiment se transforme en idée; il n'en est pas besoin, elle est même nuisible, pour que l'idée se transforme en sentiment.

(2) Machiavel, dans *L'Art de la guerre*, dit : « Rien ne rend les gens plus courageux que de savoir comment il faut combattre. » Les armées de Machiavel étaient sans passion. Le savoir, en créant la confiance, pouvait alors créer un courage relatif ou une lâcheté moindre qui procurait la supériorité à qui la possédait.

les raisons, mais les moyens d'agir. Elle se met au service de la passion.

Descartes semble avoir dans les facultés intellectuelles plus de confiance qu'Herbert Spencer, à moins qu'il ne songeât à cette représentation vivante qui se transforme en sentiment douloureux, lorsqu'il écrivit :

« Pour exciter enfin la hardiesse, il ne suffit pas d'en avoir la volonté, mais il faut s'appliquer à considérer les raisons, les objets ou les exemples qui persuadent que le péril n'est pas grand, qu'il y a toujours plus de sûreté en la défense qu'en la fuite; qu'on aura de la gloire et de la joie d'avoir vaincu au lieu qu'on ne peut attendre que du regret et de la honte d'avoir fui, et autres choses semblables. »  
(*Les Passions de l'âme*, cité par Mosso.)

L'imagination est mère de la peur, c'est surtout elle qu'il faut armer contre la peur. Elle est d'ailleurs à double tranchant, et suivant qu'elle se tournera vers des images de danger et de mort, ou de succès et de gloire, elle exaltera ou démoralisera, provoquera à l'acte de courage ou de lâcheté. C'est donc par la direction donnée à son activité qu'on agira sur elle.

Or, dès l'enfance, cette direction est mauvaise. On se plaît à conter aux tout-petits des contes terrifiants. On les fait vivre dans un monde imaginaire, où il n'y a qu'ogres, sorciers et croquemittains. On obtient qu'ils restent tranquilles, mais on fait aussi des petites âmes tremblantes qui, devenues grandes, trembleront encore. La peur de l'obscurité, dont parle M. Richet, a-t-elle d'autre cause (1)?

Le prince de Ligne ne veut pas qu'on ouvre à l'esprit du soldat les portes de la crainte. Il recommande d'éviter tout ce qui pourrait le ramener à l'idée terrible : « Qu'il soit défendu à l'armée de prononcer *Néboïssé*, ce mot qui veut dire : *N'ayez pas peur*, et que les Turcs, qui n'ont pas l'air plaisant, prononcent en coupant les têtes. J'ai remarqué qu'il fait un effet étonnant sur les chrétiens. »

Il conseille d'éloigner de la vue des hommes et le chirurgien et même l'aumônier, dont « la mine piteuse, l'air d'enterrement » impressionnent défavorablement.

---

(1) La pratique est vieille, comme l'humanité sans doute; et à voir le plaisir intense, le délicieux frisson que provoquent ces contes, je ne me sens pas le courage de condamner tout à fait.

Même idée chez Ludovic Naudeau : « Ces hommes lugubres (les popes) démoralisent le troupiier plutôt qu'ils ne le réconfortent avec leurs incantations funèbres...

« Trop de popes, trop d'icônes, trop de messes, trop de cantiques, trop de pleurnicheries dans l'armée russe. Le troupiier vit sous une obsession macabre. Il est amené peu à peu à se considérer comme un condamné à mort; il songe bien moins à bien servir la patrie qu'à monter au ciel. »

D'autres, au contraire, veulent qu'on habitue le soldat au danger, qu'on l'habitue à l'idée de la mort, de telle sorte qu'il accueille sans surprise et sans étonnement l'hôtesse qui certainement viendra. Certains chefs, pour exalter les troupes, grossissent les dangers à courir, exagèrent les difficultés à surmonter. Mais ces chefs ont nom César, Frédéric II.

César apprend à son armée « la marche de Juba, le nombre considérable de ses troupes et ses desseins ».

Frédéric instruit les siens de la victoire du prince Charles, de la prise du général, du camp, de la ville et de toute la Silésie. « Il fait entrevoir à ses soldats des efforts presque surnaturels, des impossibilités, la supériorité des Autrichiens, la fortune, l'habitude de vaincre depuis six mois. Il dit que ceux qui ont peur n'ont qu'à sortir du camp. On pleure, on s'anime, on marche, on nous bat, on nous chasse de la Bohême. » (*Correspondance du prince de Ligne.*)

Donc, pour armer l'intelligence contre la peur, il faut discipliner l'imagination en contrôlant ses fantaisies, en réprimant ses écarts, en dirigeant son activité vers les images qui exaltent. Et pour cela, il faut que la conviction profonde soit en l'officier, que sa destination est la guerre, et sa destinée la mort sur le champ de bataille. La mort violente doit lui apparaître comme l'aboutissement fatal et le couronnement prévu, accepté, voulu de la carrière des armes. En cela résident et sa justification et sa grandeur.

---

## ARMER LA VOLONTÉ

*Éducation morale*

La lutte dans la peur est surtout entre le vouloir-vivre et la volonté. C'est donc la volonté qu'il faut armer.

Or, la volonté est déterminée par le sentiment; mais le sentiment puise sa source dans l'idée. L'idée se transforme en sentiment et, devenant élément de la volonté, devient ferment d'action.

Et cette pénétration de l'idée dans les âmes, cette transformation en sentiment a lieu, pour la nation, par l'action de l'hérédité; pour l'individu, par la vertu lente, intime, profonde de l'éducation. Nous avons prise sur l'éducation et, par l'éducation, sur l'hérédité.

En d'autres termes : l'attention profonde concentre l'esprit sur un seul objet (monoidéisme) et ne laisse place à aucune autre préoccupation.

Or, dans le danger, l'idée qui s'empare impérieusement de l'esprit, c'est d'échapper au danger, soit en le surmontant, soit en le fuyant; en le fuyant, si le danger est grand. Cette idée maîtresse est imposée par la nature. Elle ne peut être vaincue que par une idée plus puissante :

« Vivre ! Vivre ! » — « Vaincre ! Vaincre ! »

Mais tandis que le « Vivre ! Vivre ! » jaillit tout naturellement du cœur humain, le « Vaincre ! » ne peut naître que d'une autre idée mère : Patrie ! Dieu ! Liberté ! représentatrice d'un bien que notre esprit aura été habitué à considérer comme de beaucoup supérieur à la vie.

La première idée est spontanée, la seconde volontaire. Et celle-ci, pour chasser l'idée fixe, instinctive, doit se transformer par la vertu de l'éducation en idée fixe.

Autrement dit : il faut tuer l'émotion par l'exaltation.

L'éducation est œuvre de patience et de durée, de foi et d'amour.

« Que celui qui n'aime pas, s'éloigne de l'enfant ! »

L'éducation prend l'enfant au berceau et le conduit, à travers l'adolescence, jusqu'au seuil de la virilité.

Elle se fait par les parents, par l'école, par le milieu, — par l'armée — et son action est d'autant plus efficace, que l'être qui la reçoit est plus jeune, c'est-à-dire plus sensible à la suggestion.

C'est dans l'enfance et dans l'adolescence que l'homme amasse les trésors d'énergie et de vertu qu'il dépensera dans la virilité. C'est dans l'enfant qu'il faut commencer à préparer les croyants et les héros.

La mère, de ses mains aimantes, donne à l'argile tendre sa forme première. La foi de l'enfant en sa mère est absolue. Elle va ensuite au père. Les paroles de l'un et de l'autre lui sont paroles d'Évangile; et, suivant les exemples du foyer, l'âme de l'enfant est orientée — presque définitivement — vers le bien ou le mal.

L'enfant passe ensuite, cire encore malléable, aux mains du professeur et de l'instituteur, dont la puissance de suggestion est grande. L'œuvre se parfait.

Enfin, le milieu enveloppe l'individu d'une action incessante et continue.

Ce sont là les trois grandes forces éducatrices, en face desquelles l'influence de l'armée ne pèse pas une once.

Pour que l'éducation porte tous ses fruits, il est indispensable que les efforts des éducateurs successifs tendent vers un but commun, que leur action soit concordante, convergente, une. Le corollaire de cette proposition, c'est que, si l'intervention de l'État a lieu, la logique veut qu'elle s'exerce surtout et avec le plus d'énergie sur les débuts mêmes de l'éducation, afin que les principes n'en soient pas irrémédiablement faussés.

En second lieu, l'éducation doit viser l'individu sous son triple aspect d'homme, de citoyen et de soldat; j'oserais même dire qu'elle doit surtout viser le soldat, parce que le devoir militaire est l'expression la plus haute du devoir humain.

Donc, il faut que l'éducation soit une, nationale et virile.

La discipline a mâté le vouloir-vivre, ou du moins l'a contraint à se taire, et, le vouloir-vivre silencieux, l'homme peut prêter l'oreille à l'inspiration généreuse. Sa volonté, fortifiée par l'éducation morale, se tend, bande ses ressorts, prête à ordonner; son corps, fortifié par l'éducation physique, se ramasse, prêt à agir.

Et maintenant, pour déterminer l'acte, pour jeter au sacrifice, quelle parole décisive prononcer? Quelle voix impérieuse faire entendre? Car, il faut l'avouer, les mobiles de courage que nous avons énumérés sont bien faibles; ils ne vaudront guère qu'en face de volontés hésitantes et de courages vacillants. Au dévouement, à l'immolation volontaire, il faut des mobiles plus puissants et des raisons plus hautes.

Et l'idée inclinera, l'idée décidera, qui, exaltant les âmes, créant la foi, fait que les hommes meurent et qu'ils meurent avec joie.

Contre la peur, la toute-puissance de l'idée.

## III — L'idée

L'idée même que l'on se fait de la mort, les images qu'elle évoque agissent directement sur l'esprit et la font apparaître sous les aspects les plus différents. Suivant que la croyance des peuples l'entoure d'images riantes ou lugubres, d'idées de condamnation ou de délivrance, la mort est attendue avec angoisse, acceptée avec résignation, ou accueillie avec joie. Elle est épouvante, indifférence ou extase. M. Dumont dit : « La mort inspire de la peur à ceux qui croient à la possibilité de peines dans l'autre vie; elle inspire de la terreur à ceux pour lesquels ces peines sont un objet d'attente certaine et qui se croient damnés; elle inspire l'inquiétude du doute à ceux qui ne se sont pas formé une opinion ferme sur le sort de la personnalité après la mort; elle ne cause que le chagrin d'un instinct contrarié à ceux pour lesquels son idée n'est qu'un obstacle à notre désir inné de conservation. » M. Dumont oublie précisément les cas où la mort, souhaitée comme libératrice, appelée comme triomphatrice, comble les désirs les plus ardents de l'homme.

La mort joyeuse? Que faire contre un peuple pour lequel la mort est triomphe et joie? Qui pourrait les vaincre, ceux qui ont vaincu la mort? C'est « le bon cœur qui vaine », et, suivant que le cœur répugne au sacrifice, qu'il le subit ou y court joyeusement, la race meurt, végète ou triomphe.

Or, la conception de la mort forme le fond même des religions.

*L'idée religieuse*

Avant notre époque d'examen et de critique, de négation, la puissance de l'idée religieuse ne fut jamais mise en doute.

Xénophon dit : « Partout où les hommes sont religieux, guerriers et obéissants, comment ne serait-on pas à juste droit plein de bonnes espérances? »

Machiavel développe : « Or, parce que, pour tenir en bride des gens de guerre, la crainte des lois et celle des hommes ne suffit pas, les anciens avaient ajouté à cela l'autorité divine... Ils prenaient grand soin de leur mettre la religion au cœur.

« Les auspices étaient le fondement de la religion des païens.

« Ils les mettaient en usage... en mettant leurs armées en campa-

gne, devant que livrer un combat, en un mot dans toutes les grandes affaires, ou civiles ou militaires. Et jamais ils ne seraient allés à une expédition, qu'ils n'eussent persuadé aux soldats que les dieux leur promettaient une victoire assurée. »

Machiavel cite deux consuls romains, dont l'un tourna les auspices en ridicule, l'autre les méprisa et fit jeter à la mer les poulets sacrés : le premier remporta la victoire, le second fut vaincu; et Machiavel conclut :

« Car tout cet art de présager ne tendait qu'à donner le courage et l'assurance aux soldats d'aller au combat, et chacun sait qu'une telle assurance est souvent la cause de la victoire. »

La foi gauloise à l'immortalité personnelle était très vive. Pour les Gaulois, « la mort n'était que le milieu d'une longue vie ». Les anciens reviennent sans cesse sur la force de cette croyance, qui se traduisait par le mépris absolu de la mort et un courage indomptable : *Non paventi funera Galliæ.*

Joseph de Maistre écrit :

« Un peuple moral et austère fournit toujours d'excellents soldats, terribles seulement sur les champs de bataille. La vertu, la piété même, s'allient très bien avec le courage militaire. Loin d'affaiblir le guerrier, elles l'exaltent... Voltaire même est convenu de bonne foi qu'une armée prête à périr pour obéir à Dieu serait invincible. »

Enfin, j'emprunte au général Canonge une dernière citation :

« De toutes les forces morales, la plus grande est celle que constitue le sentiment religieux, auquel naturellement ne fait jamais défaut le patriotisme. Ce sentiment découle de la ferme croyance en Dieu qui protège, et punit ou récompense; il indique le devoir; il le fait accepter comme une obligation impérieuse et donne au soldat la force nécessaire pour le remplir, s'il le faut jusqu'à la mort..... »

« Montluc, dans ses Commentaires, dit : « Je puis dire avec vérité, « que plusieurs fois je me suis trouvé, en voyant les ennemis, une « telle peur que je sentais le cœur et les membres s'affaiblir et trem-  
« bler; puis ayant fait mes petites prières, je promets et atteste  
« devant Dieu et les hommes que je sentais tout à coup venir une  
« chaleur au cœur et aux membres, de telle sorte que je ne les avais  
« pas achevées, que je ne me sentisse tout autre que quand je les  
« avais commencées; je ne sentais plus de peur. »

« Un adolescent de dix-neuf ans, Aimé Chartier, raconte comment fut célébrée la fête de Noël au camp, et il termine sa lettre par cette émouvante invocation : « De par les dieux du ciel, de la terre, lais-

« sez à ces hommes leur douce foi qui, tout en les consolant, n'en fait pas moins des héros. »

(Extrait d'une étude publiée par *Le Correspondant*, et intitulée « Le sentiment religieux dans l'armée de Crimée ».)

La religion agit sur les esprits des hommes par les images agréables ou terrifiantes dont elle revêt la mort. Mais elle agit encore d'autre manière.

L'homme se sent faible, le danger extrême le laisse désarmé. Il lui semble que nulle puissance humaine ne peut le sauver; dans sa détresse, il invoque la puissance divine, et il puise, dans sa foi en la divinité, une confiance qui lui donne la force.

Aussi « le soldat veut les dieux dans son camp », et les devises : « Dieu avec nous », « Dieu protège la France », n'ont pas d'autre but que de lui persuader qu'il les a.

Les religions antiques se préoccupèrent peu de l'idée de la mort. La vie est, pour les Grecs et les Romains, la grande préoccupation de la vie même; ils cherchent dans les dieux surtout des appuis immédiats, des protecteurs terrestres; et ceux-ci interviennent sans cesse, par les conseils et les actes, dans les affaires humaines. De même, chez les Romains, la religion consiste à se rendre les dieux propices (1).

Avec Jésus-Christ et les fondateurs des religions similaires, la mort devient la grande préoccupation de la vie et le pivot de l'activité humaine. « A quoi te servira de gagner le monde, si tu viens à perdre ton âme? » Et l'âme humaine ne vit plus que pour la vie future. Mais la vertu de l'idée dépend de sa nature, et du sol sur lequel elle tombe. Dans la religion chrétienne et dans la musulmane, même foi aveugle en la toute-puissance de la divinité, même germe de fatalisme. La différence profonde est en ceci que Jésus dit aux siens, esclaves qu'il veut consoler : « Prie, souffre, renonce ! » et Mahomet à ses guerriers qu'il veut exalter : « Combats, tue et meurs ! » Ainsi Jésus-Christ exhorte ses fidèles à gagner le ciel par la prière et les vertus de renoncement et d'humilité, tandis que Mahomet ordonne aux siens de le conquérir à la pointe du fer.

(1) Sous les empereurs, la morale du paganisme romain — que le colonel Stoffel qualifie de décevante — montrait la mort comme le plus grand bien, et comme le remède à tous les maux. Pline l'Ancien présente le suicide comme la consolation suprême, et va jusqu'à dire : « Malheureux les dieux immortels qui n'ont pas contre le malheur cette suprême ressource que possèdent les hommes ! » Pline le Jeune appelle la mort le plus grand bien de la vie. Lucien en fait la récompense des hommes vertueux.

Malheureusement, l'excès : la vie n'apparaît plus comme digne d'être vécue.

Mais l'âme des races soumet le dogme, et, guerrière chez les barbares, elle a fait du précepte de paix : « Aimez-vous les uns les autres » une devise de guerre. De même en Espagne, la doctrine n'a pu étouffer l'instinct sûr de la race, qui, sentant dans les Maures et les Juifs des races ennemies, les a bannis, persécutés et rejetés au nom d'un Dieu de pardon, comme il l'aurait fait au nom d'un Dieu vengeur.

Par une fortune contraire, le verbe de Mahomet soulève brusquement les tribus mi-pastorales, mi-guerrières de l'Arabie, et les jette au galop à la conquête du monde. Mais tôt l'ouragan tombe, les nuages de poussière se dissipent, et des vastes empires conquis n'apparaissent plus que des débris de peuples, figés par le fatalisme dans une civilisation immuable.

L'idée religieuse a-t-elle cessé d'être la source magnifique d'où s'épandaient les exaltations et les dévouements; est-elle devenue stérile? En certaines terres, oui, mais pas en toutes.

En 1870 : « La force qui nous avait domptés, ce n'était pas la ceinture des bouches d'acier et le poids des régiments : c'était l'âme supérieure, faite de toutes ces âmes, trempée dans la foi divine et nationale, fermement persuadée que derrière ses canons son Dieu marchait pour elle avec son vieux roi, l'âme résignée et obstinée vers un seul but; qui, depuis trois générations, depuis Iéna, l'avait lentement et patiemment préparé, le mets délicieux qui ne se mange que froid. » (M. DE VOGÜÉ.)

De nos jours, à l'autre extrémité du monde — mais est-il aujourd'hui des distances? — un conflit grandiose a mis en présence deux peuples religieux, mais dont l'âme diffère profondément. Et les voici en action.

Récit du porte-drapeau Popelniou-Khow à Pen-si-hou (offensive russe du 12 octobre) :

« En rentrant au régiment, je vis bien des hommes à genoux, faisant leur prière en regardant le ciel étoilé et demandant à notre Seigneur Dieu la force et le courage nécessaires pour venir à bout des ennemis...

« Évidemment, chacun songeait que, demain peut-être, il serait bien loin dans le monde invisible; je priais aussi et me couchais près de la hampe du drapeau... et je me disais que le lendemain je porterais cet emblème sacré au combat, que ce drapeau verrait

comment le défendraient ces soldats prêts à donner la dernière goutte de leur sang pour Dieu et pour le Tsar. »

Après le combat, après la défaite :

« Nos médecins, au poste de secours, travaillaient sans relâche, et l'aumônier consolait les blessés. Plusieurs de ceux-ci se confessèrent et communiquèrent; on n'entendait pas de gémissements, plusieurs blessés même plaisantaient (1). »

Le Dr Nitobé, au sujet du « Buschido » ou « Règles de conduite des guerriers », écrit :

« C'est grâce à ses canons Krupp et à ses fusils Murati, a-t-on dit, que le Japon est sorti victorieux de sa dernière guerre, et ses succès, a-t-on ajouté, sont dus aux études militaires modernes. Tout cela n'est vrai qu'à moitié. Les canons et les fusils les plus modernes ne tirent pas seuls. Le système d'éducation militaire le plus parfait ne peut faire d'un lâche un héros. Non ! les batailles sur le Yalou, en Corée et en Mandchourie furent gagnées par les âmes de nos pères guidant nos bras et battant dans nos cœurs. Elles ne sont pas mortes, ces âmes, les esprits de ces guerriers, nos ancêtres. Ceux qui ont des yeux pour voir, peuvent le voir distinctement. Nos hommes, tout en ayant des idées les plus modernes, conservent en entier toutes les traditions du passé dans leur cœur. C'est avec raison que nous disons : « Grattez un Japonais et vous trouverez un Samourai. »

« Son affirmation (du comte Hirose, qui donna sa vie pour sauver un de ses hommes dans une tentative désespérée pour fermer l'entrée de Port-Arthur), son affirmation en mourant qu'il reviendrait à la vie « sept fois pour combattre avec les générations futures du « Japon », a été acceptée avec une foi aveugle par sa nation. » (*L'Ame chevaleresque du Japon*, colonel EMERSON.)

.....

L'idée religieuse est puissante au-dessus de toutes et Dieu est encore la raison la plus puissante que l'homme ait trouvée de se dévouer.

Mais les dieux morts ne ressuscitent pas !...

.....

---

(1) Il faut bien convenir que si l'armée russe, malgré les germes de décomposition qui étaient dans son sein, découragée par l'indifférence ou l'hostilité de presque toute la nation, a pu cependant résister comme elle l'a fait à son redoutable adversaire, elle le doit à sa foi religieuse seule.

*L'idée patriotique*

On peut définir une nation : une foule permanente dont les sentiments sont commandés par des croyances à peu près fixes, dont la plus importante est l'idée de patrie.

On peut dire aussi : l'instinct de conservation de l'individu se traduit par l'égoïsme; l'instinct de conservation de la race se traduit par le patriotisme. En d'autres termes, le sentiment patriotique est le sens vital d'une race, et son intensité donne la mesure exacte de la vitalité de cette race.

Le sentiment patriotique fait l'individualité et la personnalité des nations. Et de même que dans l'enfance de l'homme le moi n'existe pas, de même un peuple n'arrive que lentement et par degrés à la claire conscience de soi. Celle-ci diminue et s'obscurcit au fur et à mesure que le peuple s'incline vers la tombe; et, lorsqu'il meurt, il y a longtemps que sa conscience, son patriotisme est mort.

On a dit qu'il n'y avait de réel, dans notre monde d'apparences, que les impressions que les objets produisent sur nos sens. Appliquée au patriotisme et à la patrie, l'observation est d'une rigoureuse exactitude : le sentiment patriotique, en même temps que signe, est condition absolue de l'existence des patries. Une patrie ne meurt que lorsqu'elle est morte dans le cœur des siens.

Patrie ! le mot éveillait, chez les peuples antiques, chez les Grecs et les Romains, tout un monde d'idées précises et nettes; tout un monde d'images puissantes et vives : les dieux, le foyer, les ancêtres, les descendants, la liberté, l'indépendance, jusqu'à la vie même. Et tous ces biens, les seuls qui donnent du prix à la misérable vie humaine, allaient perdus avec la patrie perdue. L'homme, et tout ce qu'il possédait, et tout ce qu'il aimait, et son cœur, et son cerveau, devenaient la chose du vainqueur.

Et puis, cette patrie était resserrée dans d'étroites limites, toute petite; on en connaissait le sol jusque dans les moindres recoins, et les habitants jusque dans les derniers-nés. Le cœur de ses enfants l'embrassait tout entière.

Et encore, cette patrie était toujours menacée, toujours sur le point d'être attaquée, broyée; on tremblait sans cesse pour elle; et on l'aimait d'un amour inquiet, ombrageux et jaloux, d'un amour toujours prêt au soupçon et à la crainte, à la haine et à la vengeance.

Les sociétés antiques durent à l'idée patriotique seule leur force et leur grandeur. L'idée religieuse lui était subordonnée ou intimement liée. Les dieux étaient des dieux nationaux. Le *pro aris et focis* était une formule strictement vraie. L'âme japonaise nous donne une idée assez exacte de ce que devait être l'âme d'un citoyen de Sparte ou de Rome. C'est le même amour de la patrie « aux racines profondes qui vont chercher la sève dans les entrailles mêmes de la race, jusque dans la tombe des morts; aux rameaux puissants qui tendent leurs branches verdoyantes vers le ciel, vers l'avenir », le même amour pour lequel l'heure présente n'est rien, sinon la glorification des grandeurs passées et la préparation des grandeurs futures.

Les Conventionnels disent : « Que notre mémoire périsse, mais que la patrie soit sauvée. » C'est le mot de Machiavel : « Il faut que la patrie soit sauvée avec gloire ou avec infamie. » Et Machiavel insiste : « Partout où il faut délibérer sur un parti d'où dépend uniquement le salut de l'État, il ne faut être arrêté par aucune considération de justice, d'humanité ou de cruauté, de gloire ou d'ignominie; mais, rejetant tout autre parti, ne s'attacher qu'à celui qui le sauve et maintient sa liberté. »

Un maréchal de l'Empire disait en 1870 : « Je préfère voir l'armée périr, plutôt que de la voir se sauver par l'indiscipline. » Machiavel et les Conventionnels auraient dit : « Périsse la discipline, pourvu que l'armée soit sauvée ! et périsse l'armée, pourvu que la patrie soit sauvée ! » Car la loi, c'est le salut de la patrie. *Right or wrong, my country.*

Il faut au sentiment patriotique, pour qu'il éclate dans toute sa puissance, la pression du danger; car l'injure, le danger font la haine, et transforment ainsi une force de simple protection, passive et stérile, en une force d'offensive, active et féconde. Les deux grandes explosions de la passion patriotique en France coïncident avec les plus grands périls qu'ait courus la nationalité française : la guerre de Cent ans, les guerres de la Révolution.

De nos jours, incapable d'effort et incapable de haine, la race s'endort dans une sécurité trompeuse, et la foi patriotique subit une éclipse. Se tournant vers le bien-être, les esprits se détournent de la patrie. Et les doctrines nouvelles ont pour elles l'attrait puissant de supprimer toute sanction et toute obligation, de dispenser de l'effort et de la vertu.

La remarque vaut la peine d'être faite, qu'avec l'oblitération de

l'idée de patrie, coïncide une conception étatiste d'un militarisme forcené. On demande que l'État s'empare des biens, des cœurs et des cerveaux; qu'il soit le souverain dispensateur de toute pensée et de toute chose; on demande qu'il soit roi, qu'il soit Dieu, qu'il soit tout. «Vive l'État qui paie. A bas la patrie qui enrôle»; et la contradiction n'effraie ni les meneurs, ni les menés, ni les autres. On ne veut pas de l'effort de la guerre, et l'on nie la patrie; on ne veut pas de l'effort du travail, et l'on affirme l'État.

Les miracles du patriotisme, on les connaît. Il n'y a de victoire de peuples que par le patriotisme. Et pourtant ces miracles surprennent toujours.

La foi patriotique pénètre tous les esprits d'une même pensée de salut, anime tous les cœurs d'une même passion de dévouement, les embrase tous d'une même flamme de haine.

Par elle, toutes les volontés se condensent en une seule volonté, toutes les âmes se fondent en une seule âme. Les vies individuelles, perdant le sentiment de leur propre existence, s'abiment toutes dans une seule vie, immense, formidable, qui est celle de la patrie, et qui doit être impérissable.

Quel soldat serait lâche, qui se sent emporté par l'élan unanime de la nation?

Et quel soldat brave, dont le cœur est glacé par l'indifférence des siens, ou brisé par leur hostilité?

Les siècles passés ont vécu de l'idée religieuse et de l'idée patriotique. De quelle idée vivront les siècles futurs, négateurs de Dieu et douteurs de la patrie?

### *L'idée sociale*

L'idée sociale, née d'hier, grandit et menace de devenir toute-puissante. Y a-t-il en elle une force de combat, une vertu de dévouement?

Négatrice de Dieu, négatrice de la patrie, et de la propriété, et de la famille, elle ne berce pas l'homme de la promesse de paradis illusoires (1).

---

(1) Suivant une parole célèbre, elle a éteint les lumières d'en haut : « Or, au contraire d'Antée, ce n'est pas en touchant la terre que l'homme moral reprend des forces, c'est en levant les yeux vers l'idéal lointain et inaccessible. » (A. FOUILLÉZ.)

Bornant l'horizon humain à cette terre et à cette vie, elle a tranché tout lien avec le passé, interdit tout élan vers le futur, ramené tout regard du ciel vers la terre.

Elle a convaincu la foule qu'étant le nombre, elle était la force et le droit. Elle l'a conduite sur la montagne et, lui montrant les biens terrestres, elle lui a dit : « Ces biens sont à toi : prends et jouis ! »

Elle tait les devoirs, crie les droits, promet le bonheur tangible et immédiat et, prononçant ainsi des paroles agréables, elle est écoutée.

Car l'homme ne demande qu'à être persuadé que la jouissance est le but suprême de la vie; qu'il est stupide de se dévouer, et que l'héroïsme consiste à ne pas risquer sa peau pour autrui. Ainsi le socialisme fait d'abord appel à l'insatiable appétit de bonheur qui est en l'homme. En second lieu, il fait appel aux passions de haine contre tout ce qui s'oppose à la réalisation de ce bonheur. « La haine seule est féconde », a proclamé Jaurès; mais tournée vers le dedans, non vers le dehors; à condition qu'elle ne dépasse pas les frontières. On ne hait bien que qui on connaît bien. Et à la lutte des races, le socialisme substitue la lutte des classes; à la guerre extérieure, la guerre intérieure.

L'idée sociale se dresse donc en face de la patrie comme une force de négation, de désagrégation, de destruction; comme une force ennemie. Elle vaincra : elle a pour elle le nombre et la conviction, et surtout le scepticisme et la lâcheté de ceux qu'elle menace et que la peur fait complices. Dans le combat entre deux appétits, l'un de digestion, l'autre de faim, celui de faim l'emportera toujours.

L'idée sociale vaincra et détruira. Mais sur les ruines qu'elle aura faites, saura-t-elle construire et édifier? Non, car l'idée sociale n'est que l'idée socialiste, laquelle exacerbe les appétits égoïstes de l'homme, l'instinct de vivre, la soif de jouir. Puissante contre les appétits de même ordre, elle sera impuissante contre toute force d'ordre moral : patrie, religion, devoir; et toute société née d'elle, si elle ne meurt des germes de décomposition qu'elle porte dans son sein, sera la proie de toute société ennemie pourvue d'une volonté, animée d'une foi. L'idée sociale n'aura ni héros ni martyrs. Pour qu'il s'élève au-dessus de l'humanité, et pour qu'il se dévoue et meure, il faut à l'homme des idées surhumaines — un ciel ou une patrie.

Qu'on me comprenne bien : je ne cherche ni la valeur relative que possèdent les doctrines humaines, ni le degré de vérité qu'elles ren-

ferment. Elles ne m'intéressent qu'en tant qu'elles aident l'homme à dompter l'instinct de la conservation, qu'elles exaltent les courages, qu'elles provoquent les dévouements, qu'elles sont ferments d'action et forces de combat — forces de victoire.

Et, en présence de l'indifférence et de la veulerie partout régnantes, j'espérais dans les masses populaires; j'inclinai à voir en elles un réservoir intarissable de forces et d'énergies françaises, et en la foi sociale, une source féconde de vertus viriles et guerrières (1).

Mais le courant, sous l'impulsion de volontés intéressées, a pris une étrange direction, et il faut reconnaître, bon gré, mal gré, dans le socialisme collectiviste, un ennemi de la société; et dans le socialisme internationaliste, un ennemi de la patrie.

Donc l'idée de religion morte;

L'idée de patrie mourante;

L'idée sociale prête à triompher et à détruire;

Voilà le bilan et les espérances du siècle.

Et il semble que les raisons de nous dévouer nous échappent et nous fuient, à mesure que nous en avons plus besoin. Car, qu'est-ce que la terreur des champs de bataille d'autrefois, à côté de la terreur des champs de bataille d'aujourd'hui, où de partout, de la terre et du ciel, de l'invisible et de l'inattendu, se précipite la mort sifflante et hurlante; où d'un côté l'homme, ayant asservi les forces d'explosion, apparaît comme l'exterminateur par excellence, pire que les pestes et les cyclones, et de l'autre, comme la victime fatale et pitoyable des puissances de destruction qu'il a déchaînées — où tout est épouvantement.

---

(1) « La foi patriotique fut créatrice des cités et des nations;

« La foi religieuse fut créatrice des sociétés;

« La foi sociale créera les humanités. »

Oui, à condition qu'elle s'épure et que son idéal ne soit pas le simple « bien-être ».

---

Pour conclure :

La peur est un instinct ancré au plus profond de l'être; pour vaincre la peur, l'être doit s'efforcer de toutes les forces du corps et de toutes les forces de l'âme.

La crainte de la mort diminue, s'efface avec l'exubérance, l'intensité de la vie animale. L'éducation physique aide l'œuvre de la nature; elle trempe le corps, l'endurcit, l'aguerrit, et fait notre vie physique intense; elle arme la volonté contre les défaillances de la sensibilité.

La discipline maîtrise, par la peur, la peur; elle contraint le vouloir-vivre à se commander, à être attentif, et le prépare à écouter les voix de réconfort et d'exaltation, à recevoir l'enseignement sacré.

La vie, l'effort, le danger en commun, éclairent les intérêts, rapprochent les cœurs et les inclinent à l'aide mutuelle.

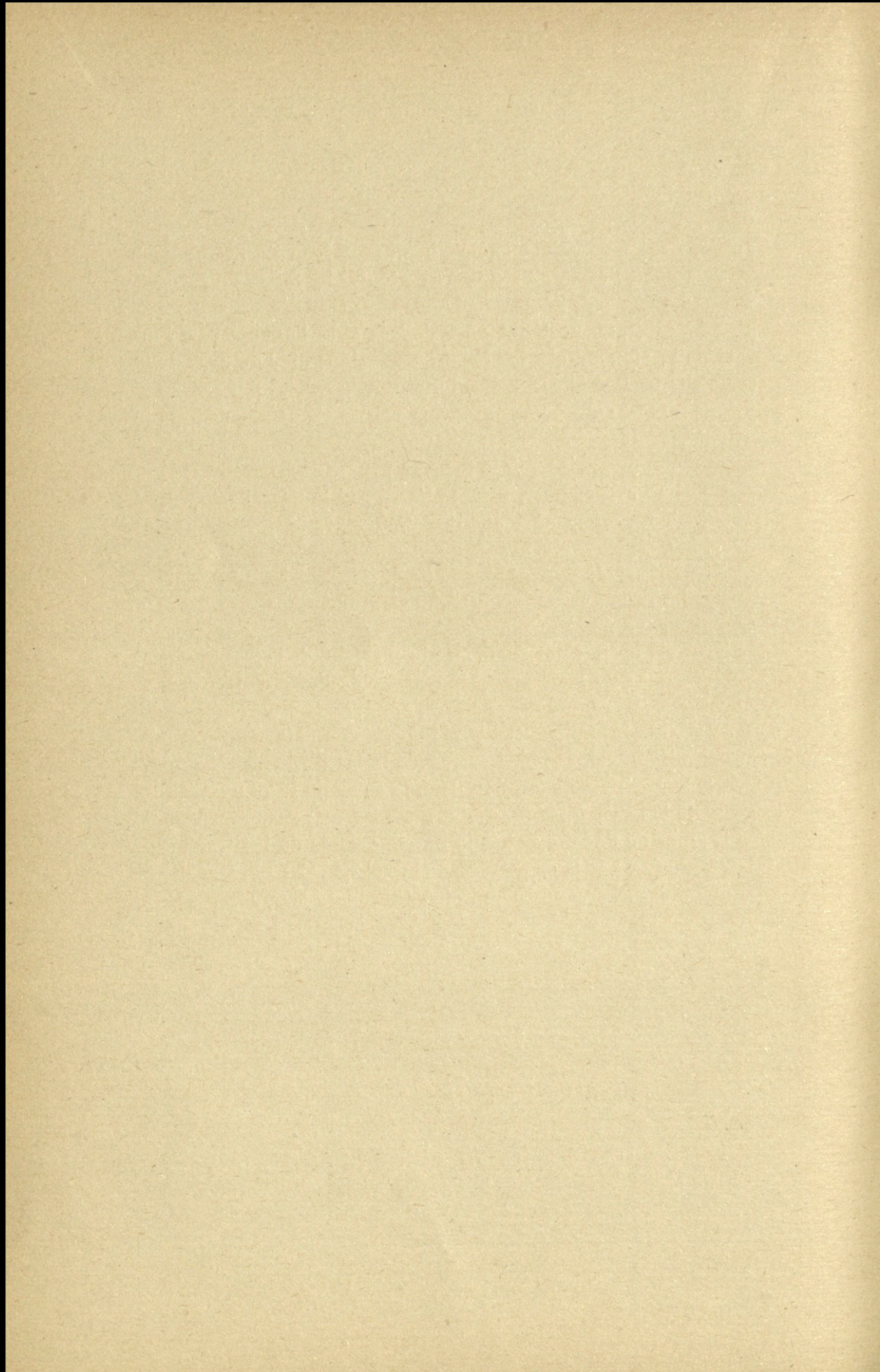
Et l'idée couronne !

La peur est un instinct ancré au plus profond de l'être; et contre elle seule peut prévaloir un sentiment né de l'idée et transformé, par l'action concordante des ancêtres, des parents et de l'éducation, en un instinct plus puissant et plus impérieux que la peur même.

Pendant longtemps, l'idée germe dans les profondeurs souterraines de la race; puis elle éclôt, dans le cœur de l'enfant, sous les caresses de la mère, à ses baisers et à ses larmes; elle se développe, dans le cœur de l'adolescent, à la parole chaude du maître.

A toi, officier, par la suggestion de la volonté et de l'exemple, de faire que l'idée s'épanouisse en la fleur rouge du sacrifice.

---



# TABLE DES MATIÈRES

---

## L'HOMME, LES FOULES ET LES RACES

PRÉFACE. . . . .	Pages 1
------------------	------------

### CHAPITRE I

#### L'HOMME

I. L'Être physique . . . . .	3
1° La vie organique . . . . .	4
2° La vie de relation . . . . .	5
3° Le travail et la fatigue . . . . .	7
II. L'Être sensible . . . . .	13
1° Sensations, émotions . . . . .	13
2° Expression des émotions . . . . .	14
3° Réaction réciproque du physique et du moral . . . . .	21
4° Causes des émotions . . . . .	24
5° Origine des émotions . . . . .	27
III. L'Être intelligent . . . . .	29
1° Origine des phénomènes intellectuels. . . . .	29
2° Les facultés intellectuelles . . . . .	31
IV. L'Être volontaire . . . . .	38
1° La volonté. . . . .	38
2° La suggestion . . . . .	40
V. Le Caractère . . . . .	44
1° Le tempérament . . . . .	45
2° Le caractère . . . . .	46
VI. L'Être moral . . . . .	50
1° Les religions . . . . .	51

	Pages
2° La science . . . . .	55
a) Les doctrines scientifiques . . . . .	56
b) Les morales scientifiques . . . . .	62
La pensée anglaise; l'Évolutionnisme . . . . .	66
3° La pensée allemande (Schopenhauer et Nietzsche) . . . . .	69
4° La pensée française . . . . .	76

## CHAPITRE II

### LES FOULES

I. La foule non organisée . . . . .	89
II. La foule organisée. L'armée . . . . .	104
III. Caractères des foules. Résumé . . . . .	108
IV. Le public, les foules internationales et la presse . . . . .	110

## CHAPITRE III

### LES RACES

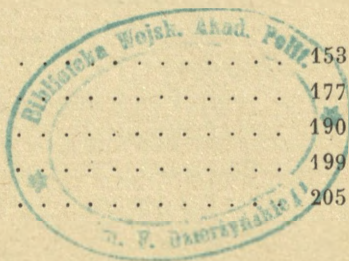
I. Généralités sur les races . . . . .	118
II. Naissance des races . . . . .	125
III. Vie des races . . . . .	128
IV. Mort des races. . . . .	139
Résumé d'ensemble. . . . .	142
Notes . . . . .	144

## L'HOMME ET LA PEUR

### CHAPITRE I

#### LA PEUR

I. Les faits . . . . .	153
II. Ce que les savants disent de la peur . . . . .	177
III. Comment les soldats parlent de la peur . . . . .	190
IV. La peur, les foules et les races . . . . .	199
V. Résumé des effets de la peur . . . . .	205



## CHAPITRE II

## CONTRE LA PEUR

	Pages
I. Les instincts combattifs. . . . .	207
II. L'action contre la peur. . . . .	213
La discipline. . . . .	217
L'exemple. . . . .	228
Tremper le corps. . . . .	231
Armer l'intelligence . . . . .	234
Armer la volonté. . . . .	237
III. L'idée. . . . .	239





52372

1/2